N° 586 33e Année. Tome CLX 15 Novembre 1922

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

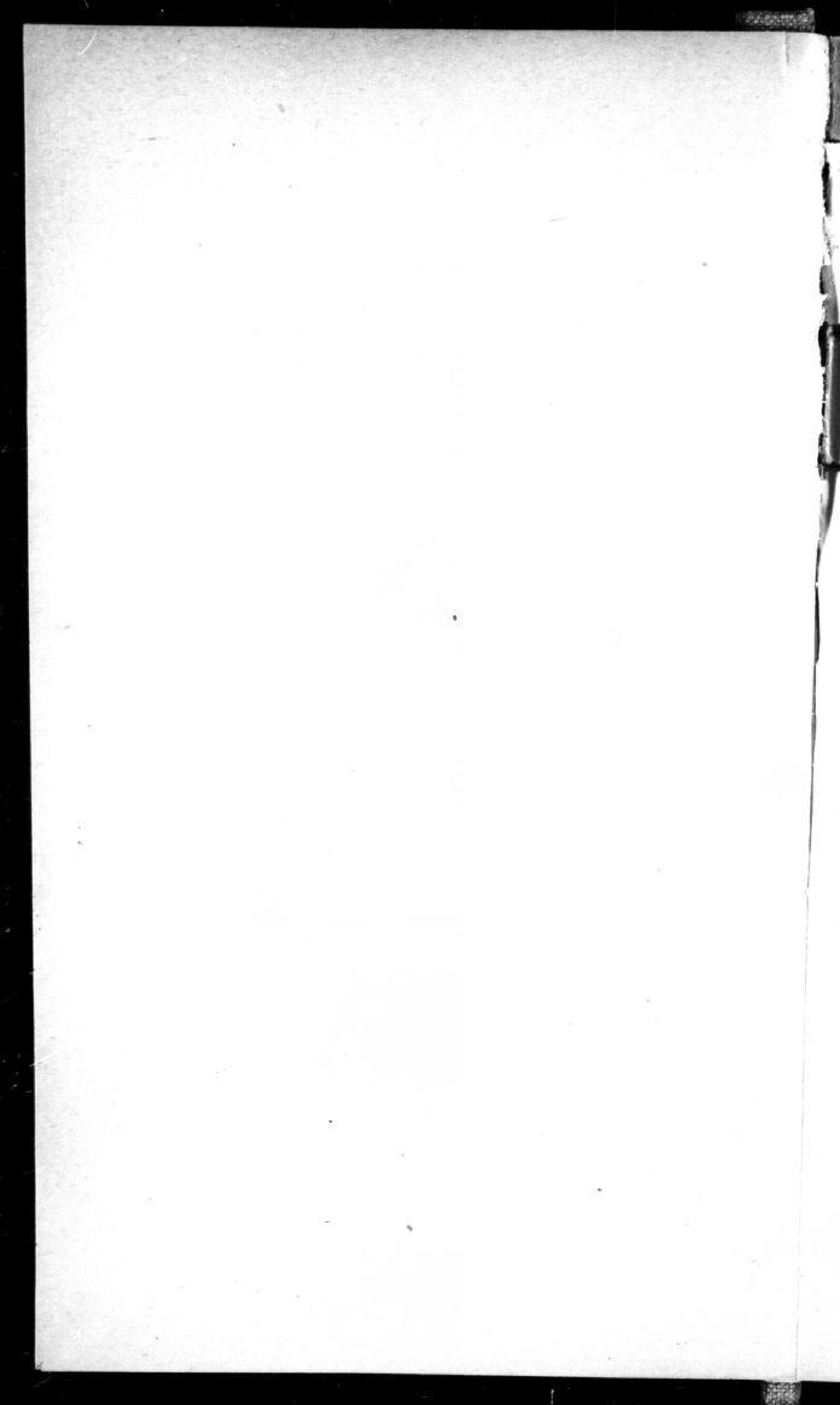
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT-SOIXANTIÈME

15 Novembre - 15 Décembre 1922



15 Novembre — 15 Décembre 1922 Tome CLX

MERCVRE

DE

FRANCE

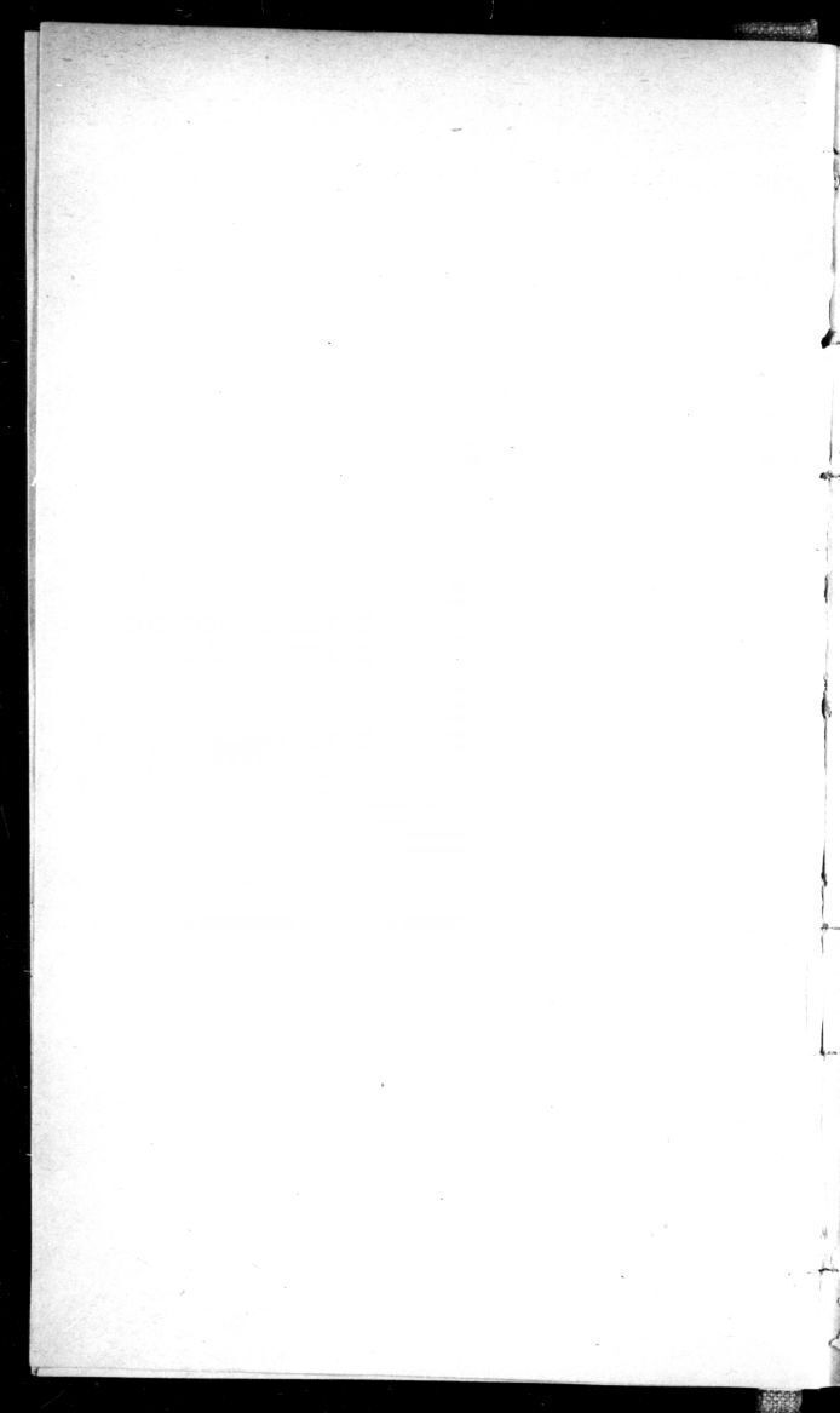


(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXXII



LA CRISE
DU BOLCHÉVISME

—

Le brouillard qui enveloppait la Russie se dissipe ; on commence à y voir plus clair ; on revient à la réalité des choses ; on n'attend plus de miracles et on n'en a plus besoin. Les événements se développent eux-mêmes avec une logique implacable. Si je devais les résumer dans une seule formule, je dirais : *le bolchévisme se meurt, mais la Russie renaît.* C'est cela que je veux démontrer dans ses grandes lignes.

Le bolchévisme se meurt. Mais en quoi consiste le vrai bolchévisme ?

Il n'est pas dans la constitution actuelle de la Russie, dans cette échelle ascendante des « soviets » ; cette forme originale d'organisation de l'Etat peut non seulement évoluer et survivre au bolchévisme, elle peut même devenir une arme pour le combattre. *Le fond du bolchévisme est la domination exclusive du parti communiste.* Ce n'est qu'un parti, mais c'est *lui* qui gouverne. Les commissaires du peuple sont tous les chefs *du parti* : les soviets élus en dehors du parti ne sont que ses instruments. Ce sont les congrès *du parti* qui décident de la politique. Ce parti est le seul qui ait le droit d'exister ; en dehors de lui il n'est permis que d'être « sans parti » ; il suffit de dire : je suis du parti, pour faire comprendre que l'on est communiste. C'est un parti fermé ; on n'y entre qu'après épreuve et le suffrage

des organes du parti ; on peut en être expulsé ; une discipline sévère est imposée à ses membres. C'est un Etat dans l'Etat, un ordre fermé, et cependant c'est lui et *ce n'est que lui qui gouverne la Russie*. Qui ne le comprend pas ne comprendra rien aux affaires de Russie.

Siéyès disait du Tiers-Etat : Il est *tout* de fait, il n'est *rien* de par la loi, il désire être quelque chose. C'était tout le programme de la Révolution, de toutes les révolutions. Quand l'équilibre entre le poids social d'une classe et sa position politique est rompu, la Révolution se charge de le rétablir. Une pareille Révolution guettait la Russie ; la monarchie avec son régime personnel, l'influence de la cour, de la noblesse foncière, ne correspondait plus au développement économique du pays, à l'existence et à l'importance sociale de la classe bourgeoise, au rôle économique des paysans. Une Révolution en faveur de *ces* classes aurait été naturelle au moment de la tension provoquée par la guerre. Mais comment expliquer une Révolution en faveur uniquement *du parti communiste?* On a beau surnommer le nouveau pouvoir « pouvoir d'ouvriers et paysans », ce n'est ni l'un, ni l'autre. Les paysans sont ses ennemis avérés. Ses rapports avec la classe *ouvrière* sont plus compliqués. Certes, le gouvernement relève d'elle ; *elle* est la classe *dirigeante* ; ses syndicats sont eux-mêmes un *pouvoir* politique ; mais avec l'appui du gouvernement le parti communiste les domine ; ce n'est pas la dictature *du* prolétariat, c'est la dictature *sur* le prolétariat, disent les ouvriers. Et le parti n'est pas une classe sociale ; il est formé d'intellectuels, anciens militants socialistes, d'ouvriers qui ont cessé de travailler, de paysans qui ont quitté leurs villages ; cela forme une *aristocratie à rebours*, composée de politiciens *professionnels* n'ayant entre eux de commun que la haine qu'ils ont vouée au régime capitaliste au nom du communisme ; et c'est ce parti de politiciens qui a hérité de la monarchie.

Je dépasserais mon sujet si je voulais expliquer comment

le premier Gouvernement Provisoire, c'est-à-dire les représentants des classes qui auraient dû gagner à la Révolution, ont laissé le pouvoir tomber de leurs mains. Les raisons en sont multiples, mais il y en a une seule qui suffit : c'est la guerre. *Continuer* la guerre et effectuer une Révolution qui devait renverser toutes les bases du régime, c'était au-dessus des forces d'une nation. A cette époque on pensait naïvement qu'il était même heureux que la Révolution fût survenue au moment de la guerre : le danger extérieur, pensait-on, imposerait une union malgré le déclanchement de la crise, préserverait des excès ; on croyait la guerre possible et même salutaire. Et cependant c'est la guerre qui favorisa l'avènement du bolchevisme. Les communistes ont eu les masses pour eux, quand ils promirent une paix immédiate et dénoncèrent la guerre comme l'œuvre du régime renversé. Faire une Révolution et en même temps *faire la guerre*, et au nom des conquêtes de cette révolution tolérer toute propagande *contre* cette guerre, comme le faisait le Gouvernement Provisoire, c'était marcher à sa ruine.

En novembre 1917 le parti communiste s'empara du pouvoir ; pendant six mois il ne déploya pas son programme ; il liquida la guerre par une paix honteuse et s'abattit sur les classes bourgeoises ; il permit leur pillage et leur massacre. La minorité possédante était ruinée, humiliée, assassinée ; mais la masse du peuple y trouvait avantage ; les pauvres étaient installés dans les appartements des riches, partageaient leurs mobiliers, leurs vêtements ; dans les campagnes les paysans pillaient les fermes des seigneurs. Pendant six mois les chefs communistes ne crurent pas à leur propre victoire ; ils consacraient leur passage aux affaires *à la destruction* de la classe bourgeoise. Mais au mois de mai ils changent de tactique ; ils commencent à exécuter leur programme. Cette période dure trois ans jusqu'au mois de mars 1921.

Le communisme n'a pas été introduit par un décret uni-

que, présentant un plan complet ; on procéda par tâtonnements, par une série de réformes. Ces réformes ont été dirigées dans deux sens. D'abord l'Etat nationalisait toutes les propriétés, prenait en mains toute la vie économique, devenait l'unique propriétaire, industriel et commerçant ; il s'emparait sans aucune indemnité de toutes les richesses du pays. D'autre part, devenu seul *propriétaire* et *entrepreneur*, faisant travailler tout le monde pour le bien de l'Etat, il s'engageait à *pourvoir à tous les besoins* de ces travailleurs. Tout ce qui faisait le budget normal d'un travailleur devait être distribué gratuitement : vivres, logements, vêtements, transports, etc. Il y avait plus de 40 millions de personnes qui vivaient exclusivement aux frais de l'Etat.

Telle a été la politique de ces trois ans. Chaque semaine un nouveau décret atteignait une nouvelle branche de la vie économique, l'englobait dans le système de l'Etat. Les radios annonçaient à l'univers les succès de cette politique ; les victoires sur les fronts blancs semblaient confirmer cette croyance. Au mois de décembre 1920, après la chute de Wrangel, on annonçait la dernière réforme qu'il restait à accomplir, la réforme de la monnaie, sa suppression ; sans cette suppression le communisme ne pouvait être complet.

Tout semblait donc aller pour le mieux, quand, au mois de mars 1921, au congrès du parti communiste, à l'étonnement de tout le monde, Lénine prononça un discours dans lequel il avoua ses erreurs et annonça une *nouvelle* politique, la fameuse NEP. Cette date marque la fin des victoires communistes ; c'est le commencement d'un recul, que Lénine appelait stratégique, mais qui semble se transformer en débâcle. Tâchons de voir de plus près d'où est venu ce coup de théâtre.

§

Remarquons d'abord que l'expérience communiste com-

mença dans des conditions particulièrement favorables. Le Gouvernement Soviétique réunissait entre ses mains un énorme *actif* ; non seulement tout l'outillage économique du paysan, mais des réserves formidables : stocks de marchandises et de produits, accumulés pendant la guerre, quand l'exportation n'existait pas, et tous les avoirs des particuliers ; il avait donc pour longtemps de quoi satisfaire les consommateurs. Plus tard, quand la plupart des réserves en nature furent consommées, on leva le blocus et le trafic d'Etat commença. En échange du trésor de l'Etat, des pierres précieuses, des objets de luxe des particuliers, le Gouvernement Soviétique put recevoir de l'étranger ce dont il avait besoin. Ensuite il *réduisit le passif* de l'Etat. Il répudia toutes les dettes, aussi bien extérieures qu'intérieures, celles de l'Etat et celles des entreprises nationalisées ; pendant tout un hiver les chaudières de l'aqueduc de Moscou furent chauffées avec les titres et les livres des maisons de crédit. Enfin pour l'usage intérieur il lui restait encore un moyen infaillible : la planche à assignats. Il en usa largement, sans scrupules. La classe possédante russe fut détruite. L'Europe, absorbée par la guerre, laissait faire également, sans défendre *ses* droits. Le Gouvernement Soviétique avait tout le loisir de mener à bien sa réforme.

Cependant, quels ont été les résultats de ces réformes communistes ?

Tout d'abord on supprima le commerce. C'était logique ; on n'en avait pas besoin, la distribution de tout se faisant par l'Etat. Le gouvernement a donc nationalisé les magasins avec leurs marchandises. Même les coopératives, institutions essentiellement démocratiques, création populaire, école politique des masses, furent fermées. On conserva leur organisation, mais elles devinrent de simples organes gouvernementaux pour distribuer les produits. Leur initiative commerciale fut supprimée.

Est-ce à dire que réellement le commerce cessa d'exister? Au contraire ! Jamais il n'eut une pareille expansion. Tout

le monde se mit à faire du commerce. Mais c'était un commerce illicite, prohibé, dangereux et par conséquent spéculatif. Le Gouvernement le tolérait, d'une part, puisqu'il était nécessaire, et d'autre part, parce qu'il devint une source d'avantages illégaux pour les fonctionnaires communistes. Mais cette tolérance était toute précaire. Le commerce était à priori vicié, basé sur la corruption et la spéculation; le vrai commerce, régulateur des prix, intermédiaire entre les différents besoins, circulation de sang dans l'organisme social, avait été détruit par le communisme.

Mais le commerce n'est qu'une fonction dérivée. L'essentiel, c'est de produire; c'est la production et non le commerce qui fait la richesse d'un pays. C'est le prodigieux développement de la production en Russie avant la guerre qui avait transformé notre organisme national et nécessité un changement politique. Cette production fut rejetée en arrière par les réformes communistes.

Prenons la *grande* industrie. Toutes les entreprises furent nationalisées, centralisées, placées sous l'administration gouvernementale; elles se trouvèrent englobées dans l'Etat. On finit bien par les soustraire à la gestion ignorante des comités d'ouvriers qui s'en étaient emparés au début, pour les replacer sous la direction des spécialistes, souvent même des anciens directeurs. Et néanmoins la grande industrie s'effondra. Il y a à cela deux raisons principales. D'abord, depuis que l'entreprise nationalisée était devenue organe de l'Etat, elle n'était plus une *entreprise* et n'était plus obligée de donner des bénéfices pour exister. Les ouvriers étaient entretenus par l'Etat; en outre ils étaient classe dirigeante; ils n'avaient donc plus intérêt à intensifier leur travail et la production ouvrière tomba à 30 o/o de l'avant-guerre. Ensuite une entreprise industrielle est liée à d'autres; il lui faut des matières premières, des combustibles; avant la réforme le commerce les lui apportait en échange des produits. Mais sous le communisme il n'y avait plus de commerce. L'Etat suppléait à tout; pour s'approvisionner en

matières premières ou en combustible on n'avait qu'à s'adresser au gouvernement. De là, paperasses, rouages, abus et retards. De deux usines voisines, l'une ne recevait que du charbon et l'autre que des matières premières ; en conséquence elles chômaient toutes les deux. Et personne ne pouvait être rendu responsable des retards, des dommages occasionnés par les retards apportés ; ils auraient même été difficiles à calculer puisqu'ils étaient engloutis dans le bilan général de l'Etat. Les directeurs n'avaient donc ni intérêts ni moyens de parer à cette anarchie désastreuse.

En résumé, les entreprises nationalisées, coûtant plus qu'elles ne rapportaient, devinrent déficitaires ; elles ne représentaient plus une *production* nationale, elles étaient plutôt des *parasites* sur le corps de l'Etat.

Passons à l'antipode, la petite industrie, l'artisan. Sous le régime capitaliste, cette petite industrie était écrasée par la concurrence de la grande ; au moment de la faillite de celle-ci elle avait pu *reprendre* sa place antérieure. Mais la logique communiste ne la laissa pas en paix, le communisme ne pouvant tolérer que quelqu'un travaillât pour soi, s'enrichît, vendît ses produits. Le Gouvernement fit alors de l'artisan son fonctionnaire, son salarié, qui lui cédait ses produits ; il entreprit de l'approvisionner du nécessaire. L'artisan perdit intérêt à produire et la petite industrie devint elle aussi parasitaire.

Si au début cette catastrophe de la production avait pu être dissimulée par les réserves de marchandises et d'objets nécessaires, et si on pouvait jusqu'à un certain point distribuer sans produire, rejetant la responsabilité de la misère sur l'ancien régime, le blocus, les saboteurs du régime communiste, cela n'était pas possible pour les *vivres*. Il y avait 40 millions de personnes, le personnel de l'industrie parasite, les fonctionnaires, l'armée, qu'il fallait quand même ravitailler. Et l'on se rabattit sur la seule classe qui restait productrice et possédait des vivres : le paysan.

Les paysans traversèrent sous le régime bolchéviste plu-

sieurs étapes. Au début ils n'étaient pas opposés au bolchévisme : celui-ci leur avait donné la paix et leur avait permis de s'enrichir sur le compte des seigneurs ; malgré la proclamation solennelle de la nationalisation du sol, le régime communiste les atteignait peu ; ils vendaient clandestinement à des prix fabuleux les denrées aux citadins affamés, ne payaient pas d'impôt, regorgeaient d'argent, transportaient dans leurs maisons les objets de confort et de luxe et profitaient du nouvel ordre de choses. Mais ce ne fut qu'au début. Non seulement l'argent, qu'ils amassaient non sans danger, perdait toute valeur, mais encore on leur annonçait que si la *terre* ne leur était pas contestée, les *produits* de la terre appartenaient à l'Etat, et que tout ce qui dépassait la consommation du paysan était réquisitionné par l'Etat. Le paysan ne voulait pas y croire. On se présenta pour emporter ses produits. Il se rebiffa. Pour le dompter, le Gouvernement employa sa méthode favorite : il chercha parmi les paysans des complices, sur lesquels il pouvait s'appuyer. Ses ennemis étaient les paysans riches et aisés. Il institua les « comités de pauvreté », formés de paysans qui n'avaient rien à perdre, puisqu'ils n'avaient rien à *donner* ; on fit de ces comités les maîtres du village, déclanchant dans les villages mêmes une lutte contre les riches. La résistance des riches fut noyée dans le sang, écrasée sans pitié par tous les moyens.

Mais alors le paysan aisé cessa de produire au dessus de ses propres besoins. Le Gouvernement répondit par un plan de *réglementation* obligatoire du travail des paysans. C'était le servage rétabli au profit de l'Etat. C'était plus que le paysan ne pouvait supporter ; il se révolta. Il y eut parfois plus de soixante révoltes simultanées dans toutes les parties du pays ; révoltes locales, sans programme, sans espoir, sans chefs reconnus ; la répression était facile et terrible, mais les résultats de la répression, les villages incendiés, les champs saccagés, la population abandonnant les foyers, ne rétablissaient pas la production de la terre.

C'est alors qu'au mois de décembre 1920 Lénine convoqua un congrès de représentants des soviets de villages, pour se rendre compte de la position et des mesures à prendre. Ce fut un épisode dramatique. Il arriva plus de 6.000 délégués. Il en arriva d'autres avec eux qui n'étaient pas convoqués. On ne les laissa pas pénétrer dans la salle des séances : ils restèrent dans la rue. Malgré le triage opéré lors des élections aux Soviets, les représentants officiels des paysans ne purent pas dissimuler les dispositions des campagnes. Ils les traduisirent dans un langage pittoresque et indigné : « Laisse-nous travailler, disaient-ils au dictateur, nous ne nous mêlons pas des villes, fais-y ce que tu veux. Mais laisse le paysan en paix ; il est docile, mais gare à toi, si tu l'exaspères. » Ces discours, l'approbation qu'ils trouvèrent dans toute l'assistance, produisirent sur Lénine une telle impression, qu'il leva la séance, s'éloigna dans une pièce voisine et resta longtemps silencieux et pensif. Puis il revint et prononça un long discours, dans lequel il essayait d'expliquer aux paysans les avantages du système communiste. Les paysans gardèrent le silence, cette leçon des rois. Le congrès se termina en queue de poisson.

Au mois de janvier le blocus extérieur fut levé ; le commerce commença. On présenta à Lénine le bilan de ses résultats : l'or s'en allait à grands flots ; on ne pouvait pas vivre longtemps sur les réserves. Il prit son parti. Il convoqua un congrès du parti communiste et prononça son fameux discours du 17 mars en avouant qu'il était allé trop loin, qu'il fallait se réconcilier avec le paysan, construire la politique économique sur l'intérêt personnel. Il annonça et fit accepter au parti sa nouvelle politique : la NEP.

Voilà dans quelles conditions cette nouvelle politique est apparue. Elle se trouvait en contradiction flagrante avec la politique suivie jusqu'alors, avec toute la conception communiste ; elle était imposée par la nécessité et acceptée à contre-cœur ; c'était le commencement d'une capitulation qu'on dissimulait sous des paroles de consolation hypocrite. On

promettait qu'on ne reculerait pas davantage, qu'on allait bientôt réoccuper les positions abandonnées, que ce n'était qu'un répit dans la marche du communisme triomphant. On expliquait aux naïfs que tant que le parti communiste gardait le pouvoir entre ses mains, rien n'était perdu.

Cette attitude des chefs communistes rappelait la capitulation de l'autocratie en 1905, qui, elle aussi, avait octroyé à contre-cœur une constitution, qui avait affirmé, elle aussi, devant ses partisans, que rien n'était changé, que l'autocratie restait la même. Elle aussi avait eu la ferme intention de ne pas aller plus loin et même de *reprendre* ce qui avait dû être malheureusement concédé. Et l'on comprit malgré tout que le communisme était mortellement atteint. Il y eut consternation et désarroi dans le parti communiste ; les uns s'indignèrent, les autres désertèrent le parti en danger. Il fallut toute l'autorité de Lénine pour sauver les apparences.

§

On peut apprécier maintenant les résultats de cette *nouvelle politique*. Ils ne sont pas négligeables, mais non point dans le sens qu'escomptaient ses auteurs.

En premier lieu, elle démontra la vitalité de la Russie, les ressorts de l'énergie populaire. Malgré la pression communiste, malgré toutes ses misères, le peuple n'était ni mort, ni abattu. Aussitôt que les chaînes qui liaient sa vie se furent relâchées, il se rua sur le terrain libéré pour y reprendre son activité ordinaire, sa lutte pour la vie. Cette reprise d'initiative, de travail, cet élan « d'un grand peuple qui ne veut pas périr », selon l'expression de Gambetta, d'un peuple qui a vu enfin arriver le jour qu'il attendait si longuement, en a été le premier et peut-être le plus grand résultat.

Cette reprise de l'activité économique, une certaine liberté dans la lutte pour la vie eurent leur répercussion immédiate dans l'âme populaire. On reprit confiance en soi-même, dans la délivrance prochaine du pays. L'ennemi, hier

encore triomphant, reculait. Ce n'est pas dans des révoltes qu'on cherchait désormais le salut ; contre elles le gouvernement était assez fort ; on ne discutait plus le régime des Soviets ; mais dans toutes les branches de la vie sociale, dans toutes les manifestations de la vie publique un esprit d'opposition se réveillait. Rien de plus symbolique à cet égard qu'un discours de Zinovieff, l'un des hommes les plus tarés de la Révolution bolchéviste, prononcé par lui au congrès du parti communiste tenu en été 1922.

On nous encercle, disait-il. Regardez ce qui ce passe autour de nous. Nos ennemis ont repris de l'audace ; on les voit partout. Prenez les congrès de médecins, de professeurs, d'agronomes ; prenez les coopératives, la presse, partout c'est la guerre contre nous. On a changé de tactique ; on ne nous attaque pas, mais on veut nous faire sauter du dedans. Sous le masque du loyalisme vis-à-vis des Soviets, on nous sape.

Zinovieff voyait juste ; le peuple se relève ; cela se voit, cela se sent ; et cela a impressionné les observateurs, qui ont cru, hélas, un peu tôt, que le calvaire de la Russie touchait à sa fin.

Troisième résultat. Cette concession quoique insuffisante au capitalisme, en procurant à la population les moyens de s'enrichir, contribua à former une classe spéciale de nouveaux riches, profiteurs de la nouvelle politique. Aux « nouveaux riches » du communisme intégral, qui ont simplement pillé et volé, se sont ajoutés les « nouveaux riches » de la NEP, qui ont *gagné* de l'argent, qui ont su *profiter* des moyens que la NEP leur donnait.

Mais ce n'est pas tout : la NEP a ouvert les yeux sur la vraie cause du mal, posé nettement la question. Après la pratique du communisme il a fallu cette contre-épreuve pour le juger. L'amélioration et le soulagement causés par la NEP n'allaient que jusqu'à la limite où l'initiative privée se heurtait de nouveau aux chaînes du communisme. La NEP a permis au peuple non seulement de reprendre activité et

courage, mais elle démontrait en même temps où était le mal; elle révélait que tant que le *communisme* n'était pas renversé, aucune amélioration *sérieuse* n'était possible.

Prenons quelques exemples.

Le commerce. Dès qu'il a été enfin autorisé pour les particuliers, il a repris. On rouvre les magasins, les grandes maisons commerciales; on couvre les étalages d'objets de nécessité et de luxe, qu'on a réussi à conserver jusqu'à présent. On nourrit de grands espoirs. Cependant ce n'est que le petit commerce qui a pu profiter réellement, celui qui pouvait se faire en dehors de la surveillance de l'Etat. Mais le *grand?* Il se heurte forcément au régime communiste, à ses conséquences. La plus grande conséquence du régime, c'est la faillite de la *production* ; celle-ci n'a été que très insensiblement restaurée par la NEP ; ainsi la première condition pour la prospérité du commerce continuait à faire défaut. Mais il y avait d'autres causes qui atteignaient le commerce d'une façon plus directe : la question des transports, que l'Etat continuait à garder en ses mains, du commerce extérieur, qui restait le monopole de l'Etat ; la question de l'impôt, qui réapparut après la NEP, et qui était fixé et perçu par le Gouvernement communiste de la façon arbitraire qui lui était propre. Il y avait l'insécurité des personnes, l'incertitude des droits, l'absence des garanties, — bref tout l'ensemble des particularités du régime communiste. En résumé, ce n'est que le petit commerce pour la consommation immédiate et *locale*, le commerce qui par sa nature pouvait échapper à la surveillance et au contrôle de l'Etat communiste qui avait chance de prospérer. Il y avait en outre ce qui constitue le plus grand obstacle pour le commerce : *la monnaie*. Le gouvernement manque d'argent et continue l'*émission du papier :* la monnaie dégringole. Cela facilite la spéculation, mais rend impossible le commerce, les opérations de crédit. Le commerçant et le banquier voient s'évaporer en leurs mains l'argent qu'ils ont péniblement assemblé. Et les grand espoirs s'évanouis-

sent; les maisons de commerce à peine ouvertes ferment de nouveau. Le vrai commerce n'est pas possible dans l'atmosphère communiste.

La NEP n'a favorisé qu'un genre spécial de commerce, dit un représentant de l'industrie dans le journal *Ekonomitcheskaya Jisn*, nº 195. La nouvelle politique se manifeste jusqu'à présent dans le rétablissement des restaurants, des cafés, et même des cafés-concerts.

C'est leur splendeur qui éblouit et aveugle les observateurs de passage, qui vantent les bienfaits de la NEP et le relèvement du pays. Mais cette définition du journal serait trop rigoureuse. Il y a d'autres profiteurs, auxquels tout à l'heure j'ai déjà fait allusion. Ceux qui, sous le communisme intégral, ont volé, pillé ou acheté pour rien les objets, peuvent maintenant sans péril les revendre, mettre à profit leurs exactions; la NEP couvre ces opérations. Ensuite on peut spéculer sur l'instabilité de la monnaie; on obtient une avance de la Banque d'Etat, on achète des marchandises : deux mois plus tard le prix en a décuplé; on en vend une partie, on rembourse la Banque, et l'on garde le reste. Là où il y a des opérations de cette espèce, il y a tout un monde d'intermédiaires, qui gagnent, de spécialistes, qui arrangent les affaires et aident ensuite à se débrouiller. Tout ce monde louche, qu'on a déjà surnommé les « Nepmen », profite de la *nouvelle* politique, gagne de l'argent, en jouit, et est satisfait de son sort. Mais le commerce sérieux, qui est la santé et l'équilibre du pays, reste impossible dans cette atmosphère.

Mais la richesse d'un pays est dans sa *production*. Quelle influence la NEP a-t-elle pu avoir sur la production ? C'est le même tableau. Le petit artisan à qui on a permis de travailler pour son compte a gagné; il peut travailler, on ne le moleste plus. Il travaille pour la consommation locale, gagne sa vie sans faire d'économies impossibles en l'absence d'argent. Certes, il se ressent du manque des ma-

tières premières ; mais ses besoins ne sont pas grands ; le petit commerce lui suffit. Mais si la production de cet artisan, « koustar », est très utile pour son entourage immédiat, elle ne peut pas suffire à tous les besoins du pays. En outre elle ne donne rien à *l'Etat*. Elle n'est possible que parce qu'elle reste en dehors de l'Etat, inaperçue et insaisissable.

Même histoire avec le paysan. Lui aussi a gagné. On ne lui réquisitionne plus ses produits ; on le laisse travailler comme il veut sans prétendre réglementer son travail. Il est *soulagé* par la nouvelle politique. Mais d'abord ce n'est qu'à condition qu'il reste chez lui, qu'il travaille pour lui-même, qu'il revienne ainsi à l'étape de l'économie naturelle. Aussitôt qu'il en sort, il se heurte lui aussi à tous les inconvénients de l'Etat communiste. Mais le plus grand fardeau pour le paysan c'est l'impôt. Puisqu'en dehors de lui tout est déficitaire, c'est lui qui doit couvrir tous les besoins du Gouvernement Soviétique, combler le gouffre que creusent dans le budget les entreprises communistes. S'il n'y a plus de réquisition, il paye quand même un impôt de *répartition*, selon les *besoins* de l'Etat communiste et non selon *ses propres revenus*. Il s'expose de nouveau à un grand risque quand il travaille au-dessus de ses propres besoins, s'il veut économiser et gagner. Et il se réserve.

Tel est dans les grandes lignes l'enseignement que fournit l'expérience de la nouvelle politique. Tout ce qui reste en dehors de l'Etat communiste peut vivre et même prospérer. Mais tout s'arrête dès que se fait sentir la main de l'Etat. Il n'y a que l'économie naturelle qui peut fleurir entre les chaînons communistes.

§

Tout serait simple, si le pays pouvait en effet retourner à cet état primitif. Mais pour que cela soit possible, il faudrait que la population diminuât de moitié, autrement dit qu'une moitié consentît à mourir. Pour le parti communiste lui-même cela équivaudrait à un suicide. Une population

en état d'économie naturelle, sans villes, sans industrie, sans moyens de transport, ne pourrait s'offrir le luxe ni de faire de la grande politique, ni d'être à la tête du socialisme mondial, ni avoir une armée pour défendre son indépendance nationale, ni surtout entretenir *l'aristocratie communiste*. Aussi le parti communiste ne veut-il pas retourner à l'économie naturelle, il ne veut renoncer ni à la grande industrie, ni au développement du prolétariat ouvrier, ni au commerce avec l'étranger. Ces branches de la vie économique dans ses mains sont pour lui ses « positions dominantes » dans sa lutte contre le capitalisme : ce sont les vraies conquêtes de la Révolution. Il les *garde*, il veut les améliorer.

L'Etat prolétarien, dit l'organe officiel, ne peut en aucun cas laisser tomber de ses mains aucune branche de la grande industrie ; ce n'est qu'en la gardant qu'il reste maître de la situation dans le domaine des échanges et le régulateur du marché.

Ainsi il s'efforce d'améliorer la production malgré le régime communiste. Voyons à quoi cet effort aboutit.

Par un décret du 12 août 1922, le Gouvernement déclarait que la grande industrie, tout en restant nationalisée, devait être administrée sur une *base commerciale* et *rapporter des bénéfices* à l'Etat. On lui accordait dans ce but certaines *libertés* : celle d'acheter et de vendre. En comparaison du communisme intégral, ce progrès était grand ; il suscita des espoirs et provoqua une recrudescence d'activité. La presse bolchevique exultait : « La vie dans les usines bat son plein », triomphait le Président du Conseil de l'Economie Nationale.

C'eût été vraiment trop simple et trop beau, s'il suffisait de *pareilles libertés* pour la prospérité d'une usine. On s'en est vite aperçu. L'existence de la grande industrie n'était pas possible dans l'Etat *communiste*.

On se heurta d'abord à la question ouvrière. Dans l'Etat communiste les salaires et les heures de travail étaient fixés

par le Gouvernement selon les décisions prises par les syndicats ouvriers. Ceux-ci le faisaient sans aucun égard pour les calculs *commerciaux* et dans le seul intérêt *de leur classe*. Plus encore : à la hausse du coût de la vie ils répondaient non seulement en augmentant les salaires, mais en donnant à leurs décrets un *effet rétroactif* ; ils percevaient des suppléments pour le passé (innovation communiste pour toutes impositions). Quels calculs commerciaux étaient possibles dans de pareilles conditions du travail ? On a permis le libre achat des matières premières ou du combustible. Certes cela valait mieux que de se les procurer des mains du Gouvernement, comme c'était le cas sous le communisme intégral. Mais puisqu'il s'agissait d'un calcul commercial, il fallait compter avec les *prix* ; or, toutes les entreprises étaient dans les mêmes conditions. C'était un cercle vicieux qui faisait monter les prix des produits. Ajoutez les frais de transport et encore les impôts ; ces articles n'existaient pas sous le communisme intégral ; on les a rétablis sous la NEP. Et qu'est-ce que signifiaient ces dépenses dans un Etat communiste ? Les chemins de fer nationalisés ont été aussi réorganisés sur la base commerciale ; ils occupaient un personnel formidable sans aucun rapport avec leur rendement ; ce personnel était défendu par ses syndicats, qui ne permettaient pas de débaucher les travailleurs inutiles. Pour diminuer le déficit on se rattrapait sur les tarifs. Même en admettant qu'on ait exterminé les abus, qu'on ne tolère plus des exigeances illicites, les frais des transports dépassaient encore les calculs commerciaux. Enfin l'impôt. Puisque les entreprises nationalisées étaient administrées sur le pied commercial, elles n'étaient pas exemptes de l'impôt. Dans l'Etat communiste *l'entrepreneur* devait être imposé *avant* tout. Le Gouvernement étant entre les mains du parti communiste, l'esprit de classe se manifestait dans la fixation des impôts. L'industrie était imposée à 30 o/o de sa recette brute ; le bilan était contrôlé par le Gouvernement communiste ; au

besoin, comme je l'ai déjà dit, on corrigeait les calculs antérieurs et on exigeait un supplément pour le passé. Quel calcul était possible sous ce régime ?

Et pour combler ces dépenses, les couvrir par la vente des produits, on avait le marché *intérieur*, ruiné lui aussi par le communisme intégral et par l'émission du papier-monnaie qui dévorait les économies rassemblées. Est-il étonnant qu'avec le prix auquel revenaient les produits, on ne *trouvât pas d'acheteurs* et que dans un pays qui manquait de tout et où la production globale n'atteignait pas 15 o/o de la production d'avant-guerre, se manifestât le phénomène à la mode : *la superproduction* ?

Y a-t-il lieu de s'étonner que la grande industrie, malgré la réforme, continuât à dévorer les avoir nationaux, demeurât déficitaire, restât en état de parasite sur l'organisme national? Si d'une part pour des motifs politiques le Gouvernement communiste ne pouvait pas supprimer la grande industrie, de l'autre, en raison de sa politique communiste, il ne pouvait en tirer aucun profit; il devait continuer à *l'entretenir aux frais de l'Etat*. Ce paradoxe est la conséquence naturelle de ce marxisme à rebours qu'ont introduit les bolchéviks. En voulant faire de la classe ouvrière la classe *dirigeante* malgré que la Russie soit un pays de paysans, ils n'ont réussi qu'à dépraver et discréditer cette classe ouvrière, à en faire des parasites. Ils ont été amenés à entretenir une industrie déficitaire dans le seul but de garder des ouvriers inutiles. Le pays s'épuise et se ruine pour entretenir le bien-être de la « nouvelle aristocratie », ignorante et haineuse, avec tous ses défauts professionnels, mais sans les qualités que donne l'expérience des affaires et une longue pratique d'influence politique.

Comment sortir de cet état anormal? En termes couverts l'issue a été indiquée par le Président du bureau des Congrès des représentants de la Grande Industrie, institution créée après la NEP (*Ekonomitcheskaya Jisn*, 195, 1[er] septembre 1922).

C'est un curieux témoignage. Ce n'est pas un congrès de capitalistes et de propriétaires frustrés et par conséquent mécontents, qui expriment leurs doléances ; ce sont les directeurs des usines, nommés par le Gouvernement soviétique, qui ont tout gagné à la Révolution communiste, mais qui se sont trouvés en face du problème : qu'est-ce qu'il y a à faire pour *pouvoir enfin produire* ?

Voilà ce que dit ce document :

> Si la NEP a favorisé les branches de la vie économique qui ont réussi à se soustraire à la surveillance de l'Etat, la grande industrie est restée dans l'état de la réglementation gouvernementale. Sa position n'a pas changé... Actuellement de grandes usines, où travaillaient des milliers d'ouvriers, n'en occupent plus que quelques centaines. Mais l'usine doit entretenir à ses frais toute une population de fonctionnaires et de représentants de toute sorte d'institutions et d'organisations. Pour sortir de cet état anormal il est nécessaire de garantir à la grande industrie *le droit et les moyens de defendre ses propres intérêts*, faire d'elle un membre *jouissant de la plénitude des droits dans notre vie sociale;* lui permettre de participer à la distribution du fardeau qui incombe à l'Etat; en un mot, faire d'elle non pas un *serviteur de l'Etat, mais un maître.*

Peut-on faire mieux comprendre, dans un langage voilé qui est nécessaire sous un régime despotique, que tant que le pouvoir est entre les mains *d'une seule classe* ou plutôt d'un *parti* hostile au capitalisme, la grande industrie sur la base commerciale ne peut pas donner de bénéfices, c'est-à-dire ne peut pas exister? La grande industrie, si elle veut représenter non pas un parasite, mais un actif qui rapporte, doit partager le pouvoir avec les représentants du travail. Elle ne peut pas être une tête de Turc soumise aux caprices de ses adversaires. Il ne lui suffit pas d'avoir *le droit d'acheter et de vendre* et l'*obligation de rapporter* des bénéfices; il lui faut *tout un ensemble* de conditions, toute une conception gouvernementale, que le *parti communiste*, tant qu'il est communiste, *ne peut pas avoir*. Pour que l'industrie

puisse non pas prospérer, mais simplement travailler, il est nécessaire, selon notre auteur, que les représentants de l'industrie et du capital aient *leur part au pouvoir politique*, qu'ils ne soient pas des solliciteurs auprès de leurs adversaires, mais au moins leurs égaux.

C'est cependant justement ce que les communistes n'admettent pas. Le monopole exclusif du pouvoir est pour eux question de vie et de mort. Ils ne transigeront pas là-dessus. La prétention de partager le pouvoir avec eux leur paraît une contre-révolution. Ils s'efforcent donc, tout en gardant le pouvoir en leurs mains, de relever l'industrie par leurs propres moyens; car ils comprennent qu'on ne peut pas indéfiniment dépenser les ressources de l'Etat pour entretenir une industrie parasite. Il leur restait pour cela deux moyens : ou fermer les usines, renvoyer le personnel, braver son mécontentement. Ils ont pratiqué ce moyen ; cela s'appelait par euphémisme : « compression » ; cette mesure réduisait à un certain degré les dépenses. Mais d'abord cela n'augmentait pas la production nationale, c'était toujours la faillite ; et puis au point de vue politique c'était si menaçant pour la classe dans laquelle le Gouvernement comptait trouver son appui, qu'il n'osait pas marcher résolument dans cette voie. On créait des commissions pour examiner de près cette question, et elles finissaient sans résultats appréciables. On ne coupe pas la branche sur laquelle on se tient.

Il restait un second moyen : tâcher de durer, de pouvoir consommer sans produire et pour cela chercher *de nouveaux capitaux*. On fit des projets en conséquence ; on essaya le système des sociétés mixtes, avec la participation du capital étranger ; on créa quelques sociétés de ce genre : mais cela n'a pas reçu d'expansion et surtout de réalisation. Le capital se méfiant de collaborer avec le Gouvernement Soviétique dans les conditions actuelles; on faisait des projets, on signait des accords, mais on ne donnait pas de fonds. Ces entreprises restaient sur le papier, comme article de

réclame, et l'industrie continuait à vivre aux frais de l'Etat.

On fit un nouveau pas ; on essaya de séduire les anciens propriétaires, en leur rétrocédant à des conditions exceptionnelles leurs entreprises confisquées. Qu'elles se débrouillent, pourvu qu'elles rapportent ! Exemple : le fameux accord Krassine-Urquhart. Je ne m'arrête ni aux motifs qui ont décidé Urquhart à signer cet accord, ni à ceux qui ont empêché de le ratifier ; ils sont les uns et les autres *en dehors* du sujet. Mais anticipons sur les événements. Admettons qu'à bout de ressources le Gouvernement se décide à faire enfin le pas décisif dans cette direction ; qu'il restitue *aux propriétaires leurs entreprises confisquées*. Celles-ci peuvent certes être recouvrées, mais pourraient-elles être *utilisées* tant que le gouvernement reste exclusivement aux mains du parti communiste ? Pourrait-on risquer dans ces conditions un *nouveau capital* avec l'espoir de gagner ?

Comment pourrait-on avoir cet espoir tant qu'on n'est pas prémuni ni contre les exigences des syndicats ouvriers, ni contre les impôts dictés par la malveillance et la jalousie communiste, ni contre les tarifs des chemins de fer, ni contre l'émission continuelle du papier ; tant qu'on ne peut ni vendre, ni acheter sur le marché extérieur, qui reste le monopole de l'Etat ? Si le Gouvernement Soviétique, malgré lui, écrase sous le poids de sa politique *sa propre industrie*, que ne ferait-il pas avec l'industrie qui ne lui appartiendrait pas et qui voudrait en outre gagner de l'argent ? Que ne ferait-on pas vis-à-vis de la classe capitaliste, qui reste comme auparavant son ennemie ? Pour que le capitalisme risque son argent dans les entreprises en Russie, il ne peut que souscrire aux paroles que j'ai citées tout à l'heure : il est nécessaire que l'industrie capitaliste *ait les moyens de défendre ses droits* ; qu'elle ne soit pas considérée par le Gouvernement comme une ennemie, qu'elle ait sa part au moins égale avec les autres classes à la direction de l'Etat, en un mot, *que le pouvoir ne soit pas le monopole du parti communiste*. Pour que le capital puisse gagner à la produc-

tion, il faudra exécuter tout un vaste programme de réformes appropriées, qui donneront à l'entrepreneur la liberté et les droits nécessaires. Mais il ne suffira pas de décréter ces réformes, il faudra les exécuter, et surtout les garantir, donner une stabilité à cette nouvelle politique. Mais pour que cette garantie soit efficace, il est nécessaire que le gouvernement soit dans les mains des amis du capital et non de ses ennemis déclarés. C'est une garantie élémentaire sur laquelle on ne peut pas transiger ; le capital ne se livrera pas à ses *adversaires* sur leur parole. Or, s'attendre à ce que le parti communiste reconstruise la vie sociale sur une base capitaliste serait aussi puéril que d'espérer que le *communisme* intégral puisse être introduit dans un Etat par un *gouvernement bourgeois* sous une constitution bourgeoise.

Voilà les raisons pourquoi, malgré la NEP, la grande production reste paralytique. Son soi-disant relèvement est factice; il est dû d'un côté à l'espoir fallacieux qu'il suffit d'enlever l'obstacle pour qu'elle reprenne son essor ; mais d'autre part l'illusion du progrès est due à un phénomène dangereux : les usines ont profité de la liberté de vendre leurs produits pour liquider non seulement les restes des stocks de matières premières, mais même *l'outillage*, et elles ont ainsi achevé la destruction. Cette façon d'agir est très symbolique. On saisit l'occasion qui peut ne pas revenir, mais on ne produit pas, on vend et on gaspille les restes. Gaspillage du capital national, c'est tout ce dont s'est montré capable le régime communiste. Même quand il a l'air de créer et de relever ce qu'il a détruit, quand il refait les pavés et reconstruit l'éclairage, ce n'est, *dans les conditions actuelles*, qu'un gaspillage déguisé. Un gouvernement qui s'adresse à la bienfaisance étrangère pour combattre la famine, qui laisse mourir de faim des millions d'êtres par le manque de crédits qu'il alloue à cette tâche, et qui, en même temps, dépense les fonds qui lui restent pour le décor de la capitale, les wagons-lits, les théâtres (pour ne parler que de cela), reste gaspilleur. Tel un fermier endetté

qui vend son bétail, ses instruments, ses semences pour offrir un somptueux déjeuner au créancier qu'il veut éblouir.

Le même gaspillage est encore au fond de quelques concessions qui sont plus près du commerce que de la production, par exemple les concessions forestières. Pour suffire aux besoins du budget on peut céder pour rien les richesses forestières ; on peut trouver des entrepreneurs qui se laisseront tenter par des conditions favorables ; mais ce n'est pas encore la vraie production ; cela n'enrichit pas la nation.

§

Quels ont donc été les résultats de la NEP? Au point de vue économique, presque nuls; au point de vue politique, énormes. La vie *économique* a repris, mais, sous le gouvernement communiste, elle ne peut dépasser un niveau tout à fait inférieur et insuffisant pour les besoins d'un grand Etat. Par contre, elle a encore précipité le gaspillage des richesses nationales. Elle a enrichi des particuliers, mais pas la nation. Au point de vue politique, elle a relevé le courage et contribué à former parmi les communistes une classe de la nouvelle bourgeoisie, que ses intérêts rapprochent beaucoup plus de ses adversaires que de ses amis de la veille. Les besoins et les goûts de ces nouveaux riches ont mis en mouvement les richesses de l'ancienne production restées encore dans le pays. Ces richesses se déplacent. On ouvre des boutiques de pierres précieuses, de dentelles, d'objets de luxe. Les posséder n'est plus un crime ; les mettre en vente est permis. Le développement de ce commerce, qui éblouit les observateurs superficiels, n'est pas un signe de progrès, c'est l'indice du bouleversement économique qui est survenu. La NEP n'a été qu'une expérience; elle a indiqué où est le mal, *elle ne l'a pas guéri*. Elle ne peut donc être qu'une étape passagère. En réunissant dans le même corps social deux principes opposés, la NEP leur enlève à tous deux leurs avantages réciproques et accumule leurs défauts. Ce régime ne peut pas continuer, de même que *l'autocratie* n'a pu longtemps

exister, quand elle eut toléré la convocation de la *Douma*.

Il reste donc à choisir entre deux voies. Qui dit A doit dire B : ayant proclamé la NEP, il faut ou bien la *retirer* et retourner à l'essai du communisme intégral, ou bien la *pousser jusqu'à ses conséquences*. Et au sein du parti communiste les deux tendances sont représentées.

Les uns disent : Le communisme a fait faillite ; il n'a pas réussi alors que les ressources de l'Etat n'étaient pas encore épuisées ; il ne pourra pas réussir à présent. Abandonnons le système communiste. Nous sauverons ce qui peut être sauvé : *le pouvoir*. Nous pourrons recommencer l'expérience plus tard, dans de meilleures conditions.

Du côté opposé on leur réplique : Le communisme n'a pas fait faillite ; ce n'est que le blocus, la guerre civile qui en ont entravé les résultats bienfaisants ; c'est le capitalisme qui agonise et capitule devant nous. Ne vous laissez pas décourager par les premières difficultés. Mais prenez garde : par votre nouvelle politique vous encouragez vos ennemis. Si vous abandonnez le communisme, sous quel prétexte le parti communiste resterait-il *seul* au pouvoir ? Ne seront-ce pas plutôt les représentants du capital, venus s'installer en Russie, qui s'en empareront ? Vous prétendez jeter du lest pour vous sauver : cela ne sauve jamais. *Se soumettre* ou *se démettre*, est une formule sonore, mais vaine ; qui se soumet aujourd'hui est obligé demain de se démettre. Mac-Mahon l'a prouvé.

Voilà les deux thèses en présence. Et les deux partis ont raison. Certes c'en est fini du communisme ; il est condamné. Mais alors il est illogique de compter sur le maintien au pouvoir du parti communiste. Si le capitalisme se rétablit en Russie et qu'il la relève de ses ruines, les maîtres seront ceux qui l'auront reconstruite et non pas ceux qui l'ont ruinée. Vouloir supprimer le *régime communiste* et conserver le pouvoir aux mains du *parti communiste* équivaut à vouloir proclamer une république en conservant un roi. Si le communisme a vraiment échoué, rien ne peut maintenir

au pouvoir le parti ; son rôle politique en Russie est fini.

Mais si cela est certain en principe, quand et comment cette disparition du parti s'effectuera-t-elle ? Il y a pour cela deux voies.

Il y a d'abord la lente voie pacifique, l'évolution. On en parle souvent ; seulement n'abusons pas de ce mot.

La Russie évolue ; le peuple qui il y a cinq ans a porté les bolchéviks au pouvoir a changé ; il a beaucoup appris et compris dans la souffrance et la lutte. C'est l'évolution.

Le régime politique, celui des Soviets, peut changer et même s'adapter au capitalisme ; le peuple peut faire des pouvoirs soviétiques ses propres organes et non pas les instruments du parti ; les Soviets peuvent faire une politique anticommuniste. Ce serait encore une évolution.

Mais que le bolchévisme évolue, c'est-à-dire que le parti communiste reste seul au pouvoir et rétablisse le régime capitaliste qu'il a détruit, cela n'est ni possible, ni logique.

Le parti communiste, tant qu'il reste parti politique, ne peut pas *évoluer* en un parti capitaliste, comme un parti républicain ne peut pas évoluer en un parti monarchiste. Par contre, ce parti peut se désagréger, se décomposer et finalement *disparaître*. Cette décomposition non seulement n'est pas impossible, mais même ce n'est que lorsqu'elle aura eu lieu que le relèvement de la Russie commencera.

Le parti communiste s'est vanté jusqu'à présent d'être toujours unanime. Il a pu l'être devant l'ennemi extérieur ; la haine qui l'entoure liait entre eux ses membres qui sentaient tous également le danger d'une défaite. Mais la position change quand il s'agit non pas de se défendre contre un ennemi extérieur, mais de choisir entre deux politiques. Et puis souvent il est plus facile de résister au danger qu'à sa propre victoire.

Une majorité dans le parti communiste qui serait prête à opter pour le développement de la nouvelle politique n'est pas impossible. Ses éléments sont divers. Les sincères

ont dû eux-mêmes comprendre leur erreur; on ne résiste pas à l'évidence ; ce ne sont que les néophytes hypocrites qui après une pareille expérience ont l'audace de se rallier quand même aux folies communistes. Mais les sincères qui ont vraiment cru au communisme sont déçus; les uns, découragés, se détournent de la politique, abandonnent les rangs du parti; les autres conseillent de suivre le courant en conservant tout au moins le pouvoir ; tant qu'ils le détiennent, l'espoir n'est pas perdu: reste toujours la Révolution mondiale, qui pourra tout sauver. Mais nourrissant ce suprême espoir, ils n'insisteront pas sur l'intransigeance communiste, dans laquelle ils n'ont plus confiance. Il y a ensuite ceux qui ne se sont jamais fait d'illusions sur le communisme, qui par leur idées sont partisans du capital. Pour *parvenir*, ils ont misé sur le parti communiste au moment de son ascension; ils ont su ne pas trop se compromettre, reniant prudemment les responsabilités qui incombent au parti ; ils ont composé avec tous ses ennemis et aujourd'hui ils saisiront le moment favorable pour changer de pavillon. C'est surtout de ce côté que se ralliera « le marais », la masse d'hommes simples qui ont suivi les chefs. Ceux-là n'ont pas été guidés par un fanatisme communiste, mais par les avantages que leur position leur offrait ; ce n'est qu'à ces avantages qu'ils tiennent et ils feront toujours ce que leur intérêt leur conseillera. Cet intérêt ne les retient plus dans la voie du communisme intégral ; non seulement parce qu'elle devient pleine de péril, présente moins d'avantages, fait appel au fanatisme désintéressé et fervent qu'ils n'ont jamais eu, mais aussi parce que dans la période héroïque du communisme intégral ils en ont largement profité ; ce temps heureux est passé, l'enthousiasme s'est évanoui, le pays s'est trop appauvri, le gouvernement ne peut plus tolérer les abus, et les concussionnaires commencent à courir les risques du métier. Il est temps pour eux de s'arrêter et de mettre à profit leur butin ; ce n'est guère possible sous les rigueurs du communisme intégral et ils

deviennent partisans de la nouvelle politique, du nouveau soleil qui se lève.

Si ces tendances se dessinent et que la nouvelle politique s'oriente davantage dans ce sens, sera-t-il possible que le parti communiste conserve quand même son ancienne organisation et sa suprématie politique ?

Ce n'est certainement pas possible, et à mesure que cette politique se développera, le parti communiste commencera à perdre ses positions. L'orientation dans ce sens aura un résultat fatal : elle creusera un abîme entre ceux qui feront la nouvelle politique, d'un côté, et les adversaires irréconciliables du capitalisme, de l'autre. Ces derniers lutteront contre la nouvelle politique, trouveront des complices parmi les chefs des milieux ouvriers, dans les syndicats qui se sentiront menacés ; ils agiteront les questions des salaires, des heures de travail, de la vie chère, d'autant plus facilement que le passage aux nouvelles conditions de la vie sera pénible. Au cas de résistance du gouvernement à leurs exigeances, ils auront recours à l'action directe, susciteront des grèves, peut-être des révoltes. Le gouvernement aura à prendre parti contre ses anciens partisans et soutiens. Cela le conduira très loin. Pour sa sécurité le capital exigera toute une série de réformes économiques, judiciaire et politiques. Le gouvernement et la majorité communiste, qui seront forcément entraînés dans cette nouvelle voie, seront accusés de devenir les serviteurs du capital, d'exécuter *son* programme, de travailler dans *ses* intérêts; ils devront sévir contre leurs anciens partisans, et la fissure entre eux et les communistes conséquents ira grandissant.

Mais, en revanche, cette politique leur vaudra de nouvelles sympathies. Non seulement tous les sans-parti qu'ils combattaient, tous les nouveaux riches, les profiteurs de la NEP seront avec eux; mais, ce qui est important, ils auront pour eux le solide soutien des classes productrices : les paysans et le capital; les paysans, c'est-à-dire la seule classe

qui sort victorieuse de la crise, qui a repoussé les tentatives de lui imposer un régime communiste, qui a beaucoup appris et compris, qui a fait des progrès en autonomie et en indépendance, qui a ses organisations coopératives, pouvoirs du village, et qui sera certes *la base* de la Russie de demain ; et puis le capital, qui seul pourra faire sortir la Russie de l'étape de l'économie naturelle ; non pas le capital qui gaspille, spécule et profite, qui achève de ruiner le pays, non pas les Nepmen, mais le capital qui produit et profite des richesses qu'il contribue à créer. Un gouvernement qui entreprendrait la tâche de relever le pays aura lui-même tout intérêt à s'appuyer sur une base plus large que le seul parti communiste. Il perdra intérêt à combattre ceux qu'il appelle maintenant des sans-parti, à soutenir le monopole désormais inutile et même dangereux du parti communiste. Il n'aura qu'à revenir à une application honnête de la constitution, qu'à ne pas forcer les élections. Après les premières élections opérées sans pression, les Soviets seront libérés de la prépondérance communiste et le pouvoir échappera au parti. Les communistes comprennent ce danger. Récemment encore le n° 219 des *Izwestia* disait au sujet des prochaines élections :

Les nouveaux soviets doivent être *communistes*. Nous devons employer tous nos efforts pour qu'il n'y ait pas de majorité sans parti. *Les soviets sans communistes ne valent rien*, etc.

Radek ajoute dans le n° 226 de l'organe communiste *Pravda* :

En parlant de libres élections aux soviets, nos adversaires en appellent à la constitution soviétique. Le parti *communiste ne permettra pas* de faire de la constitution un instrument pour le renverser. La dictature du parti communiste doit être prête à reprendre la terreur, quand la bourgeoisie essaiera d'ouvrir une nouvelle campagne contre la classe ouvrière.

Ils ont raison de s'alarmer. Si le parti perdait les soviets, il aurait *tout* perdu. Sans l'appui du pouvoir, il serait ané-

anti par la haine populaire. C'est pourquoi leur politique est jusqu'à présent subordonnée à ce but : se défendre. De là ce régime de « terreur à l'ordre du jour », qui dure, quelque forme mitigée qu'il puisse revêtir. Aussi tant qu'ils n'ont pas perdu l'espoir ils n'admettront pas la liberté des élections ; la constitution leur donne trop de moyens de les fausser. Mais cela ne résoudra pas le problème. Tant que ce parti gouvernera, un relèvement réel de la production ne sera pas possible ; le capital sérieux, s'il risque de s'aventurer en Russie, après d'inévitables déceptions, s'abstiendra. Mais au jour où, acculé à l'impasse, le Gouvernement soviétique se décidera sans arrière-pensées à faire un appel au capital, il comprendra qu'il est de son intérêt de se débarrasser de la tutelle compromettante du parti. Le capital étranger, sans lequel la Russie ne pourra pas se relever, malgré toutes les promesses alléchantes qu'on lui ferait, n'ira pas en Russie tant qu'il n'aura pas au pouvoir des amis sur lesquels il aura le droit de compter. Sans ce changement politique le capital n'aura pas assez de confiance ni dans la stabilité de la nouvelle politique, ni dans l'appui qu'il pourrait trouver auprès du Gouvernement. Il est possible que ces amis se trouvent eux-mêmes dans les rangs du parti communiste. Cela ne serait pas étonnant : habitués au pouvoir et à ses avantages, ils le conserveraient par cette volte-face. Mais pour inspirer cette confiance, ces « communistes » devront quitter le parti. Il sera dans leur propre intérêt de faire oublier qu'ils en ont fait partie. Et certes, ils ne trouveront aucune objection à collaborer avec leurs ennemis de la veille.

Ainsi petit à petit s'effritera le parti, et le pouvoir passera dans les mains d'hommes d'une autre classe sociale et de mentalité différente. Le « bolchévisme » actuel aura disparu et la Russie pourra se relever.

Telle peut être la voie pacifique. Elle n'est possible qu'en admettant que les chefs du parti communiste eux-mêmes abandonnent le programme qui a perdu la Russie et qu'ils

soient prêts à faire appel au capital, en lui faisant les concessions nécessaires. Mais il y a néanmoins à cela un grand obstacle. Ce sont certains chefs du parti, qui symbolisent les crimes de la révolution bolchéviste. Ces chefs comprennent que *personnellement* ils sont condamnés. Rien ne pourra les sauver. Leur existence n'est garantie que tant que dure le régime de terreur; sans celui-ci, sous n'importe quel régime ils deviendront victimes d'une vengeance. Même s'ils comprennent que le communisme a définitivement échoué, ils s'efforceront pour leur salut personnel d'ajourner la liquidation du régime existant. Ils terroriseront le parti, feront de la démagogie, deviendront les champions de l'intransigeance, lutteront contre le développement de la nouvelle politique avec l'acharnement de leurs vies menacées. Il est possible que grâce à eux, à leur influence personnelle, on ne parvienne pas à accomplir pacifiquement les réformes nécessaires. L'évolution deviendra alors impossible et une autre voie, *révolutionnaire,* s'imposera. Ceux des chefs communistes qui ne sont pas condamnés et qui ne voudront pas être précipités avec et pour eux dans l'abîme de l'écroulement général, devront prendre les devants. Il y a divers moyens de se débarrasser d'une minorité opposante, quand on a l'écrasante majorité du pays pour soir. Ce qui est peut-être impossible pour les éléments sociaux qui sont loin du gouvernement, est facile pour ceux qui en sont. Le moment psychologique arrivera, quand cela deviendra inévitable. Cela se fera-t-il au grand jour, comme en Thermidor, ou par d'autres méthodes, par un complot, là n'est pas l'essentiel. Et si l'on objecte qu'il n'y a pas de force organisée à opposer au parti communiste, il ne faut pas oublier qu'il existe une force qui pourra intervenir au moment décisif : l'armée.

Je pense à l'armée, parce qu'elle a joué dans notre Révolution un rôle si important, qu'il serait naturel qu'elle prît part à sa liquidation. La guerre a été la cause de la Révolution et celle-ci fut faite par l'armée. Elle a laissé son em-

preinte à toutes les étapes de la crise. Il n'y aurait pas eu de Révolution en 1917 si le Gouvernement n'avait pas eu l'imprudence de concentrer dans les capitales les mobilisés, qui attendaient leur tour de prendre part à la guerre. Ces mobilisés n'avaient pas l'habitude de la discipline, pas d'entraînement professionnel et se trouvaient exposés à la contagion non seulement de la propagande, mais de tous les bruits qui couraient à l'arrière sur la mauvaise conduite de la guerre et la trahison de la cour. Après l'abdication de l'Empereur, le Gouvernement Provisoire aurait peut-être pu avoir une autre politique, s'il n'avait pas été prisonnier de la garnison révoltée, vis-à-vis de laquelle il avait pris l'engagement de ne pas la renvoyer dans ses foyers, ni de la diriger sur le front. Enfin c'est l'armée démoralisée par la propagande bolchevique, désorganisée par les réformes démagogiques que le Gouvernement a cru devoir faire, qui, séduite par la promesse d'une paix immédiate, a porté au pouvoir les chefs du parti communiste.

Mais depuis tout a changé. Avant que les chefs communistes aient admis la nécessité du capital pour la restauration de la vie économique du pays, ils ont déjà compris le besoin d'avoir une armée ; et ils l'ont rétablie en annulant tout simplement leurs propres réformes et en rendant l'armée à ses anciennes habitudes, ainsi qu'à ses chefs militaires. Ces chefs, souvent imbus d'un patriotisme exalté, aiguisé par les souffrances et les outrages portés au pays, ont renoncé à faire de la politique de parti ; ils sont loyaux vis-à-vis du gouvernement existant, mais ils ne sont pas pour cela partisans du communisme. Au contraire, comme tout le monde en Russie, ils lui sont opposés ; ils seront les premiers à comprendre que ce n'est que la reconnaissance de la propriété et de la liberté économique qui peut relever la Russie de ses ruines. Et s'il devient clair pour eux que l'ambition ou la peur d'une poignée d'hommes, responsables de tout ce que la Russie a subi, entravent le salut, ils n'hésiteront pas à intervenir pour sauver le pays. Pour eux ce

ne serait pas difficile. Il n'y a plus de Révolution à faire ; elle est déjà faite ; il ne faudra qu'écarter l'obstacle qui s'oppose à son développement naturel. L'armée rouge ne ferait pas de coup d'Etat pour le triomphe de ses adversaires, ni pour une restauration politique ; mais elle peut briser les chaînes tyranniques grâce auxquelles le pays est sacrifié à l'ambition de quelques-uns, et les événements se dérouleront ensuite dans leur logique inflexible.

§

Par quelque voie que s'effectue la disparition de la tyrannie communiste, — pacifique ou révolutionnaire, — le résultat sera le même ; débarrassée d'elle, la véritable convalescence de la Russie commencera. Elle ira désormais sans entraves, avec l'appui du capital étranger, qui alors sera le bienvenu, mais elle sera longue et pénible. Pour tirer la Russie de l'abîme où l'a précipitée la folie communiste, il ne sera pas de trop des efforts réunis de tout un peuple et de son gouvernement. Après la chute du parti communiste, le peuple portera au pouvoir ceux qui n'auront d'autre but que le relèvement économique du pays. Ceux qui ont souffert avec lui, qui ont lutté ensemble contre le despotisme communiste, qui ont contribué eux-mêmes au relèvement du pays, ceux qui proclameront sincèrement le rétablissement de la propriété et de la liberté économique deviendront ses chefs naturels. Leur tâche ne sera pas facile. Ils commettront des fautes; l'expérience les démontrera. Beaucoup de réputations surgiront et tomberont, avant que l'on trouve les hommes nécessaires. Mais cette tourmente, ces flux et reflux seront alors les accessoires de la convalescence ; la lutte contre le pouvoir communiste, qui à présent consume le pays, sera finie.

La Russie renaît et commence à secouer le joug communiste. Elle en aura certes raison ; mais en sortant de la crise elle portera à jamais l'empreinte de cette tragique période. Elle ne sera plus la même qu'auparavant. On peut dès à présent entrevoir ses traits principaux.

Ce sera une Russie essentiellement capitaliste et bourgeoise, vouée par-dessus tout aux intérêts économiques. Elle aura le culte de la propriété, de la liberté, du travail et du succès ; elle n'aura que du mépris pour ceux qui ne savent pas réussir ; la haine du communisme et de toute tyrannie imposée ; elle résistera à tous ceux qui sans rien apporter prétendraient à être les maîtres. Ce sera un pays démocratique sans privilèges, ouvert à toute initiative, un pays où le talent et l'énergie pourront accomplir des miracles, où toutes les ambitions seront permises; un pays qui se gouvernera lui-même, qui n'aura confiance qu'en lui-même. Trop de fois déçu dans ses espoirs, dans l'aide de l'Europe, dans une délivrance venant du dehors, il comprendra que ce n'est que sa propre endurance qui l'aura délivré. Ce ne seront que ceux qui auront travaillé et souffert avec lui à qui il permettra de diriger ses affaires. Dans son organisation la Russie sera un Etat décentralisé avec un gouvernement central d'une compétence très réduite, qui ne servira qu'à coordonner la vie intense des différentes parties de la Russie ; la plénitude des droits appartiendra à celles-ci ; l'Etat appréciera leur autonomie et elles tiendront à leur tour à leurs particularités et à leurs avantages. Ce sera un pays d'un patriotisme susceptible, nourri par tant de souffrances, d'humiliations, d'injustices et d'ingratitudes supportées en commun ; mais en même temps ce sera un pays foncièrement pacifique, ayant l'horreur de la guerre et du militarisme ; pacifique par le sentiment de sa force, parce qu'il n'aura ni peur, ni besoin de personne, parce que son unique ambition sera de rester maître chez lui ; pays de travail, d'exploitation des richesses, de collaboration avec toutes les nations ; pays qui, renfermant en une seule fédération des nationalités de culture différente, sera lui-même une Ligue des Nations, et qui saura résoudre tous les litiges dans un esprit de solidarité et de paix.

Tous ces traits et tant d'autres seront les conséquences naturelles de la terrible crise qu'il a traversée.

Ce sera une Russie puissante, riche, mais en même temps égoïste. Elle aura perdu dans cette lutte pour la vie beaucoup de ces qualités qui faisaient en même temps sa faiblesse et son charme : la recherche de l'absolu et de l'idéal, sa pitié pour les opprimés, les malheureux et les faibles ; son mépris pour les biens d'ici-bas, sa conscience qui se reprochait de penser à soi-même, sa modestie allant jusqu'à l'humilité, son enthousiasme devant les grandes idées, son admiration et sa confiance pour ceux qui les représentent, sa croyance dans le triomphe de la Justice immanente, bref cet esprit sentimental et un peu enfantin qu'elle avait puisé dans son histoire et qu'elle aura perdu dans sa crise.

B. MAKLAKOFF.

HENRY BATAILLE

Henry Bataille fut assoiffé d'action sur la foule. Glorieux comme pas un d'avoir créé des œuvres en la valeur desquelles il croyait passionnément, c'est par la force de ces seules œuvres qu'il entendait dominer. Impatient peut-être de n'avoir pas conjugué comme d'autres son activité littéraire à une action sociale ou politique, nul ne désira plus fiévreusement les acclamations, nul plus violemment les longs triomphes des représentations ininterrompues.

Mais en même temps rares furent les écrivains qui consentirent moins de concessions. Les outrances les plus marquées du théâtre de Bataille ne sont jamais des flatteries voulues au goût public. Manifestement il s'en servait pour attirer à lui les passions de la foule ; mais simultanément elles répondaient à son propre idéal, à ses propres passions qui du reste l'entraînèrent lui-même.

Une telle constance est louable certes, mais elle charge un écrivain d'une responsabilité qu'il est impossible de négliger. Le critique n'a plus rien à imputer aux exigences du public ; il est bel et bien obligé en louant l'œuvre de louer l'homme, en la blâmant de le blâmer directement. L'auteur le sent si bien, qu'il reçoit la moindre piqûre, la moindre raillerie à son écrit, comme un coup de couteau en pleine chair, un soufflet en plein visage. Puis si l'écrivain est surtout un sensible, l'homme double ou triple la grandeur de l'offense. Les rencontres avec la critique sont plus brutales encore s'il s'agit d'un dramaturge qui reçoit toutes les leçons en une seule matinée, au lendemain de chaque répétition générale de ses pièces.

L'animosité de Bataille envers la critique datait de ses débuts ; tout le long de sa carrière elle a grandi, pour arriver, ces dernières années, au point le plus aigu de la méfiance, du mépris, presque de la haine. Il faut dire que le nombre des critiques qui cessaient de louer formellement ses pièces augmentait chaque année et que parfois le blâme s'exprimait en injures. Nul écrivain à succès, ayant dépassé les vingt-cinq ans, ne se dressa si véhémentement que Bataille contre la critique et n'en appela plus que lui, par-dessus elle, au public. Cet appel d'ailleurs donnait gain de cause au dramaturge qui ne connut pour ainsi dire point d'échecs, si les spectateurs parurent accueillir avec un peu moins d'empressement ses dernières œuvres que les précédentes.

Maintenant qu'Henry Bataille est mort on peut chercher à savoir, non pas qui avait raison de lui et de ses admirateurs ou de ses adversaires, mais quelle valeur réelle présente une œuvre dramatique abondante et d'apparence généreuse et riche.

§

Henry Bataille fut d'abord poète, — il data de l'âge de quinze ans ses premiers vers publiés ensuite, — puis peintre, enfin auteur dramatique, où il trouva sa voie définitive. Mais il n'abandonnna jamais tout à fait ni la poésie dont il donnait encore un recueil en 1920, ni la peinture, du moins le dessin : témoins ces croquis qu'il laissait reproduire ici ou là à l'occasion et ce portrait qu'il exposa il n'y a pas longtemps à un Salon. J'allais oublier qu'il composait et qu'il sculptait. On a dit de lui qu'il fut un « artiste complet » ; c'est vrai et cela gouverne les qualités et les défauts de son théâtre.

Poète, Bataille vint avec les plus jeunes de la seconde génération symboliste. On peut le regarder comme un jammiste, non de la première heure après M. Francis Jammes, mais de la même heure. Les premières parties de *l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir* et la *Chambre blanche*

sont tout juste contemporaines ; et puis dans certaines proses de M. Jammes, *Des Choses* par exemple, qui sont de trois ans plus récentes que la *Chambre blanche* de Bataille, on retrouve un même sentiment de l'intimité et de la vie des choses et du passé.

On prévoit que cette origine symboliste ne sera point sans envoyer des prolongements dans le théâtre de l'auteur. En outre les débuts de Bataille coïncident avec cette époque où se marqua l'influence sur notre littérature du théâtre nordique. Dans sa première préface de 1897, Henry Bataille se plaignait que dans l'œuvre d'Ibsen l'idée excédât la vie, ce qui est souvent vrai, et aussi que cette œuvre soit simpliste, ce qui surprend davantage. Quoi qu'il en soit, lorsqu'un auteur, se mettant à travailler dans le même genre qu'un prédécesseur, le critique ainsi, il y a de grandes chances pour qu'il entende prendre sa suite, — en l'améliorant bien entendu ; c'est une indication de l'influence qu'il subit. Cependant les deux premières œuvres du dramaturge français, d'attitude légendaire semblent devoir davantage à M. Maurice Maeterlinck : ce sont la *Lépreuse* (1896) et *Ton sang* (1897) que je veux dire. Ces deux pièces, sans présenter tout le symbolisme des drames de l'écrivain belge, dans sa première période, gardent un parfum semblable, un peu de mièvrerie et elles enrobent une idée sentimentale sous une apparence de primitif. Cette idée la voici, fort simple : l'amour est lié à la douleur et à la mort. La lèpre et la transfusion sanguine ne sont que deux symboles qui se superposent à l'action et lui sont des termes de comparaison. Les personnages souffrent d'aimer ; ils font souffrir ceux qu'ils aiment et en même temps d'autres qui sont délaissés et aiment aussi. Ce sont là des légendes qui ramènent les sentiments au primitif.

Remarquez que ces trois antagonistes : celui-ci et celle-ci qui s'aiment, celui-là (ou celle-là) qui aime l'un de ceux-ci, et est dédaigné, forment la trinité tragique. Ils se déchirent mutuellement et se portent la mort, parce que l'amour pas-

sion, envisagé dans un moment de crise comme le doit faire un dramatiste, est une bataille où ce dénouement n'est point déraisonnable, s'il y a un mort, que le vaincu ne soit pas ce mort, mais le ou les survivants qui restent en détresse. Dépouillée de toutes les images voulues par l'esthétique d'une école, l'idée première de l'œuvre de Bataille se ramène donc à la conception fondamentale de la tragédie antique et classique, racinienne à la rigueur : voyez *Andromaque*. On verra comment il la laissa s'obscurcir. Il suffit de parcourir la carrière du dramaturge pour observer que le même conflit tragique aboutissant à la détresse morale ou à la mort, souvent aux deux, constitue l'armature constante des pièces de Bataille. Cette œuvre présente une unité intérieure, presque une monotonie cachée très remarquable.

Voici *l'Enchantement* (1900) et puis le *Masque* (1902) dont les titres mêmes disent l'analogie. Une personne enchantée est une qui subissant l'empire d'une autre ou de circonstances agit autrement qu'elle ne ferait si elle était elle-même et naturelle ; il en va tout de même de celle qui porte un masque. Dans ces deux comédies, dont la première dévoile déjà son talent et la seconde demeure une de ses plus faibles, Henry Bataille montre des gens qui traitent l'amour comme s'ils étaient auteurs dramatiques et pensent qu'il obéira à leurs habiletés. Le dramaturge semble ici inspiré de ce premier élément de l'ibsénisme : asséner la vérité toute crue et brutale, dévoilée au risque de tous les déchirements. Seulement il n'a pas l'imposante audace d'Ibsen et il met en jeu la contre-partie décidant que les roueries sentimentales ne sont pas d'un meilleur usage que la lumière crue. Cela les condamne bien. Mais ne prétendant sans doute qu'observer un point de la stratégie amoureuse, Bataille démasquait immédiatement son sens de la vie ; il ouvrait subrepticement le débat entre la volonté et la passion et il penchait à trouver le pouvoir de la volonté dérisoire et inopérant.

Dès lors une bonne part de la pensée française lui est

hostile et continuera logiquement de le lui être, car l'écrivain ne cessera de créer des personnages selon cette conception.

Puis ce sont *Maman Colibri* (1904) et la *Marche Nuptiale* (1905) qui ont le plus contribué à la gloire de Bataille. Ici on pourrait croire que se révèle le second élément, d'ailleurs moins certain, de l'ibsénisme, qui est la prétention à « vivre sa vie ». Irène, de *Maman Colibri*, abandonne bien son foyer pour un jeune amant. — Grâce de la *Marche nuptiale*, jeune fille, quitte sa famille avec son professeur de piano. Remarquez que ces deux femmes se mettent à aimer des hommes en quelque manière au-dessous d'elles : Irène, un infiniment trop jeune, qui pourrait être son fils, — Grâce un trop inférieur à elle par sa vulgarité. Ce disparate indique l'intention essentielle de Bataille qui a prétendu mettre en scène l'amour né dans les conditions les plus délibérément anormales. L'auteur a pris le problème de la femme, de la jeune fille du monde qui se déclasse, posée devant l'honneur d'une famille, devant les âpretés, les bassesses de la vie. La même idée est à l'origine des deux œuvres dont les données seules diffèrent et quelque peu le dénouement.

Mais je ne vois pas clairement l'idée ibsénienne dans de tels drames. Le cas d'Irène est présenté comme surtout physiologique. Il n'apparaît point qu'Irène soit une adepte théorique de l'émancipation amoureuse ; les quelques déclamations qui lui viennent à la fin du second acte, lorsque son mari la chasse, ne la transforment point en une apôtre et restent l'effet d'un moment de rancune. Cette femme est seulement livrée à l'instinct dont elle se moque de faire un thème vindicatif. Quant à la *Marche Nuptiale*, dont c'est surtout le titre qui est ibsénien, ce n'est pas autre chose que le coup de tête d'une jeune fille à qui ses parents refusent un mariage jugé par eux extravagant et qu'elle s'est mis en tête. Prenant les mêmes personnages, faites que les parents aient consenti au mariage, Grâce n'en serait pas moins et aussi vite froissée des indélicatesses de son mari ; elle deviendrait une « Maman Colibri » et nous

tournerions toujours dans les mêmes histoires. L'aventure d'Irène et plus encore celle de Grâce relèvent du fait divers, de haut ragoût, mais du fait divers. Nous ne disons certes pas que la vie ne soit peuplée de faits divers, ni même que ceux-ci soient dépourvus d'intérêt humain; mais ce ne sont que des accidents dont il serait indiscret de faire des occasions à réformer la société. Bataille n'allait point jusque-là et c'était déjà bien assez qu'il ait pris ces anecdotes pour en faire le sujet de dissociations sentimentales. Ibsen était à la fois idéaliste et physiologiste. Le culte des idées, parfois de l'idéologie, menait ses personnages. Bataille n'est que physiologiste et anecdotier ; parmi ses personnages l'instinct est maître du moment.

Pendant quelques années Henry Bataille fit vivre son théâtre sur ces quelques inventions du *Masque*, de *Maman Colibri*, de la *Marche Nuptiale*, les appliquant à quelques cas différents, mais de même origine. *Poliche* (1906) montre, pour se faire aimer, un caractère opposé au sien ; c'est une autre face, et un peu larmoyante, de ces fausses apparences de l'*Enchantement* et du *Masque*. — Le *Scandale* (1909), sous l'aspect d'un drame plus violent et plus compliqué, reprend l'histoire de *Maman Colibri* ; mais l'héroïne ne quitte pas son foyer et l'aventure se termine par le pardon du mari. Car il s'agissait justement de peindre « un scandale » soudain et bref. C'est ici le triomphe du fait divers pur et simple. — La *Vierge folle* (1910) déplace un peu les conditions de la *Marche Nuptiale* et s'achève comme elle par le revolver; mais elle joint au drame d'amour d'une jeune fille ses répercussions socialement scandaleuses. Ici enfin la folle jeune fille s'est éprise d'un homme marié dont la femme est la victime douloureuse de cet amour. Ainsi la *Vierge folle* apparaît comme une sorte de point d'arrêt dans l'œuvre de Bataille où il semble avoir combiné les données de ses œuvres précédentes. On peut même dire qu'il a prétendu tirer de cette synthèse quelques conclusions sociales; dès lors se dévoile l'inaptitude naturelle de Bataille à déli-

bérer. Peut-être le drame d'idée, d'idée alors ibsénienne, mais toujours timide, s'insinue-t-il dans la *Vierge folle* sous le drame d'amour à trois personnages où ce que nous voyons d'excellent est toujours la trinité tragique des deux fols et de la délaissée qu'ils meurtrissent et qui se défend âprement et sans vergogne.

Cette trinité, Bataille, entre temps, l'avait présentée aussi dépouillée que le lui permettait son esthétisme, dans la *Femme nue* (1908), qui sera peut-être de ses ouvrages celui qui demeurera comme le plus expressif de sa pensée, sinon tout à fait de sa manière ; encore cette manière marque-t-elle la *Femme nue*, mais avec plus de discrétion qu'elle ne le fait généralement. Cette fois l'auteur a cherché l'émotion principalement dans l'intensité des paroles et la violence des sentiments qui s'affrontent. L'amour égoïste et la souffrance désarmée : nous distinguons assez nettes ces deux forces humaines sans avoir à déchirer trop d'oripeaux.

Dès l'*Enfant de l'amour* (1911), le dramaturge commence à modifier sa façon. Ce n'est plus exactement un drame d'amour qu'il noue ; la première place est donnée à l'étude d'un type, sans doute fort déplaisant, évoluant dans un monde non moins déplaisant, mais hors duquel il n'aurait point de place. De cet accord parfait entre personnages et milieu la pièce acquiert un équilibre social à peu près inédit chez Bataille. Si l'on n'aime guère cette laideur ici peinte, il n'échappe point cependant combien le cynisme du personnage central tient solidement à sa position originelle. Après tout cette perversion reste sans doute moins alarmante que celle de la *Vierge folle*, pour ce que celle-ci, malgré tout, raisonne sur son bon plaisir et est bien près de l'exalter en beauté, tandis que l'*Enfant de l'amour* n'a nul raisonnement : son instinct et voilà tout. Néanmoins cette peinture n'est pas sans inquiéter sur l'esprit de l'auteur. Lui-même a-t-il senti qu'après cela, s'il continuait à ne peindre que l'instinct, il ne pouvait plus s'arrêter dans la descente, à moins de voir sa carrière étale ?

Toujours est-il qu'arrêtée ici, l'œuvre dramatique d'Henry Bataille pourrait être complète. Ensuite l'auteur chercha manifestement autre chose. Il semble qu'à côté de sa sensibilité aiguë une philosophie ait voulu alors se faire place. Bataille entend aborder quelques vastes idées qu'il mettra en présence de la passion. Voyons comment il les conduira et où elles le mèneront.

Parvenu à ce tournant de sa carrière après l'*Enfant de l'Amour*, Bataille se souviendra des prémisses de ses deux drames légendaires pour donner les *Flambeaux* (1912), puis le *Phalène* (1913). L'abîme, qui a paru séparer ces deux œuvres, et qui les sépare d'ailleurs, n'est point dans leur idée première qui est la même et celle-ci : le problème de l'amour devant celui qui sait qu'il va mourir. L'homme d'intelligence, Laurent Bouguet, voudra le résoudre par l'abnégation et au seul service de l'œuvre d'intelligence ; la déracinée Thyra prétendra le résoudre en mettant le feu à l'essence de la lampe dont la mèche s'use : ce quelque temps qui lui reste, elle le vivra sans mesure, pourvue qu'elle est de cette intempérance dont Bataille s'entendait à doter ses personnages.

Deux âmes bien diverses en face du même destin : deux réactions incomparables. Que, parti d'une même donnée, l'auteur ait abouti à cette disparate, semble prouver son désintéressement de la valeur arbitrale des conclusions, sa prétention à l'objectivité. Mais s'il se garde d'intervenir dans l'évolution de ses personnages, il néglige de leur donner en revanche une maîtrise de soi et du caractère à côté de leur tempérament.

Mais voici que désormais Bataille préférera les idées aux caractères ; j'entends qu'il obligera ses personnages à agir et à penser non plus selon le bon plaisir de leurs passions, mais en vue d'une démonstration. L'*Amazone* (1916), les *Sœurs d'Amour* (1919), l'*Animateur* (1920) cherchent à transposer les effets de la passion du domaine purement affectif, où l'auteur l'avait jusqu'ici cantonnée, dans le do-

maine de la conscience. Et au milieu de circonstances et dans des conditions bien diverses, ces trois pièces prétendent imposer une responsabilité qui les enchaîne à ceux qui ont fait passer, par amour, leur volonté dans l'âme d'un autre. Mais on craint que la grande révérence de Bataille pour la passion ne lui ait montré des problèmes ardus là où il n'y en aurait point si ses personnages avaient agi tout bonnement. Ce fétichisme déconcerte l'auteur même, pris, en ses dernières années, d'une subite crise de moralisme.

Ce moralisme au reste est composite et semble surtout contenu dans un élan de l'être vers un idéal romanesque mêlé à un mysticisme de la vérité farouche. Seulement cet élan et ce mysticisme ne sont de droit que pour des héros. Les personnages d'Ibsen sont bien des héros, qui sont les incarnations de quelques idées abstraites. Tandis que les provinciaux de l'*Amazone*, les bourgeois des *Sœurs d'Amour*, les politiciens de l'*Animateur* reflètent simplement une idéologie de leur auteur qu'ils accommodent à leur usage pour excuser leurs erreurs, pour s'évader des situations vraiment étranges et spéciales où un astucieux organisateur les a mis. Nul enseignement général ne sort de là et Bataille laisse l'impression de s'être mal compris lui-même ou d'être simplement un rêveur, incapable de faire agir justement des idées. Sortir des aventures de *Maman Colibri* et viser à d'autres ambitions que d'en conter les déchéances, le cerveau de Bataille n'était pas celui de ce renouvellement. Il est toujours hasardeux pour celui d'une génération de transformer sa manière à l'image des aspirations d'une génération suivante ; il est ruineux pour un sensitif de se faire penseur.

L'*Homme a la Rose* (1920) est d'ambitions assez vastes ; mais demeurée dans le pur domaine du sensuel, celui de Don Juan, cette fresque tourmentée et romantique conserve des parties de réelle beauté. Don Juan apprend que l'amour ne peut survivre à une certaine maturité. Cette idée au fond

sera celle de la *Tendresse* (1921). Mais cette sotie adressée aux vieux amoureux encore émus leur fournit des conseils qui sont tout dans l'arbitraire de l'auteur et violentent la réalité la plus humble. Cette tendresse qu'on leur propose est capable d'entretenir leurs arrière-pensées, mais ils ne trouveront de partenaires pour la partager que parmi les moqueurs. Le simple bon sens est absent de cette abstraction. Il le sera de la *Possession* (1921) et de la *Chair humaine* (1922).

Bataille, en ses dernières années, cherchait fiévreusement de nouvelles voies. C'est louable ; mais incapable avant tout de cultiver les idées, sa maturité voulait créer un théâtre d'idées ; bien plus, elle élargissait de semestre en semestre — les pièces nouvelles s'accumulaient hâtivement — le champ de ses visées. L'auteur était arrivé, la veille de sa mort, à un de ces drames, la *Chair humaine*, où sont entre-choquées deux générations montrées successivement au même âge, où l'action se répartit sur trente années, où c'est la vie de l'humanité elle-même qui est le sujet. A voir le vrai, de telles tendances sourdaient depuis les débuts mêmes de Bataille, mais il les bridait et elles ne faisaient que donner plus de feu à ses œuvres. A la fin, elle s'épanouissent et submergent même l'acuité de jadis. On sent peut-être là l'influence de M. François de Curel sur un esprit peu vaste et inapte aux idées dont M. de Curel fait sa gloire.

A notre sens, Bataille, mort à cinquante ans, avait déjà atteint, par ambition, la décadence de son talent ; de ce talent, approchant, par éclairs, le génie, mais impuissant à se clarifier, dont il reste à esquisser la nature, les erreurs et les séductions, après avoir dessiné sa carrière qui, regardée ainsi du dehors, fait illusion.

§

Le théâtre d'Henry Bataille paraît un théâtre d'amour. Il le serait si conféraient ce titre les déclamations à la gloire d'Amour qui peuplent ce théâtre depuis l'*Enchantement*

jusqu'à la *Possession*. Mais ce sont là des narrées, comme l'on dit dans le centre mesuré de la France. Pour qu'un théâtre soit celui de l'amour, il lui faut être racinien, ou à peu près, c'est-à-dire qu'il doit représenter des hommes et des femmes dont une passion devienne toute la vie et fasse réagir toutes les facultés ; il sied que ces passionnés aient une intelligence de leur passion. Or Bataille n'a peint qu'une fois une héroïne qui ait toute sa vie occupée par un amour, d'ailleurs sans en avoir l'intelligence : la *Femme nue*. Il a pensé réserver à ses autres héroïnes le moment sublime, le seul, disent-elles, qui vaille la peine qu'on ait vécu jusqu'à lui pour l'atteindre. La *Vierge folle* vaticine en ce sens au nom de toutes ses sœurs des autres pièces. A dire le vrai, la *Femme nue* a connu ce moment heureux, mais elle ne s'en est point dégoûtée à propos : c'est-à-dire qu'au temps où son mari, qui est son amour, ne l'aime plus et passe à d'autres passions, elle continue de l'aimer. Par ce témoignage d'une femme qui a un amour tenace et en est meurtrie, Bataille croit confirmer la valeur de la lubie brève de ses autres passionnées. Ainsi son théâtre est tenu à n'être que celui de rapides conflits brutaux amenés par un soudain délire des sens que l'auteur appelle des erreurs de saison ou de date dans la vie sentimentale féminine.

C'est exactement l'aventure de *Phèdre* ; c'est aussi celle de la *Femme de trente ans*. Naguère un romancier dont l'esprit est bien éloigné de celui de Bataille, M. André Beaunier, la reprenait dans *Suzanne et le Plaisir* ; mais ce romancier tente d'expliquer la folie de sa Suzanne par une critique des mœurs, ce qui solidifie le personnage, et puis il lui garde son sentiment vif par delà la mort même d'un indigne amant et jusqu'à sa mort à elle, ce qui l'ennoblit en quelque mesure et la rend pitoyable. En tous cas, si cette femme est sans raison, sa démesure lui est intérieurement imposée par une situation psychologique. D'une même donnée, un psychologue avisé et posé fait une œuvre tout à l'inverse par l'esprit de celle que fait un soi-disant éperdu-

ment attiré par l'élan vital. Il est vain d'invectiver contre l'immoralité des sujets le plus souvent ; la critique réside toute en ce qu'elle démêle de la façon dont on les a exploités.

Donc voici l'idée principale de Bataille, le nœud de ses drames : tout à coup une passion naît d'une rencontre en apparence fortuite, mais qui vient juste à l'heure où les chances d'un engouement se trouvaient favorables. Deux lignes droites se coupent, simplement parce qu'elles ne sont point parallèles et qu'un hasard les a placées sur un même plan. Cette coupure, vous l'imaginez à l'avance si vous savez les lois premières et si vous observez. Bataille prévoit la coupure dans la vie de ses personnages en disant que c'est une fatalité singulière et inéluctable ; il néglige dans l'esprit de ses héros la délibération qui est un sûr moyen de mettre au clair une intelligence et un cœur et il se passe aussi de tenir compte de tous les liens de la société qui sont pourtant bien forts dans la réalité, tout piètres que soient quelques-uns d'entre eux. Mais les deux lignes qui se coupent ne se confondent qu'en un point, puis divergent. Ainsi ce prétendu théâtre d'amour se solde en fin de compte par quelques erreurs d'amour.

Il conduira même, en dernier avatar, à bafouer l'amour, le ravalant au rang de l'incident le plus insignifiant. Bouguet, des *Flambeaux*, rétorque tout net à son ancienne maîtresse :

> De quel front viens-tu prétendre que quelques minutes d'entraînement, aujourd'hui effacées, ont pu modifier la face des choses et enchaîner tout l'avenir... Je le nie ! Je le nie ! ...

Cette supériorité apparente qui semble, pour une fois, soumettre la passion à l'intelligence, est, en réalité, un aboutissement évident des vues de Bataille sur la nature essentiellement passagère de l'amour.

En outre, ces paroles du savant docteur Bouguet manquent d'une enveloppe adoucissante ; c'était une habitude

d'Henry Bataille de faire ses hommes un peu mufles, ses amants des êtres falots, ou des aventuriers ne méritant aucun sacrifice, des hommes veules, vulgaires de sentiments et de manières, courts de tact ; il pensait ainsi représenter la fatalité dirigeant les sens à leur éveil sans qu'on pût imputer ces passions aveugles et courtes qu'il peignait à une distinction des sentiments ou de l'esprit. Voilà qui est du romantisme et du plus exaspéré, du romantisme féminin.

Quel intérêt attendre de ces rudes conflits? Toutes nuances sont absentes nécessairement qui représenteraient le premier émoi du sentiment, son développement, son délire, puis sa décroissance ou ses déceptions, son acheminement vers une attitude reposée, désolée, un peu oublieuse, ce que vous voudrez. Un drame de Bataille, extérieurement tout secoué, est intérieurement immobile par nature ; il représente trois immobilités successives : un état d'attente, un état de délire, un état de désespoir. Toutes les habiletés, les plus beaux coups de sonde lancés dans les tempéraments ne prévaudront point contre cela que Bataille peint des états aigus seulement et non des développements de sentiments. Il n'en saurait guère aller autrement chez celui qui se contente des instincts qui sont brusques et discontinus et qui néglige le vrai amour, où toutes les facultés jouent, qui est continu dans ses changements d'aspect. Il n'est rien moins qu'un physiologiste, notre auteur, qui ne se soucie point d'expliquer sa physiologie autrement que par ses propres effets, ce qui est naïf, et qui demeure pantelant devant ses beaux coups, ce qui l'est davantage. Une conclusion de parfaite irresponsabilité naît de cette façon d'envisager les passions. Et la responsabilité est le transformateur dramatique qui donne à des cas particuliers une valeur générale.

Pour peindre des personnages ainsi irresponsables, Henry Bataille les a faits tout d'une pièce; il les a poussés à leur point extrême. Il fallait bien qu'ils se moquent des suites de leurs actions et négligent la valeur des moyens employés pour atteindre leurs buts. Ainsi d'ailleurs agit 'amour ;

mais il faut l'abstraire de la vie pour le rendre aussi férocement destructeur. C'est pourquoi l'art est plutôt de représenter les conflits de la passion avec une autre conséquence de la vie ou de la nature humaine. La peinture des cœurs est alors plus complète que celle qui résulte de ces chocs entre des hommes et des femmes ennemis sans relâche. La seule concession que fait l'égoïsme de ces gens est de reconnaître à leurs antagonistes le droit d'exercer toute leur vengeance contre eux-mêmes : « Frappe-moi, si tu souffres ; mais ne me reproche rien. » La violence physique domine partout où l'on désirerait un conflit de sentiments ; et l'on voit ici une manifestation de ce culte qu'entre d'autre nourrissait Bataille, idéologue pour la vérité ; mais une vérité qui s'érige en brutalité, comme l'idéalisme s'accommode du cynisme. Au cynisme du jeune dévoyé de l'*Enfant de l'Amour*, comme à celui de la Thyra du *Phalène*, comme à la supérieure inconscience du savant des *Flambeaux*, se joint une sorte de ferveur qui prétend agir pour un idéal, mais par les moyens les plus fallacieux. Etrange ambigu d'une beauté frelatée et d'une vilenie étalée qui au fond est la trouble éthique de Bataille. Ce n'est point à l'immoralisme de tout cela que l'on en a, mais à son esthétisme faux, à sa vérité périlleuse, parce qu'éclairée d'une lumière qui n'en fait saillir qu'une déformation.

Au milieu d'un tel trouble, la lutte des passions avec la vie se montre, certes, dans le *Scandale*, dans la *Marche nuptiale*, dans la *Vierge folle* et bien ailleurs, mais c'est amenée à un tel point qu'il ne s'agit plus de délibérations, mais d'un carnage. Il faut voir qu'au lieu d'un théâtre d'amour, on nous donne là le mélodrame.

Tout le peuple de ce théâtre apparaît irréel dans des circonstances anormales. La vie n'est point ainsi faite et les éléments de cette espèce qu'on y rencontre n'ont qu'une valeur exceptionnelle et socialement scandaleuse. Assurément la société n'est pas davantage et n'a jamais été composée de Polyeuctes, de Phèdres, d'Hermiones, de Ruy Blas. Mais, en dehors des traits d'ordre général qu'ils en tiraient, les

tragiques faisaient consciemment de leurs personnages des types pour ainsi dire hors cadres, en les faisant les hommes d'une vie exceptionnelle. Lorsque les auteurs de comédies bourgeoises donnent à leurs sujets des difformités singulières, ce sont après tout les difformités de sentiments bourgeois ; l'équilibre est sauvegardé, si l'image est grossie. Bataille, incapable de s'astreindre aux sentiments courants, dramaturge de la passion désordonnée, demeure lui, comme les tragiques, cantonné dans un monde à part. Mais cet observatoire n'est jamais pour apercevoir les prolongements des passions rehaussées d'un groupe restreint dans l'âme moyenne de l'humanité. Sans doute du reste le dramaturge n'eut point cette ambition et, assez court de vue, se borna-t-il à l'horizon d'un petit cercle où les habitudes de vie déforment le jugement. Ainsi le milieu même de ses drames est corrompu. Bataille le frelata encore par l'exaltation de ses visées artistes.

L'état d'esprit romantique ne réside pas seulement dans les attitudes des sentiments, il s'amplifie dans le décor dont il entoure ses personnages. Bataille excellait dans cette mise en scène. Il lui fallait des milieux moins cossus qu'ostentatoires. Les constructions rares, les vérandas, les pergolas, les accumulations hétérogènes d'un atelier d'artiste ou la fourmilière en stuc d'un hall d'exposition : voici les lieux où se mouvait à l'aise son esthétisme. Pour soutenir l'enivrement de ses amants, il imposait à ceux-ci les décors fallacieux des stations hivernales qu'il corsait de langoureux orchestres :

Et elle continue, ainsi, de lire, durant qu'il dort, et que le violon chante, dans le silence, là-bas, derrière les orangers, son air poncif et passionné.

C'est l'indication scénique de la fin du troisième acte de *Maman Colibri*, pendant que baisse le rideau. Ici « l'artiste complet » triomphe. Il ne doute point d'avoir évoqué tout un poème. Mais ce poème est une trépidation, rien qu'un

arrangement hétéroclite. Une femme, dont l'amant porte l'uniforme des chasseurs d'Afrique, une femme qui dîne sur une table d'ébène — « sans nappe » — au milieu de coussins Liberty, dans une salle à manger « à l'orientale », enguirlandée de glycines, alors qu'Alger, sous le soleil couchant, se profile au delà du jardin, c'est la vision du peintre et de l'esthète inquiets de rareté. Le violon dérobé par un rideau d'arbustes et qui veut alléguer une tristesse, c'est le rêve trouble du compositeur de la musique de scène du *Songe d'un soir d'Amour*. Mais le dramaturge a mené ici un Parisien, une Parisienne ; leur intrigue devrait être son premier souci qu'il porte néanmoins à toutes ces visions d'un agencement absurde, mais solliciteur. Pourquoi les avoir conduits là et l'avoir habillé, lui, de la culotte bouffante et coiffé de la chéchia ? Pour le plaisir du tableau et de croire que ce tableau éclairera leur folie, à lui et à elle surtout. Mais le tableau ne fait que rendre plus évidente la lubie des gens, et par des moyens extérieurs. Exaspération que tout ceci. Recherche d'esthète qui dénonce bien que l'on a affaire au rêveur qui chez Bataille étouffa l'observateur des âmes, au romantique attardé qui cacha à celui qui, on l'a dit, avait le sens essentiel du tragique, la netteté des conflits du sentiment.

Ce luxe mal assorti et les propos bas, lorsqu'ils ne délirent point en lyrisme, composent une opposition romantique de l'effet le plus énervant.

Et la langue soutient cet énervement. Elle est vulgaire cette langue, par système d'ailleurs, au surplus prétentieuse et encore par système incorrecte. Elle est tout à fait celle de ces personnages dont les seuls instincts parlent, celle qui s'accorde à ce décorum de façade, celle de ces déclassés, gens d'un petit cercle de viveurs dont on ignore l'origine. Henry Bataille manquait de style, ou du moins a-t-il pris celui de ses personnages (1). C'était délibéré dès la préface

(1) Le malheur de surcroît est que les écrits de Bataille non destinés à être répétés sur la scène sont exactement du même style que le dialogue de ses pièces — et de pensée encore moins posée.

de 1897 où l'auteur pensa renouveler le langage théâtral comme Hugo le désira dans la preface de *Cromwell*. L'intention est la même : vulgariser le dialogue, ménager la vraisemblance par une incorrection consentie. Mais Hugo n'écrivit jamais comme Bataille. On sait des romanciers qui écrivent bassement, jamais un qui s'en soit vanté ; un dramaturge au contraire qui proclame son droit à faire parler les acteurs aussi mal que les personnages parleraient dans la vie si on les choisissait parmi les gens qui se moquent du langage, cela se voit constamment. C'est une des déliquescences dues au théâtre. Et Bataille semble s'être laissé prendre par tous les sophismes de l'art faux.

Au total ces défauts que nous voyons à son théâtre sont tous des déformations ; ils viennent d'un esprit désaxé. Tous sont concomitants. Un idéalisme vif, mais mal vu, un lyrisme encombrant, une ardeur à vivre exaspérée ne sont bridés par nulle justesse d'esprit, par aucune mesure, par nul art sobre qui les styliseraient. Un ton constamment tendu, tantôt trépidant (Ier acte), tantôt passionné (IIe et IIIe actes), tantôt déchirant (IVe acte), accompagne la faconde des personnages ; jamais une scène ne ramène le calme, jamais personne ne sourit, ni n'est aimable. Les gens vibrent tout le temps et sont soit à se jeter dans les bras les uns des autres, ou à vouloir s'entretuer, soit à prétendre vivre toute leur vie, ou à ne penser qu'à mourir. Une infériorité intellectuelle et morale constante se drape de mots sonores et s'entoure de pacotille brillante. Ce dualisme est de Bataille même qui lui doit d'avoir gâché ses dons.

Il est fâcheux qu'une telle mise en œuvre, qu'un tel esthétisme aient étouffé le génie certain que nourrissait Henry Bataille, aient fait dévier sa force dominatrice, aient faussé sa psychologie si pénétrante par éclairs.

Ce génie lui valut un empire sur les spectateurs et dangereusement l'enivra.

§

Le spectateur mondain ne dédaigne point le mélodrame.

Il le feint seulement pour supposer une différence entre soi et les habitués des troisièmes galeries ; aussi parcequ'on lui a dit que le genre de l'ancien Ambigu était un peu grossier et puérilement faux, ce dont il se moque à part soi, au reste. La fortune de Bataille fut d'offrir un mélodrame passionnel, bien attifé et prétendant à la vérité humaine. On s'exclama alors qu'on prenait goût à de fortes études de sentiments. C'était encore une feinte inconsciente afin de masquer l'attrait supérieur que l'on avait pour des batailles rangées dans un salon ou pour la féerie algérienne de *Maman Colibri*. Pendant l'entr'acte qui suit le premier acte de cette *Maman Colibri*, — premier acte qui est peut-être le chef-d'œuvre de Bataille, — on a entendu des spectateurs exprimer leur ennui ; mais après l'aventure algérienne, les mêmes trouvaient cela tout de même joliment bien. La force de Bataille fut là d'avoir négligé la psychologie vraie pour les violences élégantes de la passion. Et puis on aime voir évoluer sur la scène des hommes en habit noir, des femmes en toilettes à la mode anticipée et excentrique, dans un cadre bien doré ; plus le dramaturge met de ces tableaux, mieux on pense que le spectacle est choisi. A dire le vrai, les succès de Bataille ne diffèrent, pour une bonne part, pas sensiblement du succès du *Maître de Forges*. Les puériles bonnes intentions conservatrices du malheureux Ohnet éveillent le même attrait chez le spectateur que les intentions révolutionnaires bien parées de Bataille. Les deux du reste savaient jouer du trémolo — à une octave différente.

La sensiblerie que Bataille appelle est éveillée par ses déclamations en faveur du droit des passions. La majorité des spectateurs dédaignerait ce lyrisme, s'il lui fallait en faire état, retourné chez soi : homme, il casserait quelque ameublement si sa femme en manifestait un pareil : femme, elle reculerait devant les conséquences sociales que lui vaudrait cette manifestation, même s'y sentant portée. Nous réservons les exceptions. Mais au théâtre, le ménage estime cela magnifique et venu d'un esprit vraiment libre. Les grands

mots, les tirades rehaussées font effet et entraînent une approbation fallacieuse. C'est que Bataille agite des instincts enfouis dans l'âme des gens ; il les leur représente abstraits de la vie normale comme s'ils étaient la vie même. Et ces instincts, fort aises de se connaître libres comme ils n'ont jamais été, s'exaltent un instant, parce qu'ils sont la seule faculté que le dramaturge évoque. Renforcés par les tableaux romantiques qui les accompagnent, ces instincts représentés paraissent envoûter le spectateur ; mais on ne décèle ici nulle jouissance d'art, à moins que l'on ne compte ainsi la puissance évocatrice du dramaturge.

A cela se joint la flamme vacillante du faux idéal qui rassure et endort un peu les scrupules que les spectateurs pourraient avoir.

Enfin il y a la pitié de Bataille. Elle est un peu Tolstoïenne (1), mais moins forte qu'elle n'apparaît dans les meilleures œuvres de Tolstoï, elle ne s'érige pas en théorie comme dans les écrits derniers du Russe. Elle semble une nécessité maladive des personnages et demeure fausse, parce que, dans la plupart des cas, elle ne s'éveillerait pas chez des gens agissant tout bonnement dans les circonstances où l'auteur les a mis. Cette pitié est de Bataille même : elle n'est pas une vérité psychologique, mais une émanation directe de l'auteur. Elle fait partie de sa poétique et s'érige en un culte romantique de la malechance de ceux qui se sont précipités tête baissée dans l'inconscience. Cette pitié n'est point celle qu'éveille l'horreur tragique des vieux Grecs ; celle-ci était juste, parce que les personnages se trouvaient écrasés par une force supérieure et surtout tout extérieure à eux, assez sauvage et injuste. Racine qui a peint des personnages malheureux par le propre fait de leurs sentiments et en même temps par la contrainte des lois de la vie sociale, sinon justes du moins nécessaires, s'est gardé d'une pitié absolutrice. Les gens de Bataille n'a-

(1) Admirateur de Léon Tolstoï, Henry Bataille tira une pièce du roman de *Résurrection* (1902).

vaient droit qu'à une pitié à la mesure, mais inverse, de la grandeur de leur absurdité, surtout à aucune pitié larmoyante. Cependant celle-ci est très puissante sur le spectateur qui ne regarde point la valeur de ceux sur qui on le prie de larmoyer, qui n'entend que les appels pressants de l'auteur et qui s'apitoie sur la dérisoire niaiserie de Didier dans *Poliche*. Il suffit que le dramaturge soit habile et ici, comme ailleurs, Bataille l'est extrêmement ; pour rendre sa pitié plus intéressante, il ne néglige pas de la faire insulter par quelques effrénés.

Un nouvel attendrissement vient du sentiment nostalgique que Bataille nourrissait pour toutes les passions déchues et dont il imprégnait ses pièces, singulièrement à leur acte final. Une calme tristesse peut naître de là, non sans grandeur et *Amants* de M. Maurice Donnay en est un admirable exemple. Mais Henry Bataille se souciait peu d'intégrer ce sentiment dans l'âme de ses personnages pour forcer ceux-ci à un détour psychologique ; il répandait cette poésie venant de lui, poète de la *Chambre blanche* et du falot poème dramatique du *Songe d'un soir d'Amour* (1910), sur ses drames comme un fard de séduction superficielle. Une telle séduction ne rebute point les admirateurs (1).

Tous ces attraits que le public crut trouver aux spectacles de Bataille sont en réalité fort extérieurs ; la plupart sont des moyens qu'employait l'auteur, d'ailleurs je crois bien de bonne foi et persuadé de leur poésie, mais qui ne répondent point à la vérité que l'on voudrait trouver dépouillée dans des études de passions. On voit ici assez clairement les fausses apparences que prend un romantisme décoré de vives couleurs, appliqué aux scènes de la vie moderne. Le classicisme, symboliquement vrai dans la tragédie d'amour, a pu demeurer directement vrai en se prolongeant dans la pièce psychologique ; le romantisme, symboliquement lyrique dans le drame de cape et d'épée, est devenu illusoire-

(1) En ces dernières années, Bataille inquiet de systématiser tous les sentiments qu'il avait naguère seulement fait vibrer, construisit une comédie un peu boiteuse sur cette nostalgie d'un amour périmé : *Notre Image* (1918).

ment vrai dans le drame passionnel. Cette vérité illusoire eut une fortune, sans doute passagère.

Mais de semblables oripeaux ne sauraient faire illusion si une main magistrale ne savait les organiser. Henry Bataille eut cette maîtrise qui déclina d'ailleurs, on s'en assure, à la fin de sa carrière.

Tout en oppositions, Bataille, secouant violemment le spectateur, excellait en même temps à l'endormir. Son adresse fut extrême à amener les situations les plus osées, à faire accepter subrepticement tel jeu de scène contre lequel un moins habile se fût brisé. Sa féminité câline apprivoisait de forts guindés.

A ce point de vue, le premier acte de *Maman Colibri* atteint la perfection. Il n'est guère possible de déployer une maîtrise plus certaine dans l'exposition d'un personnage. Toute une série de traits remarquablement choisis excusent d'avance la démence prochaine de l'héroïne et l'expliquent de façon si serrée qu'elle se fera admettre sans peine par de bien récalcitrants. Le don théâtral essentiel se manifeste par cet art des préparations. Il n'a jamais été si parfait, chez Bataille, que dans cette *Maman Colibri*; jamais non plus il n'a disparu aussi complètement chez un auteur si habile à en user, que dans les dernières œuvres ; dans la *Possession* notamment, où Bataille se moque de toute vraisemblance dans les détours des personnages.

Mais surtout le dramaturge maîtrisait par ses grandes scènes de déchirements où halète le choc des passions.

L'une des plus tendues est la dernière du troisième acte de la *Femme nue*. La femme délaissée tente de reprendre son mari à une enjôleuse mondaine. Toute la pièce est condensée dans ce morceau dont la seule connaissance suffirait à dévoiler le drame tout entier. Le principal personnage, la délaissée, passe successivement par toutes les expressions de sa douleur. Son verbe vulgaire, un peu canaille, semble plus nettement mettre à nu le fond de sa haine. Dans une même réplique, elle invective d'abord violemment, pour

tout de suite s'effondrer en pleurs, implorant la pitié. Puis l'invective renaît pour faire place, la minute d'après, à la cajolerie. Tantôt elle se dresse menaçante, pour ensuite se traîner à genoux. Quatre ou cinq fois l'auteur renouvelle cette cadence; elle peint ses moyens tout entiers. Le baisser du rideau après une telle sollicitation brusquement alternée d'un énervement, puis de l'opposé, après cette trépidation du sursaut à l'abattement, frappe un coup magistral qui entraîne le spectateur.

De celui-ci Bataille parvient à faire un homme ou une femme à l'image de ses personnages, aussi instinctif, aussi privé de réaction qu'eux. C'est le pouvoir animateur suprême du dramaturge, on ne saurait le nier.

C'est néanmoins un pouvoir qui ne retient jamais par ses prolongements dans l'esprit : il s'adresse tout aux nerfs qu'il secoue. D'où une action brutalement triomphante, et à la fois féline, subreptice, étonnamment insidieuse. Cette action brusque et momentanée suffit si l'on n'a que la courte vue de l'enlèvement immédiat d'une foule, elle est moins fructueuse pour qui vise à une renommée plus fine.

Le fond du théâtre d'Henry Bataille, sa forme plus encore, la nature de son attrait, puissant, mais peu solide, mettent en lumière les mobiles irrésistibles auxquels obéirent les auditeurs qui le suivirent, les motifs profonds qui justifient de leur répugnance ceux qui se reprennent après le drame. Ceux-ci, résistant aux manifestations d'un génie ingouverné, s'arrangeraient mieux d'un simple talent qui fût plus juste.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Bataille devra rester dans l'histoire du théâtre français en ces vingt-cinq dernières années. Elle y représentera un mouvement en opposition avec la recherche de vérité et de simplicité qui caractérisa généralement les dramatistes de la génération exactement antérieure à la sienne : ceux qui en définitive auront marqué l'époque de leur tendance. Bataille fut le petit-maître d'une période courte et intermédiaire dans laquelle, pour

les faux-semblants, il tint le haut du pavé. Mais cette période doit être résolue ; même l'excès du goût qu'eut Bataille pour l'instinct passionnel a peut-être poussé un peu vivement, et il y a déjà une dizaine d'années, tel parmi de plus jeunes vers un théâtre fort cérébralisé. L'auteur de *Maman Colibri* se place en antagoniste de ce que nous croyons être le développement profond de notre art dramatique sur lequel il se développa comme un gourmand. On ne prendrait point la peine de le discuter ainsi s'il n'avait été qu'un industriel du spectacle, en drôlerie ou en dramatique, mais son esthétique fut désobligeante ; ce ne serait point pour surprendre que de plus en plus il ne marquât la place qu'il gardera peut-être dans les répertoires, parmi ces reprises souvent fructueuses, mais peu comptables au juste musée de notre théâtre. Une fois encore on peut alléguer l'exemple du *Maître de Forges*.

Pour demeurer longtemps, sinon toujours dans sa vivacité, une œuvre doit avoir des qualités littéraires que le dialogue de Bataille méprisait et puis étreindre une vérité non frelatée. Et Henry Bataille connut surtout la vérité masquée et fardée, en dépit de ses prétentions. Un des personnages du *Masque* tient à la fin de cette pièce ces propos :

— La réalité, est-ce que ça existe ?... Elle n'existe qu'en tant que nous la traduisons... c'est de la philosophie, ça !

— Permets, permets...

— Tu bafouilles, mon vieux. La réalité, c'est celle que je présente au public, que je crée... nom de Dieu ! Un point, c'est tout... La réalité, tiens, je la fous dans un chapeau, je tourne, une, deux... rien dans les mains, rien dans les poches...

Je jure bien que je n'ai point choisi exprès un bout de dialogue d'un tel langage ; mais comme ces deux parleurs s'éloignent, le personnage principal du *Masque* ajoute, les désignant : « Nous suivons ? » et c'est le mot de la fin.

On appréhende qu'Henry Bataille n'ait lui aussi suivi tout de bon ce discoureur dans son éthique.

MAXIME REVON.

PLAISIR DU LIBERTIN RAISONNEUR

—

> La plus grande perfection des actions dépend de la pleine connaissance avec laquelle elles sont exécutées.
>
> BALTHAZAR GRACIAN.

Ce que l'amour nous apporte d'insoutenable, c'est l'excitation simultanée contradictoire de nos deux pouvoirs extrêmes : la faculté idéo-imaginative d'une part, de l'autre l'agitation animale et organique. L'économie au mieux de ces deux antagonismes n'est point chose facile ; il y faut, ou une atténuation réciproque, un compromis, alors liés d'insatisfaction et de mélancolie ; ou bien des alternatives de silence d'une part et de débordement entier de l'autre ; ce balancement est attaqué, et heurté, et accéléré, par les réflexes des réactions, des révolutions, sous le joug réciproque, qui sont comme des éclairs où la folie habite.

L'espèce d'équilibre lâche entre les idées modératrices et le corps déchaîné est certainement le mode le plus commun. Mais il n'est peut-être personne qui ne souffre d'y être contraint. Le gouffre animal appelle tous les humains ; c'est vers lui que crient, en leur secret, toutes les femmes. Mais, dégénérés que nous sommes dans les mœurs sociales, il n'est plus guère, croyons-nous, que chez les véritables réfractaires où des hommes se trouvent pour les regarder alors en face, avec une décision élémentaire.

La vogue, en tous temps universelle, de la pudeur, vient de ce que le nombre des femmes pouvant être impudiques, à cause de leurs délicatesses et de leurs perfections spirituelles et physiques, ou spirituelles ou physiques, fut toujours

très réduit, comparé à la masse innombrable de celles dont être voilées, corps et âmes ou corps ou âmes, devient toute la grâce.

Le visage des femmes, d'une manière générale, contient, en possibilités d'expressions, toute la gamme des manières d'être propres à ravir, à enchanter, à conquérir l'homme.

C'est plus particulièrement de sa psychologie que de sa plastique que chaque femme détient ce pouvoir. Son organisme réclame sa satisfaction, mais il n'y peut parvenir qu'en confiant son désir animal aux moyens humains diplomatiques dont elle dispose.

En humanité, la première position propre à préparer les voies du contentement du désir est sa dissimulation. L'animal simple procède différemment et s'ouvre, sans plus, au hasard de n'importe quel voisinage approprié. Mais il est rare que la femme procède ainsi. Toutes savent premièrement la puissance d'être masquées sur l'état actuel de leur condition organique secrète, principalement si elle est en incendie.

Qu'est un objet féminin particulièrement bien conditionné au point de vue des formes canoniques ethniques, si aucun sentiment ne l'anime ? En soi rien qu'une pièce de chair bien montée. Encore qu'autour de cela peuvent s'attacher tous les épanouissements de l'imagination d'un homme exalté... ; mais c'est alors un fou qui paraît où ne devrait se montrer qu'un animal.

Par contre si la pensée paraît sur un corps, ou simplement sur un visage, aussitôt la matière en devient merveilleuse.

Il est évident que la femme n'arrive à sa propre persuasion qu'elle est adorable, que par l'assimilation progressive, à sa divinité même, de tout ce qui dans sa nature physique et morale semblerait, au premier abord, devoir irréductiblement la contredire dans son auto-idolâtrie. Nous savons qu'au cours des heures, les femmes ne sont pas constamment dans le décor personnel où elles préfèrent se montrer à nous. Il est de leurs nécessités inéluctables, que, — sauf trans-

figuration généreuse que notre extrême passion peut leur consentir,— elles doivent se courber tour à tour en des attitudes et des soins moins heureux, mais opportuns ou sanitaires. Ce n'est point la moindre partie de leur temps qui est employée à ces actes-là, qui ne vont pas parfois même sans souffrances, et pour le travail considérable de l'artifice qui transforme leur état et leur figure propre, à l'aide de cataplasmes, de peintures, — voire de véritables interventions chirurgicales, — en un type se rapprochant, le plus près, de celui convenu pour satisfaire à l'actualité et au mode de beauté décrété généralement par la moutonnerie.

Une même comédie se joue dans le domaine de leur esprit, et combien paraissent, au commun, exquises de naturel et de grâce, lorsqu'elles sont en représentation, qui ne sont qu'étroites et acariâtres hors de là.

Aussi le véritable curieux n'est-il pas arrêté, ni surpris, par ces petites infirmités physiques spirituelles. Ce sont elles qui, vues par un œil dégagé, permettent, si on ne s'en tient pas à la béate satisfaction organique et à son artifice, de s'amuser davantage de la découverte et de la diversité des sujets.

Aussi bien, on sait distinguer tel autre type de femmes dépourvues de tout fard, de toute prétention à provoquer les hommages et la passion, qui n'en sont que davantage en vraie puissance d'amour, et que plus désirables.

Défend-on au médecin de connaître les organismes les plus divers? Pourquoi l'observateur ne prendrait-il pas la même liberté ? Parce que le plaisir y est mêlé ? Le beau reproche que voilà ! ma fois ! Puis j'entends bien, c'est ici un art délicat. Tout ce qui touche à l'illusion sexuelle doit rester mystérieux ; ou bien la génération s'éteindrait, et le plaisir même... Mais on devine bien que c'est moins pour limiter celui-ci, que pour l'agrandir de réalités substantielles que nous en parlons. Pour l'agrandir ? Non ; mais plutôt pour avertir les retardatrices, ou les trop tôt désillusionnées, que la matière en est toujours renouvelable et illimitée. Pourquoi

y a-t-il un point où chacune se trouve arrêtée dans l'exercice de l'amour ; lequel se nourrit gloutonnement de matière? Pourtant, aussi loin qu'elles aillent, aussi profond qu'elles descendent, il y a toujours à chercher et à découvrir avant le désespoir et la mort où elles tendent. Les plus grandes amoureuses (dans le sens de la torréfaction corporelle et morale) moururent presque toujours du poison ou du poignard, dans les fureurs délicieuses du suicide ou de l'assassinat ; et, sous ces coups, leurs râles derniers, pour être ultimes, n'en étaient pas moins forcenés de haute illumination passionnelle. *Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger*, dit Pascal.

Toutes nos étourdies, malgré leurs effarouchements, et que leur courage défaille à suivre à ce point leur volonté de passion, mentiraient en déclarant que, si elles ne l'accomplissent point, ce n'est pas qu'elles n'en ont jamais eu, au plus beau de leur jeux, la corrosive et magnifique révélation, le vertigineux appel ; et cela sur une adroïte indication de leurs meilleurs ouvriers, ou bonnement, dans le feu de leur tremblement d'abîme.

Qui donc combat la légitimité de l'observation, de l'analyse ? Est-ce le naturel ? est-ce la sincérité ? — Non ; mais bien plutôt ceux qui s'opposent à leur libre exercice ont-ils de bonnes raisons pour s'en dégager ? Car les plus dociles esclaves aux lois et aux mœurs de notre temps n'ignorent pas (ou peut être seulement leur instinct leur en donne-t-il la vague intuition), de quels lourds harnais ils sont encombrés et ligotés. Entre eux cela va bien, les forçats n'ont à s'envier rien. Mais si le hasard, ou de bonnes dispositions personnelles, donnent aux regards, et à l'esprit, de l'un de leurs enfants, une pénétrante et plus pure lumière : Ah ! voilà bien celui qu'il faut arrêter ! car le suivre nul ne le peut ; l'âge et les habitudes ont agi, et ils doivent rester fixés dans leur stagnation. Entendre, ou voir seulement, le nouveau venu, rend insupportable le triste et bas état où les malheureux sont attachés. Mais, d'autre part, faut-il,

nous autres, prendre le tour de nous en attrister et apitoyer ? De cette attitude aucun bénéfice pour personne. Pourquoi pas, comme au cirque, autour des clowns et des ballerines, prendre plaisir à leur ébats ? Et si l'un ou l'autre des objets nous plaît davantage pourquoi ne l'amener point avec ingéniosité, tel, ou telle, dans notre laboratoire, aux meilleures fins que nous voudrons ; pour notre plaisir tour à tour spirituel, sentimental ou sensuel ?

Je laisse le masculin. L'animal féminin, qui touche nos sens, est plus plaisant à regarder au microscope. Je dis : au microscope, car, n'est-ce pas, nous ne perdons pas de vue le déroulement des origines, ni le développement infini de son devenir ; et, dans cette condition, si on voulait le juste (mais nous nous contenterons du relatif !), il ne serait point de microscope pouvant aller chercher, ni mettre un peu en relief, un pareil ciron (1). N'importe, le fait est qu'avec nos faibles moyens nous voyons, de l'animal féminin, une partie de sa composition, et ses trois éléments constitutifs : la partie dure des racines intérieures qui soutiennent (squelette) ; la partie élastique et molle de l'épanouissement vital de la représentation momentanée (chair) ; et puis, comme dit Gourmont, la *coquille*. La coquille, produit des mœurs et des civilisations variables (vêtement).

Les jeux amoureux, a-t-on prétendu, à mesure qu'ils deviennent animaux, sont une corruption. La corruption, à notre sens, ce sont les entraves spirituelles et les déliquescences sentimentales. Cette prétention de l'homme à se contenir dans une morale artificielle est sa folie la plus indéniable. Ce fut son vice et son infériorité même par rapport aux autres espèces. Ayons le courage de nous en accommoder puisqu'elle est encore dans nos mœurs spirituelles, en plus grande partie chez la femme, dont nous aurions peine à perdre l'une. Mais connaissons bien qu'elle nous descend

(1) Puisque Pascal a voulu conférer à ce petit animalcule imperceptible le type de l'infinie invisibilité, tout en escamotant en lui une infinité, encore, de systèmes solaires...

au-dessous des autres animaux qui ne sont que nos égaux, et que notre mépris rehausse, dans le haut caractère de leur simplicité et de leur inconscience, soumise au grand mouvement général, où nous autres faisons tout bonnement figure de fous.

Pourtant les hommes se figurent que leur venue, leur génération ou leur disparition, ont plus d'importance que celles d'un puceron... Tous les agissements de ces pauvres gens en sont encombrés.

C'est l'amour qui commande les femmes, c'est entendu. Le vernis objectif que, outre cela, certaines montrent, est une rare exception, et liée à des phénomènes physiologiques négatifs, fixes ou momentanés, de leurs organes sexuels.

La femme n'a jamais de pleine satisfaction de son idéal, car elle n'a pas comme nous le frein modérateur de l'observation et de la philosophie. Dans sa pensée et dans sa chair elle est toujours en attente. Son contentement n'est que dans la passion ; c'est-à-dire dans la folie de l'illusion. Il est juste de nommer folie l'état d'amour ; et cela dans ses moments les plus sourds, comme dans les plus aigus.

Au point même où la torréfaction devient lave, la jouissance est un déchirement, on a dit : *Hiatus de la douleur*, qui la transforme et la magnifie. Elle se décompose en deux temps, où la violence de l'un commande la violence de la réaction de l'autre. Le pouls les accompagne.

Le premier temps correspond à l'idéal spirituel, à l'infinie volonté de l'instinct. Le second au rappel des racines de la matière inerte. C'est dans ce divin état que la femme déchirée rebondit et connaît de quel génie, et de quel démon, elle est le précieux calice. On sait bien, maintenant, comment atteindre le mieux ces sommets et comment sans heurts en descendre. J'écris *on sait* ; il faut plutôt *nous savons* ; car la plupart des femmes sont de délicieux jouets ignorants, et qui préfèrent goûter la passion dans toute inconscience plutôt que d'en connaître et d'en ressentir en elles-mêmes la mécanique. C'est ici que se place à propos

l'ingéniosité masculine; car, si la femme ne tient pas à connaître, c'est peut-être (prêtons-lui ce vœu pour ne pas convenir de sa faiblesse de réflexion) qu'elle aime se confier à nous pour la diriger fraternellement dans les plus agréables chemins; les plus plaisants ou les plus vertigineux.

Si toutes les femmes ont le même clavier, chacune, néanmoins, doit être touchée différemment. Avec la délicatesse et la patience on parvient à vêtir de joie les plus ignorantes ou les plus sentimentales. Et cela malgré le méchant propos de Stendhal qui assure que *l'amour est rare en France, où la vanité l'y étouffe.*

Chaque femme appartient à celui qui sait la trouver; et trouver une femme, n'importe quelle femme, c'est faire monter à sa gorge les clameurs animales du génie de l'espèce. Ce n'est pas toujours avec l'intelligence qu'on y parvient le mieux; et la difficulté est de connaître où on doit soi-même abandonner ce moyen pour laisser notre intuition nous guider. L'intelligence peut préparer et décider, mais décider aussi sa propre extinction opportune — partielle ou complète ; — car il est tout de même un dragon qui garde les profondes cavernes où le plaisir, comme Diane, ne peut être regardé, que si nous consentons à être changés en bêtes.

Voici pour engager à vous entendre et à vous suivre une flûte: le langage. Le point délicat dans la conversation est celui où le mot décisif est lancé. Il ne le faut dire qu'à bon escient. Il faut serrer les réseaux dans de progressives circonlocutions On sent bien si le sujet s'engage, et si la hardiesse décisive peut être tentée. Il faut arranger la suite des propositions d'une manière mobile, vivement allante et imperceptiblement fuyante; et la marche de telle sorte que votre interlocutrice ne se morde les lèvres, ne sente qu'elle est engagée et ne peut reculer sans ridicule, que par le coup dernier où votre mot irréductible est dit, où votre main se pose et reste sur elle, avec la sécurité d'une possession. Le reste est affaire de nuances enveloppantes

successives, pour resserrer et fixer, comme il vous convient, avec plus ou moins de partage, d'abandon.

L'homme mesure à l'esprit même qu'il découvre. Et s'il veut la faveur à bon compte, il lui suffit de ne sembler remarquer en rien, parmi les charmes qu'il voit, ou qu'il devine, ceux qui sont évidents, et où les séducteurs ont dû toujours s'attarder ; ainsi le sel en est perdu. Il trouve, au contraire, n'importe quoi ; en prenant par exemple que, près d'une femme réellement belle, et qui le sait, il sera toujours bien accueilli en s'apercevant plutôt de son esprit... En fût-il bien étonné lui-même. Puis il entretiendra une femme de choses étrangères à sa concupiscence, mieux, en l'étonnant, en la piquant ainsi au vif, il la préparera à lui en donner la pensée et le désir. Elle fait alors la roue sous le regard ironique.

C'est toujours par une violence plus ou moins apparente que les femmes sont obtenues. Mais le plus sage est de leur laisser croire qu'elles disposent librement d'elles-mêmes. L'homme envers elle est toujours une brute plus ou moins dissimulée, d'une cordialité plus ou moins fausse, et prête à se retourner tout à coup sous l'échec.

Les réflexes sont identiques chez l'homme le plus délicat comme chez le simple. Il n'y a que des différences de conception et d'usage des moyens. Celui-ci (je dis bien) est plus droit, plus direct ; celui-là plus insidieux, plus décomposé, plus rampant et plus souple ; mais l'arme envenimée est la même.

Le moment où l'homme scelle, par un geste irrégressible de part et d'autre, une bataille de mots destinée à la possession, est celui où son antagoniste convoitée devient sidérée dans son amour-propre, par l'originalité et la puissance de nos flatteries. Le bonheur qui l'envahit est alors si grand que toutes nos imperfections disparaissent dans sa gratitude à notre encens créateur de sa joie. De ce que nous l'ayons déjà menée dans cet état lui est un gage que, dans son abandon plus complet, nous saurons lui faire donner

toute sa puissance de plaisir. A ce moment-là elle n'attend plus de nous que le goût de la chair touchée.

La pratique lente, dans le développement psychologique et charnel, conserve aux exercices progressifs du libertinage, en même temps que le goût de l'incertain et du précaire, la sourde et brûlante sécurité de la passion ; jusqu'à la préférence de mourir qu'à rester enfin sans le grand déchirement de sa satisfaction. Pour de tels jeux on ne connaît jamais assez les belles bêtes que sont les femmes. On se tromperait fort en leur déniant des sens aigus, et un esprit bien armé pour leurs fins. Elles ont la souplesse et l'à-propos, chacune la connaissance et l'usage instinctif de tous ses moyens. Elles se jettent au juste à leur but ; et si notre esprit est fait néanmoins pour les contenir et les réduire, le leur est singulièrement composé pour nous étonner et nous percer. Ce qui les anéantit pourtant très souvent dans leur redoutable puissance, c'est la sécurité qu'elles ont de son efficacité. Vienne le sphinx immobile et serein, leurs genoux tremblent et leur cœur s'amollit. Et c'est alors que les surprennent les débats les plus sanglants de leurs passions. Elles frémissent, cherchent et s'engouffrent dans la douleur, où elles se blottissent et se déchirent.

Dans leur habillage, les femmes nous montrent, par la délicatesse et l'ornement des lingeries qui les protègent ingénument, dans l'illusion de cette défense, combien elles désirent qu'il y soit passé outre. Elles ajoutent encore, au récréatif de leur épiderme et de leur duvet, l'intérêt que nous pouvons prendre à voir de quelles manières elles s'occupent de leurs corps pour nous intéresser et nous lier. Ainsi les tissus les plus frêles et du meilleur ton, la facilité de leur accès, et tant de passages ménagés vers la bête, relèvent encore, par leur ingénu appel, l'agrément que nous pouvons trouver à les en détacher. Quel plaisant détour que s'arrêter à ces fanfreluches ou à leurs menus lacets ; flânerie troublante.

Tout ceci se rapporte plus spécialement aux femmes évo-

luant dans les parties de la société les plus imprégnées des exquisités des mœurs, à la mode contemporaine. Rabelais en préférait d'autre espèce, hélas disparue : *Car je vous affie que plus me plaisent les guayes bergerettes eschevelées esquelles le cul sent le serpoullet que les dames des grandes cours avecques leurs riches atours et odorants parfums de mauljoinct* (1).

Mais s'il plaît de remonter vraiment, dans la connaissance et la disposition des femmes, jusqu'aux contacts très reculés des races, c'est plus spécialement, comme pour le langage, parmi les classes dangereuses qu'on en trouve le vrai écho, et encore le retentissement. Au point de vue humain les femmes y sont autrement matérielles que celles de la société choisie. Evidemment l'approche et l'usage en sont moins faciles ; je parle de l'usage véritable, la disposition morale et corporelle de tels êtres. On voit, sans que j'y insiste, les écueils importants qu'on peut rencontrer au cours de l'approche et de la question. Il faut y mêler l'ingéniosité et l'instinct de conservation ; aller chercher en soi-même, pour conseil, je ne sais quelle rudesse de cœur dont on ose mal rechercher la source ancestrale. Et puis ces filles sont autrement gardées, hors même l'œil du guet, que par des maris équivoques ou sots, ou les rapières de petits maîtres. Leurs ajustements sont de fortune, leur luxe âcre ; mais le cœur est audacieux, simple et prompt à la passion et à la haine. Leur propre commence tout de suite au point où on arrête la bourgeoise, la légère ou l'aristocrate, après un voyage, il est vrai délicieux, mais que l'on doit pratiquement cesser à un point moral et charnel, dont il serait dangereux pour celle-ci de leur enseigner la suite, bien qu'on en touche toutes les dispositions et tous les éléments plus ou moins ensevelis dans leur politesse.

Les mœurs, ou la fortune, ont distribué des rôles différents à chacune, mais la matière est la même, au physique et au spirituel. Si l'une, sombre, ignore les joies déliques-

(1) Tiers-Livre.

centes et les nuances distillées, l'autre, brillante d'habituel orgueil, ne connaît point la véritable torréfaction du cœur ou de la chair, malgré qu'elle en veuille.

S'il nous paraît légitime de considérer, dans leur mobile et leur essence identiques, toutes les femmes en une seule, — ce qui, en somme, dans une certaine manière, réserve la morale plus récente qui réprouverait le concubinage ! — il n'en est pas moins vrai que, pour connaître cette femme essentielle, il faut un peu l'usage et l'expérience dans les cas particuliers.

. . . .

Il faut bien que nous nous arrêtions au vêtement, à cette « coquille » délicate et délicieuse en quoi la femme semble mettre toute son ingénue et transparente volonté d'être désirable. Désirable d'une manière générale ; désirable dans le particulier. Au moins c'était la dissociation des mœurs autrefois... car maintenant dans les temps, comme ceux-ci récents, d'après guerre, on ne voit plus bien ce que la femme peut encore donner dans le privé. Et, mon Dieu, il est bien juste que tous, y compris et surtout les étrangers, profitent un peu, en commun, d'une matière à des plaisirs trop longtemps retenus. Disons donc, comme elles le proclament éperdument, que les femmes, simplement et justement, sont prêtées, par la finance, aux guerriers. Lorsque paraîtront ces pages, peut-être que déjà la pruderie aura rendu aux vrais amateurs des objets plus fermés. L'instinct des femmes les aura ramenées à plus de prudence ; car les filles dévêtues en public reçoivent bientôt les quolibets. Maintes fois même elles furent punies de fessées, administrées au saut des carrosses et pour leur bien, en des circonstances analogues, par des commères plus averties et connaissant l'économie. L'époque si française de Louis XVI, jusqu'au précieux Directoire, est pleine de ces agréables traits du bon sens éveillé des citoyennes.

Vous est-il pas advenu chez le chocolatier, au jour de l'an, d'acheter, pour quelque amie, de ces gourmandises où l'enve-

loppe, la boîte, le ficelage, avaient plus d'intérêt que les confiseries qu'ils contenaient et donnaient tout le prix à l'affaire, à cause principalement du moment opportun, et de l'étiquette du marchand? Ce phénomène, chaque jour, les femmes nous le montrent en elles-mêmes.

Certes les corps des contemporaines n'ont pas pour enveloppe intime le papier à dentelles qui conserve les crottes en chocolat, mais, tout de même, une certaine similitude d'office lie un peu la chair féminine à leurs délicats linons, comme les confiseries se confient au papier dentelé; il n'est pas jusqu'à ce travail aimable de la broderie liminaire du bordage qui n'accuse entre eux un lien familial. Également le goût de l'enveloppé ne laisse pas de donner son impression à l'enveloppe. Si bien qu'il devient juste de considérer le vêtement, quelque étranger de composition soit-il, comme une sorte de prolongement de la chair, et chacune de ses pièces comme un affluent du plaisir.

J'ai dit tout à l'heure qu'actuellement le départ entre la chemise, la culotte, et la robe proprement dite, est, par leur fragilité, difficile à faire, à nos soupers, dans nos salons, dans nos salles d'ébats, ou sur nos places publiques, où l'offre du nu concurrence les maisons ouvertes. Mais j'ai proposé de ne pas nous en tenir à ce moment-ci, tout passager, qui n'est pas très opportun aux vrais plaisirs de la découverte; quoiqu'on puisse nonobstant glaner quelques bonnes façons adroites parmi les femmes maintenant arrivées au double de leur vingt ou vingt-cinquième année. Le reste a, pour beaucoup, perdu le bon sens, par la prodigalité désordonnée d'un travail de séduction trop brutal et trop intense.

La bonne entente des choses, à notre sens, par les femmes, serait de conserver leurs surprises lingères et vestimentaires, aussi délicieuses ou perverses soient-elles, et pour cela même, pour les premières phases de la confidence. Elles laisseraient courir la curiosité qui est un sentiment, dans ce cas, toujours très galant, et fait davantage crédit qu'il ne

sera reçu. Les femmes adroites l'éveillent sans la satisfaire, à moins qu'obligées, par l'amour, de se rendre. Mais il est bien rare que les femmes se conduisent comme il faut; trop de choses étrangères les pressent et les gênent; principalement la peur de ne pas gagner sur la voisine; ou, comme le papillon, un désir étourdi de brûler plus vite. Alors, si tôt que touchées, elles perdent un peu la merveilleuse voie, la plus longue.

Contrairement à une apparence de premier abord, la dévotion religieuse n'est pas un détournement, un frein ou une limite à la sensualité amoureuse. Il est plus juste de la considérer comme un tremplin, une sorte de perpétuelle excitation du renouvellement de la passion. L'Amour trouve dans le remords une justification, une nouvelle raison de se complaire, en retenant les belles Madeleines sur son examen, la puissance invincible de son attrait, et son inévitable retour.

Soyons bien sûrs que toutes ces délicieuses agenouillées ne sont pas les moins adroites ni les moins promptes à se mettre convenablement dans d'autres poses; et que les méditations qui les occupent le plus souvent, courbées sur le prie-Dieu, dégagent parfois l'odeur du roussi. C'est le Malin qui court sur les épidermes, ou mieux encore.

L'extase religieuse des femmes, dans la communion, n'a pas d'autre source que le détournement et l'exaspération de la sensualité à un degré plus ou moins élevé jusqu'à l'hystérie, vers le Christ.

Dieu, qui pour deux mille ans vouas à la pâleur
......................les fronts des femmes (1).

Tendresse, douceur, confiance, crainte, *abandon*, et tous les sentiments de l'amoureuse sont là dans leurs délicatesses et leurs violences. On sait à quel point secret tout cela retentit et mène le plaisir lent, progressif, soutenu, qui est celui dont la nature a favorisé les femmes.

(1) Arthur Rimbaud.

Je ne veux pas obliger de croire que cette manière de voir soit très orthodoxe, mais il est bien sûr, de toutes manières, que la religion a donné aux femmes le refuge à leurs apeurements, à leurs indécisions, à leurs déboires, à leurs désenchantements, à leurs maladresses ; c'est parce qu'elle satisfait secrètement en chacune leur organisme physiologique, dans une sorte d'onanisme canonique et couvert, dont Laclos nous a montré toutes les ressources, en le redressant au bout de compte adroitement, dans le plus attrayant de ses personnages, pour offrir la Présidente, enfin éveillée, à une réalisation d'elle plus idoine.

Ce sont de tels sentiments concentrés qui tourmentent les belles prostrées, au point qu'elles doivent cacher l'égarement de leur état épanché, en dissimulant dans leurs mains des visages et des regards imprégnés d'extases non équivoques et d'implorations, qui ne sont pas les moins beaux secrets du clair-obscur des cathédrales mystérieuses.

Il faut se métier de la raison, elle n'est souvent guère raisonnable ; ainsi pourquoi combattre la religion chez les femmes ? il est plus sage de les y encourager. Ce leur est une excitation journalière, qui les tient en éveil, et où nous ne pouvons trouver que du renouvellement dans leurs moyens d'agrément. Ne cherchons pas à faire les femmes à notre image, ce qui serait une grosse sottise. En leur laissant supposer tant d'importance aux actes de leurs corps, ceux-ci ne nous en semblent que plus aimables. Qu'elles veuillent bien risquer la damnation de ce corps, qu'elles nous confient, n'est pas pour diminuer un déjà si joli cadeau.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LA QUESTION D'ORIENT

SON ASPECT ACTUEL

—

Comme la définit un spécialiste éminent (1), la question d'Orient, dans son sens le plus large, c'est le problème de la ruine de la puissance politique de l'Islam. Dans un sens plus restreint, c'est le problème du déclin progressif et de la décadence irrémédiable de l'Empire ottoman avec toutes les conséquences qui en découlent.

Dans ses traits généraux et pour ainsi dire constants, la question d'Orient se résume assez exactement dans ces quelques phrases d'un historien (2) :

> ... les Turcs se sont montrés incapables de former une seule nation des populations musulmanes et chrétiennes qui sont juxtaposées dans l'empire ottoman, incapables aussi de leur assurer une bonne administration, la sécurité de leurs personnes et de leurs biens, incapables de leur appliquer un autre système de police que la spoliation et les massacres. La ruine graduelle de la domination turque en Europe apparaît aux politiques et aux historiens comme une nécessité inéluctable. On n'hésite que sur le moment où cette ruine sera achevée et sur la manière dont elle se produira. Ce qui retarde ce moment, c'est précisément la difficulté de régler le partage de l'Empire ottoman et la crainte d'une conflagration générale chaque fois que la question d'Orient menace d'entrer dans une phase aiguë.

Ecrites il y a vingt-cinq ans, ces lignes pourraient l'être encore aujourd'hui, malgré les événements tragiques et sanglants qui se sont multipliés durant ce quart de siècle. En dépit de son opiniâtre résistance, des cautèles de sa diplo-

(1) M. Edouard Driault, dans son ouvrage classique : *La Question d'Orient.*
(2) Gabriel Monod, préface au livre de E. Driault, p. XI.

matie retorse et de fulgurants mais éphémères retours au succès, l'Empire ottoman n'en a pas moins suivi les chemins de la décadence et de la désagrégation qui le conduisent fatalement à sa ruine finale. Incapable de s'adapter, ainsi que toute son histoire le prouve, aux conditions, voire même aux conceptions de la vie moderne des sociétés, le peuple turc, armée plutôt que nation, est voué, en dépit de sa valeur militaire, à n'être bientôt plus qu'une peuplade d'Asie de médiocre puissance, riche d'un grand passé de conquêtes, mais ayant épuisé son destin et sans avenir.

Fait étrange et significatif, l'apport de la Turquie à la civilisation universelle est exactement nul. Quels que soient son courage, son abnégation et son mépris de la mort, un peuple n'a de chances de durée qu'en tant que son génie s'incarne dans une civilisation. Sous des dehors parfois brillants, mais empruntés, le Turc n'a jamais représenté que la barbarie et la destruction. Parmi leurs cyprès hautains et sombres, les immenses cimetières turcs, si graves à la fois et d'une si calme familiarité, qui ont enchanté la nostalgie vagabonde d'un Pierre Loti, sont un exact symbole de la Turquie. Tout n'est ici que poussière sans âme, rien n'aboutit qu'au néant. Une politique qui voudrait fonder sa grandeur sur des splendeurs déchues et des cendres mouvantes se préparerait les plus amères, mais les plus sûres désillusions.

Les Ottomans ont fait leur apparition en Europe en 1357, et c'est en 1606 que la paix de Sitvatorok marque l'arrêt de la conquête et « fixe pour la première fois une borne à la conquête ottomane, qui jusqu'alors avait menacé l'Occident ». Le traité de Carlowitz, signé le 26 janvier 1699, révèle clairement la décadence de la puissance turque et enregistre le premier démembrement de l'Empire ottoman. Depuis lors plus de deux siècles ont passé, traversés de mille alternatives et de redoutables sursauts, mais, comme écrasé sous la pression d'une loi inéluctable et funeste, lentement, sûrement, l'Empire turc est tombé de

déchéances en déchéances, de démembrements en démembrements jusqu'à n'être plus que l'ombre défaillante de lui-même. Depuis de longues années la puissance turque ne s'alimente plus que des faiblesses de l'Europe désunie. La crise actuelle en est une nouvelle preuve.

§

Il n'est point nécessaire de remonter très loin dans le passé pour avoir une vision nette de l'état présent des choses en Orient. Il nous importe peu de savoir comment, à la fin de son règne, le sultan Abd'ul Hamid en était venu à être l'ami et l'allié de l'Empereur d'Allemagne. La révolution jeune-turque de 1908 devait en effet tout remettre en question. Aux yeux des puissances de l'Europe Occidentale, France et Angleterre principalement, qui la saluèrent avec un enthousiasme un peu naïf, il n'était pas douteux que la révolution jeune turque ne marquât la fin de l'influence allemande à Constantinople. Telles furent bien les apparences au début. Ainsi que l'écrit M. de la Jonquière dans son *Histoire de l'Empire Ottoman* (1) :

Quand la révolution du 23 juillet 1908 renversa brusquement l'absolutisme hamidien, on put croire qu'une réaction violente allait se produire contre l'influence allemande. Tandis que l'Allemagne était le plus ferme soutien de l'autocratie du sultan, c'était en France et en Angleterre que les Jeunes-Turcs, proscrits et traqués par Hamid, avaient trouvé un asile sûr, à l'abri duquel ils avaient pu organiser et conduire dans l'ombre la campagne libératrice qui avait abouti à leur triomphe. Arrivés au pouvoir ils avaient donc toutes raisons de prendre le contre-pied de la politique de leur adversaire. Dans les manifestations libérales qui eurent lieu pendant tout le mois d'août au jardin des Petits-Champs, à Péra — qui était, à ce moment, ce que fut le Palais-Royal, à Paris, en juillet 1789, — l'Allemagne fut honnie et conspuée par tous les orateurs ; le mot d'ordre libéral semblait être : « A bas l'Allemagne ! » Les journaux de Stamboul répétaient à l'envi que la Turquie constitutionnelle devait mar-

(1) Vte de la Jonquière, *Histoire de l'Empire Ottoman*, tome II, p. 370-371.

cher d'accord avec l'Angleterre et avec la France, pays de liberté : ils accusaient l'Allemagne d'avoir poussé l'Autriche-Hongrie à annexer la Bosnie-Herzégovine et la Bulgarie à se déclarer indépendante ; ils la dénonçaient comme ourdissant des intrigues pour le rétablissement du pouvoir discrétionnaire du sultan Bref, c'était, en apparence du moins, un revirement complet.

Mais les apparences étaient trompeuses ; le facteur le plus important de la Turquie nouvelle, qui, tout en ne paraissant pas sur la scène politique, n'en exerçait pas moins une action décisive dans la coulisse, car, sans lui, la constitution n'aurait pas été et, sans lui, elle n'aurait pu se maintenir, l'armée était pour les Allemands (1). En dépit de toutes les acclamations, proclamations et protestations, le maréchal von der Goltz pacha demeurait le lien des amitiés et le pivot de la politique jeune-turque. Ceci n'empêcha ni la perte de la Tripolitaine et du Dodécanèse, ni le désastre des guerres balkaniques. A travers les ruines de la Turquie vaincue et mutilée, le *Drang nach Osten* poursuivait ses voies conquérantes, et le pangermanisme florissait sous l'œil bienveillant des Jeunes-Turcs. Son attraction semblait irrésistible sur les cerveaux ottomans. La mission von der Goltz qui s'était retirée pendant les hostilités n'allait pas tarder à reparaître sous une autre forme et sous un autre nom, mais avec des pouvoirs sensiblement accrus. L'Europe apprit vers la fin de novembre 1913 qu'une nouvelle mission militaire allait partir de Berlin pour Constantinople...

Elle comprendrait plusieurs officiers, dont on ne disait pas le

(1) *Ibid.*, t. II, p. 371. Il faut se rendre un compte net de ce que l'armée représente en Turquie. « C'est l'armée qui représente en Turquie la portion la plus intelligente, la plus instruite, la plus honnête de la nation. Ce n'est pas dans ce qu'on appelle en Europe les professions libérales qu'il faut chercher les intellectuels en Turquie, c'est dans l'armée. La division des classes est chose inconnue en Turquie et c'est même une conséquence normale de la loi islamique et de l'état social propre aux Turcs, de leur idiosyncrasie. Aristocratie, bourgeoisie, peuple, rien de tout cela n'existe. Les Turcs ont toujours été une nation de soldats et, en dehors de ces derniers, il n'y avait — sauf bien entendu les gens de loi, ceux de la « chaîne des ulémas » — que des hilotes. » La Jonquière, II, p. 188.

nombre, mais dont tout le monde soupçonnait bien qu'elle pourrait se grossir d'unités nouvelles. A sa tête se trouverait le général Liman von Sanders, connu pour son activité et ses sentiments pangermanistes. Innovation impressionnante : il ne s'agissait plus cette fois d'une simple mission d'instruction. Tous les membres ainsi détachés de l'armée allemande recevraient un commandement effectif dans l'armée turque. Le général von Sanders lui-même deviendrait chef du premier corps d'armée stationné à Constantinople (1).

Le 14 décembre, le général Liman von Sanders, accompagné de neuf officiers, débarqua à Stamboul. Les chancelleries s'émurent, des représentations furent faites à la Sublime-Porte par les ambassadeurs des puissances de la Triple-Entente, à la suite desquelles quelques modifications de forme furent apportées aux attributions de la mission militaire allemande. Néanmoins l'Allemagne triomphait et l'on a pu écrire très justement, dès ce temps-là, que la mission Liman von Sanders, c'était un protectorat allemand sur la Turquie.

Les historiens se plaisent à reconnaître aujourd'hui dans l'envoi de cette mission germanique l'un des prodromes de la grande guerre européenne qui devait éclater six mois plus tard.

A la fin du règne d'Abd'ul Hamid et sous le régime des Jeunes-Turcs, dont les éléments les plus actifs opèrent actuellement à Angora, le germanisme impénitent des Ottomans ne s'est pas démenti un instant.

§

Le 1er août 1914 l'Allemagne déclare la guerre à la Russie, le 3 août l'Allemagne déclare la guerre à la France et le 4 août à la Belgique, ce même jour l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne et la guerre européenne commence qui va durer plus de quatre années. Le 10 août, des navires allemands, les croiseurs *Goeben* et *Breslau*, traqués dans la

(1) Pierre Albin, *D'Agadir à Sarajevo*, p. 80.

Méditerranée par la flotte anglaise, se réfugient aux Dardanelles.

Dans cet Orient où seule compte la force, où la force seule est admirée et respectée, à quoi les Alliés allaient-ils se résoudre ?

A une politique de faiblesse et d'hésitation.

Dès qu'il fut prévenu de l'arrivée des croiseurs, Sir Edward Grey, ministre des Affaires Etrangères de Grande-Bretagne, télégraphie à Constantinople : « On ne devrait pas permettre à ces bateaux de traverser les Détroits, et ils doivent quitter dans les vingt-quatre heures ou être désarmés. » Mais les Allemands ne l'entendent pas ainsi et leurs bons amis les Turcs annoncent qu'ils ont acheté les deux navires ; et pour bien montrer qu'il n'y avait là aucun acte hostile à l'égard des Anglais et de leurs alliés, le gouvernement insiste pour que la mission navale anglaise soit autorisée à rester à Constantinople. Comme on l'avise de ces faits sir Edward répond par le télégramme suivant, en date du 12 août :

Si les deux équipages sont immédiatement renvoyés en Allemagne, et si le transfert de ces vaisseaux à la Turquie est *bona fide*, de telle sorte qu'ils ne puissent réapparaître que comme navires turcs, il n'y a aucune raison pour retirer la mission navale anglaise.

Trois jours après, le 15 août, l'amiral Limpus et tous les officiers de la mission navale sont remplacés dans leur commandement exécutif par des officiers turcs. A ces actes sir Edward répond par des phrases ; il réclame sans doute que les équipages allemands soient éloignés, mais insiste tout particulièrement sur le fait que l'Angleterre n'a pas d'intentions agressives à l'égard de la Turquie.

Avec un sens des réalités auquel on doit rendre hommage, M. Sasonow, ministre des Affaires Etrangères de Russie, préconisa, dès qu'il fut avisé, une attitude énergique, ainsi qu'en fait foi son télégramme en date du 11 août :

Si la Porte déclare que les *Goeben* et *Breslau* avaient été achetés par elle, veuillez, après vous être entretenu avec les ambassadeurs de France et d'Angleterre, protester énergiquement contre cet acte qui viole la neutralité de la Turquie... L'achat par la Turquie d'un navire de guerre qui se trouvait en danger direct dans le bassin de la Méditerranée a pour but évident de venir en aide à l'Allemagne, et la considération des avantages de la Turquie n'a aucune force juridique.

Malheureusement c'est la manière faible et la politique des atermoiements qui prévalut.

L'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople télégraphie à Londres, en date du 19 août, pour insister sur la gravité de la situation et sur la nécessité de prendre des mesures énergiques :

En prévision d'un coup d'État possible avec l'aide du *Goeben* en coopération avec les autorités militaires sous l'influence allemande qui domine complètement, je désirerais faire ressortir que, selon moi, *il serait prudent d'envoyer la flotte anglaise dans les Dardanelles.* Je désire vivement éviter tout malentendu au sujet de la gravité de la situation, malgré les assurances du grand-vizir.

Sir Edward ne donne aucune suite à la sage suggestion de son ambassadeur. Il préfère attendre, louvoyer, parlementer, s'arranger. On annonce qu'au lieu de renvoyer les équipages, les Allemands envoient de nouveaux officiers à Constantinople. Sir Edward parlemente. Les Allemands et leurs complices, désormais maîtres en Turquie, amènent des canons et des munitions, organisent les fortifications des Dardanelles, minent les Détroits et se préparent ouvertement à la guerre. Les dépêches des ambassadeurs de l'Entente sont pleines d'avertissements qui montrent cette guerre inévitable. Rien n'y fait, sir Edward Grey, qui dirige la politique des Alliés en Orient, continue d'atermoyer, de parler, de discuter, de concéder sans cesse, d'hésiter toujours et de parler encore. Et tandis que les Allemands s'installent en maîtres, les Turcs leurs complices répondent invariablement

à toutes les demandes d'explication : « Nous voulons garder notre neutralité. »

Cette comédie de la faiblesse, cette duperie dura trois mois et, lorsque tout fut prêt, le *Goeben* et le *Breslau* s'en furent avec désinvolture bombarder des ports russes de la Mer Noire. Après quoi le gouvernement ottoman déclara que c'étaient les Russes qui avaient provoqué les hostilités.

Quand on songe à la tournure qu'auraient prise les événements si, dès le mois d'août 1914, la flotte anglaise avait — comme elle en avait le droit strict — pénétré dans la Corne d'Or à la suite des vaisseaux allemands pour obliger les Turcs, sous la menace du canon, à respecter les traités, on est saisi d'épouvante devant les résultats d'une politique tout imbue de faiblesse. L'excessive longanimité dont a fait preuve une diplomatie défaillante a eu pour résultat de prolonger et d'aggraver la guerre et de faire verser beaucoup de sang inutile : car c'est en sang que se payent de semblables erreurs.

La complicité des Turcs et des Allemands a coûté à l'Entente, par la création de nouveaux théâtres d'opération, des centaines de milliers de morts ; par surcroît, elle a favorisé la traîtrise bulgare et permis la révolution puis la trahison bolchéviste ; de plus, en prolongeant la guerre, elle a considérablement accru et aggravé la ruine économique du monde...

C'est pourquoi sans doute tant de gens trouvent aujourd'hui ces Jeunes-Turcs, — ceux-là même qui furent et qui demeurent les fidèles complices et les bons alliés des Allemands, — dignes de toutes les indulgences, de toutes les attentions et de toutes les sympathies, afin qu'ils soient bientôt à même d'ourdir de nouveaux complots et de perpétrer de nouvelles guerres (1).

(1) « Pour déplorer le malheur de la Turquie, écrit M. André Tardieu, on a invoqué l'influence traditionnelle dont, dit-on, nous disposions chez elle. C'est oublier trente années d'histoire, dont quatre ans et demi de guerre. L'influence française en Turquie ? Comment depuis 1898 s'est-elle manifestée ? De même que l'Autriche-Hongrie, la Turquie, depuis la fin du XIX[e] siècle, appartenait au sys

C'est pénétrés de sentiments pacifiques, victimes de ces sentiments que sir Edward Grey et ses collègues ont si cruellement agi en 1914.

§

Le 15 septembre 1918 l'armée alliée de Salonique, sous le commandement du général Franchet d'Espérey, prenait victorieusement l'offensive et le sort de la guerre en Orient ne tarda pas à être réglé. Le 25 septembre la Bulgarie demanda un armistice et la Turquie à son tour signa le 30 octobre l'armistice de Moudros, par lequel elle faisait complète soumission.

Il importe maintenant de mettre en lumière ce qu'on peut appeler la doctrine alliée à l'égard de la Turquie, telle qu'elle fut élaborée durant la guerre et pendant la période qui s'écoula entre l'armistice et la signature du traité de Sèvres, qui est du 10 août 1920.

Nous nous adresserons pour cela à des documents officiels.

Répondant à une lettre que lui avait adressée M. Louis Martin, sénateur du Var, pour attirer son attention sur la recrudescence du massacre des Arméniens dans l'Empire Ottoman, M. Aristide Briand, président du Conseil, en date du 6 novembre 1916, s'exprimait en ces termes :

> ... Le gouvernement de la République a tenu, dans ces circonstances solennelles, à flétrir les crimes des Jeunes-Turcs et à livrer au jugement de la conscience humaine leur monstrueux projet d'extermination de toute une race coupable, à leurs yeux, d'avoir aimé le progrès et la civilisation.

tème allemand. Elle lui appartenait sous Abdul-Hamid. Elle a continué à lui appartenir sous le règne des Jeunes-Turcs, qui, en rompant avec le passé, n'en ont pieusement conservé que l'asservissement à l'Allemagne. Nos financiers regrettent ce temps-là. S'il fut favorable à leurs affaires, il ne le fut pas à celles de la France. Le jour où l'Allemagne nous déclara la guerre, la Turquie se rangea de son côté et notre prétendue influence ne réussit même pas à nous assurer sa neutralité. Ainsi la Turquie a déterminé et les revers de la Russie isolée, et l'intervention bulgare, et les succès du bolchévisme. Ainsi elle s'est rendue responsable de centaines de milliers de morts sur tous les fronts. » — *La Paix*, p. 435-436.

.... Le gouvernement de la République a déjà pris soin de faire notifier officiellement à la Sublime-Porte que les puissances alliées tiendront personnellement responsables des crimes commis tous les membres du Gouvernement ottoman, ainsi que ceux de ses agents qui se trouveraient impliqués dans les massacres. Quand l'heure aura sonné des réparations légitimes, il ne mettra pas en oubli les douloureuses épreuves de la nation arménienne et, d'accord avec ses alliés, il prendra les mesures nécessaires pour lui assurer une vie de paix et de progrès.

Le 19 décembre 1916 le président Wilson avait adressé aux gouvernements des peuples belligérants une note les priant de préciser leurs buts de guerre. Les gouvernements alliés lui répondirent par une note en date du 10 janvier 1917, rédigée à Paris et signée de M. Briand ; voici ce qu'on y peut lire en ce qui concerne la Turquie:

Le président Wilson... désire que les puissances belligérantes affirment en pleine lumière les buts qu'elles se proposent en poursuivant la guerre ; les Alliés n'éprouvent aucune difficulté à répondre à cette demande...

(Pour ce qui concerne la Turquie...) l'affranchissement des populations soumises à la sanglante tyrannie des Turcs ; le rejet hors d'Europe de l'Empire ottoman, décidément étranger à la civilisation occidentale.

Dans une déclaration collective des gouvernements français et britannique, en date du 8 novembre 1918, il est dit ce qui suit :

Le but qu'envisagent la France et la Grande-Bretagne en poursuivant en Orient la guerre déchaînée par l'ambition allemande, c'est l'affranchissement complet et définitif des peuples si longtemps opprimés par les Turcs et l'établissement de gouvernements et administrations nationaux puisant leur autorité dans l'initiative et le libre choix des populations indigènes.

Nous en arrivons à la fameuse lettre du 25 juin 1919, signée de M. Clemenceau, président de la Conférence de la Paix, et adressée en réponse à un memorandum de la délégation ottomane. Après avoir insisté sur le fait que « la

guerre, dont le début fut sans excuses et la conduite sans pitié, fut accompagnée de massacres dont l'atrocité calculée égale ou dépasse tout ce qu'a jamais enregistré l'histoire », la lettre se poursuit en ces termes :

Le Conseil est désireux de ne pas entamer des controverses inutiles ni de causer une peine superflue à Votre Excellence et aux délégués qui l'accompagnent. Il est bien disposé envers le peuple turc, dont il admire les excellentes qualités. Mais il ne peut compter au nombre de ces qualités l'aptitude à gouverner des races étrangères. L'expérience a été trop souvent et trop longtemps répétée pour qu'on ait le moindre doute quant au résultat. L'histoire nous rapporte de nombreux succès turcs et aussi de nombreux revers turcs ; nations conquises et nations affranchies. Le memorandum lui-même fait allusion à des diminutions apportées à des territoires qui étaient récemment encore sous la souveraineté ottomane. Cependant dans tous ces changements, on ne trouve pas un seul cas en Europe, en Asie, ni en Afrique, où l'établissement de la domination turque sur un pays n'ait été suivi d'une diminution de sa prospérité matérielle et d'un abaissement de son niveau de culture ; et il n'existe pas non plus de cas où le retrait de la domination turque n'ait pas été suivi d'un accroissement de prospérité matérielle et d'une élévation du niveau de culture. — Que ce soit parmi les chrétiens d'Europe ou parmi les mahométans de Syrie, d'Arabie et d'Afrique, le Turc n'a fait qu'apporter la destruction partout où il a vaincu ; jamais il ne s'est montré capable de développer dans la paix ce qu'il avait gagné dans la guerre. Ce n'est pas dans ce sens que ses talents s'exercent.

La volonté des puissances occidentales à l'égard de la Turquie, la doctrine des alliés sur la paix en Orient trouve son expression décisive — mais non point, hélas! définitive — dans la note de M. Millerand, Président du Conseil Suprême, adressée à la délégation ottomane en date du 17 juillet 1920. Etant donnée l'importance de ce document, et malgré sa longueur, nous croyons devoir le reproduire dans son intégralité :

Les Puissances Alliées ont donné toute leur attention aux

observations du gouvernement ottoman quant au projet de Traité de paix dont la signature lui est demandée. Le Gouvernement Ottoman semble croire que sa responsabilité dans la guerre est moindre que celle de ses alliés, et qu'il est en conséquence fondé à prétendre à un traitement moins sévère. Les Alliés ne peuvent admettre cette prétention. Ils considèrent que c'est volontairement que la Turquie s'est jointe à la conspiration contre la liberté de toutes les nations, au moment où son but tyrannique apparaissait le plus clairement aux yeux du monde ; ils estiment qu'en agissant ainsi la Turquie s'est rendue coupable d'une trahison éclatante à l'égard des puissances qui, pendant plus d'un demi-siècle, s'étaient montrées ses amies éprouvées. La Turquie est entrée en guerre sans l'ombre d'une excuse ou d'une provocation. Les Alliés n'entretenaient aucun dessein hostile contre elle. Dès le mois d'août 1914, les Puissances avaient fait à la Porte la déclaration que, pourvu que la Turquie maintînt sa neutralité jusqu'à la fin de la guerre, les Alliés acceptaient de garantir l'intégrité des possessions ottomanes. En dédaignant cette déclaration, la Turquie prouvait que l'ambition et non le souci de sa sécurité était le mobile de son entrée dans la guerre.

La Délégation Ottomane ne semble pas mesurer exactement les maux et les pertes que l'intervention de la Turquie a causés à l'humanité. L'étendue de sa responsabilité ne dépend pas seulement du prix de la victoire des Alliés sur les armées turques : en fermant devant eux sans raison une grande voie de communication maritime, en coupant par là les relations entre la Russie et la Roumanie d'une part et leurs alliées occidentales de l'autre, la Turquie a prolongé la guerre d'au moins deux ans et causé aux Alliés des pertes s'élevant à plusieurs millions de vies humaines et à des centaines de milliards. La réparation due par la Turquie à ceux qui, au prix de pertes immenses, ont rétabli la liberté du monde, dépasse de beaucoup ce qu'elle pourrait jamais payer !

Les Alliés voient clairement que le temps est venu de mettre fin et pour toujours à la domination des Turcs sur d'autres nations. L'histoire des relations entre la Turquie et les Puissances dans les longues périodes qui ont précédé la guerre n'est que celle de la série de tentatives répétées, mais sans succès, de mettre fin à des atrocités qui ont ébranlé et révolté la conscience de l'humanité durant les vingt dernières années.

Les Arméniens ont été massacrés dans des conditions de barbarie inouïe. Pendant la guerre, les exploits du gouvernement ottoman en massacres, déportations et mauvais traitements des prisonniers ont dépassé encore immensément ses exploits antérieurs; dans ce genre de méfaits, on estime que, depuis 1914, le gouvernement ottoman a massacré, sous le prétexte insoutenable d'une prétendue révolte, 800.000 Arméniens, hommes, femmes et enfants, et déporté ou expulsé de leurs foyers plus de 200.000 Grecs et de 200.000 Arméniens. Le gouvernement turc n'a pas seulement failli au devoir de protéger ses sujets de race non turque contre le pillage, la violence et le meurtre : de nombreuses preuves indiquent qu'il a lui-même pris la responsabilité de diriger et organiser les attaques les plus sauvages contre des populations auxquelles il devait sa protection.

Pour ces raisons, les Puissances alliées se sont résolues à émanciper du joug turc tous les territoires habités par des majorités de race non turque. Il ne serait ni juste, ni de nature à amener une paix équitable dans le Proche Orient que de contraindre de nombreuses populations non turques à rester sous la loi ottomane.

Les puissances alliées ne peuvent consentir aucune modification aux dispositions du traité qui détachent la Thrace et Smyrne de la domination turque, car dans ces deux territoires les Turcs sont en minorité. La même considération s'applique aux frontières fixées entre la Syrie et la Turquie. Pour la même raison, ils ne peuvent apporter aucun changement aux clauses visant la création d'une libre Arménie, dans les limites que fixera comme justes et équitables le président des Etats-Unis.

Les dispositions concernant Smyrne n'auront nullement pour effet de restreindre le commerce et les échanges de ce port avec l'Anatolie. Au contraire, la liberté du port étant garantie par le traité, ses habitants auront le plus grand intérêt à ce qu'il devienne le débouché de l'hinterland ; sous un gouvernement honnête, il desservira les besoins de l'intérieur plus efficacement que jamais. Le régime prévu est analogue à celui de Dantzig.

Touchant le régime des Détroits, les puissances ne peuvent hésiter à prendre les mesures nécessaires pour empêcher une nouvelle traîtrise à la cause de la civilisation par un gouvernement turc. Elles ne modifieront donc pas les grandes lignes du

régime qu'il leur a paru légitime et équitable d'instituer pour garantir la liberté des Détroits.

Toutefois, elles n'ont pas cru devoir rejeter entièrement les observations de la délégation ottomane en ce qui concerne la représentation de la Turquie dans la commission des Détroits. Elles ont décidé d'accorder à la Turquie, en tant que puissance riveraine, comme à la Bulgarie et dans les mêmes conditions, le droit d'envoyer un délégué à cette commission. Cette modification en faveur de la Turquie figure à l'annexe à la présente réponse ainsi que quelques autres qu'il a paru possible de lui accorder, par exemple la suppression de la clause par laquelle la Turquie devait livrer aux gouvernements alliés tous les navires à vapeur de 1.600 tonnes brutes et au-dessus.

Les dispositions visant l'organisation du contrôle financier de la Turquie n'ont pas pour objet de mettre cette puissance en tutelle. Elles sont introduites dans le but tout différent de la protéger elle-même contre la corruption et la spéculation qui l'ont ruinée dans le passé et de permettre au peuple turc, enfin libéré de la tendance impérialiste, de devenir un peuple prospère et bien gouverné.

En terminant, les Alliés croient devoir relever que le traité n'a pas le caractère qui lui est attribué par la délégation ottomane. Il est exact que ce traité enlève à la Turquie sa souveraineté sur des possessions que les gouvernements turcs ont si cruellement et si mal gouvernées. Mais le traité maintient la Turquie en tant qu'Etat national doté d'un territoire étendu et productif. Rien dans les stipulations arrêtées n'est de nature à empêcher le peuple turc de devenir une nation prospère s'il réforme ses méthodes. Le traité a été jusqu'à maintenir Constantinople à la Turquie en tant que capitale, bien qu'il soit douteux que les Turcs y constituent la majorité de la population.

Ce n'est pas sans de grandes hésitations dues au mauvais usage que les Turcs ont fait de leur pouvoir dans le passé, que les Alliés se sont arrêtés à cette décision dont la prudence et la sagesse leur ont paru douteuses.

Au cas où le gouvernement ottoman refuserait de signer la paix, bien plus encore, s'il se montre incapable de rétablir son autorité sur l'Anatolie ou d'assurer l'exécution du traité, les Alliés, se conformant d'ailleurs aux termes du traité, pourront se trou-

ver amenés à reviser cette disposition et à rejeter, cette fois pour toujours, les Turcs hors d'Europe.

Les puissances alliées notifient par les présentes à la Délégation ottomane que la Turquie a un délai de dix jours pour faire connaître définitivement son acceptation des clauses du traité et son intention de le signer. Le délai expire le 27 juillet, à minuit. Si le traité n'est pas signé dans les conditions indiquées, les puissances alliées prendront telles mesures qui leur paraîtront appropriées suivant les circonstances.

A. MILLERAND.

Mais il ne suffit point d'avoir une doctrine, ni de la condenser, après de laborieuses discussions, dans un instrument diplomatique ; il faut encore l'appliquer. Il ne suffit point d'exprimer sa volonté, il faut encore la faire prévaloir. Tandis que s'élaborait péniblement le traité de Sèvres, les divergences entre Alliés se faisaient jour et la rumeur publique s'en emparait et les grossissait à plaisir.

Dans la première de ces incisives et pénétrantes chroniques que le Président Poincaré, redevenu un homme privé, commençait à donner à la *Revue des Deux Mondes*, il est fait allusion au rôle que jouaient les hésitations qui assaillaient les plénipotentiaires de la Conférence de la Paix :

Malheureusement les Turcs, qui ont des yeux et des oreilles, ont eu connaissance de ces tergiversations. Elles ont découragé ceux d'entre eux qui désiraient se rapprocher des Alliés et particulièrement de la France ; elles ont, au contraire, donné un regain de force à nos pires adversaires, fourni des aliments à leur irritation et favorisé leurs intrigues (1).

Que se passait-il en Turquie ? La défaite avait contraint les Turcs à confier la direction des affaires de l'Etat à des personnalités plus ou moins notoirement sympathiques à l'Entente. Mais à peine abattus, le parti militaire et les Jeunes-Turcs germanophiles rêvaient-ils déjà de revanche. Ils y étaient encouragés, indirectement par ce qu'ils savaient des

(1) Raymond Poincaré, *Histoire Politique*, 4 volumes (Plon, édit.), t. I, p. 20.

divergences qui se faisaient jour entre alliés, et directement par certaines personnalités allemandes restées en Turquie ou ayant gardé des rapports avec Constantinople. L'inventeur du kémalisme est le colonel Schwarz, de l'état-major du maréchal Liman von Sanders, ami personnel de Moustapha Kemal. C'est à l'instigation du colonel Schwarz, qui s'était réfugié à Moscou aussitôt après la signature de l'armistice, que Moustapha Kemal entra en rapport à Constantinople avec l'agent « commercial » des Soviets, un nommé Katz dit Koudisch.

De la collaboration du général jeune-turc, du colonel allemand et du diplomate judéo-bolchéviste naquit le plan du mouvement « nationaliste » qui allait éclater au printemps 1919. Moustapha Kemal parvint à se faire confier par le gouvernement de Constantinople la mission de surveiller le désarmement et la démobilisation des troupes turques demeurées en Anatolie, conformément aux prescriptions de l'armistice.

A peine débarqué en Asie, Kemal, trahissant le mandat qui lui avait été confié, se rebelle et lève l'étendard de la révolte.

C'est à la suite de cet événement, d'une exceptionnelle gravité, que le Conseil Suprême, par deux décisions successives des mois de mai et juin 1919, décide du débarquement des troupes grecques en Asie-Mineure ; troupes auxquelles est dévolu le mandat d'entreprendre une expédition contre les forces insurrectionnelles de Kemal Pacha.

Avant de reprendre la suite de mon récit, il me paraît nécessaire d'insister un instant, en raison des illusions et des erreurs qu'on nourrit trop souvent à cet égard sur les rapports étroits qui ont existé dès l'origine, avant la signature du traité de Sèvres, entre le kémalisme, le bolchévisme et le germanisme. Le mouvement nationaliste turc marque le début de l'insurrection générale des vaincus contre les vainqueurs.

§

Dès qu'il fut débarqué en Anatolie pour perpétrer son insurrection, Moustapha Kemal put s'assurer le concours de toute une pléïade d'officiers allemands appartenant les uns aux missions envoyées au Caucase par Ludendorff, les autres à la division allemande qui avait été débarquée à Poti au mois de mai, pour protéger la Géorgie.

Kemal trouva dans ces officiers des auxiliaires précieux et dévoués, qui n'ont cessé de l'assister et de le diriger. Leur constant effort, comme on l'a dit, tendit toujours à maintenir l'accord entre Angora et Moscou, entre la Turquie nationaliste et la Russie bolchéviste. On peut nommer parmi ces bons conseillers de Kemal : le lieutenant-colonel Wiedecke, de l'état-major du maréchal Liman von Sanders, le major Krauss, le major Dreussen, le baron von Andretten, l'ingénieur Angel Scheidemann, qui sont installés à Angora avec une ou deux douzaines de leurs camarades, dont quelques-uns ont fait venir leurs femmes qui s'occupent de l'organisation de certaines écoles.

Un service de liaison entre Angora et Berlin n'a cessé d'exister qui passe par Varna et Sofia. En Allemagne même on connaît diverses organisations jeunes-turques, tel le *Comité Turc permanent de Berlin*, sorte de haut-commissariat qui avait été fondé par Talaat-pacha et qui a des agences pour la contrebande de guerre et pour la propagande à Rome, à Naples, à Gènes et à Brindisi. C'est ce comité, par exemple, qui, avec la connivence du gouvernement allemand, expédiait aux kémalistes le navire *Rosandra* — naviguant sous pavillon italien, mais avec un équipage allemand — que les autorités danoises ont saisi et qui était chargé de matériel de guerre allemand : armes, munitions, aéroplanes. Parmi les passagers, se trouvaient des spécialistes allemands pour l'aviation et pour les sous-marins.

Il a en outre été créé à Berlin, à l'instigation d'Enver pacha, un *Comité de Secours Allemand pour la Turquie*

Combattante (Deutsches Hilfswerk für die Kaempfende Türkei), qui a ouvert une souscription en faveur des nationalistes d'Angora. On trouve parmi les souscripteurs la maison Krupp et diverses organisations affiliées au groupe Stinnes.

§

Quant aux rapports étroits qui existent entre le kémalisme et le bolchévisme, ils sont tellement évidents que nul ne s'est avisé de les nier ; on a seulement cherché parfois à les excuser ou à les expliquer. Afin qu'aucun doute ne subsiste et que chacun ait les faits et les dates présents à la mémoire, je reproduirai ici le tableau significatif que j'ai publié dans l'*Echo National* du 20 avril 1922 et qui ne concerne que des événements antérieurs à la signature du Traité de Sèvres :

Juillet 1919. — Congrès de Moscou réunissant des représentants des bolcheviks et des principales organisations musulmanes. La décision est prise de propager les doctrines communistes dans l'Islam.

7 août 1919. — Congrès nationaliste turc à Erzeroum. La décision est prise de collaborer avec les bolcheviks et de participer avec eux à la fondation d'une *Ligue pour la libération de l'Islam*.

Août 1919. — Congrès de Kazan, où la solidarité de l'Islam et du bolchevisme est proclamée.

Fin août 1919. — Création à Moscou de la *Ligue pour la libération de l'Islam*. Le Comité central directeur siège à Moscou. La ligue englobe les nationalistes turcs, persans, afghans, hindous, égyptiens, caucasiens, et les musulmans russes.

Deux sous-comités sont constitués : l'un turc pour l'Asie, en Anatolie, chez Moustapha Kemal, les soviets y sont représentés par Aghapar Mahmoudoff ; l'autre pour l'Europe et l'Afrique a son siège à *Berlin*.

Septembre 1919. — Une mission hindoue est reçue à Samara. Congrès nationaliste turc à Sivas ; y sont représentés les gouvernements bolcheviks de Moscou et de l'Azerbaïjan et des délégués persans.

Octobre 1919. — Signature du traité d'alliance entre l'Azerbaïian et les nationalistes turcs.

Fin octobre 1919. — Lénine reçoit officiellement à Moscou une mission afghane et les délégués des soviets de Tachkent.

Trotzky crée une Académie militaire musulmane à Kazan.

Fin décembre 1919. — A Moscou, dans un discours adressé aux communistes musulmans, Lénine annonce qu'il accommodera le communisme à l'Islam et que l'Occident ne reconnaîtra le bolchevisme que quand ce dernier aura vaincu en Orient.

Le gouvernement de Moustapha Kemal lance un appel à la population et à l'armée nationalistes turques, il y proclame la communauté des intérêts entre les kémalistes et les bolcheviks. Azimy Bey, aide de camp de Moustapha Kemal, part en mission pour Moscou. Le gouvernement bolchevik envoie des officiers musulmans de l'armée rouge à Kemal.

Janvier 1920. — Grande conférence musulmane à *Berlin* sous la présidence de Talaat pacha ; des délégués de la ligue turco-bolchevique *Pour la libération de l'Islam* y assistent.

Février 1920. — Conférence de la 3e Internationale à Tachkent sous la présidence d'un communiste turc.

Moustapha Kemal n'a jamais cherché à faire mystère des liens étroits qui le rattachaient à la Russie de Lénine et à l'Allemagne ; dans une proclamation adressée à ses troupes il déclare, sans rien déguiser :

> Le bolchevisme, cette puissance digne de respect, nous a tendu une main secourable, et l'Allemagne, qui n'a jamais été vaincue, est toujours prête à nous secourir. Les bolchévistes, qui se sont liés à nous par la signature d'un traité, ont conclu une alliance semblable avec l'Allemagne.

Ce n'est que plusieurs mois après, durant la Conférence de Gênes, lors de la signature du traité de Rapallo, que l'Europe a pu vérifier officiellement la justesse de l'assertion de Moustapha Kemal, touchant l'existence d'un traité germano-bolcheviste. Désormais la triple alliance de l' « Empire-République » allemand, de la République des Soviets et du gouvernement d'Angora entre dans l'ordre des faits avérés. Lénine était peut-être prophète lorsqu'il

annonçait à la fin du mois de décembre 1919 que l'Occident ne reconnaîtrait le bolchevisme que quand ce dernier aurait vaincu en Orient.

Les événements actuels conduisent à penser que nous approchons de ce moment fatidique.

§

Comme nous l'avons vu, les Alliés étaient en possession, en 1920, pour ce qui touche à la question d'Orient, d'une doctrine issue de la logique de l'histoire et des expériences de la guerre. Cette doctrine trouve son expression définitive dans le traité de Sèvres ; elle est l'émanation de certains principes de justice et d'humanité dont les Alliés s'étaient prévalus dans la croisade contre les Empires centraux et leurs satellites ottomans et bulgares.

Le 11 mars 1920, avant que le traité de Sèvres ne fut signé, mais alors qu'on en connaissait déjà les grandes lignes, lord Curzon fut amené à donner quelques explications à la Chambre des Lords :

Il nous faut, dit-il, remplir nos engagements, faire exécuter l'armistice, et après cela faire exécuter le traité de paix. Nous avons en outre une tâche beaucoup plus ardue : celle de reconstituer un avenir à ces régions dévastées et à ces populations persécutées. Comme personne ne s'imagine que la paix que nous avons conclue va établir le calme dans l'Asie, loin de là, je ne puis même pas prédire que dans six mois la situation ne sera pas pire qu'elle ne l'est à l'heure actuelle.

Ce qui revient à dire qu'il ne suffisait point de faire la paix sur le papier, mais qu'il faudrait encore de longs, de rudes et tenaces efforts pour l'imposer en réalité. Le mouvement kémaliste, encouragé sourdement par les Allemands, ouvertement par la Russie, était une insurrection à main armée tendant à ruiner l'édifice de paix si laborieusement construit par les Alliés. On sait d'autre part comment les Allemands pratiquent le sabotage sournois du Traité de Versailles.

Il eût fallu sans hésiter recourir à l'emploi de la force ; mais après cinquante mois de la plus sanglante des guerres on était las. On tergiversa, la situation s'aggrava. Dès le mois de mai 1920, M. Poincaré pouvait écrire :

Par suite d'une série de circonstances qu'il serait trop long de rappeler aujourd'hui, mais sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir, notre situation s'est complètement gâtée à Constantinople et en Asie-Mineure. *Dans un pays où rien ne compte que le prestige de la force*, nous avons peu à peu compromis notre autorité par nos hésitations et par la mobilité de notre politique (1).

Les événements en Orient se dessinaient de plus en plus menaçants ; pour parer aux dangers les plus pressants on dut avoir recours à l'armée grecque. M. Poincaré résume ainsi la situation au 1er août 1920 :

Le Sultan s'est résigné à signer le traité de Sèvres ; les troupes nationalistes qui avançaient en Anatolie, vers les rives du Bosphore, ont été tenues en respect par l'armée grecque, qui est venue, d'autre part, occuper Andrinople. Les Alliés vont avoir le temps de souffler ; qu'ils n'en profitent pas pour s'endormir. Si grand que soit le génie politique de M. Venizelos et si vaillantes que soient ses divisions, nous ne pouvons imposer à la Grèce la tâche écrasante de maintenir seule l'ordre en Thrace et en Asie-Mineure. Comme ce n'est pas, d'ailleurs, la signature du Sultan qui ramènera l'ordre en Arménie ou qui protégera la Perse contre la ruée bolchevique, il est probable que le traité avec la Turquie nous ménagera plus de surprises encore que celui de Versailles.

Au lieu de présenter aux rebelles turcs et à leurs complices un front uni et solide et une volonté ferme, au lieu d'agir avec énergie et décision, les Alliés laissaient mettre en question leur victoire, se perdaient en hésitations et en tergiversations, aggravées d'intrigues occultes et de rivalités mal dissimulées. Chacun se laisse aller aux impulsions de ses ambitions personnelles. Au premier rang se distin-

(1) Poincaré, *op. cit.*, t. I, p. 92.

guent les Italiens, qui s'efforcent de ruiner dans l'ombre le traité qu'ils viennent de signer en rechignant. D'autre part la francophobie mal dissimulée et les intrigues de certains agents anglais finissent par susciter un mouvement d'anglophobie dans les milieux français.

Dans son discours à la Chambre des Députés, aussi modéré dans la forme que ferme au fond, M. André Fribourg dénonçait les dangers de cette situation le 25 juin 1920. Il y citait une dépêche du général Franchet d'Espérey télégraphiant :

> Il est essentiel, si l'on veut éviter, au moment du règlement avec la Turquie, de très sérieuses difficultés, de mettre les Anglais en demeure de faire exécuter les conditions de l'armistice en Asie en empêchant le recrutement de l'armée nationaliste et en assurant le désarmement du pays.

Il continuait en ces termes :

> Nos amis Anglais sont les premiers, du côté d'Ismid, à s'apercevoir aujourd'hui qu'une certaine négligence peut avoir des conséquences fâcheuses et les Grecs qui sont entraînés dans cette aventure s'en apercevront aussi, et nous-mêmes, malheureusement, nous avons eu l'occasion de nous en rendre compte...

pour terminer par ces mots :

> un fait domine tout : la nécessité de maintenir l'alliance franco-anglaise pour la paix du monde.

Les sages conseils ne sont malheureusement pas écoutés, et plus le temps passait, plus la situation devenait inextricable, lorsque survint un événement qui va jouer, dans les affaires d'Orient, un rôle capital.

§

Le 14 novembre 1920, des élections générales ont lieu en Grèce et, contrairement à toute attente, M. Venizelos et son parti en sortent complètement battus. Le roi Constantin qui avait été exilé par les Alliés rentre en triomphateur dans ses états. Le peuple grec et ses politiciens, mal informés des difficultés de la situation internationale et de la psycho-

logie des Alliés, commirent alors une faute irréparable.

Le vote du peuple grec, rappelant son roi et chassant son plus illustre diplomate, fut interprété à l'étranger comme un désaveu général de la politique du grand ministre qui venait de remporter des succès éclatants. On cria à l'ingratitude et à la germanophilie.

En présence des difficultés inextricables au milieu desquelles on se débattait en Orient, faute d'entente et d'unité, en présence de l'impuissance où l'on se trouvait d'imposer aux Turcs en révolte la paix du vainqueur, on fut conduit à l'idée de négocier avec eux une paix au rabais. On allait entrer dans la voie des concessions et des marchandages, et le Turc de plus en plus intransigeant mettait sa paix au plus haut prix. Pour l'amadouer il fallait lui consentir des sacrifices très importants, il fallait offrir au Dieu insatiable des Ottomans des victimes propitiatoires. Par leurs malheureuses élections de novembre les Grecs se désignaient au rôle peu enviable de bouc émissaire.

Dès lors, à la politique de revanche du bloc germano-bolchévico-kémaliste trois politiques s'opposent et s'affrontent en Orient.

Une politique de la France, nettement pacifique : politique négative, politique de renoncement d'une nation lasse de verser partout le sang de ses soldats, contrainte aux économies et désireuse surtout de ménager ses forces pour faire face, sur ses frontières insuffisamment défendues par une paix précaire, à un ennemi vindicatif et mal désarmé.

Une politique italienne, faite de complicité secrète avec l'ennemi d'hier et visant par des voies obliques à la révision du traité de Sèvres. La politique italienne est du moins nette dans ses desseins, elle tend à l'abaissement de la Grèce, rivale possible d'après-demain, au rétablissement du Turc en Europe, pour affaiblir et diviser les Balkans dont la jeune puissance l'inquiète. Elle tend enfin à s'assurer au détriment du Royaume Hellénique des bases navales solides dans les îles grecques de Rhodes et du Dodécanèse.

Reste la politique britannique, qui poursuit l'exécution du traité de Sèvres, mais à son exclusif bénéfice, en s'efforçant d'évincer ses alliés devenus des rivaux. Profitant de l'état d'isolement où se trouvait la Grèce, consécutivement au retour du roi Constantin, les Anglais, comme on l'a dit, se sont battus en Asie-Mineure jusqu'au dernier Grec. Lorsqu'on connaîtra dans le détail l'histoire des relations des gouvernements de Londres et d'Athènes durant la période qui va des élections de novembre à la grande retraite d'Asie-Mineure, on demeurera stupéfait devant l'immensité de l'égoïsme britannique.

Il est indéniable que la triplice Berlin-Moscou-Angora a remporté de magnifiques succès dans sa politique orientale contre la triple et contradictoire politique des Alliés. Il est à craindre qu'un jour l'Europe n'en soit la triste et sanglante victime.

§

L'accord d'Angora marque une date importante dans l'histoire de la politique orientale des puissances occidentales victorieuses. Il signifie non seulement l'abandon par la France de la Cilicie, — c'est-à-dire du pays le plus riche peut-être de la Méditerranée, — mais l'abandon de cette doctrine de paix que j'ai tenté de définir au début de cette étude. On a voulu soutenir que cet accord, par où la France donne satisfaction à certaines revendications des rebelles kémalistes, scellait une victoire française. Bien que l'accord ait été effectivement conclu après les combats victorieux d'Aïn-Tab, cette audacieuse affirmation ne soutient pas un instant l'examen impartial. Cet accord correspondait sans doute à des nécessités, mais à de rudes nécessités, qui n'ont été satisfaites qu'au prix de pénibles abandons. Pertes matérielles et pertes morales, pertes de richesses et pertes de territoires, pertes d'influence et pertes de prestige, tel est le véridique bilan de cet arrangement sans gloire.

Le 27 mars 1920, M. Briand se félicitait devant la Chambre

des Députés d'avoir conclu les accords de 1916 touchant l'Asie-Mineure :

Il faut pourtant, s'écriait-il, qu'on se décide à avoir une politique en Asie-Mineure, particulièrement en Syrie et en Cilicie. Si la France n'y va pas, qui donc y sera ?... Lorsque les Turcs y étaient, les populations qui gémissaient sous leur joug suppliaient qu'on les en débarrassât... Par quoi les accords de 1916 ont-ils été inspirés ? D'abord par le souci des grands intérêts traditionnels et séculaires de la France, par la préoccupation légitime de lui garder, dans la Méditerranée, la large part d'influence qu'elle a droit d'y avoir, mais aussi parce que les délégués les plus autorisés de ces populations de l'Orient — et c'était à l'honneur de mon pays qu'il en fut ainsi — venaient supplier celui qui avait alors la responsabilité de diriger le gouvernement de la France de ne pas les abandonner, de jouer en Asie-Mineure le rôle séculaire de protectrice et de libératrice qui a mérité à notre patrie dans ces pays la grande autorité et la confiance absolue dont elle y jouit... En réclamant pour mon pays sa part d'influence et d'intérêts en Asie-Mineure, je n'étais mû par aucun sentiment d'impérialisme. Il a toujours été éloigné de nos préoccupations. Nous y allions appelés par ces peuples, sollicités par eux, dans leur intérêt au moins autant que dans le nôtre. Nous agissions en conformité avec les grands principes qui ont dominé cette guerre. — Si nous ne nous étions pas sentis d'accord avec les populations, nous n'aurions rien fait pour nous imposer à elles. Tous ceux qui sont allés dans ces régions savent comment y résonne le nom de la France. — Or il se trouve par surcroît que la Cilicie est un pays d'une grande richesse. Si nous n'y sommes pas demain, je pose cette question : Qui y sera ? Et nous une fois partis sous l'influence de fausses considérations de sentiment, quand nous y verrons d'autres installés à notre place, c'est alors que nous reconnaîtrons notre erreur et que nous déplorerons les conséquences d'une faute désormais irréparable. — Nous saurons alors ce que nous aurons perdu, et nous le regretterons amèrement. Trop tard.

A la séance du 25 juin 1920, M. Briand revenait encore sur cette question.

En ce qui concerne la Cilicie, qui est d'importance capitale pour nous et notre avenir dans la Méditerranée, les accords de 1916 nous donnaient des positions magnifiques. Allons-nous les abandonner alors que nous voyons l'Angleterre, aux prises cependant avecdes difficultés formidables, poursuivre sa politique en Orient et faire face partout ?...

Ah ! quant la sécurité reviendra — car elle reviendra — vous verrez ce que d'autres auront fait de la Cilicie, de la Syrie, dela Palestine ! — Vous jetterez alors un regard de regret sur les abandons consentis sous l'influence des circonstances... C'est pour nous une question d'honneur et d'humanité. Vous dites : « Partez ». Si vous étiez au Gouvernement au nom de vos principes, je vous mettrais au défi de partir ! Partir demain ! Abandonner des centaines de milliers d'hommes,de femmes et d'enfants à la tuerie, parce que le drapeau français aura manqué ! La France n'en n'a pas le droit.

Un an après M. Briand ratifiait l'accord d'Angora et usait de son éloquence — qui est grande — pour défendre tout ce qu'il avait lui-même si justement et si sévèrement condamné. Mais les jugements qu'il avait portés, avant la lettre, sur ce qui devait être son œuvre, demeurent pour elle un verdict de condamnation, en admettant même l'admission de circonstances atténuantes.

Pour justifier, en dépit de tout, l'accord onéreux d'Angora, on a mis en avant un argument qui consiste dans l'affirmation que cet accord assure la tranquillité parmi les possessions islamiques de la France. Cet argument ne résiste guère à l'analyse, il est de plus injurieux à l'égard des sujets musulmans de la France dont le loyalisme ne s'est pas démenti une seconde aux heures les plus sombres de la plus sanglante des guerres.

Dès novembre 1914, à l'instigation des Allemands, le Sultan, chef spirituel des musulmans, proclamait la guerre sainte contre les Alliés. Le résultat fut absolument nul; ni parmi les musulmans français, ni parmi les musulmans russes, ni parmi les musulmans anglais il n'y eut la moindre

défection. Toutes les tentatives d'agitation panislamique échouèrent lamentablement : la guerre sainte fit faillite.

Les Alliés pouvaient impunément employer des troupes musulmanes contre la Turquie. Bien mieux, lorsque après l'armistice les rebelles turcs commencèrent à s'agiter aux frontières de Cilicie, on vit des musulmans non-turcs de cette région s'engager volontairement dans les rangs de l'armée française d'occupation. Finalement ils ont dû fuir leur pays pour échapper aux représailles kémalistes.

Avant l'accord d'Angora le panislamisme n'était qu'un mot ; depuis cet accord, qui a rendu aux Turcs leur prestige perdu, il n'en est plus exactement de même. Les événements de Tunisie au printemps 1922 en apportent la preuve.

Comme le rapporte M. Maurice Pernot qui connaît parfaitement les choses d'Orient, un ami de Moustapha Kemal, grand patriote turc et bon musulman, lui fit un jour cet aveu, qui mérite d'être longuement médité :

> Le panislamisme, par lui-même, est impuissant : il n'est pas armé, il n'a pas même un canif. Il ne devient dangereux que s'il est organisé, équipé, mené par le bolchévisme.

L'accord d'Angora, comme on l'a dit, n'est point autre chose que la première grande victoire diplomatique des Soviets, remportée sur les Alliés.

§

La signature de l'accord d'Angora souleva en Angleterre des tempêtes de protestations, et cependant on peut affirmer que cet accord est pour une large part le résultat de la politique générale de la Grande-Bretagne depuis la signature du traité de Versailles.

En empêchant la France de prendre à l'égard de l'Allemagne les sécurités indispensables, en usant à l'égard du Reich d'une politique de volontaire faiblesse et de constante indulgence, en entravant toutes les mesures de coercition envers un gouvernement systématiquement défaillant, en préconi-

sant au sujet des réparations, indispensables à la France ravagée, une politique d'atermoiement, de moratoire et de réduction, le gouvernement de M. Lloyd George a soulevé contre lui l'immense majorité de l'opinion française.

Incertaine et inquiète sur sa frontière du Rhin, la France se voit obligée de ménager et de réserver ses forces; impayée, elle se trouve dans la nécessité d'économiser ses deniers. Sa politique orientale va forcément s'en trouver influencée, et nul ne peut affirmer que M. Lloyd George n'escomptait pas un peu ce résultat de sa politique ambiguë, sans songer que les événements pourraient tourner à la confusion de ses petites habiletés. En Orient même, la politique anglaise est trouble; on ménage et l'on menace tour à tour les uns et les autres. Aux prises en Cilicie avec les rebelles turcs, les troupes françaises sont harcelées par les Arabes de l'émir Feyçal, protégé de l'Angleterre. De même à l'égard des Grecs, qu'on pousse à combattre en Asie-Mineure, tandis qu'on convoque à Londres les représentants des nationalistes turcs pour parlementer avec eux. Car, il ne faut point l'oublier, l'accord d'Angora est sorti directement des conversations qu'eurent à Londres, sur l'initiative de M. Lloyd George, les délégués de la France et ceux de Moustapha Kemal.

La situation actuellement déplorable des Alliés en Orient est due à cette politique de mésentente dont M. Lloyd George s'était fait le champion et dont l'Italie s'efforçait doucement de profiter dans l'ombre en encourageant les ambitions des Turcs et en leur fournissant des armes.

Un fait demeure indéniable, c'est que les exigences et l'insolence des Turcs ont crû en raison directe des faiblesses et des divisions qui se manifestaient parmi les Alliés. Des rivalités mesquines et malsaines ont trop fait perdre de vue aux grands pays d'Occident qu'ils devaient être, dans le Levant méditerranéen, aussi, les défenseurs résolus d'une paix chèrement achetée et les constructeurs d'un ordre nouveau. Au lieu de cela on en est revenu aux vieux errements et à

cette politique de l'homme malade, dont le mal contagieux vient périodiquement infecter l'Europe.

§

L'accès de turcomanie, qui sévit actuellement dans une grande partie de l'opinion publique m'est un objet de stupéfaction sans cesse renouvelée.

On a pu se réjouir de la retraite des armées grecques d'Asie-Mineure, qui étaient débarquées en Anatolie sur la demande expresse des Alliés, on a pu fêter comme une victoire l'entrée à Smyrne des alliés de Moscou et des complices de Berlin. Quelle étrange aberration!

Certains ont même, sans générosité, accablé de sarcasmes cette armée qui, ployant sous le faix d'une tâche trop lourde et mal soutenue, a dû battre en retraite; certains ont ri de ces troupes qui, mal équipées, mal nourries, dont certains éléments étaient mobilisés depuis près de dix ans, ont finalement refusé de combattre pour défendre des territoires qu'une décision unanime des grands Alliés venait d'attribuer irrévocablement aux Turcs.

Que le gouvernement du roi Constantin ait commis de lourdes fautes et qu'il ait des comptes à rendre au peuple grec, cela ne semble pas douteux; mais cela ne justifie nullement l'amour irraisonné qu'on porte soudain aux Turcs. Si les Grecs ont combattu dans la grande guerre, c'est aux côtés des Alliés, et ils se sont bien battus (1), tandis que les Turcs n'ont cessé d'être les fidèles et dignes compagnons d'armes des Allemands.

Si l'état-major kémaliste est entre les mains d'une pléïade d'officiers allemands, il n'y a cessé d'avoir, il y a encore aujourd'hui, une mission militaire française auprès du gouvernement hellénique,

Il n'est pas douteux que le peuple grec n'ait commis une

(1) Sur l'attitude brillante de l'armée grecque durant la guerre, cf. Paillarès *op. cit.* p. 242 et suiv., qui cite l'opinion du général d'Anselme, une lettre du général anglais Milne au général grec Danglis et une lettre du général Franchet d'Espérey à M. Vénizélos.

erreur irréparable, au point de vue de ses grands intérêts nationaux, le jour où il a rappelé un roi que les Alliés considéraient comme un ennemi, et confié le pouvoir à des hommes qu'on tenait en suspicion. Mais, comme l'a indiqué avec sa netteté accoutumée M. Poincaré dans sa chronique du 15 décembre 1920 :

Le roi est quelque chose, mais il n'est pas tout. *Que sera demain la politique extérieure de la Grèce ? là est toute la question.* Ce n'est pas contre un homme, fût-ce contre une tête couronnée, que nous avons à nous tenir en garde, c'est contre le virus germanique qui s'est de nouveau insinué en Grèce et qui menace de contaminer l'Orient.

Or, il est permis d'affirmer aujourd'hui que, depuis les élections de novembre 1920, le gouvernement hellénique n'a nullement tenté de modifier la politique extérieure de M. Vénizélos, mais s'est tout simplement efforcé de la continuer, malheureusement pour la Grèce, sans succès. Aucune germanophilie, aucune collusion avec l'Allemagne ne peut lui être reprochée. Toutes les sympathies, non point seulement platoniques mais agissantes, des Allemands ont été pour les Turcs de Moustapha Kemal. La méconnaissance où l'on était à l'étranger des conditions réelles de la situation intérieure de la Grèce ont incité à donner aux élections de novembre un sens et une portée internationale qu'elles ne comportaient pas. Les observations et les constatations que j'ai pu faire personnellement durant l'hiver que j'ai passé en Grèce (1921-1922) m'inclinent à me ranger à l'opinion qu'exprimait récemment l'excellent publiciste qu'est M. Edouard Helsey :

Il faudrait se faire une étrange idée de ce qu'est, sous toutes les latitudes, le système électoral pour s'imaginer que le vote populaire va savamment peser dans une juste balance les grands intérêts nationaux. Ce n'est pas par ces raisons que les électeurs se déterminent. Le batelier du port, le petit changeur du coin, le marchand d'olives, le berger ont d'autres soucis devant les urnes. En votant contre Vénizélos, en 1920, ils n'avaient nullement l'in-

tention, comme nous avons eu tendance à le croire, de déclarer leur amour pour l'Allemagne. Ils protestaient, à leur façon, contre une mobilisation interminable, contre les impôts, contre le prix du pain. Et puis ils suivaient docilement des chefs familiers (1).

Les malheurs présents de la Grèce sont dus non seulement aux hasards d'un scrutin maladroit, aux fautes et aux erreurs de ses hommes d'Etat et de ses généraux, mais encore et surtout aux divergences profondes qui ruinent la politique orientale des Alliés.

La Grèce, vaincue et diminuée, est aujourd'hui le symbole sanglant d'une défaite plus profonde et plus grave, celle des Puissances occidentales qui se voient contraintes de laisser pratiquer une brèche dans l'édifice fragile de leur Paix, par où s'efforcera de passer la revanche à laquelle rêvent les vaincus.

§

La conférence de Gênes — et c'est là son plus beau fleuron — vit se sceller, officiellement, sous l'œil attendri de M. Lloyd George, le pacte d'alliance germano-bolchévique, qui existait en fait depuis la prise de pouvoir des bolchévistes en Russie. J'écrivis à ce moment un article pour démontrer que les nationalistes turcs étaient nécessairement en tiers dans cette alliance (2). Je ne reviendrai pas sur cette démonstration. Il me suffira de citer ici un extrait de l'article paru en date du 1er juillet 1922 dans le journal d'Angora *Yeni Gun*, sous la signature de Younous Nadi bey, président de la Commission des Affaires Etrangères de la Grande Assemblée :

> La situation en Europe est menaçante. La paix générale est de nouveau en danger. Ce ne sont pas les Turcs qui seront fâchés que le feu se propage une fois plus dans toute l'Europe.
>
> Aussi j'espère qu'en vue de cette éventualité, nos dirigeants ne négligeront pas de marquer définitivement la place de la Turquie dans l'alliance germano-russe. *Je suis même certain que c'est déjà fait.*

(1) Correspondance d'Athènes parue dans *Le Journal* du 21 octobre 1922.
(2) Cf. *l'Echo National*, 20 avril 1922.

Tandis que les Alliés divisés cèdent et tergiversent, les Kémalistes, qui sont comme l'aile marchante de la grande armée de la revanche, remplissent point par point leur programme. Qu'on lise plutôt :

En temps utile nous parlerons avec les Alliés. Pour le moment il nous faut terminer notre guerre avec la Grèce qui ne connaîtra de terme qu'avec l'évacuation complète de l'Asie-Mineure et la restitution de la Thrace dans ses frontières de 1914. Mais ce n'est pas tout. Nous devons aussi demander en vertu de quel droit la Grèce pourrait rester en Thrace Occidentale, à Drama, à Sérès et à Salonique. La Grèce doit mettre fin à toutes ces occupations illégales et payer les dommage qu'elle nous a infligés. Après nous causerons avec les Puissances.

Après six mois, ce fier et insolent programme, qui paraissait dans le *Yeni Gun* du 4 avril dernier, semble bien près d'être réalisé, puisque les Alliés battent en retraite et renoncent à imposer leur volonté, telle qu'elle se trouve exprimée dans le traité de Sèvres.

La presse allemande suit avec passion les événements d'Orient et s'enthousiasme pour les succès des Turcs; elle en tire des leçons et des exemples et considère la révision du traité de Sèvres comme un premier pas vers la révision de l'ensemble des traités de paix et tout particulièrement vers la révision du traité de Versailles. Il est dès maintenant possible d'apercevoir l'immense répercussion que peut avoir une politique de faiblesse et d'abdication en Orient.

Pour s'en faire une idée nette il est utile de parcourir un instant cette presse allemande où se font jour de si redoutables espoirs (1):

Parlant des conditions de paix qui seraient imposées dans l'éventualité d'une paix générale en Orient, un journal français du soir s'exprimeen ces termes: « Personne ne peut exiger des Turcs de renoncer à leur armée tant que les Alliés ne sont pas en état de limiter et de contrôler les armements des Soviets. » Que le

(1) Cf. Omer Kiazim, *Berlin et Angora*, passim.

journal français nous permette quelques remarques. Les soviets sont les alliés les plus fidèles des Turcs dans la guerre contre les armées de Constantin. D'autre part, la Turquie aurait d'autant moins à craindre une menace de la part de Moscou qu'elle n'aurait pas d'armée. Enfin nous sommes à même de poser la question suivante : Pourquoi la France n'intervient-elle pas pour le maintien du service obligatoire en Allemagne, ou pour que l'Allemagne garde une armée suffisante pour sa défense, étant donné que l'Allemagne est beaucoup plus sérieusement menacée par la Russie soviétique et d'autres Etats orientaux que le Gouvernement d'Angora ? (*Berliner Boersen Zeitung*, 26 février 1922.)

La discussion qui va s'ouvrir entre les ministres alliés sur le problème d'Orient est encore pour nous d'un intérêt capital pour cette raison : dans cette conférence, le sort du Traité de Sèvres sera décidé. Tout laisse à prévoir que ce Traité va être revisé. Ce sera un bon précédent et un bon exemple à suivre. Les Alliés, obligés de refaire le Traité de Sèvres, arriveront à concevoir un jour que le Traité de Versailles, tout comme celui de Sèvres, est inexécutable. Demain on ne pourra plus invoquer le principe de « l'inviolabilité des Traités ». Ce qui est bon pour l'un ne peut pas être mauvais pour l'autre.

Suivons donc avec beaucoup d'attention ce qui va se passer dans quelques jours à Paris. C'est une partie de l'avenir allemand qui s'y décidera. (*Der Tag*, 10 mars 1922.)

Les lecteurs allemands se laisseront certainement gagner par un sentiment d'envie à l'égard de la Turquie quand, dans les communiqués officiels au sujet de la Conférence d'Orient, ils liront le souci que l'on a eu de ménager les droits de la Turquie, voire même de parler de son « indépendance financière ». La Turquie n'a pas accepté les conditions dictées. Elle n'a pas déposé les armes et la conséquence en est que les Conférences orientales des Etats victorieux parlent à la Turquie sur un ton beaucoup plus doux qu'ont cru devoir le faire à l'égard de l'Allemagne toutes les conférences des Etats vainqueurs. (*Taegliche Rundschau*, 27 mars 1922.)

La signification politique et historique de ce succès turc ne doit pas être sous-estimée. Il met fin à la thèse de l'intangibilité des Traités de paix. Si le Traité de Sèvres est modifié, pourquoi

les Traités de Versailles, de Saint-Germain et de Trianon, qui sont tout aussi insupportables aux puissances centrales que le Traité de Sèvres l'était à la Turquie, devraient-ils rester éternellement intangibles comme le veulent les Français ! (*Nürenberger Zeitung*, 28 mars 1922.)

Comment les Turcs sont-ils arrivés à inspirer même aux Anglais, qui, avec les Grecs, sont leurs plus grands ennemis, l'idée de la nécessité impérieuse d'une modification du traité de Sèvres? La réponse à cette question est bien simple : c'est parce qu'ils n'ont pas adopté une politique de soumission, une politique de manque de volonté, mais, par une action très énergique et prête à tous les sacrifices, ils ont prouvé l'impossibilité d'appliquer le traité. (*Deutsche Tageszeitung*, 28 mars 1922.)

Indépendamment de ce qu'Angora peut encore décider, il faut pour le moment simplement retenir le fait de la revision du traité. (*Berliner Tageblatt*, 31 mars 1922.)

Ce qui est à retenir est que le traité des vainqueurs de Sèvres est déchiré, et que, par cela, on a porté la main sur le système des traités de paix considérés comme inébranlables. (*Deutsche Allgemeine Zeitung*, 2 avril 1922.)

L'exemple des Kémalistes a une influence considérable en Allemagne, où il y a encore beaucoup de gens qui courent après les chimères politiques. Ces gens regardent avec des yeux luisants vers Angora, ils souhaitent le succès aux braves combattants et veulent que l'Allemagne engage une lutte semblable contre le Traité de Versailles. Pour ces gens-là, Kémal est le type de « l'homme fort ».

....

La sainteté des traités de M. Clemenceau, qui a été vigoureusement proclamée il y a quelques jours, par M. Poincaré, est à deux faces. L'on vient d'ôter son auréole à l'un d'entre eux, c'est enfin un commencement. (*Kœlnische Volkszeitung*, 7 avril 1922.)

La grande guerre a eu la conséquence, inattendue, de secouer et d'éveiller les peuples de l'Islam. Ils ont accueilli avec joie la résistance héroïque de la Turquie d'Anatolie et l'ont secondée. Ils se sont aperçus qu'ils nourrissaient à l'égard des pays et des peuples d'Europe jusque-là trop d'estime et trop d'admiration, et ils ont

compris qu'ils formaient par eux-mêmes une force importante, capable de jouer, dans l'avenir, un rôle décisif. (*Kœlnische Zeitung*, 19 mai 1922.)

Les 260 millions de musulmans du monde entier, écrit Liman von Sanders, dont la puissance a son siège à Angora, ont à dire un mot décisif dans le règlement définitif des différentes questions en Asie et en Afrique. (Maréchal Liman von Sanders, *Dresdener Neueste Nachrichten*, 12 juin 1922.).

Ceux qui sont venus au pouvoir en Allemagne, pour s'y tenir mieux, ont adopté la folle politique de l'exécution totale du traité de Versailles, considérée comme un point d'honneur! Les résultats de cette politique, stupide autant que fausse, sont visibles aujourd'hui. Le Traité de Versailles existe toujours pour nous dans toute sa rigueur. Le Traité de Sèvres est inexistant pour la Turquie. Nous implorons de nos adversaires des modifications. Les Turcs déchirent le Traité de Sèvres et posent leurs conditions de paix.

La comparaison des deux situations est édifiante. (*Der Tag*, 15 juin 1922.)

§

Les délégués des grandes Puissances qui se consacrent actuellement, dans la Conférence qui vient de s'ouvrir, à la tâche formidable de remettre un peu d'ordre en Orient et d'y ramener le calme ne doivent pas perdre de vue un instant les répercussions que peuvent avoir les décisions auxquelles ils s'arrêteront. Les vaincus d'hier sont aux aguets et comptent bien marquer un avantage et tirer un bénéfice du fait que leurs vainqueurs s'engagent dans la voie dangereuse des concessions et des révisions.

C'est la doctrine de paix des Alliés tout entière qui va être mise à l'épreuve, ce sont leurs buts de guerre, ce sont les principes de justice qu'ils ont énoncés, c'est l'idéal même au nom duquel ils ont si longuement et si durement combattu qui vont être mis en question.

Qu'on prenne bien garde à ce qui pourra se passer, pour employer la saisissante expression de M. Poincaré, « dans

cet Orient, par où l'Allemagne, fidèle à ses vieux desseins, essaie de prendre l'Europe à revers » (1).

Qu'on ne perde pas de vue un instant que le kémalisme n'est qu'un instrument entre les mains du bolchévisme et du pangermanisme, et comme l'avant-garde des armées de la revanche.

Qu'on n'oublie jamais non plus que dans cet Orient, mystérieux et cruel, la force seule est révérée, la force seule est respectée ; et c'est pourquoi, en dépit de toutes les fautes qu'ils ont pu commettre, les Anglais ont eu raison en faisant fièrement face à Chanak.

Quant aux conditions générales de la paix, M. Poincaré en a indiqué lui-même les grandes lignes dans sa chronique du 15 décembre 1920 :

Le peuple turc s'est laissé entraîner contre nous par l'Allemagne ; il est vaincu ; qu'il paie sa défaite, rien de plus juste ; que nous prenions des précautions sévères pour nous garantir contre un retour offensif ; que nous ne tolérions plus de troupes turques en Europe ; que nous neutralisions la partie de la Thrace laissée à l'Empire ottoman ; que l'Angleterre, l'Italie et nous, nous nous établissions fortement sur les Détroits pour en assurer la liberté, rien de plus légitime.

Il faut ajouter à cela les clauses indispensables pour assurer un minimum de sécurité aux minorités (2), qui ne seront pas protégées tant que régnera la loi musulmane exclusive du Chéri qu'invoquent ironiquement les nationalistes d'Angora comme un gage de protection.

Il serait bon aussi que le fait de s'être mis en rébellion

(1) Poincaré, *op. cit.*, II, p. 159.

(2) J'eusse voulu parler ici de la question arménienne, je ne le puis faute de place. Le peuple arménien, éternel crucifié, dont toute l'histoire est celle d'un interminable martyre, ne joue du reste pas de rôle actif dans la phase actuelle du problème oriental. Il ne peut que se dresser comme le spectre de Banco devant la conscience des Alliés et des Américains. Ceci m'eût amené à parler de la large part de responsabilité qui incombe aux Etats-Unis qui dispensent beaucoup de bonnes paroles aux Chrétiens d'Orient, mais qui, en dehors de quelques petits gestes charitables, se contentent, malgré qu'ils soient la puissance la plus forte et la plus riche du monde, de jouer le rôle peu reluisant de Ponce-Pilate.

ouverte contre l'armistice de Moudros et contre le traité de de Sèvres ne leur soit pas compté comme devant entraîner nécessairement des circonstances atténuantes.

Si la France et la Grande-Bretagne, réglant entre elles leurs divergences, ne se présentent pas à la Conférence fortement unies et résolues à faire prévaloir leur commune volonté, ce ne sont pas seulement les Turcs, ce sont tous les vaincus et tous les révoltés qui relèveront la tête avec arrogance.

La question d'Orient est aujourd'hui la pierre de touche de la paix du monde.

GEORGES BATAULT

L'ILE DE ROBINSON

—

Depuis 1719, date de la publication de *Robinson Crusoé*, les critiques anglais ont fait de nombreuses tentatives pour identifier l'île immortalisée par le génie de Daniel De Foe.

Selon les uns, c'est sur l'île de Juan Fernandez, perdue dans le Pacifique au large de la côte chilienne, que Robinson fut jeté par la tempête. Mais cette hypothèse témoigne d'une ignorance complète du roman : Robinson s'embarque au Brésil pour aller en Afrique acheter des esclaves et c'est au cours de la traversée de l'Atlantique qu'il fait naufrage. Certes, il y eut un homme qui vécut seul plus de quatre ans sur l'île de Juan Fernandez : mais c'est un personnage réel, le matelot écossais Alexandre Selkirk, dont les aventures fournirent probablement à De Foe l'idée de l'épisode principal de son récit.

D'autres critiques, avec plus de vraisemblance, ont adopté la petite île de Tobago, dans les Antilles. Ils prétendent que le rivage lointain, que par jour clair Robinson voyait s'étendre à l'horizon, est celui de l'île de La Trinité. Des géographes comme Vivien de Saint-Martin, dans son *Nouveau Dictionnaire de Géographie Universelle* (VI, 289), et Elisée Reclus, dans son livre *l'Amérique du Sud* (I, 72) se sont ralliés à cette théorie.

Dans le *Times* du 2 février 1901, le gouverneur de Tobago, fier à juste titre de l'honneur accordé à son île, énuméra les preuves qui devaient justifier, auprès des plus sceptiques, cette identification un peu hâtive : « Sur une plage de Tobago, annonça-t-il, je viens de relever l'empreinte du pied de Vendredi... Déjà, dans les collines, on a dé-

couvert la caverne de Robinson, et, en creusant le sol, on a retrouvé le squelette du vieux bouc, que le fameux solitaire y avait enterré .» — Ajoutons, pour être complet, que cette relique fut envoyée en 1893 à l'Exposition Universelle de Chicago, où elle fut admirée par les crédules visiteurs.

Il y a quelques années, deux critiques anglais, MM. A. Hyatt Verrill et Clifford Howard, résumèrent dans des articles de revue les principales hypothèses émises sur la situation géographique de l'île de Robinson, et, impressionnés par les preuves matérielles que nous venons de signaler, conclurent sans hésitation en faveur de Tobago (*Mercure de France*, 1er mai et 1er juin 1922).

Or le gouverneur de Tobago est, à notre avis, un aimable humoriste doublé d'un habile propagandiste : il s'y entend à merveille pour attirer dans son île les riches touristes américains. Car,— il n'est pas inutile de le répéter,— Robinson est sorti tout armé, le perroquet sur l'épaule et le parapluie à la main, du cerveau prolifique de Daniel De Foe ; pas plus que le fidèle Vendredi, il n'a jamais foulé les sentiers de ce monde. Comment ces êtres imaginaires ont-ils pu habiter dans une grotte, enterrer un bouc, et laisser sur une grève de si profondes empreintes de leurs pas vagabonds, qu'après plus de deux siècles le vent et la pluie n'ont pas réussi à les effacer complètement ?— C'est un mystère que nous renonçons à élucider.

Dans les profondeurs de l'Hadès l'ombre de Daniel De Foe doit considérer ces hypothèses avec une joie malicieuse. De son vivant, l'illustre écrivain avait souvent mystifié ses lecteurs, en les persuadant de l'authenticité de faux mémoires de sa fabrication. Mais il n'aurait jamais osé nourrir l'espoir insensé de parvenir à faire croire, à des critiques du vingtième siècle, que Robinson et Vendredi étaient des personnages réels.

Pour identifier avec certitude sur la carte du globe l'île où Robinson Crusoé passa 28 ans, 2 mois et 19 jours, il suffit de lire avec attention les deux premières parties du

roman. Le titre lui-même est significatif : *La Vie et les Aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé, natif d'York, matelot, qui vécut 28 ans tout seul dans une île inhabitée sur la côte d'Amérique, près de l'embouchure de la grande rivière Orénoque, ayant été jeté sur la rive par un naufrage, dans lequel tout le monde périt sauf lui-même ; avec un récit de la manière aussi étrange dont il fut à la fin délivré par des pirates.* — Mais en septembre 1659, date du naufrage, l'île de Tobago n'était pas inhabitée : des colons hollandais s'y étaient fixés vingt ans plus tôt. En outre, elle est située très loin de l'Orénoque.

On pourrait répondre à cela que De Foe était mal renseigné, et qu'il usait de son droit de romancier en prenant des libertés avec l'exactitude géographique. Mais il a joint aux premières éditions de la Seconde Partie une grande carte du globe, sur laquelle il a tracé les itinéraires suivis par son héros dans ses nombreux voyages ; un rapide examen de cette carte nous montrera que l'île fameuse est bien située à l'embouchure de l'Orénoque, très au sud des Antilles ; de gros caractères d'imprimerie la signalent même à l'attention des lecteurs. Il ne peut donc subsister le moindre doute : l'île se trouve près des côtes vénézuéliennes, là où les eaux du grand fleuve tropical commencent à se perdre dans l'Atlantique.

§

Quelles raisons puissantes ont déterminé De Foe à choisir ainsi l'emplacement de l'île de Robinson ? C'est ce que la genèse du roman nous expliquera.

Lorsqu'en octobre 1711, le matelot Selkirk, rapatrié par le capitaine Woodes-Rogers, eut débarqué à Bristol, il devint rapidement célèbre : l'histoire de son abandon sur l'île de Juan Fernandez, les péripéties de sa vie solitaire et la sauvagerie de ses manières, firent longtemps le sujet des conversations. Comme tous ses compatriotes, De Foe s'intéressa au rude marin écossais. Peut-être même, mû par son instinct très sûr de journaliste, songea-t-il à publier le récit

des « Aventures étranges et surprenantes » d'Alexandre Selkirk. Mais son temps était pris par des intrigues politiques, car il était à la solde du ministre Harley qui avait continuellement besoin de ses services. Sur ces entrefaites, le célèbre Richard Steele, qui dirigeait des journaux hostiles au gouvernement, se rendit à Bristol, interrogea Selkirk, et rédigea un résumé de cet interview qui parut dans le numéro 26 de l'*Englishman*. Comme le capitaine Woodes Rogers avait lui aussi raconté, dans la relation de ses voyages, l'extraordinaire aventure de Selkirk, De Foe ne pouvait pas, sous peine d'être accusé de plagiat, reprendre à son tour un récit que tout le monde avait déjà lu. Il y renonça donc, au moins pour le moment.

Mais en 1719, quand, devenu vieux, il n'eut plus pour vivre que les maigres profits de la vente de ses œuvres, il se trouva un jour à court d'argent. Alors la vie de Selkirk lui revint à la mémoire ; il se rendit compte du merveilleux parti qu'il pourrait tirer d'un pareil sujet, et il résolut de décrire l'existence d'un solitaire, abandonné sur une île déserte, et réussissant, à force d'énergie et persévérance, à vaincre la Nature hostile et à surmonter, avec l'aide de la Providence, les difficultés suscitées par la mauvaise fortune.

Pour donner aux lecteurs l'impression de la nouveauté, il fallait créer un personnage imaginaire : ce fut Robinson Crusoé. En outre, pour éviter que des critiques envieux ne prétendissent que Robinson n'était que le prête-nom de Selkirk, il fallait que l'île du naufrage fût située très loin des parages de Juan Fernandez. Sans tarder, De Foe se mit à la besogne ; il chercha dans le monde une île qu'aucun navigateur n'eût encore baptisée ni explorée.

Or, nous avons la certitude que De Foe possédait des cartes détaillées de toute la région côtière de l'Amérique du Sud, comprise entre l'embouchure de l'Amazone et l'isthme de Panama. Dans les dernières années du règne de Guillaume III (vers 1700 ou 1701), il avait élaboré un vaste plan d'attaque contre les colonies espagnoles et préconisé

plus particulièrement la conquête de la Guyane. Ces projets, très bien étudiés, furent soumis au roi qui les adopta, mais mourut avant de pouvoir les exécuter. Et, — coïncidence singulière, — quelques mois après la publication de *Robinson Crusoé*, De Foe écrivit une brochure de cinquante pages pour rappeler que Sir Walter Raleigh s'était proposé autrefois de faire un voyage d'exploration à la Guyane et de délimiter le delta de l'Orénoque ; De Foe, avec sa hardiesse de vues coutumière, invitait la Compagnie de la Mer du Sud à exploiter les riches mines d'or de la Guyane, et offrait de mettre à sa disposition des cartes indiquant avec précision la nature des côtes, les diverses profondeurs marines et les fleuves navigables de la région, y compris le bassin de l'Orénoque.

Nous n'avons pas retrouvé les cartes que De Foe proposait ainsi ; il les avait sans doute complétées de nombreuses notes manuscrites qui nous auraient été très précieuses. Du moins pouvons-nous consulter des atlas du début du dix-huitième siècle ; or nous serons vivement frappés par la largeur exagérée que donnaient à l'embouchure de l'Orénoque les géographes du temps. Isolées au milieu de cet immense estuaire, plus proches de la pleine mer que de la terre ferme et très éloignées l'une de l'autre, des îles de forme oblongue intriguent le lecteur qui cherche en vain leur nom. Les progrès de la géographie ont démontré qu'il existait bien un archipel à l'embouchure du grand fleuve, mais il est très rapproché du fond de l'estuaire et composé d'îles basses, couvertes d'herbes et de joncs.

De Foe, obligé de se fier aux cartes qu'il avait sous les yeux, — car il ne pouvait ni ne voulait entreprendre un périlleux voyage en Amérique par simple souci d'exactitude, — réfléchit que ces îles feraient fort bien son affaire : elles étaient signalées sur toutes les cartes, où les lecteurs méfiants pourraient les retrouver facilement ; elles n'avaient pas encore reçu de nom ; elles étaient inhabitées ; on en connaissait seulement les contours ; bref, elles remplissaient toutes les conditions nécessaires. C'est sur une de

ces îles désertes, « à l'embouchure de la grande rivière Orénoque », que De Foe jeta le pauvre Robinson Crusoé.

Tous les détails que nous apporte le roman concordent avec cette identification. Dans la Première Partie, nous apprenons que l'île est entourée de courants dangereux, ce qui est exact; la côte que Robinson voit se profiler à l'horizon est celle d'une autre île de l'Archipel ; enfin les cannibales, qui de temps à autre troublent par leurs barbares festins la solitude paisible de Robinson, viennent toujours sur des pirogues légères : ce qui prouve que la terre ferme n'était pas loin, et suffit à ruiner l'hypothèse ingénieuse du gouverneur de Tobago.

Dans la Seconde Partie du roman, que beaucoup de critiques anglais semblent ignorer, les indications fournies par De Foe sont plus nombreuses et plus précises encore. Revenu dans sa patrie après mille péripéties, Robinson a vite la nostalgie de son île. Il s'embarque sur un navire de commerce commandé par son neveu et fait mettre le cap droit sur l'embouchure de l'Orénoque. Sans jamais perdre de vue les côtes de l'estuaire, il visite une à une les îles dont nous avons signalé la présence. Sur l'une d'elles, il rencontre des Espagnols, « venus de l'île de la Trinité qui se trouve plus au nord » pour chercher des huîtres perlières. Ce n'est qu'après avoir erré à travers l'archipel que Robinson parvient à retrouver l'îlot perdu dont il avait su faire un véritable paradis terrestre. Qui pourrait, mieux que De Foe lui-même, identifier l'île de Robinson ? Et comment a-t-on pu sérieusement proposer les théories exposées au début de cet article ? C'est ce que nous ne pouvons nous expliquer, puisqu'une lecture, — si superficielle qu'elle soit, — de *Robinson Crusoé*, suffit à démontrer que De Foe n'a jamais songé un seul instant à Tobago (qui est située au nord, et non au sud de La Trinité), et encore moins à Juan Fernandez (qui se trouve de l'autre côté du continent américain).

§

Ce choix d'une île inconnue présentait pour un romancier

de sérieux avantages. De Foe put donner libre cours à son imagination, et placer là où il le jugeait utile une colline, une forêt ou une rivière : personne à son époque ne pouvait lui chercher chicane. Il avait du reste lu plusieurs relations de voyages dans l'Amérique du Sud, et, sans se tromper, attribua à l'île de Robinson le climat tropical qui lui convenait. La vigueur de la végétation, la présence à l'état sauvage du tabac, de l'aloès, de la canne à sucre et de nombreux arbres fruitiers, sont aussi très vraisemblables. Mais De Foe était avant tout préoccupé, lorsqu'il composait un roman, de terminer au plus vite la quantité de pages commandée par le libraire, afin de pouvoir passer à un autre travail bien rémunéré. Faute de temps et de loisir, il ne se documentait pas sérieusement sur les contrées lointaines qu'il décrivait de son cabinet. C'est à peine si, dans sa hâte fébrile, il pouvait rassembler ses souvenirs. Toujours hanté par l'histoire de Selkirk, qu'il venait probablement de relire, il peupla l'île de Robinson d'une faune analogue à celle de Juan Fernandez. Robinson trouve surtout dans son île des tortues et des chèvres, ce qui est admissible ; par contre il est surpris de rencontrer un jour une troupe de pingouins ; nous sommes encore plus surpris que lui, car nous ne nous attendions pas à voir des pingouins dans une île située un peu au nord de l'équateur. — En transportant sans réfléchir les animaux de Juan Fernandez à l'embouchure de l'Orénoque, De Foe s'exposait à de nombreuses bévues qui, heureusement pour lui, passèrent inaperçues de ses contemporains.

D'ailleurs y a-t-il beaucoup de lecteurs modernes qui se soucient vraiment de connaître l'emplacement exact de l'île de Robinson? Au début du dix-huitième siècle, le public s'intéressait aux aventures de Robinson, parce qu'il les croyait vraies : il n'aurait pas admis qu'un écrivain lui racontât des histoires qui ne s'étaient jamais passées dans la réalité. Mais aujourd'hui le roman est un genre littéraire reconnu par tous, les romanciers ont le droit de décrire des

pays qu'ils n'ont jamais visités et de mettre en scène des personnages qui n'ont jamais existé. Aussi que nous importent la situation géographique de l'île et la vraisemblance de sa faune? — Nous savons que Robinson vit sous un ciel clément, bercé par le murmure de l'océan sans limite qui l'entoure comme le mur d'une prison : cela nous suffit. Nous concevons l'île célèbre un peu à la manière de l'artiste naïf qui la dessina sur le frontispice de la Troisième Partie, et représenta simultanément les principaux épisodes du roman : ici, des sauvages accroupis autour d'une marmite où cuisent des membres humains ; là, d'autres cannibales dansant une bamboula frénétique ; dans un coin, Robinson sauvant le fidèle Vendredi des mains de ses féroces congénères ; dans un autre coin, Robinson, armé jusqu'aux dents, accueillant avec majesté le capitaine du navire qui doit le rapatrier ; enfin, au centre, une palissade surmontée d'une épaisse forêt, sur laquelle trône un perroquet colossal qui de son bec laisse échapper ces mots : « Hélas, pauvre Robinson Crusoé ! » — Pour la grande masse des lecteurs, l'île de Robinson est une île quelconque, bien loin du côté de l'équateur, où ces événements sensationnels se sont déroulés il y a plus de deux siècles ; qu'on puisse l'identifier ou non, elle restera toujours du domaine de l'imagination.

En réalité, l'île fameuse est partout autour de nous. L'enfant qui lit le livre immortel de Daniel de Foe se substitue à Robinson : son île, ce sera sa chambre, son jardin, là où il se trouve ; et, par la pensée, s'isolant ainsi du monde qui l'environne, il se verra vivre la vie d'aventures du héros de ses rêves. Et lorsque, avancé en âge, il se sentira las de la société des hommes, il cherchera encore en lui-même l'île de repos, l'île de solitude, où, loin des agitations et des soucis, il pourra goûter un calme parfait et contempler avec sérénité les vastes horizons déserts... jusqu'au jour où l'empreinte du pied de Vendredi lui rappellera brutalement que sur cette terre l'homme ne peut pas vivre seul.

PAUL DOTTIN.

LES DÉFAITISTES [1]

—

III

Le lendemain, qui était un lundi, Arendsen consacra sa matinée aux diverses formalités nécessitées par son séjour à Paris. Il passa au commissariat de police de son quartier pour faire sa déclaration d'arrivée ; puis il se rendit à la préfecture de police, 1re division, 4e bureau, où, après deux heures d'attente, on lui délivra en deux minutes, sur la production de son passeport, un certificat d'immatriculation. Il alla ensuite déposer sa carte à sa légation et s'inscrire à la chancellerie.

Il déjeuna seul dans un restaurant de la rue Royale. A deux heures, il entra à la Banque Suisse et Française, rue La Fayette, où il se fit ouvrir un compte. Puis il consulta dans le hall un *Tout-Paris*, curieux de voir si le nom de Mme d'Arpajac figurait dans cet annuaire mondain. Le *Tout-Paris* mentionnait deux Mme d'Arpajac : Mme René d'Arpajac, 40, rue Juliette-Lamber, et Mme Jacques d'Arpajac, 25, quai Malaquais. Celle qui l'intéressait était la première. Il nota le numéro de son téléphone. Léopoldine n'était pas à Paris, il le savait. Mû toutefois par le désir d'avoir de ses nouvelles, d'apprendre peut-être quelque chose sur la date de son retour, il décida de téléphoner chez elle. Mais comme il se dirigeait vers le bureau de poste voisin, il se rappela la recommandation de M. van Teutelburgh et, bien que ses relations avec Mme d'Arpajac n'eussent sans doute rien à

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 584 et 585.

voir avec cette mesure de prudence, il abandonna l'idée de confier son message au fil de l'administration de l'Etat et résolut de se transporter en personne au domicile de sa belle.

Il rebroussa donc chemin jusqu'à l'Opéra, prit la ligne n° 3 du métropolitain, descendit à la station de Wagram et, quelques instants plus tard, Harald Arendsen arpentait d'un pas légèrement ému la rue Juliette-Lamber. Au numéro 40, il se trouva en présence d'un joli petit hôtel moderne de style Louis XV, à deux étages moulurés de rinceaux sur un élégant rez-de-chaussée. Toutes les fenêtres avaient leurs jalousies fermées. Il sonna.

Une digne concierge, en robe de serge noire, vint ouvrir.

— Madame, dit-il, je suis un ami de Mme d'Arpajac. Je l'ai quittée il y a une huitaine de jours en Suisse et je serais désireux de savoir si elle doit rentrer prochainement à Paris. — Je l'ignore, monsieur. Madame est encore en voyage et ne m'a rien fait savoir jusqu'à présent au sujet de son retour. — Avez-vous de ses nouvelles ? — De moins récentes que vous, monsieur. Madame ne m'écrit que pour me transmettre ses ordres, et il y a bien un mois qu'elle ne l'a fait. — Savez-vous où elle se trouve ? — Non, monsieur. — Si je lui adresse une lettre ici, cette lettre suivra-t-elle ? — Non, monsieur. Quand madame est à l'étranger, elle défend qu'on lui fasse suivre son courrier. D'ailleurs j'en serais bien en peine, puisque je ne sais où elle est maintenant. — N'y a-t-il personne d'autre que vous ici ? — Personne, monsieur. Mon mari est au front, et je vous assure que ce n'est pas gai. Je vous avoue même que j'ai parfois un peu peur, toute seule dans cette maison, par les nuits sans lune, dans cette rue où il ne passe personne. — Je vais vous laisser ma carte pour Mme d'Arpajac. Vous n'oublierez pas de la lui remettre dès son retour. — Bien, monsieur.

La porte se referma. Avant de s'en retourner, Harald Arendsen s'attarda à considérer quelques instants cette jolie maison aux jalousies closes, où il avait l'espoir de coucher un jour dans des bras adorables, la promesse de goûter une nuit d'amour qui, avec lune ou sans lune, n'en serait pas moins divine.

Rentré chez lui à quatre heures, il rédigea une note sur le professeur Levrai-Lebien et une autre sur ce qu'il avait entendu au déjeuner du restaurant des Trianons. Puis il sortit à six heures pour se rendre à l'hôtel d'Austerlitz, avant d'aller dîner chez son ami Martial Le Châtel.

M. van Teutelburgh ne fut pas sans s'étonner de revoir si tôt l'agent B. F. 99.

— Vous êtes plein de zèle, lui dit-il, et je vous en félicite. Auriez-vous déjà quelque chose de nouveau à m'apporter ?

Arendsen lui remit ses notes. La pseudo-Hollandais en prit connaissance avec attention, entremêlant sa lecture de petits marmottements de satisfaction où revenait son « colossal, colossal » accoutumé.

— C'est très bien, dit-il quand il eut fini, c'est fort intéressant... colossal, colossal en vérité... Nous connaissons déjà ce milieu du *Bonnet Rouge*, nous le connaissons même très particulièrement... Mais il y a là des détails nouveaux, sur le côté militaire notamment, qui offrent une réelle valeur. Nous avons le plus grand intérêt à voir naître et se propager ces violentes critiques contre le haut commandement français. Certes, le commandement français n'est pas exempt de reproches. Nous-mêmes nous avons à regretter de lourdes fautes. Qui n'en commet pas ? Mais s'il est vrai que les Français en ont commis d'énormes, surtout dans la préparation de la guerre, il faut reconnaître que, dans leur désastre initial, ils ont su se retourner. Deux ans de guerre leur ont appris leur métier. De médiocre qu'il était au début, Joffre est

devenu un excellent général. La nouvelle offensive dont il est en train d'élaborer le plan nous inspire les plus sérieuses craintes, et il serait de la plus haute importance pour nous que ce chef, dont nous avons tout à redouter, parvienne à être suffisamment discrédité pour être mis dans l'impossibilité, par le retrait de son commandement, de passer lui-même à la réalisation de ses conceptions. C'est là que doivent tendre nos efforts.

— Ces efforts me paraissent être en bonne voie, dit Arendsen.

— A cet égard, continua M. van Teutelburgh, les relations que vous avez dans le monde de la haute intellectualité universitaire, et dont témoigne votre note sur le professeur Levrai-Lebien, méritent d'être prises en sérieuse considération. Elles peuvent nous être d'autant plus précieuses que nous n'avons encore dans ce milieu que de rares intelligences. Ces messieurs sont désintéressés et de mœurs généralement austères. On ne les aborde pas par les moyens ordinaires et l'on ne saurait se flatter de les convaincre avec les arguments familiers à nos agents. Il faut les prendre par leurs faibles, qu'il faut connaître et savoir exploiter : leur fatuité, leur présomption et surtout leur incroyable idéologie qui fait d'eux, pour un État obligé de compter avec les réalités, le plus pernicieux des fléaux. Ils deviennent alors, pour qui s'entend à les manœuvrer, de merveilleux auxiliaires. De par leur mandarinat, leur autorité, la confiance qu'ils inspirent, le crédit dont ils jouissent, ce sont les meilleurs propagandistes. Leur influence s'exerce partout. Outre leur action sur l'élite de la jeunesse, ils ont un pied dans la presse, un autre à l'Institut, un troisième dans les cabinets ministériels, un quatrième...

— Ils ont donc beaucoup de pieds ! ne put s'empêcher de rire Arendsen.

— Mais oui, ce sont de terribles insectes, des mille-pieds. Ils vont partout et on les écoute partout. Ce sont de

redoutables microbes aux cent mille cils vibratiles et aux toxines puissantes. Cultivons précieusement le ferment bactérien d'une Université qui, loin d'être asservie à l'État et sa féale coadjutrice, comme en Allemagne, de frondeuse qu'elle est toujours en France, pendant la paix, se transforme vite, pendant la guerre, en un véritable foyer d'intoxication.

— Il est certain, dit Arendsen, que l'agitation des professeurs n'est point à mépriser.

— Elle est de premier ordre. Combien y en a-t-il qui se mêlent aux hommes de gouvernement !

— Il y en a même qui sont, eux aussi, des hommes de gouvernement.

— Vous voyez ! Et pour en revenir à ce dont nous parlions et qui fait présentement l'objet de notre plus grande préoccupation, jugez ce que la réputation de Joffre peut avoir à souffrir d'un assaut bien conduit de la meute intellectuelle hostile aux militaires professionnels et acharnée contre un chef qui a à son passif la mort de huit cent mille Français.

— En effet.

— Évaluez l'importance de cette action.

— Colossale.

— Vous l'avez dit vous-même, cher monsieur Arendsen, colossale, colossale !

M. van Teutelburgh se frotta les mains, apparemment fort satisfait de son nouvel acolyte.

— Il y a un autre général, dit-il au bout d'un moment, qui nous cause aussi beaucoup de souci et dont la disparition serait la bienvenue.

— Qui ?

— Foch.

— Le commandant du groupe des armées du Nord ?

— Précisément. Cet homme nous a fait le plus grand mal. Si nous n'avons pas passé, sur l'Yser, c'est à cause de lui. Sur la Somme, il s'est montré très dangereux.

Nous le considérons comme le meilleur lieutenant de Joffre.

— Je crois, dit Arendsen, qu'il n'est pas, lui non plus, dans les milieux qui nous intéressent, en très bonne odeur de sainteté.

— Heureusement !... Nous comptons beaucoup sur les Français pour faire la moitié de notre travail.

Lorsqu'il fut de nouveau question du *Bonnet Rouge*, qu'Arendsen, tout pénétré encore de ses observations de la veille, proposait de subventionner largement, un joyeux éclat de rire du Hollandais accueillit ses suggestions.

— C'est déjà fait, cher monsieur Arendsen, et vous avez pu constater par vous-même le succès de notre œuvre. Ne vous occupez pas du *Bonnet Rouge*. C'est un journal à nous, et qui nous en donne généreusement pour notre argent.

Par contre, l'invitation qui avait été faite au jeune Danois de collaborer à l'*Agence Républicaine* parut intéresser van Teutelburgh.

— Oui, dit-il, donnez-leur des nouvelles. Vous pourrez même leur apporter des informations d'Allemagne, que vous serez censé recevoir de Danemark ou de Suisse et que je vous fournirai.

Le même éclat de rire que celui qu'avait provoqué la relation relative au *Bonnet Rouge*, mais plus hilare encore, interrompit Arendsen, quand, poursuivant le récit de sa journée, il en vint à parler des Russes du café de la Rotonde.

— Oui, oui... parfait... excellent... je sais... nous savons... colossal ! tout à fait colossal !... Mais, cher monsieur Arendsen, le ciel vous tienne en joie !... ce n'est pas votre affaire... ni la mienne d'ailleurs... Les Russes ne nous concernent pas. Nous n'avons rien à voir avec eux. Ils appartiennent à une autre section de notre organisation. Laissez ces sauvages tranquilles.

De tout ce qui s'était passé à la Rotonde, seule la ren-

contre de Sosthène Rossignol retint l'attention de M. van Teutelburgh.

— Bon, ça. Voilà qui est exactement de votre ressort. Oui, oui, créez cette revue. Il n'y a pas à hésiter. Vous avez carte blanche.

M. van Teutelburgh lui recommanda encore la plus grande prudence, l'essentiel pour un agent secret étant de ne pas se brûler. Il le complimenta sur sa façon méthodique et nette de rédiger ses observations, et l'engagea à établir sur ce qu'il verrait ou entendrait un grand nombre de notes et de fiches, ces documents étant précieux pour un service de renseignements bien constitué. Et l'entretien se termina sur ces mots encourageants :

— Continuez, cher monsieur. Vous deviendrez, je crois, un de nos bons collaborateurs.

Arendsen n'avait pas parlé de Martial Le Châtel, autrement que d'une manière très vague, sans le nommer, soit par habileté, pour se réserver sa meilleure source d'information, soit par pudeur, pour ne pas mêler son ami à ces délicates opérations.

Pendant son trajet de la rue de Rivoli à la rue du Bac, au milieu d'une nuit à peine atténuée par quelques becs de gaz et qui tombait opaque sur le jardin fermé et sur le fleuve invisible, Harald, plongé plus encore que la ville dans ses ténébreuses préoccupations, se demandait si Martial, si le professeur Levrai-Lebien, si tous ceux qui partageaient leur mentalité de désastre se doutaient du rôle qu'ils jouaient dans la grande entreprise conçue depuis plus d'un an par les Allemands pour la démoralisation de la France. Assurément non, ou, si leur inconscience n'allait pas jusqu'à les rendre incapables de soupçonner le parti qu'un ennemi avisé pouvait tirer de l'état de dépression qu'ils contribuaient à former, ils devaient juger leur pacifisme une trop belle chose, une attitude d'un ordre trop noble pour ne pas l'élever au-dessus des misérables contingences d'un pays à défendre, d'un territoire à recouvrer,

d'une frontière à garder. Peut-être aussi s'imaginaient-ils que leur terrible ennemi, pacifiste comme eux, n'attendait que la réalisation de leur : « Bas les armes ! » pour leur ouvrir fraternellement ses bras et baiser pieusement le rameau d'olivier qu'ils lui tendaient. Quoi qu'il en soit, leur accablement et leur aberration faisaient d'eux les meilleurs alliés des Allemands. Plus peut-être que les traîtres proprement dits, ils œuvraient pour le compte de l'impérialisme dévorateur du Germain. Plus que les vendus et que les trafiqueurs, leur probité et leur idéalisme faisait d'eux les pires coupe-jarrets d'une patrie en guerre. Sans vouloir la perte de leur pays, mais faisant tout pour briser sa résistance, refusant d'envisager la possiblité même d'une victoire, dont ils détestaient d'avance les périls entrevus, désolés des maux de la guerre et, au lieu de les accepter avec abnégation, usant tout leur zèle à en rechercher âprement parmi leurs concitoyens les auteurs présumés, ils fomentaient la discorde chez ceux dont l'unique devoir était pour l'instant de se battre et semaient d'une main sacrilège, au cœur même de la résistance, la suscipion, la détresse et l'émeute. Les pacifistes n'étaient, en définitive, que les fourriers de la défaite.

La défaite ! Les méprisables Russes groupés autour du sinistre Trotsky la souhaitaient, eux, la défaite. Par haine du tsar et du capitalisme, et dans l'illuminisme de leur stupide foi révolutionnaire, ils désiraient, eux, ils voulaient sciemment la défaite militaire de leur pays et, par suite, celle de son alliée, la France. Frappé de cet état d'esprit, un publiciste russe de talent, M. Grégoire Alexinsky, révolutionnaire comme eux, mais qui savait que le véritable ennemi était non le tsar, ni le capitalisme, mais l'Empire allemand, tout à la fois despotique et capitaliste, et par surcroît pangermaniste, les avait un jour flétris du terme de *porajentsy*, que, dans un de ses écrits français, il avait traduit par celui de « défai-

tistes ». Trotsky et ses Russes étaient des défaitistes. Mais si la Russie avait ses défaitistes, la France n'avait-elle pas les siens ? Tous ceux qui, directement ou indirectement, travaillaient à la défaite et conspiraient contre le moral français, qui seul pouvait entretenir la résistance et laisser espérer l'aube de la victoire, n'étaient-ils pas, tous à leur manière, des défaitistes ? Défaitistes, les gens du *Bonnet Rouge*, Miguel Almereyda et la séquelle infâme qui gravitait autour de la caisse qu'alimentait l'or allemand ; défaitistes, les officiers français qui étalaient avec une si complaisante insistance les défaillances de leurs compagnons d'armes ; défaitiste, l'implacable Morizet, qui accablait tout l'État-Major de la défense nationale sous les erreurs du plan 17 ; défaitistes, Marmande, Pioch et l'Anglais Dell ; défaitistes, les artistes décadents de Montparnasse ; défaitistes, Sosthène Rossignol et sa bande de poètes géniaux et bilieux ; défaitistes, le hideux Rappoport et son élève en défaitisme, le grand Anatole France ; mais défaitiste aussi, le digne et généreux professeur Levrai-Lebien, dont la haute intellectualité faisait l'admiration du monde, défaitistes, les politiciens de la Sorbonne et les justiciers de la Ligue des Droits de l'Homme, défaitiste, Martial, cet esprit si cultivé, cette belle intelligence, ce sens moral si affiné, cette fidélité si touchante à ses amis : défaitistes, tous défaitistes, des meilleurs aux plus crapuleux, défaitistes, tous ces Français, à l'égal des énergumènes cosmopolites de la Rotonde, de cette tourbe immonde qui insultait au passage les débris mutilés et sanglants d'un régiment de France.

Rue du Bac, dans la partie située entre le boulevard Saint-Germain et le Bon Marché, il retrouva sans peine, malgré l'obscurité, la maison où il était venu si souvent. Les Le Châtel habitaient, au fond d'une longue cour, le second étage d'un grand pavillon datant du premier Empire, dont la façade postérieure donnait sur le beau parc

des Missions Etrangères. La domestique qu'il avait connue six ans auparavant lui ouvrit. Martial le reçut d'abord, comme jadis, dans sa chambre, d'où ils passèrent, quelques instants plus tard, au salon, où les attendait Mme Le Châtel.

Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'Arendsen revoyait ce vieil appartement qui lui redevenait, en quelques minutes, aussi familier que s'il s'y retrouvait de la veille. Il en reconnaissait les tentures en tapisserie, les carpettes de Beauvais, les paravents de soie, les fauteuils anciens, les lampes, les appliques, les tableaux accrochés à leur place accoutumée dans leur cadre de vieil or. Tout était là, comme par le passé.

Et tout aurait été probablement semblable, dans les êtres comme dans les choses, si le grand conflit qui avait divisé le monde n'avait pas aussi séparé les consciences. Arendsen, lui, était maintenant, de cœur et d'esprit, de l'autre côté du front ; il se trouvait dans l'autre camp ; il avait choisi avec sa raison, son sens de l'ordre européen, le parti qu'il avait embrassé. Ce choix ne l'empêchait pas de conserver sa sympathie, doublée de quelque pitié, pour ceux qui allaient être les vaincus de la lutte et contre lesquels, n'étant pas Allemand, il n'éprouvait aucune haine. Le décret du destin était cruel sans doute, mais il ne pouvait être autre.

Harald s'inclina gravement devant Mme Le Châtel, dont les yeux s'étaient cernés et dont les cheveux avaient blanchi. Elle lui prit la main et quelques larmes perlèrent à ses cils au souvenir des jours d'autrefois.

— Ah ! monsieur Arendsen, que de terribles événements!... Que pensez-vous de nous, de notre chère France ?... Que va-t-il arriver ?...

— Mais, madame, j'espère en la victoire. Ma vieille amitié pour la France et pour ceux que j'y ai connus me fait désirer ardemment la fin rapide et glorieuse de son héroïque martyre.

— Ah ! s'écria Mme Le Châtel, vous ne ressemblez pas à ce malheureux Martial, vous. Je vois que vous avez confiance...

— Mais, maman, protesta Martial, si je n'ai pas confiance, c'est que je crains de voir trop juste. Je ne suis pas comme Eude, moi, et je le regrette.

A ce nom d'Eude, Arendsen s'empressa :

— J'allais vous demander de ses nouvelles, chère madame. En avez-vous de récentes ? Comment va-t-il ?

— J'en ai de toutes récentes, dit Mme Le Châtel. Et précisément... Mais que je vous présente...

Une charmante jeune fille se trouvait auprès d'elle, vêtue d'une robe de gabardine noire ouverte sur une guimpe d'organdi blanc, au teint très frais, aux cheveux châtains, aux yeux noisette, et qui pouvait avoir à peine vingt ans.

— Monsieur Harald Arendsen, ma chérie, un ami de mes deux fils... Mademoiselle Alyette Gerson, la fiancée de mon fils Eude.

Arendsen s'inclina et prit la jolie petite main que lui tendait en souriant la jeune fille.

— Toutes mes félicitations, mademoiselle, dit-il, ou plutôt toutes mes félicitations à mon ami Eude Le Châtel... Vous ne m'aviez pas dit, brigand, adressa-t-il à Martial, que ce cher Eude avait le bonheur d'être fiancé !...

— Ma foi, ma foi, bredouilla le défaitiste, c'est que j'avais tant de choses en tête...

— Et alors, mon cher, quand viendra votre tour ?

— Mon tour, mon tour... Laissons d'abord finir la guerre, bougonna-t-il.

Mme Le Châtel reprit :

— Je vous disais, cher monsieur, que nous venions précisément, Alyette et moi, de recevoir chacune une lettre de mon fils. La mienne est d'hier, celle d'Alyette est d'aujourd'hui, et nous étions en train de nous les

communiquer, lorsque vous êtes arrivé. Eude va très bien...

— Le capitaine va très bien !... jeta d'une délicieuse voix perlée Mlle Alyette Gerson, qui rosissait de plaisir.

— Vous êtes agaçante avec votre capitaine ! fit Martial énervé. Ne pouvez-vous pas l'appeler Eude, comme maman et moi ?

La jeune fille se rebiffa :

— Et si ça m'amuse, moi, d'avoir un fiancé capitaine !

— Voyons, voyons, intervint doucement Mme Le Châtel, cessons ces petites piques ridicules. Eude va bien, c'est le principal. Mais nous parlerons de lui à table, fit-elle en voyant paraître la domestique qui ouvrait la porte de la salle à manger.

La vieille dame prit le bras d'Arendsen, tout en recommandant à mi-voix à son fils :

— Pas de politique devant cette petite. Observe-toi, mon enfant... Ah ! monsieur, ajouta-t-elle en passant avec son hôte dans la salle à manger, si vous saviez !... Depuis qu'a commencé cette malheureuse guerre, mes deux fils ne s'entendent plus. Quand je suis seule avec Martial, je n'écoute que lui et il me semble que c'est lui qui est dans le vrai. Mais quand Eude est ici et qu'il parle, c'est à lui que je donne raison. Lorsqu'ils sont ensemble, ils ne font que se disputer, et mon cœur, à moi, se déchire...

Ils prirent place autour d'une table carrée dont les quatre couverts étaient disposés en croix. Arendsen était assis à la droite de Mme Le Châtel, qui avait à sa gauche Martial et en face d'elle la jolie Alyette. On servit le potage.

Les premiers propos s'échangèrent sur les difficultés de la vie à Paris par ces temps troublés. Plus d'autobus, presque pas de taxis, la moitié des lignes de tramways supprimées, le métro encombré et inaccessible aux heures d'affluence. Certaines denrées se faisaient rares et l'on par-

lait de l'établissement d'une carte de sucre. Le pain lui-même donnait des inquiétudes et il était question de ne le vendre plus que rassis, pour en diminuer la consommation. Quant aux prix, ils ne cessaient de monter, et Mme Le Châtel en donnait des exemples qu'elle jugeait éloquents. Le bœuf valait 4 fr. le kilo pour l'aloyau et 1 fr. 90 pour le plat de côtes ; le quasi de veau désossé se payait 4 fr. 50, le gigot 4 fr. 30, le filet de porc de 4 fr. 50 à 4 fr. 80 le kilo. Pour le poisson, la dorade atteignait 1 fr. 35 la livre, le maquereau 1 fr. 30, tandis que le hareng, pourtant abondant cette année, n'était pas coté à moins de 25 centimes la pièce. Les œufs frais se vendaient 2 fr. 85 la douzaine, le camembert fin 1 fr. 20 la boîte, le gruyère 2 fr. 15 le demi-kilo. Le lait, qui venait encore d'augmenter d'un sou, se payait à présent 45 centimes le litre, 50 s'il était porté à domicile.

— Et le vin, ajouta âprement Martial, est aujourd'hui à dix-huit sous le litre de mauvais ordinaire !

— Où allons-nous ? s'effrayait Mme Le Châtel.

Sur quoi on entama un beau morceau de colin, classé poisson de luxe, que la maîtresse de maison avoua avoir payé 2 fr. 50 la livre.

— Il est succulent, déclara Arendsen.

Des préoccupations du ménage on passa par une transition naturelle à celles de la guerre, où Eude, par une voie non moins naturelle, occupa vite la première place. Arendsen entendit toute l'histoire du vaillant soldat, narrée tour à tour par les inflexions émues de la vieille maman et les gazouillements heureux de la jeune fiancée, depuis les premiers jours de la mobilisation où il était parti pour Évreux rejoindre son régiment, jusqu'au moment où, promu capitaine, il avait été affecté à l'état-major du général Mangin. Il avait fait la Marne, l'Aisne, la Champagne, où il avait eu sa première citation, puis de nouveau la Champagne, Verdun trois fois, en mars, en juin, où il avait été blessé et évacué sur Vittel, puis en

octobre, où il était entré à Douaumont. Arendsen s'intéressa fort à ces aventures.

— Et où est-il maintenant ? demanda-t-il.

— Nous l'ignorons, répondit Mme Le Châtel. Tout ce que nous savons, c'est qu'il est avec le général Mangin.

— Et où est le général Mangin ?

— Mais, cher monsieur, nous l'ignorons comme vous. Et le saurions-nous, que nous ne le dirions pas.

Arendsen se mordit les lèvres, d'autant que sa question était parfaitement oiseuse. L'Etat-Major allemand devait fort bien savoir où se trouvait le général Mangin, et le renseignement qu'il eût apporté eût été dénué de valeur. Il prit le parti de rire et s'exclama :

— Me prendriez-vous, chère madame, pour des oreilles ennemies ?

Chacun s'amusa de cette saillie, que l'on voulut bien trouver spirituelle de la part d'un neutre.

— Mais non, mais non, cher monsieur, protesta plaisamment Mme Le Châtel, s'il y a ici des oreilles ennemies, ce sont celles de Martial.

— A moins que ce ne soient simplement des oreilles d'âne ! susurra malicieusement Mlle Alyette.

— Merci bien ! fit le récupéré de la 20e section mis ainsi sur la sellette. Ce ne sont ni des oreilles ennemies, ni des oreilles d'âne : ce sont des oreilles averties, qui entendent la voix de la sagesse et qui écoutent les enseignements du bon sens. On verra plus tard quels sont les véritables ennemis de la France et qui sont les ânes qui la mènent.

— Assez ! assez ! coupa court Mme Le Châtel, inquiète de la pente où allait glisser la conversation... Y a-t-il longtemps que vous n'avez été dans votre famille, monsieur Arendsen ? Comment vont vos parents ?

— Ils prennent de l'âge, mais se portent bien. Je vais chaque année passer mes vacances avec eux. J'étais encore à Copenhague l'été dernier, mentit-il.

— Qu'ils doivent être heureux de n'avoir pas un fils qui se bat ! soupira la mère du capitaine Eude Le Châtel.

— Par ces sombres temps, les neutres sont, en effet, des privilégiés, reconnut Harald Arendsen, négligeant d'ajouter que si ses parents n'avaient pas de fils à la guerre, ils avaient un gendre qui se battait, contraint et forcé, dans les rangs allemands.

Martial allait de nouveau lancer quelque propos intempestif, mais sa mère lui fit signe de se taire.

— Et alors, vous, monsieur, risqua Mlle Alyette dans une charmante moue de sa bouche mutine, vous n'êtes pas fiancé ?

— Hélas, non, mademoiselle, répondit le jeune Danois en regardant pour la première fois avec une certaine attention la jeune fille, qui, confuse de son audace, baissait les yeux ; hélas, non, je n'ai pas ce grand bonheur. Quoique neutre, j'imite en cela mon ami Martial et j'attends comme lui la fin de la guerre.

— Les jeunes filles ont bien du courage ! réussit à lâcher Martial.

— Eude s'est fiancé à l'hôpital, à Vittel, expliqua Mme Le Châtel, lors de sa blessure.

Arendsen demanda :

— C'est vous qui le soigniez, mademoiselle ?

— Oui, monsieur, ma sœur et moi, répondit la jeune fille.

— Sa sœur est une veuve de guerre, fit Martial, et cette imprudente enfant n'a rien eu de plus pressé que de...

— Ça, c'est trop fort !... se fâcha cette fois Mme Le Châtel. Vas-tu enfin, méchant garçon, cesser d'ouvrir la bouche pour ne dire que des horreurs ?...

Martial plongea le nez dans son rôti, pendant que Mlle Alyette Gerson, nullement désarçonnée, répliquait simplement :

— Une jeune fille française n'a peur de rien.

Après une courte excursion dans le domaine de la litté-

rature, au cours de laquelle on causa du prix Goncourt, dont l'attribution était prochaine, le capitaine était redevenu, à l'entremets, le sujet de la conversation. Arendsen exprimait le plaisir qu'il aurait à le revoir et s'informait s'il venait quelquefois en permission à Paris. Malheureusement ses permissions étaient rares, il était très occupé, il y avait plus de six mois qu'on ne l'avait revu et, s'il écrivait fréquemment, si les nouvelles qu'il donnait de lui étaient toujours réconfortantes, on eût vivement souhaité pouvoir jouir plus souvent de sa présence.

— Je tremble toujours qu'il ne lui arrive quelque chose, disait sa mère. Il est si exposé !...

— Oh ! belle-maman, il n'y a plus rien à craindre, maintenant qu'il est dans un Etat-major, se rassurait Mlle Alyette. Mon capitaine est à l'abri !...

Le dessert s'acheva sans qu'on eût cessé de parler de l'absent, dont Mme Le Châtel savait par cœur les dernières lettres.

Au salon, où l'on revint pour prendre le café, on montra à Harald de nombreuses photographies du héros. Il y en avait partout, sur le piano, sur les tables, sur les consoles, sur les étagères, dans toutes les poses et dans tous les uniformes, en képi, en casquette, en casque, au bivouac, sous la tente, au cantonnement, dans la tranchée, sous l'abri, à la popote, au poste de commandement, en camion, en automobile, sur une position allemande, dans les casemates de Verdun ou au milieu des ruines de Douaumont. Arendsen le trouva changé. Il était plus mâle, plus fort, plus découplé qu'autrefois, et Mlle Alyette s'écriait sous les regards courroucés de Martial :

— N'est-ce pas qu'il est beau, mon capitaine ?...

Harald revit avec plaisir une photographie d'Eude datant de leur temps d'étudiants et une autre, qu'alla chercher dans un tiroir Mme Le Châtel, où il figurait lui-

même entre les deux frères. Que de souvenirs ! Et de nouveau des larmes voilèrent les yeux cernés de la vieille dame.

Ah ! oui, que de souvenirs!... Repris par cette ambiance, Harald en rappela quelques-uns, entre autres le fameux voyage en Normandie, à l'occasion du millénaire normand. Hélas ! les Barbares étaient revenus, mais, cette fois, ce n'étaient plus de braves Scandinaves !...

— Et maintenant, ma chérie, dit alors Mme Le Châtel, redoutant sans doute quelque retour offensif de Martial, si vous nous faisiez entendre un peu de musique ?...

— Volontiers, accéda la jeune fille, à condition que vous veuilliez bien m'accompagner, car je me trouve gênée pour chanter quand je suis au piano moi-même.

— Soit, fit la vieille dame ; mais ne me donnez pas quelque chose de trop difficile.

— Qu'avez-vous ici ? dit Mlle Alyette en fouillant dans le casier à musique. Ah ! du Debussy..., du Duparc..., du Fauré... Voulez-vous un peu de Debussy ?...

Le léger frissonnement commença. Sur la fine ondulation du clavier, la voix s'éleva fraîche et pure, comme les gouttelettes pressées d'un jet d'eau. De l'écrin gracieux de la bouche rose sertie de jolies dents de nacre elle s'échappait avec aisance, brillant et netteté, toute ruisselante de notes limpides qui jaillissaient de sourire en sourire semblables à des cascatelles de perles.

Arendsen ne put se tenir d'applaudir, quand elle eut achevé le morceau, et Martial lui-même, dont la musique apparemment adoucissait l'humeur, accorda son satisfecit.

— C'est très bien, ma chérie, dit Mme Le Châtel en massant ses doigts. Il me semble que vous avez fait encore des progrès depuis la dernière fois que nous vous avons entendue.

Radieuse, la jolie artiste dit en tournant le feuillet :

— Voyons la seconde chanson.

— Oh ! cela, c'est trop difficile pour moi ! s'écria Mme Le Châtel après avoir considéré les pages du cahier noircies de croches et d'accidents. J'y renonce, car je n'y arriverais pas. Et puis mes pauvres yeux sont bien fatigués. J'ai dix ans de trop, mon enfant.

Arendsen s'approcha du piano :

— Voulez-vous me permettre d'essayer, mademoiselle?

— Vous êtes musicien, monsieur ?

— Un peu.

— Vous déchiffrez ?

Le jeune homme parcourut des yeux le morceau :

— Je crois que je m'en tirerai.

— Eh bien, monsieur, essayons.

Harald prit place sur le tabouret et préluda. De nouveau la voix cristalline se répandit comme une source vive, aérée, fluide, argentine, pétillante, pleine de bulles, de rayons et de scintillements, tantôt rapide, courante, sautante, bouillonnante, tantôt douce, claire et murmurante, toute teintée de nuances et toute irisée de jeux de lumière. Sous cette pluie de gemmes les longues vagues du piano roulaient harmonieusement. Le morceau alla jusqu'au bout sans défaillance.

— Oh ! c'est parfait ! s'écria la naïade enchantée. Vous accompagnez vraiment tout à fait bien !...

— C'est à moi, mademoiselle, de vous faire compliment sur votre voix qui est exquise et sur votre talent qui n'est pas commun.

On réussit avec le même brio une mélodie de Florent Schmitt. Puis ce fut la *Sérénade florentine* de Duparc, la *Flûte enchantée* de Ravel, la *Sarabande* de Roussel, la *Chanson d'Eve* de Fauré, l'*Intermezzo* de Trépard... et de nouveau du Debussy, le *Balcon, Green, Mandoline...* et de nouveau du Duparc, *Phydilé*, l'*Invitation au voyage...*

Bien que leurs genres fussent divers et leurs accents différents, la fauvette les exécutait avec la même per-

fection et d'un gosier aussi sûr. Tour à tour idyllique ou pimpante, enjouée ou rêveuse, elle s'ébattait dans ce lumineux paysage des sons avec une allégresse qui semblait celle de l'instinct et d'une aile qui n'hésitait jamais. Arendsen, qui ne connaissait pas cette musique moderne française, se sentait complètement conquis par cette grâce et cet art délicieux et ne savait à qui attribuer son ravissement, à la musique ou à la musicienne.

— Voulez-vous encore autre chose ? fit-elle inlassable.

— Un peu de Wagner, jeta Martial Le Châtel.

La jeune fille le regarda, haussa imperceptiblement ses mignonnes épaules et dit :

— Ce n'est pas dans ma voix.

— Martial !... objurgua Mme Le Châtel à cette nouvelle incartade.

— Chantez-vous du Grieg, mademoiselle ? demanda Arendsen.

— Du Grieg, certainement, monsieur. C'est un compositeur que j'aime beaucoup. Seulement je crois bien qu'il n'y a pas de Grieg ici... Non, fit-elle en explorant vainement le casier, je ne découvre pas un seul morceau de Grieg... J'en sais bien deux ou trois par cœur... mais il n'y a pas de musique...

— Quelles pièces de Grieg chantez-vous ?

Elle énuméra :

= *Dans les bois, Première rencontre...*

Arendsen, qui n'en connaissait que le texte norvégien, ne savait à quoi se rapportaient ces titres. Elle fredonna quelques mesures, puis quelques autres. A celles-ci, Harald l'arrêta :

— Je connais ce morceau. C'est : *Det förste Mödes Södme...* Je puis vous accompagner. Oh ! mademoiselle, chantez cela, je vous en supplie, cela me fera un si grand plaisir !

Sans musique, Harald à ses touches, Mlle Alyette

appuyée au piano, la mélodie de Grieg se déroula à merveille.

— Oh ! merci ! merci, mademoiselle !... s'écria le jeune Danois avec enthousiasme. Comme c'est drôle et comme c'est charmant d'entendre cette musique scandinave chantée par une bouche française et sur des paroles françaises !... C'est toute la Norvège, cela !... Ma mère chantait ce morceau, quand elle avait encore de la voix...

Un coup de timbre retentit dans le vestibule.

— Ce doit être ma sœur qui vient me chercher, dit Mlle Alyette.

Elle jeta les yeux sur son bracelet :

— Il est onze heures. C'est bien elle.

La porte s'ouvrit et la domestique annonça :

— Madame d'Arpajac.

Stupéfait, n'en croyant pas ses oreilles, son sang se portant brusquement à la tête, Harald Arendsen regarda Martial, qui ne bronchait pas.

La porte livra passage à une femme en deuil, de vingt-cinq à vingt-six ans, aux cheveux châtain foncé sous un chapeau de crépon noir, au visage assez beau, mais d'une expression mélancolique, presque sévère et qui ne ressemblait nullement à celui de Mme d'Arpajac.

Les présentations se firent :

— Monsieur Harald Arendsen, un ami de mes fils... Madame d'Arpajac, la sœur de notre chère mignonne.

Martial continuait à être impassible, comme s'il ne se passait rien que de très normal.

On servit le thé. Harald profita de cet instant rituel où l'on verse de la tisane dans des tasses de porcelaine pour prendre à part son ami :

— Qui est cette Mme d'Arpajac, lui demanda-t-il d'une voix chuchotante qui tremblait encore d'émotion, et quel rapport a-t-elle avec celle dont nous parlions hier ?

— C'est sa belle-sœur, expliqua tranquillement Martial. Celle-ci s'appelle Mme Jacques d'Arpajac ; l'autre

est Mme René d'Arpajac. Celle-ci s'appelle Louise ; celle que vous connaissez s'appelle Léopoldine. Elles ont épousé les deux frères, qui ont été tués tous deux pendant le premier mois de la guerre.

Et Martial, qui ne craignait pourtant pas les intempérances de langue, ajouta :

— Attention, ne parlez pas ici de Léopoldine d'Arpajac. Les deux belles-sœurs se détestent.

Ils se rapprochèrent de la table où fumait l'infusion et autour de laquelle les dames entremêlaient leur bavardage féminin. Les nouvelles d'Eude s'y croisaient avec des caquets de mode, de chiffons, de prix de grands magasins. Mme d'Arpajac signalait de belles occasions en articles de deuil aux Galeries Lafayette.

Tout à coup, entre deux babillages, le nez de la nouvelle venue se pinça, ses lèvres s'amincirent, et elle dit, sans qu'on sût à quel propos :

— A propos... avez-vous des nouvelles de Léopoldine ?

Martial et Arendsen se gardèrent naturellement d'ouvrir la bouche, tandis que Mme Le Châtel répondait plus ou moins interloquée :

— Mais non... aucune... Comment en aurions-nous ?

— Il paraît qu'elle n'est pas encore rentrée, cette femme, égratigna Louise d'Arpajac. Qu'est-ce qu'elle peut bien faire toujours fourrée à l'étranger ?...

Puis, comme personne ne paraissait se préoccuper de Léopoldine, la conversation repartit sur de nouvelles futilités. Jusqu'au moment où Mme d'Arpajac s'écria :

— Près de minuit !... Sauvons-nous vite, Alyette... Chère bonne madame, nous sommes confuses de vous avoir fait veiller aussi tard !...

— Quelle idée !... Je suis trop heureuse vraiment... Cette chère petite a été ravissante et nous a tous tenus sous le charme...

Martial et Arendsen sortirent avec les deux sœurs, pour les reconduire à leur domicile du quai Malaquais.

La nuit était froide et piquante. Ils marchaient deux par deux sur les trottoirs étroits de la rue du Bac, Martial avec Louise d'Arpajac, Harald avec Alyette Gerson en compagnie de qui il causait musique. Sur le quai, le vent âpre de la Seine leur pinça le visage. La masse opaque et monumentale du Louvre se charbonnait confusément dans l'obscurité. Les ponts ne se devinaient qu'à quelques points lumineux. L'île de la Cité n'était qu'un gouffre d'ombre. Parvenus devant la maison, Martial sonna à la grande porte cochère, qu'il poussa lorsqu'elle se fut entr'ouverte. Les deux formes féminines en passèrent le seuil et se fondirent presque aussitôt dans les ténèbres, l'une svelte et gracieuse, l'autre un peu plus grande, anguleuse et dure.

— Vous ne sauriez croire, dit Martial quand ils eurent refermé la lourde porte, ce qu'elle a pu m'en débiter sur le compte de cette pauvre et charmante Léopoldine. Figurez-vous, mon cher, qu'elle la soupçonne d'être une mauvaise Française. Ce n'est pas fait pour m'offusquer, car le nationalisme de Louise d'Arpajac a pour moi quelque chose d'écœurant, mais enfin, cher ami, vous qui connaissez Léopoldine, qu'en pensez-vous ?

— Je ne pense d'elle rien de bien particulier, répondit prudemment Arendsen, sinon qu'elle est, comme vous le dites, charmante. Je la crois pour ma part une très bonne Française... peut-être même une trop bonne Française.

— Louise prétend aussi que si elle séjourne autant à l'étranger, c'est pour s'amuser et même, selon son mot répugnant, pour « faire la fête ». Ceci me toucherait davantage, mais je n'en crois rien. Sa haine pour sa belle-sœur, qui est incomparablement mieux qu'elle sous tous les rapports, l'emporte jusqu'aux plus misérables calomnies.

— Vous devez avoir raison, louvoya Arendsen, car je n'ai rien remarqué dans la conduite de Mme d'Arpa-

jac à Berne qui ne fût parfaitement honorable et correct.

— Cette pie-grièche a essayé en outre de me sonder pour apprendre dans quel pays Léopoldine se trouvait. J'ai consenti à lui dire qu'elle était en Suisse. La teigne voulait encore savoir la ville, voire l'hôtel. Pour la ville j'aurais évidemment pu satisfaire sa curiosité ; quant à l'hôtel, j'avoue...

— Le Bellevue-Palace, prononça Arendsen, qui ne jugea toutefois pas à propos d'informer son ami que Léopoldine d'Arpajac était partie pour l'Espagne.

Sur quoi celui-ci conclut :

— Moi, je n'ai qu'une opinion sur elle et je la garde : c'est une femme merveilleuse, et Louise n'est pas digne de lui détacher les barrettes de ses souliers.

Et heureux de pouvoir enfin s'abandonner librement après cette longue soirée de contrainte, Martial ne voulut pas quitter son ami sans l'avoir accompagné jusque chez lui. Tout le long de la rue de Seine et de la rue de Tournon, le jeune Français épancha dans le sein de son confident neutre son âme revendicatrice et livresque. Devant le Sénat, il entrevit la nécessaire révolution des peuples. Derrière l'Odéon, il entonna l'ode à la paix. Ils suivirent la rue de Médicis. Le défaitiste s'exhalait toujours, incriminant la folie des nations, flétrissant les généraux sanguinaires, invoquant Caillaux et pleurant la mort de Jaurès, tandis qu'une corne de lune se dégageait du dôme du Panthéon et que, dans le Luxembourg voisin, le premier gel de l'hiver faisait craqueter les branches mortes.

IV

Il est certain qu'Harald Arendsen n'aurait pas été un homme, ni surtout un honnête homme, sujet à toutes les perplexités dont les rencontres de l'existence, les troubles du sentiment et les scrupules de la conscience peuvent assaillir l'âme d'une créature humaine, si la soirée passée

chez les Le Châtel n'avait pas influé quelque peu sur le cours de ses pensées. Le charme discret de cette famille française, les souvenirs d'autrefois, cette sympathie de l'accueil, cette mère en alarme, cette captivante jeune fille, tout cela ne laissait pas d'impressionner l'esprit et le cœur du propagandiste germanophile, qui se demandait s'il était bien loyal de sa part de s'introduire ainsi chez des gens sans défiance pour y exercer sa sournoise et perfide mission. Poussant plus loin son inquiétude, il en arrivait à douter qu'il eût noblement agi en acceptant les propositions du baron von Romberg et, pour désintéressé que fût son zèle, en venant s'employer à sa louche besogne dans ce pays où il avait été reçu jadis en ami et où il continuait à être traité comme un ami.

La raison et la juste notion de son devoir finirent cependant par l'emporter. Qu'en temps de paix il eût rejeté avec horreur tout ce qui eût ressemblé à une fourbe ou à une trahison, il pouvait s'en rendre le témoignage. Mais on n'était plus en temps de paix, on était en guerre. En guerre, toutes les armes sont bonnes qui servent à vaincre l'ennemi, et les plus efficaces sont les meilleures. Le soldat n'a pas à refuser celle qu'on lui confie. Toutes l'honorent. Pas plus qu'il n'éprouve de dégoût à verser le sang, le soldat ne doit répugner à se dérober sous le masque et à ouvrir le robinet des gaz. Il était le soldat de l'Allemagne. Son poste était un poste sacré. La vertu et l'honneur consistaient précisément dans l'accomplissement fidèle de la courageuse tâche qu'il avait assumée. Tandis qu'on se battait là-bas et que le sang coulait, il se battait ici à abréger la guerre et à hâter l'heure où, avec la victoire allemande, le sang ne coulerait plus. Il était de l'armée d'avant-garde qui préparait les chemins de la paix. Il travaillait à la fois pour l'Allemagne et pour l'humanité. Il était l'agent B.F.99 : c'était son épaulette et sa croix de fer, et c'était en même temps son brevet d'homme de bien.

Sa légère crise de défaillance une fois passée, il se remit à l'œuvre avec d'autant plus de cœur que tout semblait s'arranger merveilleusement pour l'Allemagne, comme par une véritable complicité des dieux... ou des Français. L'opinion tout entière était en désarroi. Des rumeurs sinistres se répandaient. La Chambre s'énervait, s'irritait, soupçonnait, et les couloirs retentissaient d'incriminations et de menaces. Les pertes sur la Somme étaient surévaluées ; des chiffres effrayants étaient prononcés. On refaisait le compte meurtrier des stériles offensives de l'année précédente. Le massacre des marins français à Athènes, les désastres de Roumanie, la prise de Bucarest accroissaient la panique des esprits. Joffre était directement mis en cause, attaqué, abîmé, traîné, dans la boue sanglante de ses calamiteuses opérations. En Italie, Caillaux, déchaîné, semait l'épouvante, estimant la France perdue et la guerre à bout, si bien que la péninsule, sidérée, s'attendait d'un jour à l'autre à la catastrophe d'une paix séparée de la part de son alliée expirante. En même temps, et comme pour précipiter la confusion, l'Allemagne, par une manœuvre merveilleuse, lançait, du haut de sa carte de guerre, son ostentatoire offre de paix, tandis que là-bas, de l'autre côté de l'Océan, une voix sévère s'élevait, imprécatoire comme celle d'un prophète d'Israël, qui sommait les belligérants de confesser leurs buts de guerre et prétendait traîner les nations pécheresses, toutes également chargées de leur iniquité, à la barre de son tribunal.

Balayé par ce vent de tourmente, Joffre était relevé de son commandement et, pour fiche de consolation, nommé maréchal de France.

A cette nouvelle, M. van Teutelburgh se frotta les mains avec énergie :

— Bon débarras ! s'écria-t-il. Excellent débarras !... Colossal ! colossal !...

Trois hommes, selon lui, étaient aptes à le remplacer : Castelnau, Foch ou Pétain.

Objet de l'exécration des gauches, Castelnau pouvait être écarté d'emblée : la politique l'excluait. Pétain paraissait capable de devenir un jour dangereux, mais avec lui on serait provisoirement tranquille : il n'y aurait pas d'offensive. Restait Foch.

Or, le péril de Foch disparaissait tout aussitôt. Englobé dans le même discrédit que son chef, taré de cléricalisme à l'égal du « capucin botté », Foch était sourdement miné depuis plusieurs mois et ruiné progressivement dans l'opinion civile et parlementaire. C'était un fou, un malade, et ceux qui parlaient de son génie n'étaient qu'abusés par une névrose. S'il avait enfoncé Bülow sur la Marne, arrêté le duc de Wurtemberg sur l'Yser, abîmé le Kronprinz de Bavière sur la Somme, c'était par des coups de fortune qui auraient pu aussi bien tourner au désastre. C'était un homme insupportable, un caractère impossible, un fantasque, un lunatique, haï de ses subordonnés et redouté de ses troupes. Lui confier le commandement suprême, c'était remettre le sort de la France à un halluciné. Aussi, frappé quelques jours après Joffre d'une semblable disgrâce, lui enlevait-on même le commandement qu'il exerçait encore, celui du groupe du Nord. Le soulagement était complet.

Ces premiers succès du défaitisme, loin de satisfaire ses fauteurs, ne faisaient que les exciter davantage. L'assaut déferlait de toute part. Désemparé, le ministère oscillait, démissionnait, se reconstituait, s'allégeait de ses cinq ministres d'Etat, changeait de ministre de la Guerre, créait dans son sein un comité de guerre. Le *Bonnet Rouge* hurlait éperdument à la paix. Arendsen avait pu constater chez M. van Teutelburgh, qui recevait périodiquement, par des voies obscures, des paquets de journaux interdits, que le fameux article d'Almereyda, *Jusqu'au bout*, avait été reproduit in-extenso dans la *Gazette des Ardennes*.

La presse, les arts, la littérature, tout était infesté. L'Académie Goncourt venait d'attribuer son prix au *Feu*, de Barbusse. Ce livre, qui décrivait les basses réalités de la guerre avec un talent sombre et furieux, devenait aussitôt le bréviaire du défaitisme littéraire et son auteur le Pierre l'Ermite de la croisade contre la défense nationale. La Rotonde exultait et célébrait, elle aussi, un triomphe. Trotsky, dont la longue impunité semblait défier la vigilance du gouvernement, ayant fini par être démasqué et le scandale du *Nache Slovo* ayant publiquement éclaté, la préfecture de police avait demandé l'arrestation du dangereux Janus de la révolution devant l'ennemi. Fort opportunément Malvy, le ministre de l'Intérieur, s'était opposé à cette mesure et, pour prévenir de risques plus graves la sécurité de cet hôte de la France, l'avait fait tutélairement conduire à la frontière d'Espagne. On avait reçu de bonnes nouvelles du précieux voyageur.

Conjointement avec sa collaboration à l'*Agence Républicaine*, dont les informations étaient reproduites par le *Bonnet Rouge* et par de nombreux journaux de province, Arendsen s'occupait activement de la revue de Sosthène Rossignol. Ainsi qu'il avait été entendu, le Danois avait revu au café de la Rotonde le poète des *Arcs-en-ciel du cœur*, et tout avait été réglé. Plusieurs réunions avaient ensuite eu lieu, auxquelles avaient pris part Martial Le Châtel et quelques-uns des futurs collaborateurs du périodique, pour en discuter le programme et en organiser l'économie. Les fonds étaient apportés par Arendsen, sous le couvert de son mécène imaginaire, et le capital formé d'actions espèces, toutes souscrites par le généreux donateur, à part une que voulut prendre Martial, et d'actions d'apport, que se distribuèrent royalement les fondateurs. On épilogua longtemps sur le titre. Il en fallait un qui fût suffisamment inoffensif, pour ne pas inquiéter la censure, et cependant

assez significatif pour que nul ne pût s'y méprendre. On écarta donc les titres trop exclusivement littéraires, comme *Revue du Mont Parnasse*, *Revue Apollinienne*, *Revue Orphique*, *Revue Mallarméenne*, qui furent successivement proposés, ainsi que ceux tirés de couleurs, dont beaucoup d'ailleurs se trouvaient déjà le fief d'autres publications, et qui, bien que colorés, parurent un peu incolores, comme *Revue Beige*, *Revue Jonquille*, *Revue Mordorée*, *Revue Amarante*, *Revue Zinzoline*. On rejeta ceux de *Revue Unanime*, de *Revue Tolstoïenne*, de *Revue Germanique et Latine*, qui requirent un instant les suffrages, pour s'accorder enfin sur le titre, à la fois grec et pacifiste, de *Revue Irénique*, suggéré par Sosthène Rossignol et adopté d'enthousiasme. La *Revue Irénique* était fondée.

La publication, décida-t-on, serait bi-mensuelle et paraîtrait sur une centaine de pages. On élabora tout de suite un tarif de droits d'auteurs, qu'Arendsen voulut très large. La copie serait payée vingt francs la page avec un minimum de cent francs par article.

— C'est-à-dire, remarqua interrogativement Rossignol, que plus les articles seront courts, mieux ils seront rémunérés ? — C'est cela même. Court, mais bon. — Et tapé ! fit Martial. — Court, bon et tapé, c'est ce qu'il faut. Pour les échos et entrefilets, on paiera un franc la ligne. — — Et les vers, seront-ils rétribués ? demanda le poète. — Les vers seront rétribués. On comptera cinquante francs par poème. — C'est-à-dire que plus ils seront longs, moins ils seront payés ? — Tout juste.

En sus de ce que pourrait lui rapporter sa copie, Sosthène Rossignol, en qualité de rédacteur en chef, toucherait une mensualité de cinq cents francs. Mais là, une question assez grave se posait. Etant encore militaire, Rossignol ne pouvait signer. Cela ne faisait pas de difficulté pour sa collaboration littéraire, qu'il donnerait sous un pseudonyme. Mais il ne pouvait mettre son nom

sur la couverture. Martial se trouvait dans la même situation. Pour Arendsen, il préférait rester dans la coulisse, d'autant plus qu'il était essentiel que la revue parût sous une direction française. On prit donc le parti de n'afficher ni directeur, ni rédacteur en chef, et de faire simplement paraître la revue sous cet anonyme libellé : REVUE IRÉNIQUE, *recueil bi-mensuel de littérature, de philosophie et d'art, publié par un groupe de jeunes poètes, écrivains et penseurs de la nouvelle France.*

Sosthène Rossignol sortit de cette dernière séance préparatoire heureux comme un roi et fier comme un paon. Quinze jours plus tard, il revenait avec un numéro complet sur épreuves. Il annonçait en même temps qu'il avait écrit à Romain Rolland, et qu'il avait une promesse de collaboration de Barbusse.

Ce premier numéro se présentait le plus louablement du monde, un peu trop chargé de poèmes peut-être. Il comprenait une déclaration collective de la rédaction, une étude de Martial sur les origines de la guerre, deux ou trois articles de philosophie pacifiste, un récit sur la mobilisation, trois ou quatre scènes de guerre dans la manière de Barbusse, plus une bonne douzaine de poèmes dont la moitié étaient de Rossignol. Parmi ces derniers figurait un sonnet unanimiste intitulé bizarrement *Vive la France!* et dont le poète des *Arcs-en-ciel du cœur* se montrait particulièrement fier. Le ton général de cette littérature était tout ensemble ou alternativement violent, déclamatoire, persifleur, indigné, dégoûté.

Très satisfait, Arendsen se répandit en compliments mérités sur l'intelligence et le zèle de Sosthène Rossignol, se réjouissant déjà d'aller soumettre le premier numéro de la *Revue Irénique* à l'appréciation de M. van Teutelburgh.

Mais le surlendemain ce fut un cataclysme. Présentées à la censure, les épreuves en revenaient complètement sabrées. Le crayon bleu d'Anastasie ne s'était pas con-

tenté de pratiquer de vastes échoppages, il avait prononcé un veto général. Tout était défendu, la déclaration de la rédaction, l'article de Martial, le récit sur la mobilisation, les scènes de guerre, jusqu'à la botte de poèmes qui fleurissaient de vers plus ou moins inégaux la prose de ce fascicule, tout, absolument tout, à la seule exception du sonnet unanimiste *Vive la France!*

— Nous sommes allés trop fort, dit Martial mortifié. Nous aurions dû nous méfier un peu plus de la censure. — Comment se fait-il, monsieur Rossignol, fit à son tour Arendsen sans dissimuler sa mauvaise humeur, comment se fait-il que vous, qui êtes un homme du métier, n'ayez pas prévu cette mésaventure ? — Ma foi, s'excusa assez légèrement Rossignol, j'avais pensé que pour une revue littéraire, ne s'adressant qu'à un public d'élite, la censure se montrerait coulante. Enfin, le sonnet reste ! — Un sonnet, la belle affaire, alors que tout le numéro est supprimé ! — Oui, mais quel sonnet !... — Qu'est-ce qu'il a d'extraordinaire, ce sonnet ? Il est tout ce qu'il y a de plus anodin. Voilà pourquoi il a passé, votre sonnet !— Monsieur, fit Sosthène Rossignol avec un petit air de dignité impertinente, ce sonnet n'est pas ce que vous pensez. Apprenez que j'ai roulé la censure. Ces quatorze vers, qui vous paraissent si anodins, forment un acrostiche. — Un acrostiche ? — Un acrostiche, monsieur, parfaitement. Veuillez prendre la peine de détacher la lettre initiale de chacun des vers de ce sonnet et voyez ce que cela donne.

Vérification faite, le sonnet *Vive la France !* donnait en acrostiche VIVE L'ALLEMAGNE !

Ce fut un éclat de rire général. L'épreuve de l'artificieux sonnet, intacte et vierge de tout coup de crayon, circulait de main en main, au milieu des exclamations et des joyeusetés, car la scène se passait de nouveau au café de la Rotonde. On vit le facétieux papier se promener de table en table, soulevant partout la même allé-

gresse et le même ébaudissement. En cinq minutes cent personnes étaient informées du bon tour joué à la censure. Cela valait presque le *Nache Slovo*. Rayonnant et rengorgé, le poète des *Arcs-en-ciel du cœur* savourait son succès.

Mais cela n'arrangeait pas l'affaire du numéro en détresse. Il fallut reviser, refaire, polir, remanier, remplacer, cacher les épines sous les fleurs et rentrer les griffes dans le velours. Le sous-entendu, l'allusion, la réticence se substituèrent au coup droit et à l'attaque directe. On étudia la manière savante du *Bonnet Rouge* et sa latente perfidie. Toutes les figures de rhétorique devinrent autant de loups et de masques. Une invocation à la Paix se changea en une prosopopée à Irène, et le factum de Martial s'émailla de « peut-être », de « nous ne croyons pas que », « nous n'irions pas jusqu'à dire que », dont l'astuce ne lui conférait que plus de force persuasive. Le velours n'en était pas moins félin et les épines n'en piquaient que davantage. Pour être dissimulé, le poison n'en était que plus subtil.

Cette fois, les ciseaux de la censure n'eurent plus à s'exercer sur le texte de la *Revue Irénique* que par quelques blancs des plus honorables, et l'on put donner le bon à tirer, non toutefois sans avoir bien recommandé à l'imprimeur de ne pas faire de coquille dans le titre et de ne pas composer *Revue Ironique*.

M. van Teutelburgh daigna approuver ce premier numéro, dont il commanda cinq cents exemplaires, destinés à être envoyés, par la voie de Suisse, en Belgique et en France occupée.

On entrait dans l'année 1917. Un jour, Martial, une émotion dans la voix, dit à son ami :

— Elle est revenue.

Le lendemain, Arendsen recevait, en effet, un mot par-

fumé de Léopoldine d'Arpajac le conviant à venir prendre le thé chez elle le jour suivant.

Sobrement élégant, chaussé de chevreau, ganté de suède, un petit ours de Berne en or épinglé à la cravate, Harald Arendsen sortit de chez lui un peu avant cinq heures pour se rendre à l'invitation de Mme d'Arpajac. Les journaux du soir publiaient la réponse de Briand au président Wilson sur les buts de guerre. La ville était perplexe et nerveuse. Rue Juliette-Lamber, la digne personne qu'il avait vue deux mois auparavant le reçut au seuil du petit hôtel Louis XV dont toutes les jalousies étaient levées. On le fit monter au premier étage, où la femme de chambre qu'il avait connue à Interlaken lui ouvrit la porte d'un ravissant salon rose tout capitonné de soie et brillant de meubles anglais en acajou verni. La sirène était là, délicieuse, adorable, merveilleusement blonde sur son exquise toilette de voile noir, et dégageant son fin parfum d'iris ambré. Un regard de l'enchanteresse, et Harald se sentit étrangement reconquis.

Martial était aux pieds de la séductrice, sur un pouf, auprès du guéridon à thé, étourdi d'admiration et d'extase.

— Vous ne m'aviez pas dit, cher monsieur Arendsen, flûta la voix enjôleuse de l'Hôtel Bellevue, vous ne m'aviez pas dit que vous vous connaissiez, M. Le Châtel et vous !...

— Mais, chère madame, je vous l'ai dit plus de vingt fois !... Il faut croire, ajouta-t-il avec une nuance de reproche, que vous prêtiez alors peu d'attention à mes propos.

— Quelle idée !... Après tout, c'est possible... mais je ne m'en souvenais pas, et quand M. Le Châtel m'a appris qu'il était votre ami, cela a été pour moi une heureuse surprise. Asseyez-vous dans cette bergère, mon cher Bernois. Un morceau ? deux morceaux ? trois morceaux ?...

La jolie main où brillait le diamant bleu avançait la théière de Delft.

— Un demi-morceau. Alors, belle madame, avez-vous fait bon voyage ?

— Excellent ! L'Espagne est un pays captivant.

— Vous étiez donc en Espagne ? fit Martial naïvement. Je vous croyais en Suisse.

— En Suisse, puis en Espagne. J'aime à circuler. Ah ! Madrid ! quelle ville ! quelle animation ! quelle gaîté !... J'étais au Palace-Hôtel, et je vous assure que c'était tout à fait brillant.

— Y avait-il autant d'Allemands qu'au Bellevue ? demanda curieusement Harald.

— Ma foi, je n'en sais rien, assura de l'air le plus innocent Mme d'Arpajac. Je vous avoue que je ne fréquente pas les Allemands.

— Même ceux qui vous font la cour ?

— Ceux-là, je les fuis.

— Mais j'espère bien que vous fuyez tous ceux qui vous poursuivent de leurs assiduités, s'écria inconsidérément Martial, à quelque nation qu'ils appartiennent !...

— Comme la peste ! répliqua-t-elle joyeusement.

— Avez-vous vu les courses de taureaux ? questionna Arendsen.

— Comment donc ! Les courses de taureaux, les musées, tout !... Ah ! Vélasquez, Goya, le Greco !...

— Ne me parlez pas du Greco ! lança Martial. Il m'a été gâté par Barrès.

Ne pouvant assez se délecter à entendre cette voix moduler, ces rires perler, à voir s'animer ces traits charmants, voltiger ce sourire séducteur, Arendsen demanda encore :

— Est-ce la première fois, chère madame, que vous visitiez l'Espagne ?

— Oh ! non, je connais l'Espagne de longue date. J'y étais encore ce printemps, au mois de juin, je crois.

J'ai vu Barcelone, Valence, j'ai poussé jusqu'à Carthagène et je suis revenue par Saint-Sébastien...

— Saint-Sébastien ? interrompit Martial. Vous y avez peut-être rencontré notre ami Miguel Almereyda, qui devait, si je ne me trompe, s'y trouver à cette époque. Il a même couru sur lui, à ce propos, une histoire assez ridicule...

Le joli visage de Mme d'Arpajac se crispa fugitivement :

— Almereyda ? prononça-t-elle d'une voix acide. Connais pas.

— Comment, vous ne connaissez pas le directeur du *Bonnet Rouge ?*

— *Bonnet Rouge ?...* Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un journal, un excellent journal, qui a beaucoup de succès. Que lisez-vous donc ?

— Mais le *Figaro*, le *Matin...* parfois l'*Action Française...*

— Pouah ! manifesta Martial. Comment pouvez-vous vous nourrir de cette abjecte littérature ?... Lisez le *Bonnet Rouge.*

— Et la *Revue Irénique*, plaisanta Arendsen.

— Et la *Revue Irénique*, répercuta sérieusement Martial. Voilà qui vous éclairera sur la situation de la France et débourrera votre joli crâne blond.

— Non, fit-elle en secouant ce joli crâne blond, je ne suis pas assez sérieuse pour votre grave politique. Je ne m'occupe que de mondanités et je ne lis que des romans.

— Ah ! vous lisez des romans ?... Eh bien, avez-vous lu le *Feu*, d'Henri Barbusse, le dernier prix Goncourt ?

— Mon Dieu, non, et je ne me propose pas de le lire. Je me figure que c'est trop avancé pour moi. J'en reste à Henry Bordeaux et à René Bazin.

Arendsen considérait avec un étonnement mêlé d'une certaine inquiétude cette femme énigmatique et ensorcelante, qui jouait avec tant de grâce à la poupée pa-

risienne, se demandant ce qu'elle voulait et qui elle trompait, ce qui se cachait derrière ce front pur encadré de blond et ce que dissimulaient ces yeux chatoyants qui lui versaient le désir, la brûlure et l'ivresse.

Tout à coup Léopoldine lui adressa la parole en allemand, langue que Martial ne connaissait pas :

— Mon beau flirt, je n'oublie pas notre conversation de Berne. Je vous ai promis, je crois, une soirée au théâtre.

— Plus que ça, madame, répondit, en allemand également, Harald étrangement troublé.

— Plus que ça, croyez-vous ?... C'est possible... Eh bien, quand voulez-vous que nous allions à l'Opéra ?

— L'Opéra est fermé, madame.

— Alors à l'Opéra-Comique. Voulez-vous samedi ?

— Samedi, madame.

— Venez me prendre à six heures et demie. Vous m'emmènerez dîner au restaurant.

— *Abgemacht !* murmura-t-il le cœur défaillant.

La conversation reprit en français dans un éclat de rire cristallin de Mme d'Arpajac :

— Ah ! je suis contente de voir que le pays des hidalgos ne m'a pas fait oublier le peu d'allemand que je sais !...

Un peu pâle, Martial demanda :

— Que lui disiez-vous ?

— Comment, vous ne savez pas l'allemand ? s'étonna-t-elle hypocritement.

— Pas le premier mot. Que lui disiez-vous ?...

— Je lui disais que la Suisse est un pays de glaciers et que je voudrais bien connaître le Danemark où je ne suis jamais allée.

— Eh bien, moi, dit Martial, je vous mènerai en Danemark.

— Quand ?

— Quand nous ferons notre voyage de noces, risqua-t-il très agité.

— Mon petit Martial, fit Léopoldine après avoir ri, vous êtes bien gentil et nous ferons peut-être une fois un voyage de noce ensemble. C'est entendu, nous irons alors au Danemark.

Arendsen n'eut pas du tout envie de rire. Il regarda son ami comme s'il se demandait si Martial avait tout son bon sens. Celui-ci était volubile et fiévreux. Il parlait d'amour en termes emphatiques. Mme d'Arpajac s'amusait comme une folle.

— Si ma chère belle-sœur vous entendait, pouffait-elle, qu'est-ce que vous prendriez !...

— Je lui dirais de se mêler de ce qui la regarde. Ce n'est pas à elle que je fais la cour.

— Vous avez tort. Cette femme doit manquer de distractions... Comment va-t-elle, ma chère belle-sœur ? Je l'aime beaucoup...

— Elle vous le rend bien!... je veux dire elle vous le rend bien mal...

— Et votre frère, est-il toujours fiancé ?

— Toujours.

— C'est extraordinaire !... Comment s'appelle-t-elle déjà, cette petite Gerson ?

— Alyette.

— Alyette, c'est cela... On lui donnerait le bon Dieu sans confession avec un nom comme ça!... Et votre frère, il va bien ?...

— Les nouvelles qu'il envoie sont bonnes.

— Il y a une éternité que je ne l'ai vu... Quand me l'amenez-vous ?...

— Eude vient rarement en permission.

— Est-il vrai qu'il est avec le général Mangin ?

— Depuis quatre ou cinq mois.

— Il faut absolument que je le voie !...

Arendsen ne put s'empêcher de se rappeler la prédi-

lection que manifestait Mme d'Arpajac pour les officiers français.

— Je crois bien, disait-elle, que je ne l'ai pas aperçu depuis Vittel. Est-il tout à fait remis ?...

— Tout à fait.

— Je le revois dans son petit lit d'hôpital... Quelle tête il faisait dans ses coussins... avec sa... son Alyette... pure et chaste comme un ange gardien à ses côtés !...

— Vous avez séjourné à Vittel, madame ? fit Arendsen.

— Trois mois, cher monsieur, à faire mon devoir de bonne Française au chevet des blessés.

Le souvenir d'Interlaken tournoya de nouveau devant les yeux d'Arendsen.

— Je ne vous savais pas si dévouée, dit-il.

— Et pourquoi non ?... Je sais ce que je dois à mon pays, et je suis prête à recommencer.

— Quel langage ! s'offusqua Martial. Vous m'affligez, chère amie !... Laissez donc ce ton et ces propos aux amazones de la Croix-Rouge !...

Ils se chamaillèrent quelque temps, Léopoldine se plaisant à faire étalage de ses sentiments patriotiques, Martial, aiguillonné et fougueux, s'essayant à la convaincre que l'amour de la patrie n'avait qu'un sens très relatif et devait s'effacer devant la haine de la guerre et le devoir supérieur de l'homme envers l'humanité. La jeune femme délirait de bonheur.

Mais comme sept heures sonnaient et que Mme d'Arpajac, poussant de petits cris d'effroi, faisait comprendre qu'elle avait à s'habiller pour sortir, les deux jeunes hommes se levèrent et prirent congé. Le temps avait coulé pour tous deux, et, ils aimaient à le croire, pour tous trois, dans un enivrement d'ambroisie.

— Elle est, ma parole, presque aussi nationaliste que sa belle-sœur, dit Martial dans la rue ; mais je la convertirai à mes idées. Et quand je pense que la vilaine femme l'accuse de... Non, c'est inouï !...

— Est-ce que vous voulez réellement l'épouser? demanda Arendsen.

— C'est ma ferme intention.

— Après la fin de la guerre toutefois ?

— Oh ! avant, si elle y consent !

Arendsen alla louer une baignoire à l'Opéra-Comique pour le samedi suivant L'affiche annonçait *la Tosca.*

Les trois jours qui le séparaient de cette soirée, qui n'était point destinée à rester blanche comme celle de *Fidelio,* l'engagèrent dans de multiples réflexions. Il n'était pas sans se représenter le risque qu'il courait. Non qu'il fût timide devant l'amour ou qu'il appréhendât l'empire qu'une passion trop charnelle pouvait prendre sur sa vie et sur ses sens. Une telle crainte ne l'assiégeait pas et n'eût fait au contraire que l'exciter davantage, tant est vif l'attrait qu'exerce sur la plupart des hommes le vertige de la volupté. Mais ce que ne pouvait faire la prudence du sentiment et de la sensualité, d'autres considérations le causaient. La conscience de son nouveau rôle en France et de la responsabilité dont il était chargé ne laissait pas de l'inquiéter fortement sur les suites que pouvaient comporter un contact trop intime avec celle qu'il persistait à tenir pour une dangereuse espionne française. Il lui faudrait beaucoup de circonspection, beaucoup de sang-froid, beaucoup de domination sur lui-même pour affronter cette merveilleuse et périlleuse créature. Et c'est justement cela qui l'apeurait. Aussi, devant le fruit tentateur qui s'offrait maintenant à ses mains, au bord même de l'heure suprême qu'il attendait depuis six mois, Harald Arendsen hésitait-il.

Plus il y réfléchissait, plus il se disait que cette aventure n'était rien moins que rassurante. N'était-il pas, notamment, bien singulier que Mme d'Arpajac ne se fût intéressée à lui que du jour où elle avait su qu'il devait venir à

Paris? Il ne lui échappait pas qu'à Interlaken, en dépit de ses assiduités quotidiennes, elle ne lui accordait que la plus parfaite indifférence. Il n'avait rien obtenu pendant trois mois et tout à coup, après deux conversations, l'une à Berne, l'autre à Paris, il avait tout !

Certes, de pareilles considérations n'étaient point sans valeur. Elles pesaient de tout leur poids dans la balance de sa perplexité. Mais aussi, à force d'occuper sa pensée de l'image séductrice de Mme d'Arpajac, d'halluciner sa méditation au mirage de sa coiffure blonde et de ses dentelles noires, le philtre se faisait plus actif et plus magique. Le désir décidément l'emportait. Il retrouvait plus aiguë et plus irrésistible son ardente obsession de Berne. Comme alors et plus qu'alors, il la voulait. Comme alors et plus qu'alors, espionne ou non, il la lui fallait. C'est pour elle qu'il était venu à Paris, pour elle qu'il avait accepté sa mission. Et à la veille de... Non, non, il la lui fallait toujours, il la lui fallait plus que jamais. Il l'aurait!... Et pour le reste... à Dieu vat !... il saurait se garder !...

Telle était son excitation qu'il en avait oublié Martial, la guerre, le défaitisme, ses amis de la Rotonde et jusqu'à M. van Teutelburgh. Il griffonna cependant, deux heures avant de partir, une note sur la *Revue Irénique*, dans le dessein de la porter le lendemain matin à l'hôtel d'Austerlitz, au sortir de la rue Juliette-Lamber, où il comptait bien passer la nuit.

Il se rendit chez Mme d'Arpajac dans une limousine de louage, qu'il avait retenue pour la soirée. Léopoldine l'attendait, toute prête, en fourrure et en chapeau, extraordinairement jolie et capiteuse. Ils allèrent dîner au Café de Paris. Lorsqu'ils arrivèrent au théâtre, le premier acte était commencé. Floria Tosca venait de lancer sa cavatine passionnée, et Cavaradossi répondait :

Ah! qui pourrait te résister, ô charmeresse?

Léopoldine essaya de lorgner la salle plongée dans l'obs-

curité, puis, déçue, elle se retourna vers le spectacle. A l'entr'acte elle fut plus heureuse. Deux officiers la saluèrent de l'orchestre, puis s'avancèrent vers sa baignoire. Des propos musicaux, mondains et galants s'échangèrent.

— Des connaissances de Vittel, dit-elle à son cavalier, tandis que le lustre s'éteignait et que la rampe se rallumait.

L'odieux Scarpia était à table.

Gonflé de son désir, Arendsen se sentait presque la même âme que le concupiscent Italien. Rapproché de Léopoldine jusqu'à la serrer, il goûtait âprement l'attouchement de sa hanche brûlant la sienne et, pendant que, répondant aux gémissements de son amant à la torture, les cris de la Tosca épouvantaient la scène, il éprouvait le lancinant plaisir de tenir dans sa main une fine main dégantée dont la bague armée d'une pierre lui transperçait la peau.

Ondoyante et complice, Mme d'Arpajac le laissait prendre peu à peu possession d'elle.

Les violons clangorèrent.

C'est le baiser de Tosca!

Chancelant et poignardé, le luxurieux Scarpia s'abattait théâtralement, suffoqué de sang et hurlant son agonie.

Harald fut pris d'un vague pressentiment. Comme un coup de poignard, le diamant de Bornéo pénétrait sa chair.

Les deux officiers reparurent à l'entr'acte. L'un d'eux demanda :

— Quelle était cette femme si belle avec qui vous étiez à Vittel ?

Léopoldine répondit, en décochant à l'indiscret une gifle de son éventail :

— Cherchez-la. Elle est rentrée à Paris.

— De qui s'agit-il ? questionna Arendsen quand ils se trouvèrent de nouveau seuls et comme l'orchestre préludait.

— De mon amie hollandaise.

— Celle qui vous a donné le... aïe !...

D'un petit tour de main Mme d'Arpajac venait de lui rayer la paume comme une vitre.

— Précisément.

L'acte de la fusillade parut impressionner Léopoldine. Le petit jour gris de l'aube, le peloton d'exécution, la Tosca assistant cachée à ce qu'elle croit n'être qu'un simulacre et adressant des signes à son amant, le condamné mis au mur et refusant de se laisser bander les yeux, les douze fusils levés, le geste de l'officier abaissant son sabre, la décharge des coups de feu... toute cette mise en scène brutale semblait provoquer chez Mme d'Arpajac quelque nervosité et Harald sentit la main qui l'avait blessé frissonner un instant dans la sienne.

Dans la voiture qui les ramenait rue Juliette-Lamber, la disposition où les avaient mis la musique et le drame se traduisit par de nouvelles et plus complètes approches. Le bras voluptueusement glissé sous la fourrure et enroulant la taille ployante, Harald se soûlait de longs baisers qui le faisaient déjà se pâmer de délices. Elle entrefermait langoureusement ses beaux yeux de pervenche et donnait sans lutte ses lèvres. Rien n'eût pu faire soupçonner dans cette attitude amoureuse le jeu d'une comédie. Si Mme d'Arpajac jouait un rôle, il était à croire que ce rôle ne lui déplaisait pas. L'amour d'un beau garçon, frais et jeune, n'est jamais désagréable à la plus rouée des coquettes. Mais tout à sa volupté, Harald était loin de se livrer à de pareilles réflexions, et celles même qu'il s'était faites antérieurement avaient complètement disparu de sa pensée.

Ils arrivèrent. Il n'était pas loin de minuit. La digne concierge du petit hôtel leur ouvrit et les vit entrer en-

semble sans manifester la moindre surprise. Dans l'antichambre du premier étage, la femme de chambre, sans plus de surprise, débarrassa l'homme de son pardessus et de son chapeau. Puis ce fut de nouveau l'élégant salon rose et ses meubles anglais.

— Quelques instants, cher ami, et je suis à vous. Dora, du champagne et des biscuits, je meurs de soif !

Elle disparut dans une autre pièce. Demeuré seul, et tandis que Dora, sortant et rentrant, disposait une petite table, Arendsen fit distraitement le tour du salon, accordant un regard à quelques tableautins impressionnistes, maniant un bibelot, écartant la guipure d'une fenêtre et jetant un coup d'œil sur la rue noire et déserte. Sur une console, une coupe de Sèvres amoncelait des cartes de visite. Il en remua du doigt l'amalgame. Il y avait là des noms d'officiers, trois ou quatre de députés, deux de sénateurs, la carte de M. Louis Malvy, ministre de l'Intérieur, celle du premier président Monier, le bristol corné d'un personnage exotique, un certain Bolo-Pacha.

— Me voilà !...

La sirène reparaissait, délicieuse et folâtre, en déshabillé rose, du rose de ses tentures, et en mules de satin rose enfermant le pied nu. Harald, qui ne l'avait jamais vue que parée d'atours de deuil, fut presque bouleversé de cette transformation qui faisait de la divinité sombre des joies mystérieuses la fée éclatante du printemps et du plaisir.

— Que vous êtes belle ! balbutia-t-il éperdu.

D'un glissement, toute rose et rieuse, elle s'avançait vers lui. Les larges manches coulèrent sur les bras qui se levaient et qui surgirent de l'étoffe comme deux pistils rose chair de leur corolle plus rose. Elle vint les rouler autour de son cou, et il en sentit sous ses joues la nudité.

— Avez-vous eu beaucoup de maîtresses aussi désirables que moi ? sourit-elle.

— Jamais !... Jamais à beaucoup près... sans aucune

comparaison ! s'affolait-il en l'étreignant avec fougue et en buvant sa bouche.

— Un peu de champagne, mon chéri !...

Ils prirent place sur un confident de soierie, les corps en contact, les têtes proches, les mains emmêlées. Le vin blond brillait dans les coupes. Par l'échancrure du col flou, Harald voyait deux seins souples, harmonieux et fermes respirer sous la valenciennes de la chemise. Une pulsation forcenée le roidit.

— Harald !... quel joli nom ! quel beau nom ! déclarait-elle, amusée d'en prononcer les deux syllabes sonores. Harald ! Harald !...

Il frémit d'entendre pour la première fois son prénom dans sa bouche et lui renversa la tête sous un baiser de feu.

— Harald !... soupira-t-elle.

Puis se reprenant comme par un caprice :

— Alors, mon bel Harald, racontez-moi un peu ce que vous faites à Paris ?...

Arendsen tressaillit. L'heure était venue de se garder. Il fit un violent effort sur lui-même.

— Je vous aime, fit-il. Je ne suis venu à Paris que pour cela, vous le savez bien.

— Mais non, je ne le sais pas, flatteur !... Vous veniez, m'aviez-vous dit, pour vos études, pour je ne sais quelles recherches à la Bibliothèque Nationale...

— Prétextes !... Je vous suivais à Paris, comme je vous ai suivie à Interlaken.

— Non, mon cher. Je partais pour l'Espagne : vous ne m'avez pas suivie en Espagne et vous êtes venu à Paris deux mois avant moi.

— Mettons que je vous aie précédée.

— Et en m'attendant ?...

— En vous attendant... mon Dieu, je me suis, en effet, livré à quelques travaux d'érudition.

— A la Bibliothèque Nationale ?

— Justement.

— Et elles vont bien vos... recherches ?...

— Le mieux du monde. Mais maintenant je les abandonne pour me consacrer entièrement à vous.

— Vous allez un peu vite !... M'avez-vous consultée ?

— Il me semble que la consultation que vous me donnez ce soir...

— Vous autorise à tous les espoirs ?... Mais certainement... certainement, mon bel Harald... Vous voyez, je tiens ma promesse de Berne...

Arendsen s'essuya le front de son mouchoir. Il avait chaud, tant du subtil assaut qu'il venait de subir que de celui qu'il s'apprêtait à mener à fond sur le corps parfumé à l'iris ambré de la belle espionne.

Elle vida une seconde coupe de champagne et dit en montrant toutes ses dents d'ivoire dans un sourire corallin :

— Que les hommes sont secrets !

— Et que les femmes sont curieuses !

— Vous voyez bien, triompha-t-elle, que vous me cachez quelque chose !

— Rien ! protesta-t-il, sinon que je vous adore, que je suis fou de vous, beaucoup plus que je ne suis capable de l'exprimer !...

Une cascade de rires étoilés constella de fossettes mouvantes les chairs délicates du cou tentateur. Bouleversé, Harald plongea sa moustache dans la gorge ondulante.

— Harald, mon chéri !... Harald, mon chéri !... roucoulait-elle en lui caressant les cheveux.

Elle se leva, le prit par la main, l'emmena. Ils traversèrent un boudoir semi-obscur et se trouvèrent sur le seuil d'une chambre à coucher qui, sur le déclic d'un commutateur, s'éclaira. Cette pièce était également tendue de rose, mais d'un rose très tendre, où le rose dû déshabillé de Mme d'Arpajac s'enleva comme une laque carminée. Un grand lit de milieu, en acajou et marqueterie, en

occupait la partie principale, avec son décor de tulle sur fond de soie incarnadine, ses oreillers brodés de guirlandes, son couvre-pieds en pongée, ses draps garnis d'entre-deux et festonnés de dentelles. Deux cabinets de toilette s'ouvraient à droite et à gauche de la paroi du fond. Le panneau central de la paroi qui faisait face au pied du lit était couvert à peu près du haut en bas par un grand portrait de femme. Sur une commode en bois de rose une pendule de Saxe marquait deux heures, tandis qu'un criss javanais sortait à demi sa lame serpentine de sa gaine pailletée d'argent. Des glaces renvoyaient les lumières du plafonnier, les fleurs des carpettes, les rideaux du lit, la pendule, le criss et le portrait.

Harald frémit comme un poulain. L'œil trouble, il contemplait avec égarement ce capiteux nid d'amour. La vue des draps l'excitait à la folie.

Il saisit sa maîtresse avec une ardeur de viol. Les cheveux blonds se dénouèrent, s'écroulèrent, roulèrent en flots lourds et gonflés, parcourus de reflets d'or.

— Léopoldine !... sanglota-t-il, noyé dans cette onde odorante.

Mais elle lui échappa pour disparaître dans l'un des cabinets de toilette.

Il s'appuya un instant, comme ivre, au panneau du lit. Puis il entra à son tour dans l'autre cabinet de toilette. Quand il en ressortit, Mme d'Arpajac était au lit, sa tête dorée dans les coussins guipurés, le drap à mi-seins, le ruban rose de sa chemise mettant une note vive sur le volant de la dentelle.

Il souleva les draps, entra dans le lit comme on bondit.

— Léopoldine !... souffla-t-il dans un rugissement étouffé.

Il était sur sa proie si violemment convoitée. Et le spasme commença, merveilleux, étourdissant.

— Harald !... gémissait-elle en se donnant, les yeux clos.

Il la pénétrait formidablement, insatiable, emporté, dévorant.

Elle cédait sans passion, artiste, souple, hypocrite, perverse.

Des temps vagues passèrent. Quand ils se déprirent, le lit ravagé, les linons et les nansouks froissés témoignaient de la récente tempête. Accoudé sur l'oreiller, le jeune homme, apaisé, admirait sa maîtresse lassée. Les cheveux étaient épars et lumineux. La gorge découverte palpitait encore d'un rythme cadencé. Les yeux violets souriaient de langueur.

— Harald ! murmurait-elle, Harald ! quel nom prestigieux!... Harald! Harald ! quel nom viril, mon amour!...

Le bras nu s'allongeait hors des draps, adorable. Le diamant bleu, qu'elle avait conservé à son médius, lançait des feux mystérieux.

Du diamant, les yeux d'Arendsen se portèrent alors sur le portrait de femme qui faisait face au pied du lit et que, tout à son ivresse, il avait à peine regardé en entrant. C'était un tableau à l'huile, d'une facture achevée et brillante, d'un art minutieux, ne laissant rien à l'impressionnisme de la fantaisie, mais faisant valoir avec soin les détails de la figure et du costume. La femme ainsi peinte sur cette toile était d'une beauté singulière. Droite, elle érigeait sur un cou merveilleux, au galbe plein légèrement charnu, une tête fascinante d'un ovale parfait, doucement renflé. Dans le visage à l'expression sibylline et tentatrice, la bouche, fortement dessinée, formait une ligne souple, dédaigneuse, délicieusement épaisse, sous un nez droit, un peu dur, dont les narines fines répondaient aux deux fossettes d'ombre qui noyaient les commissures des lèvres. De beaux yeux veloutés et noirs s'ouvraient sous des paupières lourdes qu'encorbellaient de grands sourcils sombres. Ces yeux regardaient énigmatiquement le vide et leur courbure étrange s'arquait perceptiblement vers les tempes, se bridait presque. Les cheveux

très noirs et gonflés, séparés sur le front en deux larges coques, encadraient la tête jusqu'au-dessous des oreilles de leurs ténébreuses ondulations. Un vaste diadème d'argent, très ornementé, tout diapré de pierreries, ouvragé de crêtes, de volutes et de girandoles, les coiffait fantastiquement, tandis qu'un énorme camélia boursouflait d'un côté sa touffe de pétales blancs. Un sautoir d'or mat ciselé, semé de turquoises, de grenats et d'agates, et festonné de pendentifs d'or vert, ornait la poitrine nue. Les bras, admirables, se ceignaient, au biceps et au-dessus des poignets, de larges bracelets orientaux en cuivre rouge garnis d'émaux et de pierres de couleur. Des épaules tombaient des chaînes de chrysocale soutenant un étroit corset de brocart rose, brodé de perles et frangé de pendeloques, qui couvrait les seins. Le ventre était nu depuis le bas des côtes jusqu'au-dessous du nombril, qui le timbrait d'une délicate fossette. Toute la carnation était chaude, dorée, avec, aux plis, des touches presque bronzées. Une ceinture métallique, constellée d'appliques, de véricles et de cabochons, prenait les hanches, d'où tombait une robe de voile rose brochée d'une guirlande de fleurs, qui épousait le bas du corps dans une draperie longue et soyeuse, d'où émergeait un bout de pied nu. L'ensemble était voluptueux, troublant, étrangement séducteur, d'une grâce magique et d'une ligne étonnante.

— Quelle est cette femme ? questionna Arendsen après avoir longuement examiné le tableau.

— Comment la trouves-tu ?

— Extraordinairement curieuse.

— Et belle, n'est-ce pas ?

— Belle, sans aucun doute, mais d'une beauté bizarre, étrangère à l'Europe. Ce n'est sûrement pas une Française.

— Ce n'est pas une Française, en effet.

— Qui est-ce ?

Mme d'Arpajac hésita, sourit rêveusement, puis dit :

— C'est mon amie hollandaise.

— Celle qui vous a donné ce brillant ?

— Oui.

— Et dont parlaient au théâtre les deux officiers de Vittel ?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Un silence. Arendsen répéta sa question. Mme d'Arpajac répondit :

— La comtesse Mac-Leod.

— Ce n'est pas un nom hollandais, observa-t-il.

— C'est le nom de son mari. Elle a épousé un officier de l'armée néerlandaise des Indes, d'origine écossaise.

— Et son mari l'a autorisée à se faire peindre dans ce costume ?

— Pourquoi pas ? La comtesse Mac-Leod est une artiste, et elle s'est produite plus d'une fois sur la scène. D'ailleurs elle est divorcée depuis dix ans...

Ses yeux s'animèrent, se mirent à luire singulièrement, attachés sur le regard fixe et sombre de la comtesse Mac-Leod. Un frisson la parcourut toute ; ses lèvres tremblèrent. Son sein se dressa, se tendit, pendant qu'un halètement nerveux s'exhalait de sa gorge.

— Elle n'est pas si belle que toi ! rugit Harald.

Vibrante, Mme d'Arpajac enlaça spasmodiquement son amant de ses bras très blancs, et ce fut elle qui le reprit. Les prunelles dardées sur le portrait, comme hypnotisée, elle délirait, soupirait, râlait...

— *Ich bin dein !... Ich bin dein !...*

Une double et frénétique pâmoison les tint longuement, sauvagement, inextinguiblement l'un dans l'autre.

Puis, épuisés, ils s'effondrèrent, roulèrent côte à côte... Harald ne bougea plus ; ses yeux se fermèrent, un sommeil de plomb le saisit, l'enveloppa, l'engloutit dans l'anéantissement indéfini de l'inexistant...

Quand il se réveilla, Mme d'Arpajac dormait profondément à côté de lui, toute baignée de sa chevelure blonde, où transparaissait l'albâtre d'une épaule nue. Très ému à ce spectacle et au souvenir encore embrumé des circonstances qui lui valaient ce réveil, il voulut se couler contre elle pour jouir torpidement de sa tiédeur et savourer le renouveau du désir qui gonflait lentement en lui. Mais un coup d'œil jeté sur la pendule de Saxe vint l'arracher à sa sensualité. Il était onze heures.

Il quitta le lit, fit sa toilette, s'habilla. Léopoldine dormait toujours. Il mit un baiser sur le bout d'épaule blanc et sortit de la chambre.

Dans le salon rose, il rencontra la femme de chambre :

— Monsieur veut-il déjeuner ?

— Non, merci ; je suis un peu pressé.

Il lui donna un billet de vingt francs.

Dehors, l'air était vif, émoustillant, lavé d'un soleil terne. Arendsen se sentit délicieusement frais, jeune, léger. Deux gamins jouaient aux billes. Des moineaux pépièrent. Il se dirigea vers le boulevard Malesherbes dans l'espoir de trouver une voiture.

V

N'ayant pas trouvé de voiture, il prit le métro. Comme il en sortait place de la Concorde, il constata avec un extrême ennui qu'il n'avait pas sur lui la note qu'il avait rédigée la veille et qu'il se proposait de remettre à M. van Teutelburgh. Il se rappelait pourtant bien l'avoir glissée, avant de partir de chez lui, avec son portefeuille dans la poche intérieure de son smoking. Le portefeuille s'y trouvait, mais la note n'y était plus.

Il fouilla vainement ses autres poches. Rien. Pensant alors avoir laissé ce papier rue Royer-Collard, par quelque circonstance demeurée inconsciente, et ne voulant pas se présenter chez M. van Teutelburgh les mains vides,

il renonça à sa visite rue de Rivoli et regagna tout penaud son domicile.

Mais là il se crut le jouet d'une véritable aberration de la mémoire quand, après de multiples recherches, il dut reconnaître que le document était tout aussi absent de son logement que de sa poche. Cette note, il l'avait cependant écrite, il en revoyait les termes, la disposition... il l'avait signée de son chiffre B. F. 99... Où était-elle ?...

Et tout à coup une clarté abominable aveugla son esprit. Léopoldine !...

Léopoldine lui aurait-elle... lui aurait-elle volé cette pièce compromettante ?... Nul doute, c'était elle... elle... l'espionne... l'espionne française... Quelle imprudence avait-il commise !... Mais aussi qui eût pu s'imaginer... C'était un véritable guet-apens !

Assommé, il eut beaucoup de peine à se remettre de ce coup. Mais enfin il lui fallait sortir de ce marasme. Il s'agissait de parer au plus pressé, de déjouer la manœuvre, de contrebattre immédiatement l'attaque... Mais comment ? par quel moyen ?... Il fallait évidemment retourner tout d'abord chez l'espionne, sans plus tarder, le jour même... s'informer, réclamer, menacer...

Menacer, hélas ! qui était-il pour menacer une espionne française dans son propre pays ?...

En tout état de cause, c'est pourtant bien par là qu'il fallait commencer.

Refoulant donc toute pensée d'abattement, s'armant de volonté et de sang-froid, Harald Arendsen se présenta rue Juliette-Lamber un peu avant l'heure des visites. Il eut la chance de trouver Mme d'Arpajac chez elle et la surprise d'être reçu sans difficulté.

— Que c'est aimable à vous, cher ami...

Très à son aise, elle entrait, la main tendue et en toilette noire, dans le salon rose où il l'attendait.

— Chère madame et amie, dit-il sans autre prépara-

tion, j'ai à vous faire part d'un gros ennui qui m'est survenu chez vous.

— Un ennui ?... Quoi donc ?...

— J'ai perdu un papier ici.

— Que m'apprenez-vous là ?... Je n'ai vu aucun papier, sinon le programme de *la Tosca*, et vous n'avez certainement rien laissé chez moi.

Elle sonna. A la femme de chambre qui entrait :

— Dora, auriez-vous trouvé dans l'appartement un papier appartenant à monsieur ?

— Rien, madame.

— Vous voyez, nous n'avons rien trouvé.

Il jeta un œil féroce et soupçonneux sur cette Dora, puis il blêmit, serra nerveusement les poings et dit, très décidé :

— Je sais ce que j'avance. Ce n'est pas sans être sûr de mon affirmation, je vous prie de le croire, chère madame, que vous me revoyez devant vous. C'est ici que ce papier est resté.

— Et qu'est-ce qu'il y avait dans ce papier ? lança en riant Mme d'Arpajac.

— Des choses qui ne vous regardent pas.

— Par exemple !... Est-ce que vous voudriez dire que...

— Ce papier !... Il me faut ce papier ! cria-t-il... Ce papier que vous m'avez dérobé... ou qu'on m'a dérobé chez vous !...

— Mais vous êtes fou, mon ami, complètement fou... détraqué !... Je vous dis que...

Elle le regarda, plantant insolemment ses yeux dans les siens, et, avec une petite irritation narquoise, vrilla :

— Qu'en aurais-je fait de votre papier ?... Mais je vous connais à fond, mon bon ami, je n'ignore rien de vous... Je sais qui vous êtes, pourquoi vous êtes venu à Paris, ce que vous y faites... Je sais tout, vous dis-je, tout... monsieur Spectator !

La foudre fût tombée au même instant devant le pau-

vre privat-docent danois qu'elle ne l'eût pas plus effaré. Cette allusion à ses articles du *Berner Tagblatt* le bouleversa.

— Ah ! vous... vous savez tout ?... bégaya-t-il atterré.

Ironique et amusée, elle fifra :

— Mais oui, je sais tout, gros malin !... Dieu, quelle figure !... Allons, bel Harald, mon beau Scandinave, souriez un peu à votre amoureuse !...

— Alors vous... vous allez me...

Elle vint se coller à lui, les bras autour de son cou, la bouche proche :

— Dis-moi encore que tu m'aimes, susurra-t-elle... Dis-le-moi... mon amant !...

Instantanément, son sang bondit, ses yeux chavirèrent :

— Léopoldine !... frémit-il.

— Ah ! tu vois ! s'écria-t-elle triomphante. Tu le vois, mon chéri... Je t'ai comme je veux !...

— C'est vrai ! jeta-t-il d'une voix rauque.

Il voulut l'entraîner.

— Vous êtes fou, mon cher, totalement toqué... encore plus fou que je ne croyais !... Ce n'est vraiment pas le moment... Puis s'interrompant :

— On vient ! fit-elle en changeant de ton.

La femme de chambre rentrait, une carte de visite à la main :

— Madame, c'est monsieur Pierre Lenoir.

— Mais certainement, faites entrer.

Et tendant en même temps la main à Arendsen :

— Vous me quittez déjà, cher monsieur ?... Alors, au revoir... et à bientôt, n'est-ce pas ?

Harald baisa la main qui lui était offerte et croisa en se retirant un personnage falot, au nez de toucan et à la bouche de poisson, que Léopoldine accueillait avec ces mots :

— Ah ! cher monsieur Lenoir, comme je suis ravie... Et vous allez bien depuis Zurich ?...

C'était un désastre. Arendsen se rendit tout de suite compte de ce que sa situation avait de fatal. Il n'avait pas à se le dissimuler : il était découvert, percé à jour, brûlé. S'il n'était pas encore dénoncé, il allait l'être. Il allait avoir le 2e Bureau à ses trousses et la Sûreté générale sur les talons. Il fallait fuir au plus tôt, sinon il était flambé. Il n'avait pas un jour à perdre. Peut-être son dossier était-il déjà constitué, sa fiche établie, son nom signalé. Pourrait-il seulement franchir la frontière ? Si encore il avait pu partir le soir même ! Mais les formalités du passeport prendraient au moins trois jours, et d'ici là !... Une sueur froide l'envahit à la perspective terrible de ce qui le menaçait. Il songea un instant à Almereyda et à ses accointances puissantes avec le ministère de l'Intérieur. Mais il y avait aussi le ministère de la Guerre... et c'était plus que probablement à la Guerre qu'il allait être livré !

Quelle femme !... Et quelle catastrophe ! La *Revue Irénique* par terre, Martial compromis, Sosthène Rossignol et ses collaborateurs convaincus de toucher de l'argent de l'Allemagne, Romain Rolland éclaboussé, toute l'œuvre de la propagande morale en France exposée à un tort considérable !... Oh ! quelle femme !... L'astuce, la noirceur, la perfidie, le génie diabolique en personne et d'autant plus redoutable que le danger se fleurissait à son approche des charmes les plus irrésistibles !... Mais il la démasquerait à son tour !... Il ne laisserait pas cette ensorceleuse continuer ses néfastes incantations, cueillir plus longtemps des secrets sous des baisers et des documents dans les poches de ses amants, poursuivre ses mystérieux voyages à l'étranger où on la voyait butiner les grands hôtels, voltiger de Suisse en Espagne, attirant des essaims d'adorateurs, bourdonnant, vrombissant de

l'aile, distillant son miel empoisonné et osant s'attaquer jusqu'au major von Bismarck lui-même, l'attaché militaire de la légation d'Allemagne à Berne et l'un des principaux chefs du grand espionnage allemand !... Il fallait lui briser les pattes !...

Mais en attendant, c'est lui qui était pris, bien pris, emmiellé, roulé comme dans de la cire et l'aiguillon planté dans la chair !...

Tremblant de peur, il regardait autour de lui d'un air hagard et méfiant, croyant déjà voir des limiers de police attachés à sa filature. Il se jeta dans un tramway qui passait, en prit un autre, puis un troisième, s'engagea dans un métro, puis par de petites rues et de subtils détours gagna les arcades de la rue de Rivoli et le porche de l'hôtel d'Austerlitz. Sa seule idée précise et raisonnable était d'aller tout confier à M. van Teutelburgh, pour entendre ensuite ses ordres et se ranger à ses conseils.

Quand le pseudo-Hollandais eut écouté sa longue histoire, avec beaucoup d'attention, mais non sans sourire parfois, il lui dit avec bonne humeur et sérénité :

— Vous vous êtes alarmé à tort, cher monsieur Arendsen. Mme d'Arpajac n'est pas une espionne française.

— Mais c'est une espionne !

— Une espionne, oui... mais une espionne allemande.

— Allemande ?... Que me dites-vous là ?...

— Allemande, soyez-en certain. Je ne devrais pas vous le révéler. Considérez ce que je vous dis là comme tout à fait exceptionnel. Nous entourons, en effet, nos agents du secret le plus absolu et nous ne les découvrons jamais les uns aux autres. Ils s'ignorent et doivent s'ignorer. Mais je vous vois dans un tel état, pauvre monsieur Arendsen, que, pour une fois, je prends sur moi de me départir de cette prudence. Comptant fermement faire de vous, comme votre intelligente activité me permet de l'augurer, un de nos satellites de choix, je ne puis vous

laisser ainsi dans l'inquiétude. Soyez donc complètement rassuré et recouvrez votre belle ardeur. Mme d'Arpajac est une femme à nous, qui nous a déjà rendu les plus grands services et dont nous attendons beaucoup. J'en ai assez dit, je crois, et en tout cas vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage. Cher monsieur Arendsen, veuillez désormais bannir toute crainte de ce côté.

A mesure que ce petit discours se développait, l'âme angoissée de B. F. 99 reprenait consistance ; les couleurs de la vie et de la santé reparaissaient sur son visage défait. Il respira fortement.

— Vous me soulagez considérablement, honoré monsieur van Teutelburgh, dit-il, car je vous avoue que j'ai eu une fameuse frayeur. Mais pourquoi diable, fit-il, pourquoi diable Mme d'Arpajac m'a-t-elle subtilisé un papier qui vous était destiné ?

— Est-ce que je sais ? dit M. van Teutelburgh. Les femmes sont curieuses de nature, et quand elles sont espionnes par-dessus le marché, rien ne saurait modérer leur indiscrétion. Peut-être aussi, ajouta-t-il, Mme d'Arpajac a-t-elle reçu, de plus haut placé que moi, des instructions pour vous surveiller. Cela arrive. Quoi qu'il en soit, que cette petite histoire vous serve de leçon et vous apprenne à vous défier des femmes. Vous avez eu la chance, cette fois, de tomber sur une espionne amie. Le contraire aurait pu se produire.

— Colossal, colossal !... murmura Arendsen, empruntant pour la circonstance l'expression favorite de M. van Teutelburgh.

— Oui, colossal, colossal ! repartit en riant le Hollandais. Avez-vous au moins passé une bonne nuit ?

— Excellente.

— C'est le principal. Je vous souhaite d'en passer d'autres avec elle, mon jeune ami. En attendant, vous en serez quitte pour me refaire votre note.

Ils se séparèrent, M. van Teutelburgh lui recomman-

dant encore de ne pas se laisser rebuter par les difficultés, ou même les dangers de sa tâche, et l'engageant à prendre de temps à autre, en dehors du plaisir sexuel, toujours fatigant, un peu de repos, de distraction.

— Tenez, lui dit-il en l'accompagnant dans le vestibule de l'hôtel et en lui montrant une affiche, il doit y avoir, la semaine prochaine, une grande fête donnée dans le bel hôtel de la duchesse d'Essling au profit de la Croix-Rouge. Ce sera superbe. Allez-y. Vous y verrez peut-être des choses intéressantes et vous pourrez y coudoyer ce qu'il y a de plus huppé dans la haute société parisienne, le dessus du panier du monde des arts, de l'armée, de la politique et de la diplomatie.

L'affiche, très enluminée, présentait, dans un cadre tricolore orné de drapeaux et de casques, une brillante énumération d'artistes de la Comédie-Française, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et des théâtres de Paris. Au milieu du fastueux placard figurait ce nom en grosses capitales : MATA-HARI.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Jean Second : *Le Livre des Baisers, texte latin de Jean Second accompagné d'une traduction par Thierry Sandre, précédé d'un poème de Pierre Louys, suivi de quelques imitations de Ronsard, J.-A. Baïf, Remy Belleau, le tout dédié à l'unique Psyché*, Amiens, libr. Edgar Malfere. — Pierre-Paul Plan : *La Fille de Molière et ses séjours dans le VIe arrondissement*, Typogr. Firmin-Didot. — Abbé Reneault : *Une fille inconnue de Pierre Corneille*, Ed. Champion. — Jean Mélia : *Inédits et belles pages de l'abbé de Choisy, de l'Académie française*, Emile-Paul frères. — Pierre Vigué : *L'Honnête homme au XVIIe siècle. Le Chevalier de Méré*, R. Chiberre. — Mémento.

Les humanistes de l'heure présente, comme leurs confrères du XVIe siècle, semblent tenir en grande faveur le délectable Jean Second ; mais, loin de le plagier à leur exemple, ils se contentent de le traduire. Nous avons précédemment signalé quelle agréable version M. Georges Prévot fit, en vers libres, du texte de ce poète néo-latin. M. Thierry Sandre veut nous donner jouissance plus complète. Il nous offre, en effet, le texte même de Jean Second et n'y ajoute, dit-il, sa translation en prose que pour aider le lecteur à mieux goûter la saveur de l'œuvre originale. Admirons la modestie de M. Sandre. Disons aussi que son interprétation est excellente. Son édition du **Livre des Baisers** comptera certainement parmi les meilleures. Elle pourrait même devenir classique si l'Université ne proscrivait l'amour de ses études ; car on y trouve une succincte, mais suffisante biographie de Jean Second contenant des détails curieux sur cette Néère espagnole, inspiratrice des poèmes, et un beau portrait du poète conservé à la Bibliothèque de l'Université de Leyde.

M. Thierry Sandre examine aussi l'influence exercée par Jean Second sur les écrivains de la Renaissance et publie les ouvrages de Ronsard, Baïf, Belleau où l'on rencontre les traces évidentes de cette influence. Il défend âprement son héros d'être un poète érotique. Sans doute, pour lui décerner le titre de « poète de l'Amour », s'appuie-t-il sur les affirmations du *Baiser XII* où Jean Second lui fournit des arguments. Mais si celui-ci ne mit point

Priape en scène, c'est qu'à la vérité Neere ne le lui permit point. Elle ne voulut être aimée qu'en buste. Or il semble bien que, sur ce buste, Jean Second s'abandonna bien davantage aux titillations de l'érotisme qu'aux généralisations de l'amour. Peu importe d'ailleurs. Ces *Juvenilia* du poète plaisent autant par leur fougue et leur sincérité cynique que par l'harmonie de leur expression poétique.

Il n'y a pas de si tendres accents dans l'existence de cette **Fille de Molière** dont M. Pierre-Paul Plan, parfait érudit, esprit curieux de tout, chercheur ayant enrichi notre littérature et notre bibliographie de mille faits nouveaux, nous conte, avec agrément et précision, la grise carrière. Esprit-Madeleine Poquelin fut une sacrifiée et l'un de ces types moroses de dévotes que l'on rencontre si fréquemment à cette époque lointaine. Mineure à la mort de Molière, elle héritait sa fortune, suffisante pour assurer son bien-être. Mais Mme Molière n'en voulait point faire une Célimène, car elle se réservait ce rôle et, au surplus, elle avait besoin de ses écus pour assurer ses propres aises. Elle la mit au couvent cependant que, remariée à Guérin d'Estriché, elle entretenait, avec l'argent de la tutelle, ce brutal et le fils qui leur survint.

C'est en 1691 seulement, étant encore au couvent où elle avait prolongé son séjour, qu'Esprit-Madeleine s'avisa de faire rendre gorge à sa mère et à son beau-père. Tâche malaisée. En 1707, elle bataillait encore devant des juridictions diverses contre ses adversaires. Jamais, à la vérité, elle ne parvint à récupérer tout l'héritage du poète. Du moins réunit-elle un revenu de quatre mille livres qui lui permit de vivre selon ses goûts de bourgeoise modeste. Elle alla habiter la paroisse Saint-Sulpice (d'abord rue du Petit-Lion) qui forme aujourd'hui le VIe arrondissement de Paris. M. Pierre-Paul Plan nous fait une peinture agréable de son logis, confortable, mais sans luxe, où l'on retrouve quelques souvenirs de Molière, en particulier la peinture représentant « une scène de l'*Ecole des Maris* », peinture mentionnée dans l'Inventaire du comédien.

Esprit-Madeleine eut-elle une aventure d'amour ? Fut-elle, comme on l'a dit, enlevée par le galant Claude de Rachel de Montalant ? Hélas ! non. A quarante ans, le 5 août 1705, elle épousa ce brave homme qui lui apportait pour toute fortune une

rente de 25 livres et des infirmités, car il avait vingt ans de plus qu'elle. Une déclaration notariée inédite, publiée par M. Pierre-Paul Plan, permet de suivre le nouveau couple lorsqu'il s'installe rue des Fossoyeurs, toujours dans la paroisse Saint-Sulpice. En 1713, après achat de maisons et jardins à Argenteuil, les époux quittèrent cette paroisse. Ils n'eurent plus d'histoire. Esprit-Madeleine mourut le 24 mai 1723. Le ménage était parvenu on ne sait par quels prodiges d'économies ou par quelles spéculations à augmenter grandement son bien.

Voilà désormais le destin de la fille de Molière établi sur actes authentiques et formels. M. l'abbé Reneault, de son côté, nous apporte sur une **Fille inconnue de Pierre Corneille** des précisions remarquables, tirées de minutiers de notaires, de registres du Parlement et des Archives des Bénédictines du Saint-Sacrement de Rouen. Madeleine Corneille fut, comme Esprit-Madeleine Molière, une sacrifiée, mais une sacrifiée volontaire. Elle naquit en 1655 à Rouen. Dès l'âge de 18 ans, elle manifesta une vocation religieuse, mais l'abandonna pour se faire la garde-malade de sa mère. Après la mort de celle-ci, en 1694, elle se consacra à l'éducation de son neveu, Pierre-Alexis Corneille, lequel se mariait en 1717, rendant ainsi sa liberté à sa tendre protectrice. C'est alors, à 62 ans, que Madeleine entra, non sans deine, aux Bénédictines du Saint-Sacrement. Jusqu'à la fin de sa vie, elle montra, sous le voile et sous le nom de sœur Angélique de la Miséricorde, une piété dont les papiers du couvent ont enregistré la ferveur. Elle mourut le 16 avril 1738, ayant fait si peu de bruit en ce monde qu'on aurait oublié, sans le zèle efficace de M. l'abbé Reneault, jusqu'à la présence, au logis de Corneille, de cette fille façonnée, dirait-on, par le poète parvenu à la période pieuse de son existence.

L'abbé de Choisy qui vivait vers le même temps eût pu demander des préceptes de modestie à cette sœur Angélique de la Miséricorde. Il s'en fût bien trouvé, surtout s'il les eût pratiqués. Car il a laissé une réputation détestable et la postérité ne lui a guère pardonné ses débauches. Dans son curieux ouvrage : *L'étrange existence de l'abbé de Choisy*, M. Jean Mélia a dévoilé les mœurs de ce pétulant inverti. Au cours de cet agréable récit, M. Jean Mélia, craignant de perdre la cause de son héros en invoquant, pour excuser sa licence, des raisons de mauvaise éduca-

tion, abandonnait le prêtre et l'homme et plaidait en faveur de l'écrivain.

Comme il ne pouvait préciser suffisamment les mérites de ce dernier dans son travail biographique, il a entrepris de nous les faire apprécier sous forme d'**Inédits et Belles pages de l'abbé de Choisy**. Ce recueil est colligé avec beaucoup de soin et une grande adresse. Au parterre désordonné de son ami d'outre-tombe, M. Jean Mélia, en effet, a cueilli seulement les fleurs odorantes. Il nous les présente si aimablement qu'on en humera avec plaisir le parfum.

Des papiers de l'abbé légués par lui, à sa mort, au marquis d'Argenson et conservés à la bibliothèque de l'Arsenal, Paul Lacroix, rat de bibliothèque un peu aveugle, avait grignoté quelques pages pour son édition de *l'Histoire de la comtesse des Barres*. Les inédits restaient donc nombreux. M. Jean Mélia nous offre trois contes souriants, des extraits du *Journal de l'Assemblée du Luxembourg* (assemblée en laquelle il voit une première forme de l'Académie des sciences morales et politiques), quelques pages du *Recueil des bons mots* et enfin quelques chansons du *Sottisier*. Seul le *Journal* et les *Contes* nous paraissent mériter quelque attention. Les bons mots et les chansons n'ont pas été composés, à notre avis, par l'abbé de Choisy. Celui-ci, comme beaucoup de ses contemporains, copiait dans ses recueils les anecdotes et les épigrammes circulant dans la société. Il n'avait aucune raison pour railler Beaufort et Gaston d'Orléans, morts depuis longtemps à l'époque où il commença à écrire des vers. Certaines chansons (*Pour bien goûter tous les délices* et *Hé! Voiture, tu dégénères*) appartiennent à Blot le satirique.

Parmi les Belles pages, M. Mélia a fait un choix fort judicieux dans le *Voyage de Siam*, les *Mémoires*, les *Aventures de l'Abbé habillé en femme*, etc. Son travail servira la mémoire du frivole clergeon et cette mémoire avait bien besoin d'être servie.

Au contraire de l'abbé de Choisy, le **Chevalier de Méré** a laissé le souvenir d'un homme exquis, délicat en toutes choses et pour tout dire d'un « honnête homme ». Cette réputation ne fut-elle pas quelque peu usurpée? Le chevalier de Méré, c'était Philinte en personne, mais un Philinte surtout aimable avec les dames et s'efforçant de les circonvenir à son profit. Les honnêtes hommes de son espèce pullulaient dans la société à son époque, mais au-

cun ne fut plus vaniteux que celui-ci. M. Pierre Viguié qui vient de lui consacrer un petit ouvrage bien documenté et écrit de façon claire et nette a bien discerné que la vanité fut le défaut principal de son héros, la vanité, quelque pédantisme aussi et un soupçon de préciosité.

Rien ne satisfaisait cette âme superfine, pas même, en littérature, les joliesses de Voiture. En réalité, Voiture, maître du parti galant, gênait ses prétentions à régner sur les bureaux d'esprit. Méré eut une assez vilaine attitude à son endroit, pactisant dans l'ombre, contre lui, avec Balzac, s'efforçant même, après sa mort, de lui arracher les admirateurs. Ce frôleur, ce pédant de galanterie, certain d'avoir le secret du « bel air », rêvait d'être « l'instituteur » en cette matière de toutes les femmes et d'apprendre, en outre, à quelques-unes d'entre elles les délices de son étreinte. « Je n'en ai jamais pratiqué une seule, écrivit-il un jour, qui ne soit devenue plus honnête et plus agréable qu'elle n'était avant que je l'eusse vue. »

Son grand triomphe, ce fut l'éducation de Mme de Maintenon. Toute sa vie il en fit parade. Il ne semble pas que celle-ci lui en ait gardé grande gratitude. Avait-il contribué à lui dessécher le cœur? Ce serait un assez piètre résultat pour un éducateur toujours amoureux de ses élèves.

Méré eut aussi la prétention d'avoir, au cours d'un voyage en Poitou, bouleversé par ses propos divins la cervelle de Pascal. Volontiers philosophe, ce sigisbée de la duchesse de Lesdiguières croyait, chaque fois qu'il prenait la plume, doter le monde d'idées nouvelles. En réalité, ses traités et ses lettres ne contiennent que billevesées où l'historien glane à peine quelques détails de mœurs.

M. Pierre Viguié a bien silhouetté ce fantoche au fond très épicurien. Peut-être peut-on lui reprocher de connaître insuffisamment certains milieux du XVIIe siècle, de faire, par exemple, de Mme de Sainctot, une actrice de la Foire, de loger Ninon rue des Tournelles à l'époque où elle habite la paroisse Saint-Sulpice, etc... Mais ce sont là détails sans importance et que compensent largement l'apport d'intéressants documents inédits.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Victor Margueritte : *La Garçonne*, Flammarion. — Lucie Paul-Margueritte *La jeune fille mal élevée*, Flammarion. — Paul Reboux : *Le phare*, Flammarion. — Edmond Jaloux : *L'Escalier d'or*, Renaissance du livre. — Michel Georges-Michel : *La bohème canaille*, Renaissance du livre. — Alfred Machard: *Titine*, Edition André, illustré par Robert Antral.

La Garçonne, par Victor Margueritte. J'éprouve le besoin de dire quelque chose de raisonnable. Ça ne m'arrive pas souvent et qu'on m'excuse si je prends, ici, un ton qui n'est pas le mien, mais, tout de même, Messieurs les critiques, y compris Messieurs les journalistes, vont un peu trop fort ! je ne comprends pas leur indignation. Ça ressemble à la mauvaise humeur du renard devant les raisins ! Leur accent, au dixième mille, n'était pas celui du vingtième mille, et quant à leurs cris du cinquantième mille ça n'est pas comparable à ceux qu'ils poussent au centième... J'ai peur qu'ils fassent une croix... sur l'auteur et qu'ils ne finissent par le tuer... *uniquement, parce qu'il vend beaucoup son livre*. Je n'ai aucun intérêt à défendre Victor Margueritte. Je n'ai pas ses idées en... politique, ni en littérature. Je l'ai connu tout petit. Il était très gentil, mais parfaitement insupportable. Il n'aimait guère ce que j'écrivais, moi je lui trouvais plus de talent qu'à son frère Paul, ce qui l'indignait, et je le disais quelquefois, ce qui le gênait probablement... quand il assistait aux dîners de famille. Enfin, nous ne sommes nullement liés, mais je ne veux pas le laisser traiter de pornographe par des gens qui ne savent pas ce que c'est qu'un pornographe. Victor Margueritte n'a pas eu l'idée d'écrire un livre pornographique ; il a fait une œuvre naturaliste et morale par son excès même de naturalisme. Il est tout simplement en retard. De nos jours, un livre de Zola ferait hurler.

Jamais Victor Margueritte n'a voulu former ou déformer la jeune fille *moderne*, laquelle n'existe pas plus que la *demi-vierge* de ce bon M. Marcel Prévost, lequel Marcel Prévost n'est pas un pornographe, que je sache... puisqu'il est académicien ! Victor Margueritte nous montre une pauvre désenchantée par le normal vice de l'homme (la maîtresse consentie jusqu'au mariage) et qui prétend l'égaler, ou l'oublier, en cohabitant une heure avec n'importe quel Monsieur pressé. Eût-il été plus propre d'épouser d'abord et de trahir ensuite... coutume assez générale

dans le meilleur monde ! Et plus loin, il nous fait voir ce même pauvre être, absolument *sain*, affamé de maternité. Grands dieux ! Un être sain de corps et d'esprit, affamé de maternité ! Il s'en trouve un en France... et dans le livre de Victor Margueritte ! Comme c'est fâcheux qu'on ne le puisse pas rencontrer ailleurs, car, pour fabriquer des gosses il n'y a plus que des malades. Naturellement ! Qui peut moins risque plus ! Monique ne me déplaît pas en ce sens qu'elle est la brute déchaînée, ses instincts sont normaux. Elle a beau s'essayer dans l'anormal elle n'y comprend rien et ça finit par un mariage. Les meilleures unions se nouent entre égaux. Le jour où *deux hommes* s'épouseront il y aura des chances pour que ça dure ! On ne peut pas associer le maître et la dupe sans que la dupe casse tout, à la première occasion. « Nous sommes tous le jouet d'énergies qui nous dépassent. » Ceci est une normale et morale vérité et quand ce petit faune radoteur de Vignabos conclut : « Est-ce qu'on songe au fumier quand on respire une fleur? » nous pouvons nous déclarer satisfaits, car il a tiré l'échelle, celle de Jacob, où les anges ne cessent de communiquer avec les humains. Victor Margueritte a peut-être eu le tort de s'occuper de sociologie, mais il a dû le faire pour ce qu'il a un sourire de pince-sans-rire qui ne le quitte jamais. C'est une manie bien innocente. Allons, Messieurs les journalistes intègres dont la quatrième page des journaux n'est jamais occupée par des réclames de massages louches, Messieurs les critiques dont le silence ne règne, en général, que sur le talent ou le génie, vous qui ne vouliez admettre jadis, ni Colette Willy, ni Burnat Provins et qui prétendiez que Léon Bloy était un pornographe, car quiconque appelle les choses par leur nom en est un, ne hurlez plus ! Si on achète 150 mille *Garçonne*, ça ne prouve pas du tout qu'il y a 150 mille garces en France, c'est simplement que la littérature que vous prônez, en général, nous assomme, que vous n'avez aucune qualité pour juger une œuvre en dernier ressort, parce que vous ne lisez rien ou presque rien et que votre morale est de pure convention, sinon d'impure source. Plus vous vous indignerez et plus nous nous dirons : « Est-ce que, par hasard, il y aurait quelque chose la dedans ? » On est souvent déçu. Moi je pensais que c'était *enfin* de la pornographie, c'est-à-dire un livre licencieux, très amusant, fait par un auteur qui s'amuse et... c'est de la morale, de la

morale à la Zola ! (L'ennui, pour l'auteur de la *Garçonne*, c'est que c'est un *pornographe distingué* qui lui dit ça... et je l'entends murmurer : « Ah ! que le diable l'emporte ! Il ne me manquait plus que de leur faire crier : les loups ne se mangent pas entre eux ! »)

La jeune fille mal élevée, par Lucie Paul-Margueritte. Ça c'est beaucoup plus raide que la *Garçonne*, parce que c'est très gentil, gracieux, câlin, traître, sournois, femme enfin jusqu'au bout de la corne du feuillet ! C'est d'ailleurs la même chose, Alors ? Il y a donc un homme et une femme qui sont d'accord pour déclarer qu'on peut arriver au mariage par le concubinage ! Et ils sont de la même famille où... l'aîné que personne, jamais, n'a incriminé de folâtrerie malgré qu'il ait intitulé un livre aussi rasoir que la pluie : *Jouir*, prétendait renier son premier né : *Tous quatre*, sa seule bonne œuvre. Cela prouve, ô mes chers enfants, que, délivré du pion, la liberté du langage prend sa revanche.

Ne pontifions pas... car c'est la mort.

Le phare, par Paul Reboux. Ah ! je suis bien contente ! j'aurais écrit, il y a de ça longtemps, une fantaisie effroyable intitulée *la Tour d'amour* et n'ayant jamais mis le pied dans un phare, ne sachant rien des mœurs des gardiens de phare, je m'étais laissé aller aux plus diaboliques imaginations, car moi, quand ça m'amuse de mystifier mes lecteurs ou mes juges, rien ne peut m'arrêter. Or, voici qu'un homme sérieux, ayant creusé la question, étudié les manuels techniques, me prouve par A plus B que je ne me trompais pas : les gardiens du feu sacré font joujou avec les noyées, les morts sont très encombrants dans la tour quand ils l'infectent et les oiseaux, dans la tempête, éteignent les lanternes... J'en passe quelques autres... Voyez-vous, tout ce qu'un cerveau humain conçoit peut être vrai !... Le tout... c'est de le concevoir sans y aller voir !... On en trouvera toujours un autre pour le ratifier !

L'escalier d'or, par Edmond Jaloux. Conteur délicat, rêveur pudique, si réservé dans le ton que l'on prendrait volontiers sa modestie pour de l'orgueil voilé ou, mieux, un certain dédain de faire de l'effet, l'auteur nous promène dans un monde qui n'est d'aucun monde. Il n'existe pas de femme honnête, jeune fille vulgaire ou non, qui se contente de poésie à outrance

sans une réalité de passage un peu plus sensuelle que les divagations d'un vieux poète fou.

Situé en 1830, ce conte pourrait être de l'histoire, mais de nos jours... j'en doute. Moi je ne blâme par Edmond Jaloux de faire sortir, tout armé de ses paillons et de ses haillons jaunes, un monde seulement créé par lui. De ce qu'il l'invente, c'est justement un monde comme il faut... Nous ne pouvons pas y croire. justement, parce qu'il est ainsi... Que notre poète : celui du *Boudoir de Proserpine*, se promène un peu plus dans la réalité moderne et il sera tout étonné d'y rencontrer un *grand saigneur* tordant le bras d'une fille ou une Esther Marcyle s'appelant réellement ainsi (c'est même Bruno Marghella qui pourrait le lui prouver !). Nous voyons *en déformant* selon nos goûts, mais, violents ou timides, nous sommes bien forcés de nous laisser influencer par ce que nous rencontrons... ce pourquoi je crois volontiers, réflexion faite, qu'il a vu Françoise Chédigny, mais qu'il a peut-être eu tort de ne pas réaliser lui-même les rêves de la belle enfant qui l'aimait peut-être plus que Lucien, coupable seulement de n'avoir pas tout osé.

La bohême canaille, par Michel Georges-Michel. Roman truculent, dit le sous-titre... et il ne ment pas, mais aussi âpre et beau poème d'une vie de dévoyés et d'anormaux qu'il a peut-être surpris sur le fait. Je cite une phrase que je trouve digne de devenir épigraphique, elle est prononcée par une tenancière de maison louche et résume tout son protocole : « Ne pissez pas dans le piano. C'est pas pour la chose... mais ça rouille les cordes ! »

Titine, par Alfred Machard. Le chef-d'œuvre du jeune maître, cette histoire d'un viol, terriblement d'actualité, illustrée par le rude crayon d'Antral ! Un beau livre.

RACHILDE.

THÉÂTRE

A propos de la *Judith* de M. Henry Bernstein. — Odéon : *Les Fruits défendus*, pièce en trois actes de M. Gaston Téry ; *l'Ombre d'une femme*, pièce en 1 acte de Remy de Gourmont. — Le Groupe de Mai. — Mémento.

L'insuccès de *Judith* a mis en colère M. Henry Bernstein. Selon l'usage antique et solennel, né sur le Sinaï, le jour où l'article 17 fut donné aux auteurs-directeurs, M. Henry Bernstein

ferme aux mauvais critiques les portes de son temple. C'est au nez de deux coreligionnaires que, cette fois, les battants ont claqué ; il s'agit de deux frères qui, devant l'Eternel, ne font qu'un, MM. Max et Alex Fischer, assis, chacun d'une fesse, au fauteuil censorial de la *Liberté*. MM. Fischer ne rentreront au Gymnase que moyennant florins, écus et patards. En attendant, ils ont traversé le boulevard à pied sec, et s'en sont allés au prochain bureau de poste. De là, ils ont adressé au public une lettre assez drôle (1) où ils fournissent une définition académique du critique selon les vues des auteurs :

Monsieur que l'on invite aux répétitions générales avec mission, quelle que soit son opinion sur la pièce représentée, de comparer l'auteur à Racine, à Victor Hugo et à Shakespeare.

Quant à M. Bernstein, il se demande :

Au nom de quoi il devrait soumettre les pièces de ses confrères ou les siennes au jugement des auteurs de *Camembert-sur-Ourcq*.

Au nom de la loi, M. Bernstein, au nom de la loi, tout bonnement ! J'ai expliqué cela aux lecteurs du *Mercure* et M. Bernstein s'y pourra référer, s'il désire connaître la raison qui guida le législateur, lorsqu'il exonéra des taxes les répétitions générales. Pour permettre à la critique de s'exercer, le fisc, l'assistance et les régions libérées *perdent, chaque année, cinq millions*. Dans le fait, il s'agit de donner la comédie gratuitement à des amateurs cruels, qui, durant les entr'actes, traitent M. Bernstein et les auteurs quelconques, avec plus de sévérité que n'en montreront jamais MM. Fischer. Passons. La nouvelle pièce de M. Bernstein appelle heureusement d'autres réflexions.

§

Judith obtint, près des critiques, un succès comparable à celui de l'*Homme à la rose*. Mais les *entr'acteurs* se montrèrent féroces. Jamais auteur ne fut mieux déchiré. Cela faisait penser à un écartèlement. Aux quatre membres du pauvre M. Bernstein, s'étaient attelées toutes les petites rosses du journalisme et toutes les vieilles percheronnes de la galanterie. Les gens se vengeaient comme cela de leur ennui. Quelqu'un, en sortant, disait : « Et l'on prétend que les histoires juives sont drôles ! » Sous une forme

(1) *Comœdia* du 23 octobre.

burlesque, il y a là l'expression d'un sentiment général. On ne pardonne pas à l'auteur de la *Rafale*, si prompt, si vivant, si dru, d'avoir fait bâiller. C'était, m'a-t-on dit, l'opinion de la « générale ». Je n'en sais rien, n'ayant pas été convié. Mais je puis dire que c'est, depuis lors, l'opinion de l'orchestre et du parterre. Le public n'est point Holopherne. Il n'a pas voulu perdre la tête pour cette Judith femme-de-lettres et vers-libriste. Malgré l'enthousiasme de maints critiques (qui doivent avoir en leurs cartons « trois petits actes » pour le Gymnase), les mondains ont imité M. Choufleury. Aussi M. Bernstein, qui, à l'imitation de Copeau, avait, sur un ton fort sec, intimé aux gens l'ordre de venir à l'heure, prit-il, dès le 27 octobre (soit quinze jours après la première représentation de son ouvrage), une contenance plus humble. Des communiqués publics dans les feuilles allèrent dire aux gens que les guichets du Gymnase recevaient à toute heure les cochons de payants, que les spectateurs rebelles à l'insomnie pouvaient se présenter à coup sûr, et qu'il y avait autant de places pour les recevoir que d'ouvreuses pour les solliciter... Mais les cris d'angoisse de M. Bernstein firent encore un plus mauvais effet que les lamentations de Judith. Et la pièce pencha vers la chute.

§

Est-ce donc une mauvaise pièce que *Judith*? Non certes. Mais c'est une pièce que l'on n'attendait pas. Il n'y a pas de volonté qui tienne contre l'obstination du public. Il aime les « marques » et s'en tient à elles. On demande à M. Bernstein d'âpres et cyniques comédies, non des prosopopées. C'est à cause de ses mérites que la pièce est tombée. Quant aux défauts, elle n'en a, selon moi, qu'un seul, mais considérable. C'est un effort vers l'impossible rajeunissement de l'écrivain. M. Bernstein qu'obsèdent les vieux griefs de la critique a voulu non seulement se montrer poète, mais jeune poète. Comme il demandait à Copeau la discipline de son théâtre, il demandait aux auteurs de Copeau le renouvellement de son fonds dramatique. Il me paraît évident que M. Bernstein voulut écrire à la manière de ceux qui succèdent à sa génération. Or, l'a-t on remarqué ? c'est une tâche impossible. De très hauts écrivains s'y essayèrent vainement. N'importe qui peut, avec la moindre habileté, pasticher les anciens et ses aînés. Mais il n'est pas d'exemple qu'une imitation des

« successeurs » ait jamais fait illusion. Devant l'homme, un rideau marche qui lui cache les lois de l'avenir. L'écrivain peut aimer, comme Vigny, sa jeune postérité. Il ne saurait parler le même langage qu'elle. Bienheureux s'il l'entend ! Il faut louer M. Bernstein pour ce qu'il entend les voix de la jeunesse. Son erreur n'est pas sans noblesse. Mais, au bout du compte, le verdict du public n'est ni si absurde, ni si injuste qu'on le dit et que le croit M. Bernstein.

§

Donc *Judith* a surpris. Une pièce de M. Gustave Téry devait surprendre davantage. Ces **Fruits défendus**, présentés sur le plateau de l'Odéon, ne sont point les fruits amers que l'on pense. Ils ont une rondeur, une couleur, une santé rustique tout à fait inattendues. M. Gustave Téry eut une presse mi-figue, mi-raisin qui dut bien l'étonner ; il devait prévoir des éreintements qui ne vinrent pas, ou vinrent tard. C'est qu'en vérité sa pièce, où ses amis retrouvèrent les hautes qualités d'un esprit des plus rares, déconcerta ses adversaires, parce qu'elle leur ôta le prétexte à manifestations qu'ils souhaitaient. Nierais-je que, pour ma part, je n'eusse préféré quelque scandale ? J'ai beau connaître Gustave Téry et l'aimer, je ne puis tout à fait le séparer de sa légende. Elle le montre, cet homme redouté, sous l'aspect d'un homme redoutable. On l'imagine comme un M. Paul Louis de la vie moderne, froid et cruel : c'est un tendre. On le dit homme d'affaires : c'est un Breton anxieux, superstitieux, sentimental, souvent ingénu et futile, renanien par le cœur et l'esprit, voltairien par la finesse et bien armoricain (quoi que l'on en puisse croire) par la versatilité. En outre, l'homme le plus cultivé du monde, et un infatigable chasseur d'idées. Il est le grand polémiste d'à présent parce qu'il a renouvelé le genre. Sa manière fluide s'oppose au romantisme brillant et désuet de son principal adversaire, lequel appartient, malgré qu'il en ait, au stupide XIXe siècle. Enfin M. Téry, inventeur d'une « formule journalistique », demeurera dans l'histoire de sa profession comme un des grands directeurs, un de ceux qui font date. L'*Œuvre* de 1915 à 1919 sera, quant aux chercheurs de demain, ce que fut le *Figaro* de 1868 à 1871 et le *Temps* de la Monarchie de Juillet.

Cela n'explique-t-il pas que sa pièce, adroite, persuasive, littéraire, ait trouvé un auditoire de générale fort boudeur et, par la

suite, un public très satisfait? La déconvenue de ceux que M. Cl. Vautel nomme si drôlement « les ayants droit sans spécialité » est bien naturelle. Habitués à entendre, deux fois le jour, les vieilles fariboles d'un Robert de Flers, les platitudes d'un Veber et les pornographies de quelques autres, ils ne s'accommodent pas volontiers d'un théâtre qui ne participe, à aucun degré, de la mode, du snobisme ou du faisandage. A défaut de poivre, on demande du vitriol. Pour plaire M. Téry devait écrire selon le goût du boulevard ou selon le goût des théâtres à côté. Il n'a daigné. Voilà ce que certains ne lui pardonnèrent point. Il peut maudire ses juges et dire, comme Balzac (1) : « Sur cinquante journaux qui tous depuis vingt ans prodiguent au dernier vaudevilliste cette phrase banale : « la pièce est d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche », aucun ne s'en est servi pour... les *Fruits défendus*. » Et l'auteur de *Vautrin* ajoutait : « Cette remarque suffit à l'ambition de l'auteur. » Je pense qu'elle suffit à l'orgueil de M. Gustave Téry.

Sa pièce qui, je crois, s'appelait primitivement : *Les trois couleurs*, nous montre la prochaine guerre, en 1934. L'auteur se la représente comme un conflit de races où les blancs font des nègres et des jaunes le matériel humain de l'industrie guerrière. C'est un premier postulat. Le second concerne la décroissance de la natalité et la nécessité où se trouvent les vieilles nations de renoncer à maints préjugés, tel que, par exemple, le mépris des filles-mères. Au surplus, M. Téry touche, d'une main légère, au problème irritant du mélange des sangs. Et de trois. On voit que le dramaturge des *Fruits défendus* ne craint point de donner à ses auditeurs des sujets de réflexions. C'est par un pluriel que cet habile grammairien renouvelle la pièce à *thèses*. Il le fait avec une surprenante maîtrise; je l'entends en ce sens qu'on le pouvait croire plus téméraire et moins expérimenté. Les journalistes, en général, font au théâtre des essais plutôt gauches, qui tiennent à leur longue habitude de la forme narrative. M. Téry montre un sens extraordinaire de la forme dialoguée et de la situation dramatique. Il y a, au second acte des *Fruits défendus*, un « coup de théâtre » extrêmement heureux et qui emporta toutes les résistances. Il n'en fallait pas tant à messieurs les critiques pour crier au génie dramatique de Bataille... A quoi bon revenir

(1) Balzac : *Théâtre*, préf. 2 avril 1842.

là-dessus ? La pièce est bonne, elle doit fournir une longue carrière, malgré la pureté d'une écriture où le lettré trouve, dans chaque réplique, sa délectation. Elle fut bien jouée, surtout par M. Debucourt, qui représente, avec un tact extraordinaire, un officier malgache amoureux d'une Française.

On jouait, auparavant, un acte de Remy de Gourmont : l'**Ombre d'une femme**, d'une subtilité, d'une finesse et d'une élégance d'esprit qui torturèrent les pauvres généraleux. Il s'agit d'un trait de jalousie féminine qui hanta longuement la pensée de Gourmont : une femme peut-elle être jalouse d'elle-même? Gourmont le croit. Il a donné ses preuves sous des formes diverses dans les *Chevaux de Diomède*, le *Fantôme*, le *Songe d'une femme*, un *Cœur virginal*. Ce sont là questions et réponses propres à ébahir les fournisseurs de M. Quinson, de M. Deval ou de M. Gavault. Ces messieurs en étaient, l'autre jour, comme des turbots conduits en Sorbonne. Jamais ils n'avaient rien ouï de tel et ils se sont bien promis de rester au fumoir la première fois qu'on jouera une pièce de ce Gourmont dont ils n'ont jamais entendu parler. Je suppose que l'ombre errante du maître à jamais regretté vint se mêler silencieuse et attentive aux groupes de l'entr'acte. Et les dialogues de ces tristes amateurs-là délecteront, par delà les barrières de la vie, celui qui fut en son temps si indulgent à la misère et à la sottise des hommes.

§

— Le **Groupe de mai** donne à Strasbourg des spectacles modernes, choisis avec un soin et un goût extrêmes. Il est secondé par ce qu'il y a de meilleur chez nous, et de plus nouveau : Le *Vieux-Colombier*, la *Chimère*, la *Grimace*, le *Canard sauvage*, le théâtre *Pitoëff*. Mais pourquoi pas Dullin et l'atelier ?

Ce projet, dit le programme, est le premier de cet ordre conçu en Alsace depuis l'armistice et, à notre connaissance, aucune ville de province n'a encore pris d'initiative analogue... Si nous ne trouvions pas auprès du public un accueil favorable, si nous ne recueillions pas le nombre d'abonnements suffisant pour garantir cette entreprise, il y aurait là un symptôme des plus fâcheux pour la renommée artistique de Strasbourg...

Je connais le secrétaire de ce groupe, M. Georges-Bergner. C'est un artiste et un homme de beaucoup de foi. S'il échoue,

nul ne réussira. Qu'il accepte mes vœux et n'oublie pas d'inviter l'atelier, la prochaine fois.

MÉMENTO. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Chevalier de Colomb*, pièce en 3 actes de M. François Porché (25 octobre). — THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : *Les Ratés*, pièce en 11 tableaux de H.-R. Lenormand (20 oct.), reprise. — THÉATRE DE LA POTINIÈRE : *L'amour veut rire*, comédie en 3 actes de M. Lucien Gleize ; *Ne m'épousez pas*, opérette en 1 acte de M. H. Lauvick ; *Blanchefleur*, un acte de M. Gustave Téry (27 octobre).

HENRI BÉRAUD.

PHILOSOPHIE

Léon Brunschvicg : *L'expérience humaine et la causalité physique*, 1 vol. Alcan.

Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus ingénieux, séduisant et déconcertant que la philosophie profonde et scrupuleusement sincère de M. Léon Brunschvicg. Son idéalisme, précisément parce qu'il est intransigeant et refuse impitoyablement aux choses la réalité qui n'appartient qu'à l'esprit, le réduit à appuyer sur l'histoire, et rien que sur l'histoire, sa philosophie tout entière. Essayons de saisir d'abord le lien subtil qui rattache la méthode au système.

De toutes les opérations de l'esprit, le jugement seul est essentiel : il est l'esprit même. Les représentations, images ou concepts, par ce qu'elles ont de fixe, de solidifié et de communicable, ressemblent à des choses que ne pénètre plus l'activité de la pensée et qu'elle roule passives en son cours ; les prétendues catégories immuables ne sont que des barrières dressées par l'habitude à l'abri desquelles l'esprit s'engourdit et qu'il doit franchir ou briser. La raison humaine est donc toute effort d'intelligibilité, mouvement vers la vérité, mais vie, souplesse et liberté : le filet qu'elle jette sur la nature pour l'assujettir et la comprendre, c'est le tissu d'une Pénélope qui sans cesse défait, mais pour les refaire autrement, son métier, ses mailles et son point. Or, puisque la nature ne peut être saisie hors de l'esprit qui la pense, elle est nécessairement aussi mouvante et fluide que l'esprit. C'est l'erreur capitale du réalisme que de l'imaginer constituée de choses, de substances, de genres, de forces, pures apparences que l'esprit découpe dans la réalité phénoménale, où tout est divers, changeant et conti-

nu. L'esprit et la nature se transforment donc sans cesse pour se modeler l'un sur l'autre: la raison se renouvelle au contact de l'expérience qu'elle rend possible; et ce double mouvement ne connaît point, ne connaîtra jamais le repos.

Dès lors, il est évident que l'histoire seule, en nous apprenant ce que chaque époque a connu, découvert et pensé, nous révèle la nature et l'esprit, ce qu'ils ont été au cours de leur incessante évolution, ce qu'ils sont au moment fugitif où nous essayons de les saisir. L'histoire donc de la science depuis ses origines les plus lointaines jusqu'à l'époque la plus contemporaine devient la seule méthode légitime du philosophe. La métaphysique ne peut être pour un esprit critique d'aujourd'hui que « réflexion sur la science», c'est-à-dire sur l'histoire de la science, car la science n'est qu'abstraction vaine en dehors de son histoire. Et voilà comment l'auteur de la *Modalité du Jugement*, poursuivant courageusement son difficile dessein et s'approfondissant lui-même, nous donne aujourd'hui, après l'histoire des *Etapes de la philosophie mathématique*, celle des étapes de la science de la nature : tel est l'objet principal du livre, à tous égards des plus considérable, que M. Brunschvicg intitule: **L'expérience humaine et la causalité physique**.

On entend bien que pour ce philosophe l'histoire n'est qu'une matière et un moyen. Mais, déjà de ce seul point de vue historique, l'ouvrage de M. Brunschvicg est de la plus grande valeur et du plus grand intérêt. Nombre de chapitres sont aussi nouveaux, saisissants et lumineux que profonds. Par exemple, les études sur Aristote et sa position par rapport à ses prédécesseurs, sur la décisive révolution cartésienne, sur la signification et la portée de l'œuvre de Bacon et de Galilée, la critique implacable de la logique de Mill, l'analyse de la théorie kantienne de la nature, si difficile et si complexe, sont, dans leur brièveté, de tout point admirables. On peut seulement regretter que le livre soit trop touffu ou trop riche, que les mêmes considérations historiques, d'abord rassemblées dans des chapitres distincts, reparaissent sans cesse avec une insistance un peu fatigante au cours des discussions finales, et que les vues propres de l'auteur ne se manifestent pas toujours avec assez d'ampleur, d'indépendance et de netteté.

Mais le livre de M. Brunschvicg est aussi d'un bout à l'autre

critique et polémique : ce qu'il demande à l'histoire, c'est le moyen de purifier l'esprit, de le débarrasser des habitudes que les âges prescientifiques ont vu naître et qui, s'imposant encore au sens commun des modernes comme des vérités évidentes et nécessaires, égarent la science et paralysent la philosophie. Le progrès intellectuel exige qu'on brise les vieux moules pour élargir l'esprit : pour reconstruire, il faut avoir l'audace de démolir. Or, à la racine de tous ces préjugés tenaces, on trouve toujours le vieux réalisme dogmatique, la croyance à l'existence de choses soit matérielles, soit spirituelles, et le rationalisme classique aussi bien que l'empirisme traditionnel en restent profondément infectés. Pour le détruire, M. Brunsvchvicg attaque donc sans relâche le double et faux idéal d'une raison capable, à elle seule et sans l'expérience, de trouver le réel, et d'une expérience installée d'emblée dans les choses et prétendant remplacer la raison. La science, étudiée sans idée préconçue dans son développement historique, apprend à la philosophie qu'elle doit être à la fois plus et mieux empiriste que l'empirisme, plus et mieux rationaliste que le rationalisme. Rendre a la raison et à l'expérience leurs caractères véritables, que tous les systèmes, lourds de tendances paresseuses ou des préjugés du passé, ont à l'envi plus ou moins méconnus, c'est montrer que la raison et l'expérience sont constamment inséparables, n'existent qu'en fonction l'une de l'autre, et doivent perpétuellement se renouveler l'une par l'autre.

Ces vues profondes et fécondes inspirent à l'auteur des critiques négatives singulièrement pénétrantes, mais il faut bien avouer que les conclusions positives du livre n'ont pas la même netteté. C'est ainsi qu'il est malaisé de découvrir dans ce gros ouvrage qui lui est tout entier cousacré quelle solution actuelle admet le problème de la causalité. M. Brunschvicg démontre avec force qu'il nous faut renoncer à croire, sinon à titre de grossière règle pratique, que « tout fait a une cause » et que « les mêmes causes ont les mêmes effets ». Il nous dit (p. 525) :

> Le renouvellement de la psychologie de l'intelligence a pour conséquence d'intégrer la cause à titre de fonction active dans la manœuvre d'ensemble par laquelle l'homme lance des courants d'intelligibilité destinés à créer la trame spatiale et temporelle du monde.

Mais encore quelle est cette fonction propre de la causalité ? La

formule positive qui lui paraît la moins imparfaite est celle du relativiste Minkowski, affirmant seulement qu'« il y a un univers » (p. 536). Mais quelle valeur spécifique, quel rôle précis ce postulat d'unité laisse-t-il à l'idée même de cause? On voudrait savoir plus clairement à quelles vérités nouvelles il nous faut sacrifier nos clairs et commodes préjugés. Sans doute l'obscurité même de telles formules est consciente et voulue : dans la pensée de M. Brunschvicg, elle assure la liberté du savant, réserve la souplesse de la raison, ouvre là d'infinies possibilités d'explication. Mais si elle est comme imposée à l'auteur par sa méthode et son point de vue, n'en permet-elle pas en quelque mesure la critique?

En écartant dédaigneusement toutes les autres méthodes pour n'exercer sa réflexion que sur le seul spectacle de l'histoire, M. Brunschvicg s'est exposé peut-être à un double danger. D'une part, comme l'histoire ne s'arrête point, il lui a bien fallu la suivre jusqu'à l'heure actuelle, et le recul manque encore pour dégager clairement et juger l'esprit et les principes de vérités si nouvelles. Comment savoir ce qu'une révolution naissante renverse et ce que finalement elle laissera debout du passé? L'histoire contemporaine, au sens rigoureux du terme, est sans doute une impossibilité. D'autre part, l'histoire au fond ne différencie les événements que par leur ordre même et leur succès : elle n'offre donc au philosophe qui prétend juger d'après elle qu'un critérium incertain et dangereux. M. Brunschvicg tient pour *dépassées* toutes les idées du passé dont s'écarte, — mais peut-être momentanément, — le mouvement scientifique contemporain. Et avec lui « les morts vont vite »! Non seulement Comte, Mill, Taine, ou Spencer, font figure de fossiles, adaptés à des conceptions scientifiques dès longtemps périmées, mais Renouvier, Cournot lui-même, mais Poincaré (p. 531), Bergson (p. 591) sont aussi, paraît-il, « dépassés ». Mot redoutable, impressionnant, accablant, mais qu'il faut préciser et surtout justifier. Or le relativisme essentiel à la méthode de M. Brunschvicg laisse à ces condamnations un caractère à tout le moins provisoire et précaire. La course n'est pas finie : qui sait si les « dépassés » ne regagneront pas du terrain et ne dépasseront pas à leur tour? Qui sait si, à l'épreuve, les théories nouvelles obligeront à tant de sacrifices, à un bouleversement si complet et si radical de la vieille raison? Il y a chez M. Brunschvicg une sorte d'impatience ardente, une

inquiétude de progrès, un élan vers l'avenir qui impriment à son ouvrage, d'ailleurs souvent si solide et si classique, comme un frémissement de vie et en aiguisent l'intérêt profond, mais qui nuisent aussi peut-être à la netteté et à la force de certaines de ses conclusions.

GEORGES BEAULAVON.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Clément Simon : *La Syphilis*, E. Flammarion. — Dubreuil-Chambardel : *Les Scolioses*, E. Flammarion. — Dr. Achard : *L'Encéphalite léthargique*. — Brissot et Bourilhet : *La Démence chez les épileptiques*, Maloine. — Ch. Lefebvre : *La Période pré-opératoire*, Maloine. — Dr Ch. Fiessinger : *Les villes éducatrices*, Perrin.

Sous la direction du docteur Apert, E. Flammarion édite une collection « des connaissances médicales » à 10 francs et même 7,50 le volume, qui mérite d'être signalée. Cette bibliothèque s'adresse non seulement aux médecins et aux étudiants en médecine, mais aussi au grand public cultivé, dépourvu de connaissances spéciales, mais apte par une bonne instruction générale à comprendre des sujets scientifiques spéciaux, pourvu qu'ils soient clairement exposés.

Il a suffi pour cela, dit le Dr Apert, d'exprimer en français usuel les choses telles qu'elles sont, en n'employant les mots techniques indispensables qu'après avoir exprimé leur signification, et en débarrassant le style médical de ces formules cabalistiques héritées de nos pères, conservées par la tradition, respectables certes du fait même de leur ancienneté, mais qu'il y a intérêt à abandonner comme nous avons abandonné la robe doctorale et la perruque.

Les deux volumes consacrés par le Dr L. Dubreuil-Chambardel et le Dr Clément Simon aux **Scolioses** et à la **Syphilis** possèdent bien les qualités désirées par le créateur de la collection. Pour faire plaisir à Léon Daudet, je rappelle, après l'avoir relu dans le livre de Cl. Simon, qu'on a soutenu avec talent que le profil de Socrate était celui d'un hérédo-syphilitique.

C'est pendant la guerre, dès la fin de 1915, qu'apparut la maladie qu'on appela **encéphalite léthargique**.

L'hiver de 1918-19, en même temps qu'une grave épidémie de grippe, en ramena une recrudescence telle que les publications médicales, depuis, sont innombrables, et que les journaux quotidiens s'en sont à plusieurs reprises assez sérieusement occupé.

En réalité, si le nom est nouveau, la maladie est ancienne et les auteurs les plus autorisés en font remonter les origines à Hippocrate, Cœlius Aurelianus, Arétée de Cappadoce. Son tableau symptomatique n'est pas encore complètement fixé. Sa description première a subi des modifications profondes, et il faut en prévoir de nouvelles.

Le consciencieux travail du Prof. Achard met la question au point jusqu'à 1922. Parmi la multitude de symptômes qui sont commandés par la fixation d'un virus inconnu sur le mésocéphale, ceux qui ont le plus frappé l'imagination sont la somnolence (maladie du sommeil), les paralysies oculaires et, parmi les tristes séquelles de cette redoutable maladie, la raideur musculaire qui donne aux malheureuses victimes un air de tragique indifférence. Nos armes sont frêles. Les médicaments proposés sont nombreux. Aucun ne guérit. On cherche. Le Congrès des neurologistes et aliénistes, qui vient de se tenir au début du mois d'août à Quimper, s'en est longuement occupé.

La démence chez les épileptiques, de MM. Brissot et Bourilhet, est une intéressante monographie qui apporte une nouvelle contribution à l'étude des troubles mentaux chez les épileptiques. Essentiellement clinique, dégagée de toute doctrine, de toute théorie pathogénique ou autre, elle envisage plus spécialement la démence si particulière des comitiaux, c'est-à-dire « l'affaiblissement intellectuel qui *peut* survenir chez ces derniers après une durée plus ou moins longue de la maladie ». Une longue série d'observations maintient ce petit volume dans le domaine des réalités. La langue en est claire et concise.

Un ouvrage sur la **période pré-opératoire** manquait. Le docteur Ch. Lefebvre, de Toulouse, vient le combler cette lacune. « Retourne sept fois le couteau dedans la main avant que de tailler dans la peau du prochain », disait Reclus. « L'ère des opérateurs brillants, capables d'étourdir l'assistance par des tours de force, semble aujourd'hui révolue » (Fiolle). A côté des manœuvres manuelles, il existe toute une série de conditions à observer, dit justement le docteur Lefebvre. Il y a la préparation à l'intervention, il y a l'anesthésie, il y a les suites opératoires dont dépend le plus souvent une grande partie du succès. Si bénigne soit-elle, toute opération est susceptible d'occasionner au malade des accidents peut-être très graves, hors de proportion parfois même

avec la bénignité et la simplicité de l'intervention exécutée. Le livre de Lefebvre, très complet et très clair, contribuera à donner aux opérés le maximum de chances de survie.

§

J'ai eu l'occasion de dire plusieurs fois, malgré les récriminations des intéressés, que le médecin était particulièrement bien placé pour juger du mouvement littéraire et philosophique. Il ne mesure pas le style selon les critères de M. Albalat, et ne dispense pas le blâme comme cet halluciné de la morale qu'est M. Carrère. Il n'est pas besoin d'insister pour le convaincre que le style est une physiologie. Il doit à son métier des curiosités d'amateurs qui lui évitent les exagérations. Ainsi est le Dr Ch. Fiessinger. En dehors de toute officialité, ce savant, aussi indépendant qu'un Gustave le Bon, publie des livres techniques dont, — chose rare, — les éditions se succèdent. Sa vaste curiosité le pousse à tout moment aux incursions dans le domaine de la philosophie, de l'histoire et de la littérature. Il montre que la meilleure philosophie n'est pas celle qui s'hermétise derrière les mots prétentieux, et répond par avance à l'enquête de Constant Bourquin. Il reste médecin dans toutes ces incursions et ses réflexions ont un « fruité » savoureux. Cet Alsacien estime que :

de temps à autre, c'est (pour le médecin) une bonne chose de quitter ses malades et d'interroger dans la solitude les grands éducateurs de notre réflexion : le monde végétal, la montagne ou la mer... Qu'il risque l'aventure ; ce qu'il récoltera de son voyage, nul ne le sait d'avance. Mais la curiosité mise en éveil stimule l'imagination, incite à des rapprochements d'idées et, quand des rapports insoupçonnés se découvrent entre les lois du monde physique et celles qui régissent le corps humain, c'est par de semblables audaces qu'a été planté le drapeau et qu'une nouvelle île de vérité a été conquise.

Et c'est ainsi qu'après la guerre, le fils, devenu célèbre, du modeste praticien de Mutzig, a parcouru notre pays dont le médecin a si bien senti la valeur éducatrice. Le docteur Ch. Fiessinger ne fait pas dans ses **Villes Éducatrices** le devoir de style auquel se réduisent la plupart des « narrations » de voyage. Il ne décrit pas. Avec un sens parfait de la mesure, il ne livre au lecteur que juste ce que le lecteur de carrière voudrait venir chercher dans ce volume. Cet homme de science, cultivé comme peu le furent au XVIe siècle, possède une sensibilité ardente

alliée à l'esprit de synthèse. Il s'imprègne vite, comme un réactif, de l'atmosphère morale d'un paysage ou d'une ville.

Il aime, comme beaucoup de médecins, le langage des pierres, interroger les églises et les cathédrales. Sa phrase est musclée, les réflexions prennent par vocation figure de maximes et on retrouve dans ce livre l'auteur de *Formules d'expérience humaine* (1). Dans ce verger somptueux où mûrissent les fruits d'une savoureuse expérience, je ne puis cueillir pour ma rubrique que ceux qui intéressent directement le médecin. A l'époque où sévit la phobie du vin, il est bon de lire les louanges qu'au gré de ses voyages, Ch. Fiessinger décerne à nos vignes.

Les pays du vin, dit-il p. 66, à propos de Tours, abritent volontiers les productions d'art original ; quand le vin fait défaut, ou l'art, si délicat soit-il, est un art d'emprunt, comme l'art normand ou l'art breton (Emile Mâle), ou bien l'excitation du vin sur les sécrétions internes est remplacée par un coup de fouet violent porté sur l'émotivité du sujet. Telle semble l'histoire de l'art jailli dans les Flandres, au XVIe siècle, à la suite des atrocités commises par le duc d'Albe. L'originalité a besoin, pour s'épanouir, d'une culture de l'imagination, et celle-ci, l'usage habituel et modéré du vin la réalise à l'état normal, au même titre que les violentes secousses morales qui s'abattent sur un individu lors des cataclysmes sociaux, ou simplement à l'occasion de catastrophes particulières.

Il faut l'écouter expliquer les traits distinctifs que les vins d'Alsace, âpres à la langue ou d'une saveur parfumée et légère, impriment à l'âme du terroir. Je l'ai ainsi entendu, dans son bureau, devisant en agitant un marteau à réflexes, discutant avec Emile Mâle, Fortunat Strowski, Paul Bourget et Louis Bertrand. Bien entendu son beau métier commande ses associations d'idées et les spectacles qu'il appelle « les grands éducateurs de notre réflexion » inspirent à ce Prince des Praticiens des idées dont nous devons faire notre profit. Retrouvant Trousseau à Tours, il oppose la lucidité de ce grand clinicien à l'opacité de la science allemande et de ceux qui, chez nous, vont à sa remorque, incapables de démêler l'essentiel de l'accessoire. Il constate que Trousseau, au bout de cinquante ans, se laisse lire et que ce qu'il a exprimé en peu de mots continue d'être vrai : « un monument

(1) Chez Maloine, 1919.

n'est pas plus un entassement de pierres qu'un livre une accumulation de menus faits. »

Sa sensibilité délicate le fait protester contre la recherche des faiblesses des grands hommes : « De grâce, quand le rayon illumine un front, ne nous complaisons pas à mesurer les taches d'ombre. » Pour une fois je ne suis pas de son avis. Les faiblesses des grands hommes font partie de leur physiologie, c'est-à-dire de leur psychologie. Une faiblesse cachée en dit souvent beaucoup plus que les manifestations extérieures de force. Les grands hommes sont faits de notre chair sensible et douloureuse et il convient de rechercher chez eux la trace de ce que les croyants appellent le péché originel. L'affirmation de Ch. Fiessinger n'est d'ailleurs chez lui qu'un désir d'indulgence et qu'un scrupule, car, dans ses hebdomadaires bulletins du *Journal des Praticiens*, il nous expose sans remords, quand il le juge à propos, — mais avec quel tact et quelle douceur, — les misères des grands artistes et des grands penseurs.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Georges de Leener : *La Primauté de l'Individu*, Lamertin, Bruxelles. — Montchrestien : *Le Problème des Assurances sociales*, Grasset. — Léon Homo : *Problèmes sociaux de jadis et d'à présent*, Flammarion. — Maximin Deloche : *La crise économique au XVIe siècle et la crise actuelle*, Plon. — Mémento.

Par ces temps de sottise grégaire, il faut louer ceux qui, comme M. Georges de Leener, proclament la **Primauté de l'Individu**. Quelque énorme que soit le rôle des foules, celui des individus est plus important encore, et, comme l'a dit Carlyle, dont notre auteur rappelle avec raison le mot : L'histoire du monde, c'est la biographie des grands hommes. Bien avant lui, d'ailleurs, l'antiquité avait dit : *Genus humanum vivit paucis.*

Mais justement ce brocard est amphibologique comme beaucoup de maximes latines, et il faudrait bien se garder de le traduire : L'humanité vit *pour* l'élite, ainsi que certains auraient tendance à le faire. La primauté de l'individu ne doit pas être entendue dans le sens frénétique de Stirner, l'anarchiste sacrifiant tout à son moi, mais dans le sens eurythmique du sage ne proclamant cette supériorité de l'individu que dans l'intérêt de la masse populaire.

Au surplus, ce n'est que dans les domaines purement intellectuels de l'art, de la science, de la pensée que l'individu règne vraiment; dans ceux de la réalisation politique et sociale, son action serait nulle sans la coopération des autres, et pis son action isolée et autoritaire serait dangereuse. C'est ici qu'il faut se souvenir d'un autre brocard qu'il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde. Le plus grand génie même Napoléon, quand il réduit tous les concours à la simple obéissance silencieuse, commet vite d'énormes fautes et c'est pour cela que les peuples libres estiment que le meilleur gouvernement, c'est le self-gouvernement en dépit de son cortège de bavardages et parfois de paralysies.

Mais est-il vrai que nous ayons passé par une crise de l'individualité et que nous assistions à sa résurrection ? Je n'en suis pas aussi sûr que l'auteur. Les événements de la grande guerre ne me semblent nullement avoir amené une carence de grands hommes, ni ces temps présents en manifester une éclosion particulière. Une vue plus juste de M. de Leener, c'est la nécessité d'harmoniser la préséance de l'individu avec le bon fonctionnement de la démocratie qui est le seul régime possible, et contre qui ne s'insurgent que les niais et les tape-dur. La démocratie est justement le régime qui permet le mieux aux forces individuelles d'agir; en dehors d'elle il n'y a que l'autocratie d'un seul ou l'ochlocratie de quelques-uns constitués en bande, deux systèmes également dangereux, et en somme, c'est la démocratie qui réalise le mieux l'aristocratie idéale à condition que chaque membre du démos s'efforce d'être un ariste ; il faut savoir gré à M. de Leener de nous le dire et montrer une fois de plus.

§

Le souci de l'individu est d'ailleurs parfaitement conciliable avec celui de la masse, et l'association soit libre, soit obligatoire, est tout ce qu'il y a de plus légitime. Mais le choix entre ces deux formes d'association est délicat, comme le montre le livre signé Montchrestien, **Le Problème des Assurances sociales en France**, que publie la *Société d'études et d'informations économiques*.

Cette société, qui n'a été fondée qu'il y a deux ou trois ans, est un centre de travail très remarquable; le nombre et surtout la qualité des enquêtes et études qu'elle a publiées sur les sujets

les plus divers sont vraiment dignes d'éloge, et le livre dont je vais parler, qui porte pour signature un nom glorieux dans nos fastes économiques, ne dépare pas la collection dont il fait partie.

Le problème des Assurances sociales consiste à garantir le travailleur contre les risques d'accidents, de maladie, d'invalidité et et de vieillesse. Cette garantie a longtemps été l'œuvre de l'Etat seul agissant comme Administration de l'Assistance publique et les défauts du système n'ont pas tardé à se manifester: médiocrité des résultats obtenus, nullité de l'éducation morale des travailleurs, mise des imprévoyants à la charge des prévoyants, etc. La tendance actuelle est en faveur de la substitution à cette assistance publique, qui a un caractère fâcheux d'aumône, d'une assistance sociale demandant un certain effort aux bénéficiaires: ainsi la loi de 1898 sur les accidents du travail et la loi de 1910 sur les retraites ouvrières et paysannes. Mais cette dernière loi ayant fait en somme faillite, nos pouvoirs publics ont eu l'idée de la reprendre et de l'encastrer dans un édifice plus vaste encore qui constitue le projet de loi Daniel Vincent sur les assurances sociales et dont il faut louer tout d'abord l'ampleur, l'harmonie, la générosité et reconnaître l'aspect général séduisant.

Dans ce projet la garantie contre la vieillesse cède le pas à la garantie contre la maladie, ce qui pourrait entraîner, nouvelle difficulté, la fonctionnarisation de tout le corps médical, et ce qui peut ouvrir la porte à bien des abus, car la simulation est très aisée en matière de maladie. Le projet repose d'ailleurs sur le principe de l'obligation et de la solidarité, ce qui ne le rendra pas sympathique à tout le monde, même parmi ceux qui en bénéficieront; il pose des règles rigides qui ne tiennent aucun compte des diversités régionales et professionnelles et il recèle tous les défauts des interventions étatistes, enfin et surtout il coûtera très cher; les associations consultées estiment à 3 ou 4 milliards la charge qu'il fera peser sur la production, et comme la loi de huit heures a déjà imposé à cette production une réduction analogue, on comprend que le projet de loi en question, en dépit de ses proportions grandioses, soit accueilli avec quelque crainte par les contribuables.

A ce projet gouvernemental, la *Société d'études économiques* propose d'en substituer un autre qui viserait d'abord le risque

maladie et qui entraînerait une refonte générale de notre assistance publique. L'assurance comporterait en sus du risque maladie, le risque maternité et le risque décès, et l'indemnité allouée serait proportionnelle aux charges de famille. Tout ceci est approuvable, mais plus encore le serait-il de calculer l'assurance contre la vieillesse d'après les mêmes charges ; il est vraiment inadmissible que le père de famille nombreuse, qui lui n'a pas la possibilité de s'assurer comme le célibataire et qui a rendu à la société un autre service que lui, n'ait pas sa vieillesse garantie, même au détriment de ces célibataires.

Rien de nouveau sous le soleil ! Tous les maux dont nous souffrons, vie chère, crise des loyers, lourdeur des impôts, dépopulation, nos pères les ont connus, et aussi nos lointains aïeux du temps gallo-romain. C'est à eux que M. Léon Homo, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon consacre un livre, **Problèmes sociaux de jadis et d'à présent**, dont le titre ne trompe pas quand on en a compris le sens. Oui, l'antique Rome a eu à faire face aux mêmes difficultés que nous ; elle a passé par des crises économiques à côté desquelles les nôtres sont peu de chose, puisque nous les surmontons et qu'elle a fini par succomber ; tout ce que nous pourrions croire avoir inventé : interventions de l'Etat dans la question des logements et dans la hausse des prix, taxations officielles, course aux impôts, déclarations forcées, impôt global sur le revenu, impôts cédulaires, tout cela Rome l'a connu. Ce que nous savons moins bien, ce sont les résultats de tous ces efforts ; les statistiques dans l'antiquité étaient rudimentaires si tant est qu'elles existassent, et les appréciations des historiens sont sujettes à caution. Dans les lois caducaires, par exemple, la grande machine de guerre gouvernementale contre le dépeuplement, Tacite ne voit que la question des délateurs, ce qui n'est pas le principal. Ces lois ont-elles été efficaces ? Il semble bien que oui. L'empire romain, après leur mise en vigueur, a existé pendant deux ou trois siècles et ne s'est écroulé que quand elles ont cessé de s'appliquer ; c'est donc Montesquieu, leur admirateur, qui aurait raison contre leurs sceptiques. Il convient d'ajouter d'ailleurs que si nous voulions entreprendre sérieusement la lutte contre ce fléau qui nous menace à notre tour, nous disposerions d'armes meilleures que ces vieilles lois caducaires. *L'Alliance nationale* vient justement d'ouvrir un concours,

avec force prix dus à la générosité de M. Michelin, sur cette question ; peut-être des procédés décisifs seront-ils découverts par les concurrents. Il suffirait d'ailleurs que ceux qu'on connaît déjà et dont l'efficacité est très probable, fussent adoptés par nos pouvoirs publics ; aucune question n'est plus cruciale pour nous Français d'aujourd'hui que celle-là.

Sans remonter jusqu'aux vieux Gallo-Romains, on trouverait dans notre histoire d'autres précédents bien suggestifs. M. Maximin Deloche, l'historien de Richelieu, a écrit notamment quelques pages remarquables sur **La Crise économique au XVIe siècle et la crise actuelle**. Les circonstances, sans être les mêmes, produisirent alors un bouleversement analogue au nôtre ; une simple année de guerre civile, au début des guerres de religion qui en durèrent quatorze, causa d'incroyables destructions, la ruine fut aggravée par le prolongement de l'anarchie, comme la crise financière fut amplifiée par l'afflux des métaux précieux du Nouveau Monde qui provoqua une hausse énorme de tous les prix où personne d'abord ne comprit rien. Ajoutez à cela les chambardements de tous genres, les pillages, spéculations, les excès du luxe, la licence des mœurs, ce banquet de Blois, pour rester dans la note esthétique, où Catherine de Médicis fait servir ses convives par soixante filles d'honneur n'ayant pour vertugadin que leur chevelure éparse... Des deux époques quelle est celle qui a connu le plus de souffrances ? Nous répondrions naturellement que c'est la nôtre, je me demande si ce serait bien exact, et si nos pères du XVIe siècle n'ont pas été dix fois plus malheureux que nous. Or, et c'est là l'heureuse conclusion sur laquelle je voudrais insister, ils sont assez vite sortis d'une période de misères et de désastres plus prolongée et plus générale que la nôtre. « La France est si peuplée et si fertile, disait Lanoue, que ce que la guerre a gâté en un an se rhabille en deux. » Et en effet il suffit de quelques années de paix et d'ordre avec Henri IV et Sully pour que le pays soit sorti magnifiquement de ses ruines. Ainsi fit-il plus tard avec Louis XIV et Colbert après la presque aussi grave crise de la Fronde. C'est que, comme disait Brantôme, « faut dire de la France qu'elle ressemble à une oie bien grasse qui, tant plus on la plume, tant plus la plume lui revient ». Tirons-en donc d'heureux présages pour notre proche soulagement !

Mémento. — Dans la *Revue des Etudes coopératives*, M. Charles Gide s'élève contre la mauvaise réputation qu'on a faite à la Fédération coopérative de faire servir ses bénéfices à la propagande socialiste. Il paraît qu'il n'en est rien, et l'on doit en féliciter sincèrement les dirigeants de la Fédération ; le coopératisme, qui est d'ailleurs aux antipodes du socialisme puisqu'il est basé sur l'effort individuel, sur le travail libre et sur la capitalisation, doit se suffire à lui-même. A cette occasion je cite le journal *le Coopérateur* qui vient de paraître sous la direction de notre confrère Paul Redonnel et qui promet d'avoir une excellente rédaction ; ce nouvel organe ambitionne de servir d'agent de liaison entre la Fédération dont je parlais, et les autres Coopératives qui lui reprochent toujours d'avoir beaucoup de socialistes dans son état-major. — *Les Annales de la Régie directe* font paraître un numéro de mars-octobre 1920 avec quelque retard, d'autant que les deux années précédentes n'ont pas paru non plus ; on aurait pu croire que ce silence était là le fruit de l'expérience, la régie directe ayant donné pendant toute la guerre et dans toutes les directions les résultats que l'on sait, et continuant à en donner de convaincants en Russie soviétique, mais la foi ignore les obstacles, et nous voilà condamnés à entendre de nouveau l'éloge de la nationalisation des chemins de fer, des mines et de tout le tremblement. Heureusement, le bon sens public veille encore !

HENRI MAZEL.

ÉDUCATION PHYSIQUE

L'Éducation physique dans l'enseignement. — L'essor actuel que prend le sport lui a valu d'attirer l'attention d'un milieu qui lui était plutôt hostile : je parle des dirigeants de l'enseignement. Car il faut bien l'avouer, ceux de ma génération qui ont passé leur jeunesse dans les véritables geôles qui s'intitulent lycées, jouissant de rares récréations dans des cours étroites et couvertes d'un sable dur ne permettant même pas de jouer, peuvent parfaitement témoigner que l'enseignement ayant repris à son compte la doctrine de Port-Royal qui veut « qu'une complexion frêle donne à l'esprit tout son jeu », s'efforçait de faire de nous des hommes voûtés, anguleux, sans muscles, sans cœur et sans poumons. Actuellement ces mêmes dirigeants qui nous interdisaient toute espèce de jeu « bruyant et brutal », touchés sans doute par l'effet de la grâce, semblent vouloir donner à l'éducation physique et au sport la place qui leur convient. Je dirai même qu'en attendant qu'ils lui donnent officiellement

cette place, ils lui en laissent prendre officieusement une tellement grande que le Grand Maître des sports scolaires, je parle de Gaston Vidal, a dû lui-même attirer l'attention sur les dangers de l'exagération de la compétition sportive entre scolaires. Quand saurons-nous nous en tenir pour nos enfants au *nè quid nimis* des anciens : rien de trop, juste équilibre entre l'effort physique et l'effort intellectuel ?

Passons, il s'agit dans cette chronique de voir ce qui s'ébauche actuellement en vue de résoudre la question. Disons tout d'abord que le problème se pose très simplement. L'organisation actuelle étant inopérante, quatre questions principales sont à traiter :

1° Adoption d'une méthode unique ;

2° Formation d'instructeurs dignes de ce nom et en nombre suffisant ;

3° Création de terrains de jeux et de sports et de piscines ;

4° Organisation du contrôle médical.

Nous pourrions ajouter en dernier lieu la création au ministère de l'Instruction Publique d'une direction chargée du contrôle et aussi, dans l'avenir, de la liaison avec l'office national des Sports qui ne peut manquer de voir le jour dans un temps plus ou moins éloigné ; sa nécessité se faisant de plus en plus sentir.

C'est sans doute sur ces divers points que le Comité consultatif, qui vient d'être créé au ministère de l'Instruction Publique avec mission de faire des propositions sur toutes les questions relatives à l'Education physique et au sport, aura à se prononcer. Ce comité comprend un nombre considérable de compétences, des sénateurs, des députés et des délégués des Ministères de l'Intérieur, de la Guerre et de la Marine, des Régions libérées, de l'Hygiène... voire même de la Justice (sans doute pour traiter les questions concernant « l'amateurisme marron »). Ajoutons que dans ce comité les fonctions de secrétaires seront tenues par l'Inspecteur d'Académie chargé du service de l'éducation physique au ministère de l'Instruction publique et de son chef de bureau. Car, j'avais omis de le dire : l'organe de direction et de contrôle dont j'envisageais la création en dernier ressort a déjà vu le jour ! Il n'est pas indispensable, n'est-ce pas, que dans une usine il y ait un nombre suffisant d'ouvriers et d'ingénieurs, l'essentiel est que regorgent les contremaîtres et les directeurs !

Donc, ce comité consultatif après avoir reçu du sous-secrétaire d'Etat à l'enseignement technique des conseils marqués au coin du bon sens, sur lesquels nous reviendrons, s'est fragmenté en diverses commissions et a commencé ses travaux. Voyons rapidement comment les diverses questions qui se posent seront envisagées dans ces commissions étant donné le courant qui domine et comment, à notre avis, elles pourraient être traitées.

Tout d'abord la question des méthodes. J'avoue que je la croyais résolue puisque Joinville vient de faire paraître un Règlement Général dont la première partie traite de l'éducation physique de l'enfance (4 à 13 ans), la deuxième partie de l'éducation physique de l'adolescence (13 à 18 ans) et la troisième partie de tout ce qui touche aux applications et aux sports. Ces règlements portant sur leur couverture, « approuvé par le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts », il pouvait apparaître aux yeux des profanes que l'Union sacrée était enfin réalisée sur cette question.

D'ailleurs, l'éclectisme montré par notre Ecole Nationale de Gymnastique (qui devrait être notre Institut) semblait donner satisfaction à tout le monde. A la base, la pratique des exercices naturels telle que la recommande Hébert ; pour l'assouplissement et le développement, mouvements arrondis et continus dérivant de la méthode française instaurée par le regretté Demeny ; pour l'application, la pratique de l'athlétisme et des grands jeux donnant satisfaction à nos sportifs purs. Les gymnastes eux-mêmes y trouvaient leur compte puisque, dans la troisième partie, les agrès sont recommandés en ces termes :

> La gymnastique aux agrès est un sport à la portée de tous, il demande à être pratiqué avec prudence et modération afin de ne pas nuire à l'harmonie du corps, il présente d'incontestables avantages pour le perfectionnement moral et physique...

Eh bien, il ne semble pas que tant de mansuétude ait réussi à calmer les esprits. Si tout le monde est d'accord pour admettre que le Manuel d'Exercices physiques et de Jeux Scolaires du Ministère de l'Instruction publique, faisant actuellement force de loi dans nos établissements scolaires, est bien désuet, il semble qu'on veut faire encore mieux que Joinville, puisque sur le programme d'études du Comité on a inscrit en premier : « Recherches scientifiques des méthodes d'Education Physique ration-

nelles et propres à développer la jeunesse des deux sexes ». Et comme je vois dans les commissions des sportifs purs voisiner avec des gymnasiarques, je crains bien que nous n'ayons longtemps à attendre avant d'avoir une « méthode nationale ». Et même, si cette méthode sort, il faudra se mettre à nouveau au travail pour modifier celle que nous enseignons dans les Sociétés et au Régiment, afin qu'il n'y ait pas discontinuité entre l'enfance, l'adolescence et l'âge mûr. En attendant et pour reprendre une opinion exprimée par Duluc dans la *IVe République*, « à l'heure actuelle l'imagination et la fantaisie des professeurs et moniteurs dépassent toute mesure ».

Quel dommage que Joinville, que les étrangers nous envient pourtant, n'ait pu être imposé comme seul institut et laboratoire officiel ! Serons-nous encore une fois obligés de nous borner à constater que l'Allemagne, engagée bien après nous sur cette question, a réalisé cette direction par la création, à Berlin, d'un Institut disposant du « Stadion », ce superbe stade que les Allemands avaient construit avant la guerre aux portes de Berlin en vue des Jeux Olympiques de 1916 ?

Passons maintenant à la question des professeurs ou mieux des moniteurs. Nous avons en France plusieurs catégories de maîtres de gymnastique :

1°) Ceux qui ont fait un stage, souvent très long, à Joinville et dans les Centres Régionaux d'Instruction Physique ont acquis une réelle compétence, mais n'ont reçu aucun diplôme officiel. Nous réclamons actuellement, avec insistance, un diplôme pour ces anciens moniteurs de l'armée qui, pour la plupart, ont d'ailleurs enseigné dans les écoles.

2°) Ceux qui ont satisfait à un examen placé sous le contrôle des autorités académiques et intitulé : « certificat d'aptitude à l'enseignement de la Gymnastique, degré élémentaire ». Ceux-là peuvent être désignés comme professeurs pour les écoles d'enseignement primaire. J'estime que les garanties offertes par cet examen, tant au point de vue instruction générale, que connaissances touchant à l'éducation physique, sont insuffisantes.

3°) Ceux qui ont suivi, pendant quelques semaines, le Cours Supérieur d'Education physique à Paris, institution semi-officielle dans laquelle l'Union des Sociétés de Gymnastique de France joue un rôle prépondérant et ont satisfait aux épreuves du cer-

tificat d'aptitude à l'enseignement de la gymnastique, degré supérieur. Les élus peuvent prétendre au titre de professeur de gymnastiqne dans un établissement d'enseignement secondaire.

De tout cela il résulte que le recrutement des professeurs ou moniteurs de gymnastique ne se fait pas avec un soin suffisant. Pour que ces maîtres offrent des garanties équivalentes à celles exigées des professeurs des diverses branches de l'enseignement, il faudrait qu'ils se préparent spécialement à ces fonctions pendant au moins deux années.

La question me paraît d'ailleurs facile à résoudre. Dans les écoles primaires l'instituteur est le moniteur d'éducation physique. Il se prépare à cette fonction pendant son passage à l'Ecole Normale où un professeur qualifié enseignera l'éducation physique avec autant de soin et de compétence que sont enseignées les autres matières. La leçon d'éducation physique pour l'enfant est chose simple et point n'est besoin d'être soi-même un bon exécutant pour la diriger. Les aptitudes pédagogiques et la connaissance approfondie de la méthode sont les points essentiels. L'âge de l'instituteur ne jouera donc qu'un rôle accessoire. En ce qui concerne nos établissements d'enseignement secondaire, la question est plus délicate. Le maître doit posséder un ensemble de qualités théoriques et physiques qui ne sont l'apanage que d'une élite. Il nous faut donc une école spéciale où s'effectuera la sélection en même temps que se poursuivra l'instruction. Qu'on se hâte de créer cette école de maîtres qui sera une annexe de notre Institut de Gymnastique. Et c'est pour cela que j'en arrive toujours à la même conclusion : Faire voter par le Parlement le projet de loi déposé depuis longtemps déjà qui crée cette organe. Créer d'autres organisations avant celle-ci, c'est faire passer la charrue avant les bœufs !

En ce qui concerne les terrains de jeux et de sports absolument indispensables à la pratique raisonnée de l'éducation physique et des sports, chacun sait que tout est à faire. Nos établissements scolaires disposent de cours ridiculement étroites et presque toujours recouvertes d'un sable qui ne permet pas aux enfants, sous peine d'accidents constants, de pratiquer les exercices naturels. De piscines il vaut mieux ne pas parler. L'enseignement officiel en France a peur de l'eau et de l'hygiène. Je dis l'enseignement officiel, car si dans la Région où je me trouve

les établissements de l'Etat ne disposent même pas de douches; en revanche, à ma connaissance, deux établissements libres possèdent des piscines confortablement installées... Passons ! Je ne crois pas que l'intérêt de la question échappe au Comité Supérieur Consultatif, quoique son président ait omis de l'inscrire au programme des travaux. Peut-être se rend-il compte que, par suite du manque de crédits, le ministère de l'Instruction Publique est impuissant. Mais, dans ce cas, est ce qu'il n'appartiendrait pas au représentant du ministère de l'Intérieur de prendre acte des vœux exprimés par le Comité et de faire pression sur les Municipalités pour qu'ils soient satisfaits?

La question du contrôle médical sera sans doute étudiée avec plus de soin si je m'en rapporte au nombre considérable de personnalités du corps médical qui siègent au comité. Parmi elles, trois membres de l'Académie de Médecine, sans compter les médecins spécialistes des questions d'éducation physique et de sports, docteurs Belin du Coteau, Ruffier, Tissier, Boigey, et j'en passe... L'heure est bien choisie pour traiter cette question. Les inconvénients d'une spécialisation sportive trop hâtive se sont faits sentir sur certains de nos jeunes gens et nombre d'adversaires de l'éducation physique et du sport se plaisent à signaler ces défauts de la cuirasse. Tout mouvement amène une réaction et si l'on n'y prend garde, après avoir vu prôner le sport comme un baume à tous les maux, nous pourrions bien lui voir attribuer la paternité de tous les cœurs hypertrophiés et de tous les poumons douteux. C'est le médecin seul qui peut prescrire et doser l'effort physique.

L'importance de cette question n'a pas échappé aux auteurs du Règlement Général d'Education physique de Joinville et une annexe de 80 pages est consacrée au rôle du médecin dans l'Education et la Rééducation physique.

Le problème de l'éducation physique dans les écoles peut donc se résoudre assez facilement. Et pourtant je ne crois pas qu'une solution efficace intervienne avant longtemps. Cette conviction ne se base pas seulement sur le fait que, jetant un coup d'œil sur le passé, je m'aperçois qu'en un demi-siècle quatre lois, 15 mars 1850, — 3 février 1869, — 27 janvier 1880, — 28 mars 1882 ont tenté vainement d'introduire l'éducation physique dans les programmes d'enseignement. Elle est basée aussi sur l'importance des crédits

nécessaires qui fera hésiter le parlement, sur la méfiance de certains dirigeants de l'enseignement à l'égard de l'Armée qui pourtant possède seule actuellement des Centres où puissent se donner l'instruction nécessaire à des moniteurs, sur la diversité des doctrines prônées par les membres du Comité Consultatif et enfin sur la présence, dans les rouages administratifs, d'un nombre sérieux de grains de sable que ma fréquentation des milieux scolaires me permet d'apercevoir et qu'il serait long et fastidieux de décrire dans ces pages.

Il est pourtant profondément regrettable que, dans une période où tous les efforts doivent converger pour sauvegarder et améliorer la santé de nos trop rares enfants, la question de l'obligation et de la surveillance de l'éducation physique dans les écoles ne trouve pas un écho plus sérieux au parlement, dans les ministères intéressés, dans le pays.

RENÉ BESSE.

QUESTIONS COLONIALES

René Trautmann : *Au pays de « Batouala ». Noirs et Blancs en Afrique*. Préface de Pierre Mille, Payot.

Dans ma précédente chronique, sans prendre parti, d'une manière toute objective, j'ai posé la question de la meilleure politique à suivre dans nos possessions d'outre-mer, colonies ou pays de protectorat, et j'ai rapporté fidèlement les craintes d'un vieil administrateur colonial adversaire systématique de tout ce qui ressemble de près ou de loin à un Etat indigène plus ou moins émancipé. Ces craintes, je dois l'avouer, — et j'en reparlerai quelque autre jour, — ne sont pas demeurées sans écho. A ceux que le problème intéresse, je ne saurais trop conseiller de lire l'ouvrage aussi amusant que documenté que le docteur René Trautmann, médecin des Troupes coloniales, vient de consacrer **Au pays de « Batouala »**. Je n'en veux retenir ici que la contribution précieuse qu'apporte précisément son auteur à la question de l'aptitude de nos sujets indigènes à se gouverner eux-mêmes, question que les incidents de Tunisie, au printemps de cette année, ont placée à l'ordre du jour. Dans son magistral rapport relatif à la mise en valeur de nos colonies, M. Albert Sarraut en a précisé en termes définitifs, en ce qui concerne l'Indochine, la donnée essentielle.

Cochinchine, Cambodge, Annam, Tonkin, Laos, écrivit-il, cinq grands pays joignent leurs forces, accordent leurs énergies, assemblent leurs vigueurs sous la haute discipline de la Souveraineté française qui règle harmonieusement le rythme de leur geste et de leur développement. La souveraineté française est ici comme l'armature puissante qui encercle et soutient les pièces d'un échafaudage. Qu'on l'enlève et tout s'effondre ; il n'y a plus, jonchant le sol, qu'un amas de fragments dispersés. Sans la souveraineté française, il n'est plus d'Indochine. Il y a dans cet « assemblage » indochinois trois royaumes protégés, l'Annam-Tonkin, le Cambodge, le royaume de Luang-Prabang, et deux colonies proprement dites, la Cochinchine et le Laos. Quel serait donc, et dans quel pays de l'Union actuelle, l'homme, ou le monarque, ou le pouvoir capable de subordonner à son autorité toutes les parties d'une Indochine devenue indépendante de la France? Quel est le royaume qui pourrait se flatter, — avec quels moyens ? — d'imposer sa loi aux deux autres et de s'annexer du même coup les deux colonies sans trône ? Il suffit d'énoncer la question pour montrer l'inanité de l'hypothèse...

On ne saurait mieux penser ni dire. Il s'en faut encore de nombreuses années que les temps soient révolus où nos sujets indigènes, sur quelque point du globe que ce soit, pourront s'émanciper définitivement et se gouverner eux-mêmes. Est-ce à dire qu'ils en soient radicalement incapables et que tout espoir, à cet égard, doive leur être interdit? Ceux qu'on appelle « les vieux coloniaux », — et cette appellation a une signification grosse de valeur, — ceux-là, — tout au moins, en ce qui touche nos colonies africaines, — ne sont pas loin de répondre affirmativement, considérant que les noirs ont sur les peuples civilisés un retard qu'ils ne sauraient regagner et qu'il existe dans leur mentalité un fond de *puérilité* les condamnant, à quelques exceptions près, à une perpétuelle stagnation. Pas plus que précédemment, je le répète, je ne prendrai parti, mais étant donnée l'importance du problème encore beaucoup plus politique que social, il n'est pas sans intérêt de relever dans l'ouvrage du Dr Trautmann ce qui tend en somme à corroborer l'opinion des « vieux coloniaux » sur la médiocrité congénitale des Noirs. Cette médiocrité s'accuse surtout dans leur effroyable primarisme, primarisme tel qu'il dépasse encore celui de nos instituteurs métropolitains, avec cette variante toutefois et cette atténuation qu'il est parfois vraiment comique.

Voici des adresses tracées par des noirs élevés à la française :

— « Messieurs les Phares de la Bastille ».
— « Monsieur Laboratoire ».
— « Monsieur Jean Quénum
Imperturbable à l'ambulance ».

Voici une demande d'emploi :

Je sollicite de votre haute bienveillance de m'employer comme élève-infirmier... Je ne connais pas encore le nom des médicaments. Avec un peu de réflexion, j'y arriverai...

Une consultation :

J'ai l'honneur de vous prier de trouver en cette porteuse de cette lettre une femme... qui souffre, depuis une semaine environ, d'un mal qui m'est inconnu. Elle se plaint d'avoir des maux du bas du ventre autour du nombril... Je crains que ce ne soit un dérangement dans les organes de l'accouchement...

Une carte de visite :

Fructueux de Quénum.
Employé de commerce
Fils de la sueur qui arrose la vigne et le blé
Cotonou.

Le docteur Trautmann, après ces exemples et quelques autres, note que les aptitudes individuelles des noirs sont extrêmement étendues, tant au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel, mais que leurs aptitudes collectives sont nulles. Ils sont dépourvus d'esprit d'initiative et ont toujours besoin d'être stimulés et dirigés.

En somme, ils sont des « faibles ». Dans « le roman vrai d'un noir » qu'il a récemment publié (1) sous ce titre : *Koffi*, M. Gaston-Joseph a donné le discours *authentique* adressé aux femmes de Podor (Sénégal) par un élève diplômé des Ecoles supérieures de Gorée. Je le transcris textuellement, car c'est un document hautement représentatif de la mentalité des noirs dits civilisés ou évolués :

Après avoir divulgué mes congratulations les plus confidentielles à l'union conjugale, permettez-moi, Messieurs, de haranguer ou bien dépeindre ces jeunes nymphes (2) qui ressemblent à des boutons de rose nouvellement éclos. Elles reçoivent ici mes chaleureux remerciements les plus burlesquement emphatiques et les plus trivialement affectés.

(1) Edition du *Monde Nouveau*, Paris 1922.
(2) Les négresses de Podor.

Ces épitres dédicatoires, ces louanges outrées, ces humbles éloges que je viens de faire d'une voix doctorale et pédantesque, choquent avec raison votre délicatesse. Ah ! jeunes filles, profitez donc de ce scandale bref pour être toujours dignes de nos ressentiments ! Pendant neuf mois d'absence aux Ecoles, nous n'avions pu contempler vos beautés angéliques ; et de privations de plaisirs de toutes sortes, nous vivions là-bas dans la petite île de Gorée du Sénégal, où nous nous tenions cois avec le flegme le plus imputable au milieu, où nous n'entendions guère que le clapotis des vagues houleuses, qui venaient perpétuellement et graduellement se déferler follement et lourdement sur le rivage basaltique. Parfois, des rêveries voluptueuses, affriolantes et longues venaient perplexer notre pensée et notre imagination tout entière ; dès lors, le démon nous présentait vos mines altières qui nous ont tant de fois souri. Nous croyions alors entendre vos sourires énigmatiques dont le scepticisme nous amenait à des résultats mirifiques. Fallait-il que je me bornasse ou que je me confentasse d'éprouver un éclair de cette pétulante gaîté qui faisait briller mes yeux candides? En réalité, non ! Quoique vous fussiez frivoles, j'avais des regrets plein le cœur ; un tendre amour dont vous étiez souvent pâmées dénotait une sorte d'émotion panique dans mon âme virile. Je me vois actuellement en train de contempler stupidement, avec une inconvenance scandaleusement parfaite, vos expressions de béatitude qui me procuraient une inconvenance éphémère, une compétence, une perspicacité me permettant de porter sur vous un jugement strict. Ecoutez, mesdemoiselles, ou plutôt mesdames, la réalité. Malgré votre sagesse, votre générosité et votre apparente beauté, il vous manque des qualités essentielles, c'est la politesse et la modestie. Votre arrogance, votre irrévérence et votre prétention vous ont bien arriérées. Croyez-moi et soyez dignes ici-bas de nos ressentiments !

Que ceux de mes lecteurs à qui ce document authentique, je le répète, ne paraîtrait point suffisamment édifiant, me permettent de leur en communiquer un autre, *non moins authentique*, que j'emprunte à la collection des quelques douzaines du même ordre que j'ai eu l'occasion de voir passer sous mes yeux. Le commis des postes X..., de Libreville, écrit à son chef de service :

Monsieur le chef de service, ayant pris renseignement, il y a environ quatre mois, sur l'état d'incommodité et de maladie de ma sœur, présentement domiciliée à Bassam pendant le cours de la fécondation lesquelles font ordinairement ressortir ce qu'on appelle superfétation, acte par laquelle une femme déjà et depuis peu fécondée, c'est-à-dire au

début d'un état de grossesse, conçoit une seconde fois, et donne plus tard naissance, à un intervalle plus ou moins rapproché, à deux enfants provenant l'un de la première fécondation et l'autre de la seconde. J'ai jugé convenable et obligatoire d'envoyer ma femme auprès d'elle en vue de la veiller dans ses souffrances polyèdres (*sic*). Or, d'après un télégramme reçu hier, il est évident que le rôle actuel joué par ma sœur dans ces circonstances fort pénibles et plus aggravées par le développement ventral est qu'il paraît, au point de vue fraternel, que ma présence inévitable fait acte d'ingrédient nécessaire dûment requis dans cette composition de famille. Je n'eusse jamais osé solliciter de votre haute bienveillance l'obtention d'un permis me mettant à même de répondre conforme à l'exigence dont fait l'objet du télégramme susénoncé si je ne savais combien elle s'est toujours intéressée à mes procédés Veuillez agréer, monsieur le chef de service, l'hommage des sentiments respectueux de votre copie conforme. Signé : X...

Encore un échantillon de littérature noire? Voici, ce sera le dernier, car il ne faut point abuser des meilleures choses L'agent auxiliaire Da Costa écrit à l'administrateur de Bouakè :

Mon capitaine, afin de ramener sur un bon chemin ma conduite mauvaise jusqu'à mon arrivée dans votre cercle, vous avez bien voulu prescrire à ce que me soient fermés les postes d'achat en crédit. Par cette sévère mais très juste et bienfaisante prescription, j'entrevois beau mon avenir économique. Craignant de me présenter devant vous pour vous exprimer ce que je désire, je prends la respectueuse liberté de vous le solliciter par écrit. Donnant ce matin, mes derniers vingt sous à ma compagne, j'implore une dernière avance de vingt francs. Je suis, non sans crainte d'être sérieusement réprimandé de mon unique défaut de prodigalité, votre très humble mais très dévoué serviteur, signé :

Da Costa.

— « A quoi, me dira-t-on, en dehors de l'intérêt de cocasserie, à quoi servent ces citations ? Certains de nos syndicalistes notoires ou de nos parlementaires d'extrême-gauche n'emploient-ils pas, avec le morne troupeau de leurs électeurs, le même langage ?... » — Non, tout de même, pas à ce point. Nos primaires sont bien redoutables, et leur langage l'est plus encore, ils n'atteignent cependant point à ce degré de splendeur.

On pourra m'objecter également : — Ces documents que vous citez sont exceptionnels. Ils n'ont que valeur de légende ou d'anecdote... » — Non pas. Relisez-les attentivement et vous y découvrirez l'incorrigible puérilité de l'esprit nègre qui s'exprime

dans leurs lignes et entre leurs lignes bien plus clairement que dans les propos de « Batouala » ou de Maran son père.

Chaque fois, au reste, qu'il est question d'émancipation de « races opprimées » (style bolchevicohumanitaire) et de la constitution d'Etats indépendants nouveaux conformément aux quinte et quatorze points du patriarche Wilson, de joyeuse mémoire, j'ai toujours grand envie de renvoyer augures et prophètes à l'admirable étude sur la *République de Libéria* publiée en 1900 (1) par M. Maurice Delafosse. Dans cette étude, trop peu connue à mon sens, ils liraient ceci :

... Des hommes, l'élite intellectuelle du Libéria, avaient voulu fonder une université locale dont ils fussent les maîtres. On construisit dans ce but, sur le versant sud du cap Montserrado, un immense et magnifique bâtiment où l'on enseigna, pendant quelques années, les langues vivantes, le grec, le latin, l'hébreu, l'histoire, la théologie, les sciences ; mais les étudiants se fatiguèrent vite et trouvèrent que la vie austère du collège manquait de charmes ; ils retournèrent peu à peu à leur paresse et à leur ignorance, en même temps qu'aux habitudes que la morale facile du pays tolère... et le combat pour la science cessa faute de combattants. Et aujourd'hui, le magnifique collège tombe en ruines ; les serpents se font des nids dans les salles d'études, et la forêt sauvage reprend, peu à peu, possession du sol que la civilisation avait vainement tenté de lui disputer...

Qu'on rapproche pour l'Afrique ce tableau enchanteur de celui tracé non moins magistralement par M. Albert Sarraut pour l'Asie et on aura, en toute objectivité, en toute impartialité, les exemples définitifs de ce qu'obtiendrait fatalement une politique qui, par la voie de l'assimilation ou le détour de l'association, peu importe, tendrait à émanciper trop rapidement nos sujets indigènes.

Si à l'occasion de l'excellent ouvrage de M. Trautmann j'insiste sur la question, c'est que j'en éprouve toute l'importance. M. Joseph Prud'homme, s'il s'intéressait à nos possessions d'outre-mer, ne manquerait pas de proclamer que nous arrivons à un tournant de notre histoire coloniale. Pour être plus exact, depuis la grande guerre de 1914, et le trouble général dans les idées et les conceptions internationales qui l'a suivie, des formules et des mots destructeurs des vieilles conceptions dominatrices ont été lancés. Or, le pouvoir des formules et des mots est considérable.

(1) Comité de l'Afrique française.

Il ne se limite plus aux métropoles civilisées. Il s'étend à tout le vaste monde. Tous les peuples en état plus ou moins grand de sujétion rêvent d'indépendance. Hier, c'était la Tunisie, et avant-hier, l'Egypte. L'Angleterre a promis aux nationalistes égyptiens une représentation élective. Attendons les résultats. Le jour où les Egyptiens auront un Parlement, les Anglais pourraient bien éprouver quelques surprises. La politique de M. Lloyd George qui consistait à faire tour à tour les Irlandais ou les Egyptiens s'assassiner entre eux fut peut-être très habile pour un jour. Elle ne saurait l'être au point de vue humain, je ne dis même pas éternel.

Ce mot « Parlement », au moins autant que la chose, représente, en effet, une formidable suggestion. Il est aimanté en quelque sorte de toutes les aspirations démocratiques plus ou moins caricaturales, de tous les appétits de délivrance. Voyez avec quel soin les Allemands évitent le vocable « République » et conservent celui de « Reich ». Les Allemands savent le pouvoir magique de certains mots. Pour eux « République » cela signifie désordre, non-direction, anarchie. Nous verrons ce que signifiera « parlement » pour les Egyptiens. Nous verrons aussi tout ce que tireront de bonheur, de prospérité et de sagesse, les pays coloniaux protégés des assemblées électives ou des chartes d'indépendance dont les gratifient les métropoles sur le chemin de l'abdication.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Paul Flambart : *Le langage astral (traité sommaire d'astrologie scientifique)*, Bibl. Chacornac. — Dr Fugairon : *Le problème de la survivance de l'homme devant les savants*, Ed. Durville. — Dr Paul Gibier : *Les matérialisations de fantômes et la pénétration de la matière*, Ed. Durville. — Dr J. Maxwell : *La Magie*, Bibl. de Philosophie scientifique, Flammarion.

Dans un récent et savant article publié ici même, M. Paul Flambart a trop clairement établi le bien-fondé de l'astrologie et le parfait accord de ses lois avec celles qui conditionnent les progrès de la science actuelle, pour qu'il soit besoin de revenir sur sa démonstration. Il nous suffira de noter l'extrême intérêt que présente, à ce point de vue, la nouvelle édition de l'ouvrage du brillant technicien : **le Langage astral**, qui fit époque voilà dix ans dans les annales astrologiques. Traité sommaire, mais

complet d'astrologie scientifique dans lequel, sous une forme lumineuse et accessible à tous, sont condensées et coordonnées les règles essentielles des correspondances vérifiables entre l'homme et son ciel de naissance. Cet exposé méthodique donne loisir à chacun d'expérimenter lui-même, soit pour contrôler les lois anciennes ou nouvelles, soit pour dresser ou interpréter éventuellement des thèmes de nativité. C'est par les fréquences comparées des éléments en jeu, extraites elles-mêmes de statistiques valables scientifiquement, qu'on peut aboutir à des preuves de correspondances réelles, et qui permettent, dans un sens général, l'interprétation rationnelle des caractères et des destinées. Ainsi se trouve justifiée, mathématiquement en quelque sorte, l'hypothèse de l'inégalité originelle entre les hommes, tant de fois mise en question, — débat que ne peut éluder, aujourd'hui moins que jamais, toute doctrine philosophique ou sociale. Ce souci d'humaniser en quelque sorte les mystères de l'occultisme, de les rendre maniables et malléables en réduisant leurs éléments essentiels à des données purement positives, de simples faits de laboratoire, se retrouve dans la brochure où le Dr Fugairon pose nettement **le problème de la survivance de l'homme devant les savants**. A son sens, ce problème n'est fonction d'aucun système philosophique, d'aucune croyance religieuse déterminée. Il est relevable des sciences naturelles, et les biologistes sont parfaitement compétents pour le résoudre. Plus d'une découverte troublante en physiologie nous autorise à penser que les frontières de la vie n'ont point la rigidité que nous leur attribuons, et que la mort elle-même n'est qu'un phénomène contingent. Il n'est pas absurde de supposer l'existence d'organismes doubles, vivant en *symbiose*, l'un de chair périssable, l'autre d'essence plus subtile et qui survit à son compagnon de chaîne. Le Dr Fugairon se flatte d'avoir physiologiquement établi que l'homme est composé d'un *sarcosome*, à durée limitée, et d'un *aérosome*, d'une longévité supérieure. Il affirme avoir constaté, après la dissociation du sarcosome, quatorze manifestations formelles de ces aérosomes. Il demeure persuadé que la physiologie expérimentale nous fournira, à bref délai, des preuves décisives de la survivance. On ne saurait oublier, dans le même ordre d'idées, les saisissantes expériences poursuivies, voilà 25 ans, à l'Institut Pasteur de New-York, dont il était directeur, par le Dr Gibier.

Expériences consignées dans un rapport que le savant psycho-physiologiste devait présenter au 4e Congrès international de Psychologie, réuni à Paris en 1900, lorsque la mort le surprit. L'éditeur Durville a été bien inspiré de livrer au public ce mémoire, où l'on trouvera exposés, avec toute la probité d'un homme de laboratoire et toutes les garanties que peut offrir un contrôle scientifique absolu, tel qu'il est pratiqué par nos métapsychistes d'aujourd'hui, les résultats obtenus lors de ces extraordinaires séances. Résultats qui n'ont rien perdu présentement de leur valeur, — le Pr Richet les a recueillis comme particulièrement probants dans son *Traité de Métapsychique*, — et attestent formellement **les matérialisations de fantômes et la pénétration de la matière**, selon le titre de l'opuscule. Les conditions expérimentales imaginées par le Dr Gibier étaient des plus sévères. Une cage en bois renforcée d'un treillis métallique, et fermée à clef, emprisonnait le médium. Celui-ci, par surcroît de précaution, était étroitement garrotté aux montants de la cage, et les nœuds des attaches se trouvaient à l'extérieur, hors de sa portée. Il y eut, en dehors de la cage, de nombreuses formations de fantômes, dont quelques-unes parfaitement matérialisées ; plusieurs, douées de la parole, se mouvaient parmi les assistants, et à proximité du toucher. Ces formes se résorbèrent dans le plancher sans que le médium, ligoté, eût fait le moindre mouvement. Au cours d'une de ces séances, celui-ci traversa les barreaux de la cage, sans la moindre trace d'effraction, et vint s'écrouler évanoui aux pieds des assistants. Le guide auquel obéissait le médium fit savoir qu'il avait dû, pour assurer son passage, dématérialiser le métal de la grille. L'expérimentateur n'ose conclure absolument de ces faits à la réalité de l'hypothèse spirite... Il en tire du moins cette conclusion qu'il faut élargir à tout prix le champ des investigations scientifiques pour y admettre, scrupuleusement expérimentés et contrôlés, les faits supranormaux. C'est la thèse même que soutiennent, appuyés sur l'expérience, nos grands métapsychistes. Le Dr Gibier aura été en tout état de cause l'un des précurseurs les plus audacieux, sinon les plus clairvoyants, de la nouvelle science. Avec le Dr Maxwell, méticuleux exégète des textes hermétiques et puissant évocateur des rites de **la Magie** à travers les âges, nous faisons un formidable retour sur le passé, sans cependant nous éloigner beaucoup du présent... Et d'abord, sans qu'il y pa-

raisse, c'est presque une révolution, une manière de petit coup d'Etat, que la publication de cet ouvrage de l'éminent psychiste dans la *Bibliothèque de philosophie scientifique* que dirige, comme l'on sait, le Dr Gustave Le Bon. On connaît la dédaigneuse indifférence, — pour ne pas dire plus, — du professeur Le Bon pour les recherches psychiques, qu'il ne s'est pas fait scrupule de traiter ouvertement, et à maintes reprises, d'« imaginations pures ». Sans doute le Dr Maxwell nous présente-t-il son œuvre comme une étude purement sociologique, un exposé synthétique et rigoureusement historique des doctrines qui, à travers les siècles et dans l'ordre du mystère, ont exalté l'imagination des hommes, enfiévré leurs curiosités secrètes, suscité tour à tour leurs haines ou leurs ferveurs. N'eût-il que ce caractère, l'ouvrage serait déjà d'un captivant intérêt. Mais en analysant à loisir, avec la clairvoyance du juge et le calme de l'historien, l'origine des rites magiques et leur réaction constante sur les états sociaux, en instruisant sur nouveaux frais ce grand procès des religions secrètes, dont il n'est pas prouvé qu'il ait été définitivement jugé ni même conduit de façon équitable et selon de rigoureuses procédures, l'éminent sociologue ne s'est point interdit d'apprécier, chemin faisant, la valeur philosophique ou scientifique des théories et des faits mis en cause. Confondus jusqu'ici dans une commune proscription, il les a classés, interprétés à la double lumière de la raison et de l'expérience, dégagés de leur double gangue, traditionnelle et symbolique, pour leur restituer leur sens intelligible, la vérité profonde qui se cachait sous leurs apparences. Et il n'a pu s'empêcher de conclure en plus d'un cas à leur réalité objective. La part faite à l'imagination, la crédulité, le mysticisme, l'erreur ou même la fraude, tout ce qu'il y a de réel et de constant dans la magie se ramène, en dernière analyse, aux phénomènes métapsychiques. Il est piquant, mais, tout compte fait, encourageant, de voir, pour la première fois peut être, ces conclusions osées prendre rang officiel et valeur probative en quelque sorte, dans les archives courantes de la science doctrinale. Nul n'était plus compétent, en tous cas, que le distingué magistrat pour faire triompher ce point de droit légitime, et obtenir, même au prix de quelques concessions sociologiques, cette tardive, mais juste réhabilitation. Et nul ne pouvait de même, avec plus de clarté et d'admirable érudition, de pénétration et

de largeur d'esprit, faire revivre la prodigieuse évolution séculaire de la magie, et reverdir cet arbre gigantesque du bien et du mal, dont les racines plongent, tantôt dans le mensonge, tantôt dans le rêve ou l'orgueil, mais dont les branches s'épanouissent dans la vérité, et d'où sont issues, depuis la médecine jusqu'aux religions, toutes les ramifications luxuriantes du savoir, du songe et du progrès humain. L'évolution de la magie n'est point terminée. « Sa fécondité n'est pas épuisée, et nous touchons au moment où la science conquerra un ensemble de phénomènes complexes, dans lesquels on peut soupçonner l'action de modes d'énergie inconnus, et l'intervention de modes de connaissance dont l'analyse n'a jamais été faite. » Que le veuillent ou non les savants officiels, le diable est dans la bergerie... Et ce sera le diable, comme on dit, pour l'en faire sortir.

PAUL OLIVIER.

ART

Odilon Redon : *A soi-même*, Floury. — *L'Art français depuis vingt ans ; L'Architecture*, par Henri-Marcel Magne, Rieder et Cie.

La publication du **Journal d'Odilon Redon** ajoute un livre curieux à la petite collection des œuvres où des artistes s'expriment en toute sincérité, sur l'art, leur art, leur esthétique, leurs contemporains ; toutes œuvres précieuses, par la forme d'abord, car l'artiste, même s'il n'est point styliste, a toujours des soudainetés d'évocation, un pittoresque d'expression savoureux, aussi parce que leurs jugements sur leurs émules même partiaux ou injustes, aident à les comprendre eux-mêmes. Quand il s'agit d'artistes et dont l'œuvre porte l'empreinte d'un esprit original, l'intérêt s'accroît du déchiffrage plus certain de leur mentalité et c'est le cas pour Odilon Redon. Son art, exceptionnel, suscite l'idée d'une méditation personnelle, d'un remuement d'idées, sinon intense, au moins multiple. On n'est pas déçu ; le *Journal* est imprégné d'une mentalité particulière. On n'y trouve point de traces d'incertitudes, ce à quoi pouvait faire croire la réelle modestie de Redon, mais un recueillement, une émotion devant l'art, une faculté d'admiration, d'insurrection aussi contre des idoles trop encensées, une vibration devant la nature, intéressantes. Odilon Redon n'écrit pas mal. Il écrit même mieux que beaucoup de peintres, en ce sens qu'il ne fuit pas le morceau,

va presque jusqu'au poème en prose, lorsqu'il s'agit de décrire un paysage, telle cette vision d'hiver.

Aux jours graves de fin d'hiver, la nature en arrêt est immobile. A ce repos intermédiaire, souffle de mort et prémisse de vie, les heures ont une solennelle grandeur... Rien n'apparaît encore. Tout est discret dans l'espace. Les chants du ciel, aux cimes des plus hauts arbres, ne laissent rien prévoir de leur tendresse... Le soleil, en son âpreté violente, rayonne sans réchauffer. Il tombe sur les branches grêles en cadences vives qui les brûlent. La terre, dans sa tristesse, prend des accents moroses et rien ne trahit encore ce qui sera demain.

Et ce Quimper d'hiver :

On entend au dehors des pas marqués et des bruits sonores. Tout est bref et précis. L'éclat vif et soudain de tout ce qui se meut, frappe les yeux et l'esprit comme un trait. C'est là le Nord qui tombe, c'est le ciel qui s'abaisse obstinément, pesant et dur, sur les hommes qu'il accable. Il pleut, il tombe lentement un brouillard ferme. Tout est triste et comme opprimé. La nature entière, hommes et paysage, semble sentir le poids du fond du temps. C'est la chaîne obstinée, le fatal élément du dehors, qui tient tout dans le fer, sur le sol, dans le sombre séjour d'un pays frappé. Quelle étrange terreur, quelle dure tristesse qui tombe lentement sur la vie et les choses et qui glace le cœur le mieux étayé. Que faire ici, que voir et que sentir, si ce n'est d'écouter lentement les êtres qui s'agitent et leurs voix, et leurs pas si rapides.

C'est du bon paysage et un peu plus que du paysage, c'est une interprétation grave des choses qui comporte une philosophie un peu âpre, un peu triste; on n'est pas surpris qu'expliquant ses goûts de promenade Redon s'interrompe pour dire : « L'art plastique est mort sous le souffle de l'infini. »

Mais qu'entend-il par art plastique ? Cet art qu'il déclare mort est de formule ancienne et à son gré primitive. C'est l'art qui ne conçoit que la ligne et la couleur et qui les dédie à la stricte interprétation des objets. Son désir et sa puissance étant d'en tirer la suggestion, la rêverie, la légende, le fantastique, le spectre, il juge que les artistes qui n'ont rendu que l'enveloppe et le geste sont insuffisants; çà et là des duretés pour Ingres et la lignée de peintres extérieurs qu'il continue (d'après Redon, c'est Poussin et David), des restrictions sur Degas dont il admire surtout et sans réserves la fière mentalité, vis-à-vis des impressionnistes qu'il

juge supérieurs à tout ce qui les entoure, mais à qui il reproche leur fidélité aux apparences des choses ; en contraste, son admiration va totale à Rembrandt, qui lui paraît avoir ouvert à la peinture le royaume du Songe, qui a créé le clair-obscur, comme Phidias la ligne, ouvert une voie à l'art hors de la raison païenne, avoir comme Dürer écouté ce souffle de l'infini qui a modifié l'art plastique. Il adore Delacroix qu'il analyse fort bien à sa période romantique et cette évolution provoquée par le voyage du Maroc qui aboutit à un lyrisme plus appuyé sur la nature. Il aime Courbet pour son caractère. Il aime Gustave Moreau dont *Phaéton* lui donne l'impression d'un étonnement nouveau. Il en admire la technique souple, variée, personnelle. Il lui fait grief pourtant de demeurer fidèle à l'interprétation des légendes païennes. Il déclare que la vie de ces œuvres est factice et fausse. Le jugement un peu contradictoire avec l'enthousiasme démontré, surprendrait si on ne songeait que Redon est un chercheur de nouveaux terroirs d'art, qu'il est résolument moderniste, qu'il est en somme l'incarnateur de songes imprévus. Familier de l'œuvre du Vinci qu'il admire à l'égal de Rembrandt, il a comme Léonard interrogé le hasard pour y trouver des figures, au jeu de la lumière sur les pierrailles ou les frondaisons ; sur les nuages son maître Bresdin lui a pittoresquement communiqué une théorie qu'il a faite sienne.

Voyez, dit Bresdin, ce tuyau de cheminée. Il me raconte à moi une légende. Si vous avez la force de le bien observer et de le comprendre, imaginez le sujet, le plus étrange, le plus bizarre ; s'il est basé et s'il reste dans les limites de ce simple pan de mur, votre rêve sera vivant, l'art est là.

Ailleurs, il donne sa définition de la peinture.

Peindre, c'est user d'un sens spécial, d'un sens donné pour constituer une belle substance. C'est, ainsi que la nature, créer du diamant, de l'or, du saphir, de l'agate, du métal précieux, de la soie, de la chair ; c'est un don de sensualité délicieuse qui peut, avec un peu de matière liquide la plus simple, reconstituer ou amplifier la vie, ou empreindre une surface d'où émergera une présence humaine, l'irradiation suprême de l'esprit. C'est un don de sensualité native, on ne l'acquiert pas.

On ne saurait mieux dire et personne n'a souligné avec autant de force précise la nécessité du don en matière d'art. Tout le procès des fausses gloires académiques tient là. Il y a des peintu-

res dont tous les accords de couleurs sont harmonieux, et il y a ceux qui n'arriveront jamais, malgré tout leur labeur, à faire chanter deux tons. Si, au propos de Redon sur l'art de peindre, vous ajoutez son propos sur l'écrivain, en le transférant au peintre, au plasticien, c'est le travail le plus noble et le plus délicat que puissent faire « les hommes, car autrui en est cause », vous avez les clefs de l'esthétique de Redon.

L'œuvre est double : de blanc et noir et de coloris ; soit qu'elle se limite au dessin ou à la lithographie au début, soit qu'elle transcrive une symphonie colorée, elle songe toujours à ouvrir une porte sur le mystère, ce qui n'empêche point l'artiste de parler métier avec précision. Il a passé par une phase où le noir l'a captivé, « parce qu'il ne plaît pas aux yeux et n'éveille aucune sensualité. Il est agent de l'esprit bien plus que la belle couleur de la palette et du prisme. » Puis il s'est prodigué en bouquets colorés. Evolution d'un esprit, non pas inquiet, mais un peu douloureux, sans cesse ému, qui n'a pas voulu être, comme d'autres peintres (dont il discute plutôt l'intellectualité que la valeur technique) le *parasite de l'objet*. Certes, ces peintres lui répondraient que seule la plastique est terrain du peintre, et qu'il faut limiter un art à ses moyens, mais ce sera toujours la plus attirante des recherches que de créer sur les confins d'un art des images nouvelles.

§

Dans l'excellente collection sur l'*Art français depuis vingt ans*, que dirige très habilement M. Léon Deshairs, M. Henri-Marcel Magne étudie le développement de l'**Architecture** en ces dernières années. Le Livre, c'est son intérêt le plus vif, est franchement moderniste et prend parti contre les architectes qui, à des besoins nouveaux adaptent des styles anciens et donnent des aspects de temple grec ou de Trianons aux banques ou aux marchés. On y suit très bien les préoccupations de beaux aménagements intérieurs, adaptés aux besoins des occupants, qui préoccupent nos nouveaux architectes ainsi que leurs recherches de matières nouvelles, béton armé, ciment et des structures appropriées à cet élément nouveau. Il suit très bien le mouvement de logique qui préside aux derniers efforts. Il met en relief à quelles demandes inconnues ou à peu près de leurs devanciers, les architectes de ce moment ont dû faire face.

Ainsi la boutique, qui était récemment un trou noir au ras de la rue, est maintenant commandée par l'esthétique.

Partout on tâche de faire pénétrer le plus de lumière possible, soit en n'usant que des tons clairs, soit en cherchant des dispositions qui fassent de la façade une claire-voie complète, en ne gardant comme pleins que les points d'appui qui soulagent le poitrail, portant les étages. En même temps, on s'efforce de donner à la devanture un caractère original, non pas par la complication des formes et le faux luxe des ors, mais par la belle matière des appuis, par le beau dessin des lettres, ou des emblèmes formant enseignes. Dans le magasin d'alimentation, on renonce au décor malsain des boiseries peintes en faux marbre, des staffs dorés qui ne peuvent être bien entretenus et sont des nids à poussière, à microbes. On s'efforce au contraire de n'employer que des matériaux lavables, mosaïque, céramique.

Des reproductions donnant l'image de quelques-uns des efforts les plus aboutis des architectes de notre moment : ce sont des groupes scolaires, des maisons de rapport, des hôtels populaires dressés de façon à donner le plus de lumière possible à toutes les chambres, des halls de grands magasins, des intérieurs de boucheries et aussi des façades d'hôtels particuliers, des maisons démontables, œuvres de Charles Plumet, de Bonnier, de René Binet, d'Alfred Agache, de Louis Sorel, d'Henri Besnard, de Labussière et Longerey. L'art architectural se modifie, dans ses destinations mêmes. On n'édifie plus de palais, on construit des îlots de maisons ; la vie réelle y reprend des droits. On y gagnera la fin de ce vieux système architectural académique : en toutes circonstances et pour n'importe quelle destination, bâtir d'abord un grand escalier central et mettre autour, dans le peu de place qui reste, n'importe quel agencement de pièces incommodes et exiguës. Il n'y aura rien à regretter.

GUSTAVE KAHN.

URBANISME

Les « Habitations à bon marché ». — Les lois inopérantes. — La loi Cornudet. — La crise du non-bâtir. — Les lotissements. — Mémento.

Une foule d'associations, de comités, d'œuvres, de gens dévoués à *l'altruisme social* s'efforcent à réaliser ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi, les **habitations à bon marché**. Tout un temps précieux, un argent rare, mille peines sont ainsi dé-

pensés, voire dilapidés dans une œuvre respectable en ses intentions, mais qui va à côté, sinon à l'encontre du bien général. Pour ne pas réaliser ce qui eût dû l'être en principe, un *système de lois*, un programme, si l'on aime mieux, un plan d'ordre général, on se livre à une petite œuvre sentimentale. C'est un peu la charité qu'on fait à l'aveugle du pont, pour se libérer du souci que donne la pauvreté. Peut-être, en analysant, on trouverait qu'il y entre aussi le désir de ménager le pittoresque et la liberté : *liberté d'être pauvre !*

Je ne voudrais point passer pour un contempteur des associations *d'habitations à bon marché* et je m'explique.

Lisons cette note des journaux :

M. Paul Strauss, ministre de l'Hygiène et de la Prévoyance Sociale, et M. de Lasteyrie, ministre des Finances, ont fait approuver par le conseil des Ministres un projet de loi destiné à porter de 200 à 350 millions les avances que l'Etat pourra faire aux Sociétés de crédit immobilier et de 300 à 500 millions le montant des avances pouvant être consenties aux organismes *d'habitations à bon marché*.

Ces chiffres peuvent paraître énormes. Il vous est loisible de les doubler, à cause des subventions municipales ou particulières qui s'y viendront ajouter.

Pour un pays comme la France, c'est à peu près, au prix où est la bâtisse, comme quelques moellons par communes. Il faut compter, en effet, qu'en outre des régions dévastées, cent villes de France ont besoin de constructions nouvelles. Partout, à Lyon, à Bayonne, à Voiron et à Clermont-Ferrand, on subventionne à ce propos. Quant à Paris et sa banlieue, si on accorde que 25 o/o des subventions de l'Etat y seront dépensées, cela fera à peu près comme une poignée de gouttes d'eau sur un amas de poussière. Avec 250 ou 300 millions, fera-t-on seulement cent immeubles, — casernes pour dix ou vingt mille personnes ?

Paris, c'est un excellent exemple pour la critique de l'œuvre à accomplir.

Sans compter les *groupes* qui existent et n'entrent plus en ligne de compte, nous dénombrons : celui de l'avenue Emile-Zola (323 logements), la cité-jardin de Charentonneau (57 maisons individuelles), les cités des Lilas et de Drancy (2 ou 300 logements). Il y en a d'autres, dit-on, moins importants. Qu'est-ce donc pour

cette foule qui déferle dans le Grand-Paris (Paris et sa banlieue) qui s'est accru, en ces derniers dix ans, de 260.000 habitants, ou environ ? Je vous laisse conclure.

J'entends bien que ces associations qui bâtissent se donnent mission de proposer des exemples, de dresser des modèles, de faire des expériences. M. Vautour, s'il existe encore, n'en a cure, ni les sociétés immobilières qui n'ont souci que de bons placements. Pour moi, j'aimerais mieux que l'Etat, au lieu de subventionner, contraignît les propriétaires à bâtir et à bien bâtir, mît les *entrepreneurs* en devoir de *montrer* leurs plans. Un règlement, à défaut de lois, et des sanctions contre les malfaiteurs de la santé publique (1), comme il y en a contre les petits malfaiteurs quotidiens, réaliseraient mieux l'habitation nouvelle que toutes les palabres altruistes, électorales, etc.... et la mascarade de certaines cités *modernstyle* (2).

Il demeure ceci : *De 1900 à 1910 un sixième des jardins de Paris a disparu ; depuis cinquante ans les immeubles n'ont plus de cours; depuis toujours les lotissements sont la proie de spéculateurs.* M. X, Y, Z, ministres de l'Hygiène, des Finances ou de l'Intérieur, au lieu de proposer des subventions, ont-ils exigé de leurs fonctionnaires une action contre tout cela ? ... Voilà qui était l'essentiel. Car il y a des lois et on ne les applique pas... Elles sont mauvaises ? Que ne les refait-on ? ... Elles ne comportent pas de sanctions ? Créez en.

« Que voulez-vous, disait un Monsieur, qui administre et, par aventure, compète en la question, que voulez-vous que cela fasse à un gros propriétaire, qu'on lui inflige une unique amende de 500 francs ou de quinze francs, de un franc ou de 1000 francs, pour ce qu'il a mis un étage de trop à son immeuble, ou une

(1) Une statistique du mois de septembre 1912 révèle que 180.000 personnes souffrent à Paris de la mauvaise hygiène des immeubles. Nous serions heureux de connaitre le nombre de contraventions encourues par les propriétaires des immeubles incriminés.

(2) Je dis mascarade : et c'en est une que de réunir des chalets plus ou moins dits suisses, en bois léger, en stuc, en plâtre peint, et de croire que c'est un village, voire une cité-jardin. Des lignes simples, de bons matériaux, le gaz, l'eau surtout et abondante, l'électricité, feraient mieux l'affaire. Songez à ce que seront dans cinq ans ces cités-jardins, genre exposition universelle, quand notre ciel gris y aura déversé ses eaux, ses neiges, son intempérie de six mois par an ?... La maison individuelle ne vaut pas pour l'ouvrier et l'employé parisiens un bon immeuble doué du confort compatible avec ses courts loisirs. *Des moyens de communication* rapides valent par-dessus tout.

fenêtre de moins, puisque cet étage en plus, cette fenêtre en moins, lui rapporteront annuellement 2, 3 ou 10 mille francs ? »

A ce prix, j'en connais qui récidivent à chaque nouvelle construction, qui payent l'amende et sourient.

Ici, en outre, on ménage le gros contribuable ; là-bas, on argue que ce n'est pas le moment de faire démolir toutes les *bâtisses* qui contreviennent aux lois, car on en manque de *bâtisses !*... Mille bonnes raisons. Cependant la tuberculose fait ses hécatombes, les épidémies se suivent et se ressemblent. La criminalité prospère.

On ne peut donc ni contraindre, ni prévenir.

§

Si les lois ne peuvent être appliquées, il faut trouver autre chose. Les subventions seraient efficacement remplacées par des primes à donner aux constructeurs sous la forme que l'on voudra : dégrèvements ou véritables primes. Il ne faut pas se lasser de dire qu'on ne bâtit pas à la mesure des besoins de la population (1). Avant 1914, on construisait annuellement à Paris de 1.000 à 2.000 maisons. A présent, la construction ne compense pas les démolitions. En huit ans, 1.600 maisons ont été abolies. Je rappelle qu'à New-York on pose les fondations d'un bâtiment toutes les 42 minutes... Comment y parvient-on ?.... L'Institut d'Urbanisme nous le dira quelque jour.

Mais la question est surtout celle-ci : faut-il dépenser 500 millions pour bien loger quelques milliers d'habitants, cependant que 2 ou 3 millions d'autres sont *décimés* exactement par défaut de *crédits* (2) ?

Tout dépend au fond d'une loi qu'on ne parvient pas à établir depuis un siècle. On a fait des textes, comme celui de 1884, ou la **loi Cornudet**, qui est la dernière, des textes, dis-je, non des lois.

La loi Cornudet est restée à peu près sans effet. Elle sortait d'un bon sentiment et d'une longue suite de rapports. Elle est

(1) Je sais bien qu'on dit : *Qu'elle s'en aille* ! Que viennent faire ici tous ces gens dont on manque ailleurs ? — C'est une autre question. Les transformations du monde économique les remmèneront, dans un siècle. Pour l'heure, il s'agit de parer à l'afflux.

(2) Paris est congestionné au centre jusqu'à l'étouffement. Dans les quartiers extérieurs les maisons *rurales*, d'un étage, sans étage pullulent : mauvaise distribution. La banlieue immédiate est plus mal « bâtie » qu'un village espagnol.

née de la guerre, à propos des régions dévastées, mais on l'avait étudiée dans son principe depuis nombre d'années.

Art. 1er. — Toute ville de dix mille habitants, dit-elle, et au-dessus, sans préjudice du plan général d'alignement et de nivellement imposé à toutes les communes par l'art. 136, 13° de la loi du 5 avril 1884, est tenue d'avoir un projet d'aménagement, d'embellissement et d'extension.

Ce projet qui devra être établi dans un délai maximum de trois ans, à compter de la promulgation de la présente loi, comprend :

1°) un plan qui fixe la direction, la largeur et le caractère des voies à créer ou à modifier, détermine les emplacements, l'étendue et les dispositions des places, squares, jardins publics, terrains de jeu, parcs, espaces libres, divers, et indique les réserves boisées ou non à constituer, etc..

Une série de prescriptions excellentes suivent, touchant l'hygiène. Eh bien ! cette belle velléité parlementaire est demeurée sur le papier. On n'applique pas la loi. L'empirisme électoral continue de régir la formation des villes neuves. D'ailleurs, les connaisseurs vous diront qu'elle est inopérante, inapplicable, à *refaire*. Elle ne vaut pas mieux que les précédentes. On compte les villes qui s'y sont soumises et parmi celles-ci bien peu ont pénétré l'esprit de la loi.

En somme, notre urbanisme officiel, s'il existe, n'est guère au point. Pourtant on ne peut pas dire que rien n'ait été fait.

Une remarque fort juste, c'est que les siècles passés, moins embarrassés de connaissances, ont fait mieux. Cependant j'entends dire que leurs maisons, si on les compare aux nôtres, étaient bien trop élevées par rapport aux *voies*. Les *urbanistes* triomphent aisément là-dessus. Pour la défense d'*Autrefois*, qui est si souvent détestable, surtout par ce défaut, hélas ! universel, qu'est le vieillissement, pour sa défense on peut observer que la rue, jadis, n'avait qu'une mince importance vis-à-vis de la cour. A l'heure qu'il est, l'une est une voie ferrée, l'autre une cheminée lamentable. Il est vrai que le terrain a fort augmenté en valeur et qu'il faut le ménager. Mais il ne s'agit pas de revenir à des méthodes de chaise-à-porteur, simplement d'échapper à l'emprise de la *spéculation* et à ses manœuvres.

Un des antidotes serait un *essaimage* intelligent des villes, des gros centres. Il s'est établi, de lui-même, par ces lotissements

innombrables qui morcellent la grande propriété dans un rayon de 50 kilomètres autour des fortes agglomérations. La loi Cornudet *refaite* devra agir sur ces essaims anarchiques. Les noyaux nouveaux étudiés, reliés facilement aux centres, plus que tout autre, c'est le véritable remède contre la centralisation, la congestion.

§

Les lotissements sont la proie des spéculateurs. On acquiert du terrain : autour de Paris, c'est, en ce moment, une folie. Il est souvent défectueux, empoisonné, *usé*. Rien n'a été prévu, ni l'adduction de l'eau, ni la *viabilité*. Il a coûté 2, 4 francs le mètre. Le petit propriétaire héroïquement a bâti dans la plaine un chalet de montagne en parpin, en mâchefer, avec de la paille compressée ou du carton-pierre. Il demande le gaz et l'électricité. La commune n'est pas riche pour lui céder l'essentiel. Elle exige 10 francs par mètre de ce misérable. Personne ne le défend. Il a quitté les sixièmes citadins pour choir dans un cloaque ou un désert de banlieue. Il livre son corps à la misère physiologique, et, s'il lui en reste la force, son esprit à la révolte. Il n'est pas le plus coupable.

Qu'il lise le journal, il apprendra : la mortalité, la criminalité augmentent ; ou bien : « *M. X. ministre de l'Hygiène, a demandé aux préfets de faire procéder, sans délai, par les soins des assemblées sanitaires* (tiens, ça existe ?) *aux enquêtes en vue de l'assainissement des villes et des communes dont le nombre de décès dépasse la moyenne générale de la mortalité qui a été, en 1920, de 1.72 par 100 habitants.* »

Mais ça ne change rien à rien.

Mémento. — Deux expériences à signaler aux urbanistes du monde qui viennent à Paris s'inspirer de méthodes nouvelles. D'abord les gardes-à-cheval au coin des voies importantes. Voilà bien de quoi réjouir un moment, si l'on songe ce que pèse un cheval, même de gendarme, devant un camion de 10 t. ou une limousine de 60 H. P. ! Puérilité et anachronisme ! A moins que ce ne soit un moyen de propagande : et alors je me tais. Enfin, il me plaît de signaler qu'après avoir honni le trolley, pour la plus grande fortune des *entrepreneurs*, voici qu'on le rétablit. Les contribuables sourient. La circulation est toujours détestable.

ÉLIE RICHARD.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Autour du Chat Noir. Envois et Dédicaces. — On doit vendre prochainement la bibliothèque de Rodolphe Salis. Avant que ne soient dispersés les volumes qui la composaient, il nous a paru amusant de copier et de réunir quelques-uns des envois d'auteurs qui les décoraient. Salis, créateur et grand maître du Chat Noir, rénovateur de Montmartre, s'il n'en fut pas l'inventeur, roi de la « Butte sacrée » et empereur du boniment, c'est toute une époque, quinze ans de littérature, 1881-1896, qui revient à travers ces dédicaces apposées sur des livres que, le plus souvent, le « gentilhomme cabaretier » n'eut point le temps de couper.

Certaines, dans le nombre, furent adressées non à Salis, mais à Robert Caze ou à Emile Goudeau, l'un mort si malheureusement des suites d'un duel absurde, l'autre qui avait amené au cabaret du boulevard Rochechouart, dont ils assurèrent en partie le succès, la plupart des membres du club des « Hydropathes », mort prématurément après quelques hivers d'une notoriété bruyante et éphémère.

La génération présente peut ignorer ou avoir oublié *Le Martyre d'Angèle* ou *L'Elève Gendrevin* : on en faisait alors grand cas, ainsi qu'en témoignent ces deux envois, relevés, l'un sur un exemplaire de l'édition originale d'*A Rebours*, l'autre sur un hollande de *Chair molle*, ce premier roman de Paul Adam, auquel il dut quinze jours de prison, que d'ailleurs il ne fit point, et mille francs d'amende, pour avoir outragé la pudeur de M. Francisque Sarcey, indulgente aux grivoiseries de tant de vaudevilles, quand elle ne les encourageait pas :

Au Papa d'Angèle, au Père de l'Elève Gendrevin, à l'ami Caze, son vieux — J.-K. Huysmans.

A l'évocateur d'Angèle, Robert Caze, hommage du débutant — Paul Adam.

L'envoi de *L'Essence de soleil* (1890) peut paraître plus plaisant et marque déjà des préoccupations autres :

A Rodolphe Salis gentilhomme d'art — Paul Adam, chipoteur de style.

Il « chipotait » encore bien plus lorsque, en collaboration avec

Jean Moréas, que n'avaient point encore élu et couronné de myrte les muses romanes, il écrivait *Le Thé chez Miranda* (1886). Mais de quelle singulière façon Moréas, dont les essais au Chat Noir avaient été médiocres, orthographiait le prénom du maître du lieu :

A Rhodolphe Salis cordialement —JEAN MORÉAS, PAUL ADAM.

Les Déliquescences de Gabriel Vicaire et Henri Beauclair avaient, naturellement (1885), précédé cette prose rythmée :

A Rodolphe Salis gentilhomme décadent — ADORÉ FLOUPETTE.

De Théodore Hannon, cet envoi versifié, qui constitue un aveu de paternité, sur un exemplaire du *Mirliton priapique*, de Frère Culpidon (1885) :

Au très spirituel Goudeau
Cette très modeste goutt' d'eau
(Dans l'océan) pour lui prouver
Qu'à Bruxelles on peut trouver
Chat noir, chat blond, chat roux, chat roche
Et par-dessus tout chat en poche.

THÉO. HANNON.

Autre aveu, il révèle non l'auteur — le même Théodore Hannon, sous le masque de Monsieur de la Braguette — des *Treize sonnets du doigt dedans*, mais leur éditeur... Nous ne le nommerons point, ce qui serait facile, bien que, volontairement, il eût omis de signer :

A mes amis du *Chat Noir*. Etrennes joyeuses de l'éditeur belge...

Par contre, M. Edmond Haraucourt qui a toujours eu le bon goût de ne point désavouer la paternité de *La Légende des sexes* — il ne faut jamais répudier de beaux vers — a signé en toutes lettres :

A Rodolphe Salis, souvenir de nos premiers efforts. — EDMOND HARAUCOURT.

Nombre des pièces de la *Légende* avaient effectivement paru dans le *Chat Noir*, non sans que, parfois, on ait cru devoir leur infliger le plâtre infamant d'une feuille de vigne : il couvre ou il bouche, ô Diane ! Un compte rendu n'est, au surplus, jamais à dédaigner, témoin cet envoi d'*Amis* (1887) :

A Rodolphe Salis gentilhomme. — EDMOND HARAUCOURT. — Faites article, aurez vers.

La paternité peut n'être qu'une attribution. Sur un exemplaire d'*Uba Roi* (1896), un des quinze sur papier de Hollande, ces deux lignes lapidaires :

Exemplaire destiné à glorifier Rodolphe Salis.

Il y a la dédicace banale, le « cordialement », « bien cordialement » de M. Jean Richepin qui, cependant, n'était point encore de l'Académie française, de M. Edmond de Goncourt, qui n'avait point encore fondé la sienne, et de tant d'autres.

Des clients, des inconnus, des oubliés — car ne collaborèrent-ils pas quelque peu au *Chat Noir* ? — surent montrer plus d'esprit et d'originalité. Ce sont des vers, et le volume, antérieur à l'ouverture du cabaret, est intitulé *A Genoux* (1878) :

Salis, prince des Hercules,
Cabaretier peu pliant,
Voici des vers ridicules.
— ADELPHE FROGER, client.

Des vers encore, *Ronces et Fleurs* (1896), et la question syrienne a fait oublier à beaucoup le « poète mort jeune », eût dit Sainte-Beuve :

A ta charmante femme et à toi, mon vieux R. Salis. A ta femme avec mes respectueux hommages et à toi avec ma meilleure amitié. — CHÉKRI GANEM.

Le plus sérieusement du monde, Rodolphe Salis lui-même et Alphonse Allais dédicaçaient ainsi l'exemplaire des *Gaîtés du Chat Noir* (1894) destiné aux archives de la Compagnie :

A Rodolphe Salis, affectueusement. — RODOLPHE SALIS. = A Monsieur Alphonse Allais, bien respectueusement. — ALPHONSE ALLAIS.

Ce brave Allais, il avait soif... même de respect et Armand Masson, poète aimable, ne le lui ménageait pas :

A mon honorable rédac-chef Alphonse Allais, hommage bougrement respectueux. — ARMAND MASSON. (*Par devant notaire*, 1886.)

A son habitude, Jules Jouy de se montrer plutôt macabre en cet envoi des *Nouvelles* de Clément Privé (1885), l'auteur des « *Parce que...* », qui, au début du journal, en avait, avec Emile Goudeau, assumé la rédaction :

A Rodolphe Salis. — Pour ce pauvre Clément empêché : JULES JOUY.

Bien « empêché » en effet. Le recueil était posthume et il y avait dix-huit mois que « ce pauvre Clément » était mort.

L'édition originale des *Fleurs du Bitume* d'Emile Goudeau (1878) portait cette double suscription :

A Monsieur Paul de Saint-Victor, hommage de l'auteur. — EMILE GOUDEAU. — *Après la vente Saint-Victor* : A mon camarade R. Salis qui a coupé les feuillets de ce livre que M. de Saint-Victor avait dédaigné. — EMILE GOUDEAU.

Sans les dédaigner, que de livres, encore bien plus que Paul de Saint-Victor, qui fut un critique qui lisait, Salis n'eut jamais le loisir de couper, songeât-il même à le faire !

En tête des *Poèmes ironiques*, « Emilios » devait se souvenir, avec à propos, — ce sont bien des vers d'à propos — qu'il était poète et faisait profession d'ironiste :

O journal le Chat Noir ! ô toi Salis Rodolphe,
qui pour les Philistins horribles n'es qu'un golfe
où les bocks font un flux et reflux de glouglous ;
mais qui pour les voyants existes, beau lac d'encre
où malgré les remous et miaoux des jaloux,
la poésie errante a pu jeter son ancre.
O pays plus ouvert que les chemins d'Alstorff,
prends ce volume où l'Art ironique gondole ;
car enfin, malgré Blind, lent imprimeur à Dole,
mes vers ont vu le jour chez monsieur Ollendorff.

A Paris, ce 11 décembre 1883.

ÉMILE GOUDEAU.

Edmond Deschaumes avait rempli les fonctions moins absorbantes qu'honorifiques de secrétaire de la rédaction du journal. Ces trois envois successifs attestent quelle durée peut être attribuée à la reconnaissance des gens de lettres. Chez M. Edmond Deschaumes, elle ne semblait pas dépasser deux lustres :

L'Amour en boutique (1883) :

A Rodolphe Salis, mon ancien patron. — EDMOND DESCHAUMES.

Les Monstres roses (1885) :

A Rodolphe Salis, à mon maître, à celui à qui je dois tout. — EDMOND DESCHAUMES.

Hélène et Jacques (1893) :

A M. Rodolphe Salis homme de lettres, son ancien secrétaire de rédaction. — E. DESCHAUMES.

C'est sec comme un coup de bâton ou un coup de pied d'âne. En vérité, on peut préférer l'éreintement que réservait Léon Bloy au « gentilhomme-cabaretier » dans l'introduction de *Belluaires et Porchers*. Celui là, au moins, avait sa personnalité et son talent, sanglier toujours prêt à se retourner et, faisant face à la meute de ses poursuivants, à en découdre quelques-uns, et puis c'était Léon Bloy.

Dans quels termes, cependant, de sa belle et large écriture de scribe accoutumé à transcrire sur le vélin des bulles pontificales, n'avait-il point, sur les faux titres de deux exemplaires du *Révélateur du Globe*, magnifié Rodolphe Salis et véhémentement clamé sa gratitude ?

Au Gentilhomme Cabaretier, à mon très vaillant ami Rodolphe Salis, j'offre ce vagissement d'un enfant perdu de la Sainte Mère Eglise, allaité pendant vingt ans aux mamelles de bronze de la famine, en témoignage de profonde gratitude et de dilection parfaite pour le seul félin du journalisme qui ait eu l'audace de recueillir à son bord le moins longanime des naufragés de la Méduse littéraire. — LÉON BLOY.

Je supplie Mme Salis d'accepter ce livre de son pauvre serviteur, en souvenir de gratitude et parfaite amitié.

Lorsque je serai devenu un personnage tout à fait célèbre, qu'elle se souvienne en relisant cette dédicace que c'est par elle et par son mari que la plus étonnante mémoire d'ami qu'on puisse rencontrer sur cette planète, ne s'est pas éteinte dans le désespoir. — LÉON BLOY.

Sur un exemplaire sur hollande des *Propos d'un Entrepreneur de démolitions*, l'enthousiasme n'était pas moindre et il aurait voulu avoir à refaire cette « inexplicable dédicace » — devait-il écrire plus tard — pour en exaspérer l'expression :

Voici ton exempl. *tiré à part*, mon ami Rodolphe, que pourrais-je te dire après la folle dédicace de ce livre, sinon que je voudrais avoir à la refaire pour en exaspérer l'expression, trop sèche encore et trop froide au gré de ton fidèle — LÉON BLOY.

Il est heureusement des amitiés plus durables. En 1888, Rodolphe Darzens exprimait ainsi la sienne pour Salis, en tête de cette *Amante du Christ* où, dans l'eau-forte de Rops qui la pré-

cède, le facies du Galiléen n'est pas sans rappeler les traits du poète :

A Rodolphe Salis, son ami — RODOLPHE DARZENS.

L'année suivante, sur le faux titre des *Nuits à Paris*, contenant entre autres jolies pages un portrait bien venu de « Salis, improvisateur d'une verve intarissable », donnant « avec son regard inquiétant, gris et bleu, son nez en bec d'aigle et sa barbe rousse », l'impression d' « un reitre, (d') un soudard brutal et chef de bande », Darzens, quoique ayant réduit à leurs justes proportions les doléances de quelques artistes vis-à-vis de « leur adroit Mécène », prenait soin d'ajouter ce correctif :

A Rodolphe Salis, un vieux chatnoiriste qui n'est pas si mufe (*sic*) que tu crois. — R. DARZENS.

Oui, il y a ceux qui se souviennent et qui ne sauraient oublier. Tel Georges d'Esparbès, poète lyrique au Chat Noir, encore que ne couchant pas tout nu, avant de se révéler sous la forme épique dans la prose de *La Légende de l'Aigle* (1893), en attendant *Les Demi-solde* :

A Rodolphe Salis, son poète, son ami des anciens jours, affectueusement. — GEORGES D'ESPARBÈS.

Tel encore Maurice Donnay, attestant, par ces précieuses dédicaces de *Phryné* et d'*Ailleurs*, une amitié et une gratitude remontantes, comme les plus chères de toutes les roses, les plus parfumées :

A Rodolphe Salis (ce n'est pas des cornes, c'est des palmes), en souvenir des bonnes heures passées au Chat Noir. Affectueusement. — MAURICE DONNAY.

Ailleurs :

A mon cher ami Rodolphe Salis chez qui je fis mes premières armes et ferai-je aussi les dernières peut-être, que sais-je ? en outre ! en quelque sorte !!. — MAURICE DONNAY.

Il ne furent pas les seuls à subir cette emprise. Le bric-à-brac, le ton mi-renaissance mi médiéval du cabaret, l'allure grandiloquente de Salis, si bien rendue par La Gandara, avaient séduit le romantisme attardé de Barbey d'Aurevilly. Montmartre n'était que la butte, la montagne était venue à elle :

Les Ridicules du temps (1883) portent cet envoi dont plus d'un aurait pu s'enorgueillir :

A Monsieur Salis. Un ami inconnu. — J. BARBEY D'AUREVILLY.

A la première page des *Memoranaa,* le Connétable ne craint pas de promulguer cette dilection :

J'aime beaucoup monsieur Salis.— JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Au moins n'avait-il pas affaire à un ingrat. La personne de Barbey était sacrée à l'« Institut » du boulevard Rochechouart, où l'on ne faisait guère profession de respecter les réputations les plus assises ; le vieil homme qui, tardivement, entrait dans la gloire, se montrait sensible à l'admiration un peu intransigeante qu'on lui témoignait :

A Rodolphe Salis, ce *chat* tigre pour ses amis, quand il s'agit de les défendre. Un de ceux-là,— JULES BARBEY D'AUREVILLY. (*Ce qui ne meurt pas*, 1884.)

Ah ! que terne et triste, combien triste ! car c'était un écrivain triste, — pardonnez-moi, Donnay — l'*ex-dono* dont Charles Buet, cette ombre si mal portée de Barbey, crut devoir adorner ses *Contes ironiques* — qui l'étaient si peu :

Au Chat noir, bleu, rouge et de toutes couleurs qui s'appelle Rodolphe Salis, par son jeune et vieux ami — CHARLES BUET.

Fort heureusement, l'esprit, poussière légère et impalpable, poudrait davantage ces lignes légères qu'accompagnait cette signature :

A Rodolphe Salis et à mes amis du Chat Noir, bien cordialement. — JULES LEMAITRE.

A leur accoutumée, Arsène Houssaye se montrait « sympathique », Jules Claretie, « voisin et cher confrère », bénisseur, cependant que Philippe Gille se rappelait avoir été poète et, ainsi que Verlaine et que Villiers de l'Isle-Adam, exprimait son amitié à Rodolphe Salis, qu'aucun d'eux ne songeait à transformer en « Ane rouge ».

Mon cher Salis, moi aussi j'ai fait des vers autrefois et j'adresse ceux-ci non seulement au maître du grand Chat noir, mais aussi à l'ami. — PHILIPPE GILLE. (*L'Herbier*.)

Jadis et Naguère (1884) :

Souvenir de l'auteur. — P. V.

Les Uns et les autres, Choix de poésies, Bonheur (1891) :

A Rodolphe Sa'is, son ami, — P. VERLAINE.

L'Eve future (1886) :

A Rodolphe Salis, son ami, — VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Tribulat Bonhomet (1887) :

A Rodolphe Salis, j'offre cette œuvre d'extrême jeunesse Claire Lenoir. — VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

De Guy de Maupassant, cette dédicace que l'on pourrait tenir pour une injuste et terrible rosserie, si le suisse du Chat Noir ne s'était point vu attribuer le cognomen de Bel-Ami :

Au vrai Bel-Ami du Chat Noir, l'auteur de l'autre, — GUY DE MAUPASSANT.

Il était beau et décoratif, cet homme à la culotte courte et collante, et n'avait point été sans exciter l'admiration de Jean Lorrain, qui, sur un exemplaire de *Viviane*, en chantait ainsi le los :

A Rodolphe Salis, seigneur du plus beau hallebardier du monde, prince de Rafaelli (*sic*), roi de statues peintes, Laurent de Médicis-Willette-Rivière et Rochechouart, son LORRAIN JEAN, qui l'aime quand même et parce que Salis s'en f... et lui aussi. (Un croquis grossièrement dessiné représente un profil et une main faisant un pied de nez.) juin 85.

S'il signait encore « Lorrain Jean », le temps n'était plus, mais pas encore lointain, où le cher garçon avait cru devoir affubler d'une apparence moyennageuse, par l'adjonction d'un h, le prénom qu'il s'était choisi :

A Emile Goudeau, au poète cabaretier, Villon moderne et renaissance du plus charmant bouge du vieux Paris, toute ma bête admiration et mes chaudes sympathies. — JEHAN LORRAIN, Paris, juin 82. (*Le Sang des Dieux.*)

Puis il devint Jean Lorrain, et, fleur plus large, orchidée ou dahlia noir, sa rosserie s'épanouit sur le fumier où elle puisait des sucs mortels ; le poète s'évanouissait pour faire place au chroniqueur redouté et trop bien informé, à l'évocateur, au fond resté naïf, des bouges du bord de l'eau, des potinières des Champs-Elysées et de la Riviera :

A Rodolphe Salis, ex-seigneur de son ex-poète, — JEAN LORRAIN — 1891. (*Songeuse.*)

Gandillot, Oscar Méténier, Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, et tous, ou presque, adressaient à Salis, avec un mot aimable, leur dernier volume ; Paul Arène voisinait avec Emile Bergerat : Jean Drault, comme René Ghil, croyait acquérir le ton du logis en camouflant *Le Soldat Chapuzot* d'un faux nez en vieux français ; Paul Mariéton bégayait une dédicace amicale ; les Rosny signaient encore « J.-H. Rosny frères » et Joséphin Péladan, pour qui n'avait point encore commencé l'ère des huissiers et du papier timbré, croyait devoir accompagner son *Vice Suprême* de ce mot de gratitude ;

A Monsieur Rodolphe Salis, qui voulut bien annoncer que le Vice Suprême était à éditer, ce souvenir de gratitude était dû. — Joséphin Péladan. Ce 7 octobre 1884.

De Maurice Montégut, plus prosateur que poète, ces cinq vers, auxquels l'*Arétin* (1886) — un drame qui comme tant d'autres avait eu des malheurs — ne dut point un lustre nouveau :

Au conteur fol et drolatique
Du bon vieux temps, du temps jadis,
Au cabaretier mirifique,
Au gentilhomme fantastique,
Au camarade, — à toi, Salis.

Maurice Montégut.

Krysinska qui, suivant le signalement qui courait à l'époque heureuse des « Hydropathes », faisait des vers et le trottoir, ne possédant de Minerve, déesse de la Sagesse, que les yeux pers, — yeux étranges et énigmatiques, fallacieux miroir auquel s'était laissé prendre plus d'un jouvenceau, — à l'amour libre ayant substitué le vers libre, dédicaçait ainsi, en 1892, son recueil *L'Amour chemine*. Un Amour qui avait beaucoup cheminé :

Au conteur joyeux et subtil des Contes du Chat noir (je parle de Rodolphe Salis, comme de juste), au très spirituel directeur du journal trois fois fameux qui fut le berceau de l'auteur, son amie, — Marie Krysinska.

On peut se demander si une rosserie n'est pas incluse entre ces parenthèses. Quant au *Chat Noir*, son berceau ? Non, outre qu'elle se rajeunissait outrageusement, Marpha exagérait : il avait été autre.

Du vieil Alexandre Pothey, ce Franc-Comtois que Montmartre

avait adopté et fait sien aux soirs révolus de la Brasserie des Martyrs, sur une réédition de *La Muette* :

Mon cher Rodolphe Salis, allons voyons faites une belle risette aux petits monstres de votre vieil ami, — ALEX POTHEY.

Et, sur les *Chansons* de J.-B. Clément (1885), — une de nos places commémore avec raison la mémoire du poète du *Temps des Cerises* :

A Rodolphe Salis, le grand échanson du Chat Noir. — J.-B. CLÉMENT. (Paris-Montmartre, 25 janvier 1885.)

La paix, une paix armée, semble même rapprocher les adversaires de la veille, l'autocrate de la rue de Laval, devenue la rue Victor-Massé, et le bon chansonnier Aristide Bruant, qui, boulevard Rochechouart, avait repris le local exigu du « cabaret Louis XIII » et en avait fait le Mirliton.

En guise de rameau d'olivier, ce fut cet exemplaire de *Dans la Rue* :

A Rodolphe Salis, mon ex-ennemi, en attendant un japon.

Il ne semble pas que le japon annoncé soit jamais venu.

Jean Dolent, à son habitude, se montrait tarabiscoté, sibyllin et énigmatique. La phrase est jolie, amusante même, mais comprenne qui pourra cette confession qui suivait l'envoi d'*Une Volée de merles* :

A Rodolphe Salis. — JEAN DOLENT. Le style est l'état innocent de l'esprit. Je suis de la race de ces mauvais serviteurs qui attendent pour battre l'habit du maître que le maître soit dedans.

Hippolyte Buffenoir et Joseph Canqueteau évoquaient, fidèles à la rive gauche, les souvenirs abolis du quartier latin, mais c'est surtout, et à juste titre, « Montmartre reconnaissant » qui fêtait et célébrait Salis.

D'abord ceux de la maison, Victor Meusy et George Auriol :

A Salis, Christophe Colomb de la butte Montmartre,
A Salis, saint Jean précurseur de l'âge du zinc découpé,
A Salis, propagateur des métaphores électriques,
A Salis, chevalier du Saint Esprit,
Grand pourfendeur de sots, protecteur de Thespis et de Tyrtée,
A Salis Rodolphe, hommage de son camarade, VICTOR MEUSY. (*Chansons d'hier et d'aujourd'hui*, 1889.)

A Rodolphe Salis, seigneur de Chatnoirville, duc de Naintré, gon-

falonier d'Ingrandes et grand maistre (pour les districts poictevins) de la très noble et très vaillante confrérie des cantonniers de l'Idéal, j'offre cette petite bible, avec une bonne poignée de main. « En toute cordialité », comme disent les esthètes, son vieux copain, — GEORGE AURIOL. (*En revenant de Pontoise.*)

Et les amis de cette maison, tel Monsieur Jules de Marthold, notre aîné, l'un des survivants de sa génération, resté, en dépit des années, jeune d'esprit, bienveillant et bien duisant :

A Rodolphe Salis, père du Chat Noir, oncle du Moulin de la Galette, tuteur des Buttes-Montmartre. — JULES DE MARTHOLD, 88.

Lemercier de Neuville — un précurseur : pupazzi et ombres animées, — Adolphe Tabarant, Félicien Champsaur, Edouard Guillaumet, saluaient itérativement :

Salis, roi de Montmartre — en qui s'est incarné Montmartre tout entier.

Et ce fut l'amusante fumisterie de la candidature de Rodolphe Salis aux élections municipales, grâce à quoi, pour la première fois, se posa sur le jaune des affiches la grande question de la « séparation de Montmartre et de l'Etat ».

Le *Lamento du Coquillage* (1884) portait cette dédicace :

A Rodolphe Salis, conseiller municipal de l'avenir ! Cordial souvenir. — MELANDRI.

Photographe rue de Navarin, et poète, avant tout fantaisiste, Mélandri n'était aucunement prophète : Salis ne fut pas élu. D'où cette dédicace de Charles Leroy, en tête de son *Guide du Duelliste indélicat*, manuel dont M. Arthur Meyer n'avait point fait les frais :

A l'ami Rodolphe Salis, bien cordialement à lui, son — CHARLES LEROY.

P. S. Très vexé, tu sais, d'avoir remporté une veste comme membre du comité qui réclamait ton élection méritée.

On t'a oublié à Montmartre.

Montmartre a là une foutue vache.

Ce jugement du père du *Colonel Ramollot* sur le concurrent heureux du « candidat des revendications artistiques et littéraires » interdit formellement de rechercher, dans l'hypogée des scrutins périmés, le nom de ce triomphateur devenu anonyme. Il serait à craindre que la *vache* ne devînt *enragée*. Ce serait par trop montmartrois.

Rodolphe Salis dut donc se contenter de sa royauté, et, s'il harangua, d'un verbe très supérieur à la loquèle municipale, grands-ducs, grandes et petites duchesses, sans compter les seigneuries de moindre importance, venus passer le carnaval à Paris, ce fut en son hostellerie du Chat Noir, où, à défaut du syndic et des huissiers de la ville, les garçons étaient, comme MM. Bazin et Bordeaux, vêtus de vert et où la silhouette hiératique de Maigriou se profilait sur la soie des bannières, dardant ses « prunelles magiques » sur le troupeau inlassable et chaque soir renouvelé, des badauds, des snobs et des belles madames, dindons et pintades, qui montaient à Montmartre, désireux de s'initier à la chose littéraire, de se former aux belles manières et d'enrichir leurs albums des derniers impromptus de M. Adrien Dézamy.

La Marche à l'Etoile, *Phryné*, *Ailleurs* — après l'*Epopée* à laquelle le cri de « Vive l'Empereur ! » avait dû sa résurrection — animaient l'écran et faisaient courir dans la salle un frisson d'art, cependant que poètes et chansonniers, en manière d'intermèdes, embellissaient et égayaient la soirée de leurs strophes et de leurs couplets.

Les poètes, demeurés fidèles au Chat Noir, ne pouvaient oublier que la porte du cabaret, cette porte fermée partout ailleurs, s'était ouverte devant eux, large et accueillante, et Camille de Sainte-Croix s'était fait l'interprète de tous, lorsque, sur la page de garde de la *Mauvaise aventure*, il écrivait ce sonnet, qui lui aussi peut sembler « une date » :

A mon directeur Rodolphe Salis.

Nous avons consommé de la littérature,
Du jambon, des œufs durs, du cassis mêlé d'eau
Dans votre hostellerie et risqué l'aventure
De souffler une femme au michet conardeau,

Ce fut plaisir à nous, pour qui la vie est dure
Partout ailleurs, de voir qu'en cet eldorado
On allait accueillir nos sonnets sans rature,
Notre faim sans reproche, et nos cœurs sans « Retro ».

Pour tout ceci nous vous disons merci, Rodolphe,
Et les poètes-gueux vous comparent au Golfe
De Naples, pour l'aimable accès de ce Chat Noir.

Pour mon merci, voici mon bouquin, triste livre.
Lisez et pour lui bien ôter le goût de vivre
Pissez dessus les cent mille bocks de ce soir !

CAMILLE DE SAINTE-CROIX.
20 novembre 85.

Trente sept ans ! c'est plus qu'il ne faut pour faire une nouveauté de quatorze vers qui ont peut-être la chance d'être inédits.

PIERRE DUFAY.

CHRONIQUE DU MIDI

Le cinquantenaire de *Calendal*. — Le provençal à la Chambre et à l'école. — Une semaine théâtrale en langue d'oc à Paris. — *Arles antique*, par L.-A. Constans, Paris, de Boccard. — Patois ou dialectes ?

Le 13 août dernier on a célébré, dans le petit port de Cassis, près de Marseille, le **cinquantenaire de Calendal**, le second grand poème de Mistral par la date, et, à l'occasion des fêtes qui furent données, on s'est demandé pourquoi *Calendal* n'avait pas eu le même succès que *Mireille*.

Voici l'avis de Mistral à ce sujet :

> Le public, a-t-il écrit dans ses *Mémoires*, se montra moins empressé pour *Calendal* que pour *Mireille*, non pas que le premier contienne moins de poésie, mais parce que dans *Mireille* la nature prédomine et dans l'autre, à mon sens, c'est l'imagination.

Certains critiques n'ont pas manqué de s'emparer de l'observation du poète pour essayer de diminuer *Calendal* et pour dire, avec Gaston Paris :

> *Mireille* est sortie du cœur et *Calendal* de la tête ; les personnages de l'un sont des êtres vivants, qui aiment, jouissent et souffrent ; ceux de l'autre sont des êtres imaginaires, si peu réels qu'on y a reconnu des symboles.

Rien de plus faux. La manie des comparaisons déforme ici l'une et l'autre œuvre. Le même souffle les inspire, le même patriotisme les a fait naître et elles se complètent, *Mireille* célébrant la Provence de la plaine et *Calendal* la Provence de la montagne et de la mer.

Quant aux symboles, il est certain que *Calendal* en contient ; mais *Mireille* aussi. Seulement, dans *Calendal*, il sont d'une autre qualité. Au lieu de symboliser la vie rustique et les amours contrariées, comme Mireille et Vincent, Calendal et Esterelle

symbolisent le poète-héros et la Provence. Mistral veut libérer linguistiquement son pays, lui rendre sa splendeur ancienne et méconnue et c'est de tout son cœur et avec toute son ardeur qu'il entreprend cette nouvelle conquête :

C'est l'œuvre de sept années d'enthousiasme, de virilité, annonçait en 1867 Anselme Mathieu, confident des intentions de Mistral, qui va passionner toutes les âmes généreuses et asseoir notre Provence dans sa conscience de Nation.

Les félibres ne s'y sont pas trompés et ils ont fait de *Calendal* leur livre sacré :

Parce que nous discernons, déclare M. Joseph Loubet, non pas avec notre tête, mais avec notre cœur, que dans *Calendal* Mistral lui-même s'est incarné ; parce que nous pourrions, au travers de chaque épisode, noter la symbolisation des élans et des conquêtes de sa vie et de son génie, nous préférons *Calendal* à *Mireille*.

Œuvre idéale, symbolique, à signification élevée et secrète, œuvre de la maturité, d'une langue plus riche, d'une versification plus souple, d'une composition plus serrée que celles de *Mireille*, *Calendal* ne sera jamais aussi populaire. Le théâtre et le cinéma ne s'en empareront pas. Mais les Provençaux se doivent de mieux connaître ce poème qui est leur véritable épopée nationale et les fêtes de Cassis, où les félibres fraternisèrent avec les pêcheurs, auront sans doute contribué à ce résultat.

§

Au cours de la session parlementaire dernière, la langue provençale a eu, par deux fois, les honneurs de la tribune de la Chambre, et les citations de Mistral et de Bigot faites par M. Léon Daudet et par M. Reymonenq ont remis d'actualité la question de l'enseignement du provençal dans les écoles.

Puisque, a-t-on demandé, on applaudit le provencal au Parlement, pourquoi continuer de l'interdire dans les écoles ?

Voici longtemps que Mistral (auquel il faut toujours revenir ou duquel il faut toujours partir quand on traite n'importe quelle question provençale ou méridionale) s'est élevé contre l'éducation moderne qui s'efforce d'uniformiser tous les esprits et d'arracher à l'indigène de chaque pays de France ses traditions et, avant tout, l'usage de ces parlers antiques par lesquels se transmettent et se perpétuent le génie, l'indépendance et le naturel

de la race. (Préface aux *Versions provençales françaises* du frère Savinien.)

L'excellent Maurice Faure, dans le très court passage qu'il fit au ministère de l'Instruction publique, avait pris un décret qui recommandait aux instituteurs l'enseignement de l'histoire locale régionale pour aider à mieux comprendre l'histoire nationale, M. Léon Bérard feraitbien de donner force de vie à ce décret, lui qui récompense les écoliers et les professeurs du Béarn et de Gascogne qui pratiquent la comparaison des langues française et gasconne par des thèmes et des versions. Qu'il crée, hardiment, l'enseignement régionaliste et il sera suivi par tout le personnel enseignant dont l'hostilité n'est plus aussi nette qu'autrefois à cette réforme.

Déjà quelques inspecteurs d'Académie donnent une timide adhésion. Tel M. Léon Gistucci, inspecteur d'Académie du département du Var, qui écrit dans son rapport annuel :

On s'est demandé si le provençal, la «langue mère», comme on l'appelle en ce pays de vieille latinité, ne pouvait pas devenir un auxiliaire utile de l'enseignement du français. Certainement, à condition que l'on en use seulement pour l'explication de certains mots, ou pour faciliter l'application de certaines règles. Dites à un enfant que le mot « oustau » est devenu en français hospital, puis hôpital, puis hôtel, il acquerra, à peu de frais, une notion linguistique précise : il saura que tous ces mots ont signifié, à l'origine, maison. On peut trouver encore d'autres sources d'enseignement linguistique dans la langue provençale. Un journal pédagogique, *l'Ecole et la Vie*, rappelle ingénieusement un moyen de faire entrer, par le provençal, dans l'esprit des enfants, la difficile règle du participe. Cette règle se trouve, en effet, particulièrement appliquée dans la vieille langue d'Oc : siéu vengu... (je suis venu) ; siéu vengudo... (je suis venue), et avec le relatif : ai manja la poumo... (j'ai mangé la pomme), la poumo qu'ai manjado (la pomme que j'ai mangée). Le moyen, comme on le voit, est simple. Pour apprendre une règle difficile et, sans cela, malaisément explicable, on se sert de la confrontation des mots à flexions, qui apparaissent dans la « lengo maire ». Sobrement utilisée à l'occasion, et toujours avec discernement, cette méthode de comparaison des deux langues peut donner d'excellents résultats. Nous la préconisons sans remords.

§

Le *Provençal de Paris* annonce qu'on va faire dans la capitale l'expérience d'une **semaine théâtrale en langue d'oc** et que, tous les soirs, du 4 au 11 décembre, une comédie du félibre

Emile Barthe : *Lous Prouſitaire*, sera représentée au Palais de la Mutualité.

Je ne sais quelle est la valeur de la comédie de M. Emile Barthe que ceux qui la connaissent disent saine, mordante et populaire et à laquelle le public de Béziers a fait un grand succès, mais je crois excellente l'initiative de cette semaine théâtrale en langue d'oc. Si elle réussit nous pourrons voir à Paris les œuvres les plus caractéristiques du répertoire dramatique méridional ; la *Pastorale*, qui fait les délices des Marseillais, le *Pain du péché*, d'Aubanel, qu'une troupe provençale a joué un peu partout dans le Midi et qui a des côtés shakespeariens, le *Rabelais*, de l'Escoutaire, le *Carpan*, de Batisto Bounet, etc.

La semaine languedocienne qui se prépare — et qui vaudra bien, après tout, les semaines russe, scandinave ou juive qu'on nous sert — peut donc être suivie de plusieurs autres où des auteurs et des artistes du terroir méridional nous consoleront des spectacles sans vigueur et sans originalité qui sévissent sur la plupart des scènes parisiennes.

§

Arles Antique, que publie M. L.-A. Constans, est la première histoire d'ensemble d'Arles et de ses monuments. Son auteur présente toutes les garanties de science et de conscience, car, fils d'un éminent latiniste et provençalisant, M. Léopold Constans, il est lui-même un brillant professeur et un fervent provençal.

Telle qu'il l'a conçue, cette synthèse des travaux antérieurs sur Arles antique, augmentée d'observations et d'élucidations personnelles, n'est pas une simple monographie, mais une importante contribution à l'histoire ancienne de la Provence.

Cette histoire commence avec l'apparition des premiers hommes dans la région d'Arles, c'est-à-dire à l'époque de la pierre polie. La description des célèbres allées couvertes de Cordes et du Castellet, dans la commune de Fontvieille, nous montre qu'aux temps préhistoriques le pays d'Arles était habité par une population relativement civilisée, ayant une architecture, un mobilier, une religion et une vie politique. Bien mieux, M. Constans remarque que les divers foyers de civilisation avaient entre eux des communications actives et que l'ensemble des voies naturelles qui les reliaient dessine déjà les lignes essentielles d'une unité

provençale. Le savant auteur ne se contente pas d'affirmer ce fait d'une haute signification, il le met admirablement en valeur, et après avoir lu cette partie de son livre, on ne doute plus de l'existence d'une civilisation ligure qui avait pour caractère propre d'unir la Basse Provence avec l'Orient Méditerranéen.

Mais, quel que soit l'intérêt de ces questions préhistoriques et protohistoriques, celles-ci ne sont que le début du livre de M. Constans dont le reste comporte l'histoire politique et religieuse, l'histoire économique et la description des monuments antiques d'Arles.

Les amateurs d'histoire et les voyageurs ne sauraient trouver de guide plus sûr, plus clair, plus évocateur pour se reconnaître à travers le passé et les ruines de la vénérable cité provençale.

§

M. Joseph Anglade, professeur à la faculté des Lettres de Toulouse, auquel nous devons de précieux travaux sur les troubadours, vient de publier une bibliographie des dictionnaires et des grammaires des dialectes d'oc modernes sous le titre : *Pour étudier les patois méridionaux* (Paris, de Boccard).

Ce titre n'a pas été sans émouvoir bon nombre de méridionaux qui estiment qu'ils parlent et qu'ils écrivent **des dialectes et non des patois.**

Dans l'excellente revue de documentation et de doctrine *La Provence latine*, qu'il dirige, M. Bruno Durand s'est étonné qu'un ami de la précision scientifique tel que M. Anglade ait considéré comme synonymes deux termes aussi distincts que « patois » et « dialecte ». Il a rappelé à ce propos, les nécessaires définitions d'après le dictionnaire Littré :

> *Patois*, parler provincial qui, étant jadis un dialecte, a cessé d'être littérairement cultivé et qui n'est plus en usage que pour la conversation parmi les gens de la province et particulièrement parmi les paysans et ouvriers. Le patois normand, gascon.
>
> *Dialecte*, parler d'une contrée, d'un pays étendu ne différant des parlers voisins que par des changements peu considérables qui n'empêchent pas que de dialecte à dialecte on ne se comprenne, et comportant une complète culture littéraire.

Ne trouvant sans doute pas suffisantes ces deux définitions, Littré a soin de préciser un peu plus loin la différence qui sépare le dialecte du patois :

Tant que, dans un pays, il ne se forme pas de centre et, autour de ce centre, une langue commune qui soit la seule écrite et littéraire, les parlers différents, suivant les différentes contrées de ce pays, se nomment dialectes ; on voit par là qu'il est tout à fait erroné de dire les dialectes dérivés de la langue générale ; le fait est que la langue générale, qui n'est qu'un des dialectes arrivé par une circonstance quelconque et avec toutes sortes de mélanges à la préséance, est à ce titre postérieure aux dialectes. Aussi quand cette langue générale se forme, ses dialectes déchoient et ils deviennent des patois, c'est-à-dire des parlers locaux dans lesquels les choses littéraires importantes ne sont plus traitées. Avant le XIVe siècle il n'y avait point en France de parler prédominant, il y avait des dialectes ; et aucun de ces dialectes ne se subordonnait à l'autre. Après le XIVe siècle il se forma une langue littéraire et écrite et les dialectes devinrent des patois.

M. Bruno Durand applique cette explication de Littré à la langue d'oc :

Il nous paraît résulter de cette lumineuse explication que le terme « dialecte » est, à l'heure actuelle, le plus convenable pour désigner les diverses nuances de notre langue d'oc. Si les circonstances historiques — par exemple la fondation d'un grand Etat méridional sous la bannière des Comtes de Toulouse ou de Provence — avaient permis à l'un de nos dialectes de devenir unique langue littéraire du Midi, les parlers voisins seraient évidemment descendus au rang des patois. Mais en fait l'occitan en est encore au point où était le français avant le XIVe siècle.

A vrai dire, l'unité linguistique a été sur le point de se faire au Moyen Age et les efforts des Troubadours permirent de l'espérer dès le XIIe siècle. La décadence rapide de cette brillante, mais éphémère, floraison — qui, d'ailleurs, portait en elle tous les germes de la mort — n'a pas permis à la langue classique de se constituer. Les dialectes subsistèrent et subsistent encore.

Cet émiettement linguistique ne peut prendre fin que par l'abdication des divers dialectes en faveur du plus éminent d'entre eux.

En dehors des circonstances historiques, qui ne se sont pas présentées et qui sans aucun doute ne se présenteront jamais, l'unité littéraire du Midi aurait pu se faire et se fera probablement par la prédominance et le rayonnement d'œuvres maîtresses. Depuis l'apparition de Mistral, de ses amis et de ses disciples, le dialecte rhodanien a pris le pas sur tous les autres et il semble bien qu'on ne pourra plus élever de monument durable sans l'employer.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ESPAGNOLES

Azorin : *Don Juan*, Rafael Caro Raggio. — Alexandre Arnoux : *La légende du Cid Campeador*, H. Piazza. — M. Soupey : *Contes et légendes d'Espagne*, F. Nathan.

Un excellent critique, parfois peut-être un peu trop universitaire, se complaisant un peu trop visiblement aux comparaisons qu'il découvre et aux parallèles qu'il établit, M. Salvador de Madarriaga, dans un article d'*Hermès* (juillet 1922), divisait la péninsule hispanique en trois compartiments : l'Est médiderranéen, plastique et actif, cette Catalogne dont l'admirable Eugeni d'Ors, sous le pseudonyme de Xenius, a fixé les traits dans sa *Ben Plantada*, une œuvre aussi impérissable qu'une sculpture hellénique. En second lieu, la Castille dramatique, à la grâce majestueuse et forte. Enfin l'Ouest atlantique, le Portugal et la Galice, terres de l'élégie, de la mélancolie et du lyrisme.

M. Salvador de Madarriaga distinguait à l'Est, au sud de Valence, une région singulière : la province d'Alicante, transition entre la Castille tragique et la Méditerranée plastique : « Cette zone de l'esprit espagnol, délicatement située, se trouve représentée dans les lettres espagnoles par deux auteurs : Azorin et Miro. »

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs de Gabriel Miro, styliste parfait, peintre et sculpteur en phrases, évocateur de la vie cléricale et des songes de l'enfance dans ces campagnes bleues de ciel et bleues de mer. Gabriel Miro est un jeune écrivain, tandis qu'Azorin appartient à cette génération née au siècle dernier des Unamuno, des Baroja, des Valle-Inclan et des Antonio Machado, qui réveilla l'Espagne de sa léthargie académique et la dota d'une grande littérature moderne.

Azorin a accompli dans la prose espagnole une révolution comparable à celle que Ruben Dario accomplissait dans la poésie : il a coupé cette prose encline à l'éloquence, aux longues périodes et aux développements inutiles. Mais lorsqu'il sera connu en Europe, on s'apercevra, en outre, de tout ce qu'Azorin peut apporter de nouveau dans notre façon de réagir devant les choses.

Azorin a le génie de l'insignifiance.

Une prose vaste et cicéronienne peut procurer l'impression que tout ce qu'elle exprime est d'une importance fondamentale. Mais

des phrases brèves, souriantes, qui disent ce qui est, et rien de plus, sans aucun fard, s'efforcent de ne dire que ce qui est, qu'un homme a dit : « bonjour » et qu'un autre homme a répondu : « bonjour », nous découvrent le vide de toute existence, et en même temps son charme.

Azorin peut être comparé à M. France. Ils ont la même forme d'esprit médiocre et limité. Ils s'y tiennent, ils ne veulent ni ne peuvent aller plus loin. Mais ce dont ils parlent, ils en parlent avec un art parfait. A l'intérieur de leur petit monde étroit et quotidien, ils sont complètement à leur aise, avec leur petite sagesse bonhomme et résignée. Leur vision n'est jamais indéfinie, mais toujours précise, parce qu'elle est bornée. Leur respiration n'est jamais haletante, mais régulière et satisfaite.

Azorin a refait le voyage de Don Quichotte dans un livre intitulé *La Ruta de Don Quijote*. Il a revu les moulins, les cabanes, les campagnards de la Manche, et ces inoubliables académistes d'Argamasilla qui passent leurs heures à commenter le livre sacré, à traduire chaque détail, à se perdre dans des exégèses naïves et compliquées. Azorin excelle à rendre ces types extraordinaires de l'Espagne qui dort et qui rêve : voir son livre intitulé *La paresse*. Inventeurs, poètes, maniaques défilent dans sa galerie de portraits. Les petites villes d'Espagne sont pleines de ces types extravagants dont la vie s'écoule en futilités passionnantes, et c'est là le mal divin dont se nourrit et se meurt l'Espagne.

Les petites villes d'Espagne sont pleines aussi de jeunes filles pâles qui passent leur jeunesse enfermées à l'ombre de patios fleuris à jouer des airs démodés d'opéras italiens : du Bellini, du Donizetti, du Verdi. Le soleil brûle au dehors sur la campagne déserte. Azorin a rendu la douceur et l'ennui de ces lieux dans *Los Pueblos*, un chef-d'œuvre. Les premières pages de ce livre sont une des choses les plus émouvantes qui soient : *Voici comment le poète vieilli rentre dans sa patrie.* Don Joaquin, le poète, est aveugle. Les vieilles gens de son enfance l'accueillent, et les jeunes filles qu'il a connues petites filles : Clara, Lola, Concha.

— Clara, Lola, Concha !... Descendez, il y a Don Joaquin qui est ici !

— Elles doivent être sur le balcon, dit Don Antonio.

Et il se penche vers la rue et appelle en regardant en haut :

— Descendez. Don Joaquin est là.

On entend sur le plafond un bruit précipité de talons fins et tout menus ; puis, dans l'escalier, une rumeur de jupes, de voix, de rires affolés. Et subitement, comme une apparition magique, toutes les trois apparaissent à l'entrée, sérieuses, droites, regardant Don Joaquin de leurs grands yeux bleus, gris, noirs.

— Vous ne connaissez pas Don Joaquin ? leur dit Don Antonio.

Toutes trois se taisent.

— Clara, tu ne te rappelles pas que lorsque tu étais petite, il t'emmenait au jardin ?

— Non, non, dit Don Joaquin en souriant, elle ne se rappellera pas ! Il y a déjà si longtemps !

— Et toi, Lola, sûr que tu ne t'en souviens plus, dit Don Antonio à Lola ; tu avais deux ans quand il est parti.

— Moi, je m'en souviens, dit Don Joaquin. Lola avait les yeux bleus. N'est-ce pas qu'elle les a bleus ?

Lola rougit un peu.

— Oui, Don Joaquin, elle les a bleus, affirme Doña Juana.

— Et Conchita ? demande Don Joaquin. Elle est là ?

— Elle est ici, devant vous, répond Don Antonio.

— Conchita, dit Don Joaquin, c'est moi qui t'ai tenue sur les fonts baptismaux il y a quinze ans.

— Oui, Don Joaquin, dit Conchita, je sais bien que vous êtes mon parrain.

— Elle me demande souvent après vous, dit Doña Juana.

— Je ne puis te voir, Conchita, dit Don Joaquin. Comment es-tu ? Comment est-elle Conchita?

— Elle est grande et mince, répond Doña Juana.

— Comment sont ses cheveux ?

— Ses cheveux sont blonds et longs.

Les joues de Conchita s'allument d'un carmin vif.

— Et les yeux ? De quelle couleur sont-ils, les yeux ?

— Les yeux sont entre le gris et le vert ; parfois ils semblent gris, et d'autres fois verts.

— Et la bouche ?

— La bouche est petite, avec les lèvres rouges.

— Conchita, s'écrie Don Joaquin, tu es une jolie fille, et je suis content de t'avoir eue dans mes bras, quand tu avais huit jours... Et vous aussi, vous êtes jolies, Lola et Clara ; mais je n'en puis voir aucune...

Voici le dernier livre d'Azorin : **Don Juan**. Ici Azorin exagère encore sa manière. Non seulement il ne se passe rien dans ce livre, mais encore il faut dire que dans ce livre il n'y a rien.

Don Juan est un homme comme tous les hommes. Il n'est ni grand ni petit ; ni maigre ni gros. Il porte une barbiche en pointe, courte. Ses cheveux sont taillés presque ras. Ses yeux clairs et vifs ne disent rien : ils regardent comme tous les yeux. Ses vêtements sont soignés, riches, mais sans apparences fastueuses. Il n'y a pas une tache sur son costume, ni une ombre sur sa chemise.

Voilà ce qu'est devenu Don Juan.

Don Juan est un homme bon, qui sait vivre la vie de ses contemporains, de tous les braves gens qui l'entourent. Il connaît des savants, des collectionneurs, des numismates, des évêques, des jeunes filles, des religieuses, des jardins, des abeilles et le soleil, Jeannette, M. Perrichon lui-même et Alonso Quyano qui était le nom chrétien de Don Quichotte, le nom sous lequel ce héros légendaire n'était qu'un bon et simple hidalgo, un brave vieil homme pauvre et timide. Il traverse son village, revoit et salue toutes ces bonnes gens de la campagne et repart, le frère Jean, avec son secret et sa philosophie. Il se dégage de la personne de Don Juan et de la personnalité d'Azorin cette puissance de sympathie qui se dégage de tant de personnalités espagnoles et qui nous fait les aimer.

Edmund Gosse, le grand critique et écrivain anglais, racontant ses années d'enfance et de jeunesse dans cet extraordinaire livre qui s'appelle *Père et fils*, a fait le procès du protestantisme et insiste sur ce fait que les Protestants manquent de « sympathie imaginative ». Cette sympathie imaginative, caractéristique d'une religion qui a inventé la confession, la casuistique et l'exercice spirituel, ne manque pas aux Espagnols, ne manque pas à Azorin. C'est sa plus belle qualité. C'est elle qui donne à son œuvre une humanité chaude et sereine, une sensibilité communicative capables de nous émouvoir profondément.

§

M. Alexandre Arnoux a le bon goût de s'intéresser aux vieux chefs-d'œuvre de la littérature espagnole et cherche à nous rendre la saveur de ces trésors. C'est ainsi qu'il s'est attaqué à cette mine inépuisable qu'est le *Romancero* et qu'après nous avoir donné une anthologie du Romancero moresque, il nous donne, sous le titre de : **La Légende du Cid Campeador**, des fragments du *Romancero del Cid*. Guillem de Castro, dans ses *Mocedades del Cid*, et, à sa suite, Corneille n'avaient tiré de

l'histoire de Rodrigue que ce qui concerne son aventure avec Chimène. M. Arnoux donne au public français une idée de l'ensemble de cette charmante épopée. Certaines romances ne sont pas complètement traduites. Il a même fait appel, entre quelques chapitres, au *Poema de Mio Cid*, qui est le plus vieux monument de la poésie épique espagnole, une épopée barbare et simple, d'un ton extraordinairement noble. Mais ce que M. Arnoux a choisi, il l'a traduit avec une grande conscience et il a cousu tout cela avec l'art du bon romancier qu'il est.

M. Soupey a fait également œuvre utile en publiant ses **Contes et Légendes d'Espagne**. Il a puisé dans l'œuvre de divers conteurs, entre autres de Fernan Caballero. Il a traduit également des passages caractéristiques du *Lazarille* et du *Quichotte*. Ce livre est illustré par des photos des paysages où se déroule l'action, et tout cela est harmonieusement composé.

JEAN CASSOU.

LETTRES RUSSES

Les lettres de l'Impératrice Alexandra Feodorovna à l'Empereur Nicolas II. — La maison d'édition « Slovo », à Berlin, a fait paraître un gros volume contenant le texte original anglais et la traduction russe des lettres de l'impératrice Alexandra Feodorovna à son époux l'empereur Nicolas II.

Cette correspondance, trouvée à Ekaterinbourg, après le meurtre de la famille impériale, va du 27 avril 1914 au 17 décembre 1916, date de l'assassinat de Raspoutine.

Elle ne compte pas moins de 400 lettres et doit faire la matière de deux volumes, dont le premier paru se termine par la lettre datée du 16 janvier 1916.

On pourrait s'étonner, au premier abord, de cette quantité énorme de lettres écrites par l'impératrice à son mari, en moins de trois ans, alors que dans les vingt années précédentes la correspondance du couple impérial est presque nulle. C'est que Nicolas II se séparait très rarement de l'impératrice, tandis que, pendant la guerre, il y fut contraint la plupart du temps, et alors Alexandra Feodorovna lui écrivait presque chaque jour, ou, à défaut de lettres, lui adressait de nombreux télégrammes.

La correspondance, comme nous l'avons dit, prend fin le 17 décembre 1916. Ce jour-là Raspoutine était assassiné. Ayant re-

çu cette nouvelle, Nicolas II rentre immédiatement à Tsarskoié-Selo, d'où il ne repart pour la *Stavka* que dans les derniers jours de février, quand, à Pétrograd, déjà s'allume l'incendie révolutionnaire.

Ces lettres de l'impératrice se trouvaient dans un coffret de bois noir aux initiales N. A. (Nicolas Alexandrovitch), avec les lettres de l'empereur Guillaume, publiées voilà déjà plusieurs années.

Des extraits de celles de l'Impératrice ont été également publiés par un journal d'Amérique, et ont paru en français. Mais c'est pour la première fois que cette correspondance est présentée intégralement, dans l'ordre chronologique, et complétée de notes empruntées aux mémoires de personnes qui touchaient de près la Cour impériale.

On peut dire, sans exagération, qu'il est peu de livres où l'âme humaine soit mise à nu comme dans cette correspondance de l'impératrice Alexandra Feodorovna. Elle y exprime ses moindres pensées, ses sentiments les plus intimes. Profondément religieuse, superstitieuse même comme la plus ignorante des paysannes, ambitieuse, craignant pour son mari qu'elle adore tout ce qui pourrait jeter quelque ombrage sur l'éclat de son règne, cette femme, cette impératrice, se dresse comme vivante de ces lettres, avec toute sa tendresse et toute sa passion.

C'est un livre remarquable et terrible que ce volume de correspondance. Remarquable par la sincérité absolue qu'on y sent et qui l'apparente aux *Confessions* de Rousseau ; terrible quand on songe qu'en raison de l'influence de l'impératrice sur Nicolas II, les destinées d'un immense empire étaient entre les mains d'une femme, subjuguée par un Raspoutine.

Ce qui ressort tout d'abord des lettres d'Alexandra Feodorovna, et la rend extrêmement sympathique, c'est son immense amour pour son mari et ses enfants, amour sans bornes, presque surhumain. On peut dire que toute cette longue correspondance n'est qu'un cri d'amour pour l'élu de son cœur. Cette femme de quarante-six ans, mère de cinq enfants, quand elle écrit à son mari s'exprime comme Juliette l'aurait pu faire écrivant à Roméo :

« Mon chéri », « mon bien aimé », « mon trésor unique », « mon soleil », « mon âme ». « Les baisers les plus tendres et les caresses de ta petite femme aimante. » « Mon trésor, toutes mes pensées, toutes mes prières t'accompagnent. » « Je te bénis. J'embrasse ton cher vi-

sage, ton petit cou, tes chères mains avec toute l'ardeur d'un grand cœur aimant. » « Mon aimé des aimés. » « Je te bénis, je t'aime, je te désire. » « Au revoir, cher Niki. Je t'embrasse encore et encore. J'ai mal dormi. Tout le temps j'ai embrassé ton oreiller. »

Et dans sa lettre du 30 décembre 1915 :

Au revoir, mon ange, époux de mon cœur. J'envie les fleurs que je t'ai données et que tu as emportées avec toi. Je te serre fortement sur mon cœur.

J'embrasse chaque chère petite place de ton corps, avec un tendre amour, moi, ta petite femme pour qui tu es tout dans ce monde... Je presse tendrement mes lèvres contre les tiennes, et je tâche d'oublier tout en regardant tes yeux exquis...

Cette femme aimante est aussi tendre quand elle parle de ses enfants, surtout de son fils, le tzarévitch. La santé de « baby », ses occupations, ses jeux, ses études occupent une place importante dans ses lettres, surtout quand l'héritier est avec son père à la *Stavka*. Son inquiétude maternelle pour la santé de son fils n'a d'égale que son inquiétude pour celle de son mari. Elle implore Dieu, prie jour et nuit, envoie des images saintes qui doivent les protéger de tout danger.

Je te remercie encore et encore pour ta chère lettre, mon ange chéri, écrit-elle le 7 octobre 1915. Je me représente toi et le petit, le matin, et je converse avec toi, en pensée, pendant que tu es encore à demi-éveillé. Le vilain garçon chéri. Il m'écrit aujourd'hui : « Ce matin papa a pué beaucoup et très longtemps. » Quel polisson! Ah! mes anges, comme je vous adore et comme vous me manquez! Adieu, mes soleils, je vous couvre de mes tendres baisers.

Dans ses lettres, l'impératrice rend compte à Nicolas II de sa vie quotidienne, jusque dans les moindres détails. Sa correspondance donne ainsi un tableau de la vie de la Cour qu'aucun document ne pourrait remplacer. Alors que l'empereur est aux armées, elle soigne les blessés dans les hôpitaux, et cela avec une tendresse et un dévouement admirables. Toute la journée elle travaille comme la plus humble des infirmières, tantôt elle prépare les instruments pour le chirurgien, tantôt fait des pansements. Elle décrit parfois à son mari les terribles opérations auxquelles elle a assisté. Ainsi le 20 novembre 1914, elle écrit :

Je suis trop fatiguée et ne puis aller en ville. De plus, à cinq heures et demie, nous avons une amputation, au grand hôpital. Ce matin nous

avons assisté à notre première grande opération : on a coupé un bras, et après nous avons fait le pansement. Dans mon hôpital, il y a des malheureux qui ont des blessures terribles : il n'y a presque plus rien du sexe et il faudra probablement enlever ce qui reste. C'est tout noir, c'est horrible à voir. J'ai lavé, nettoyé, badigeonné d'iode, de vaseline, je les ai pansés tous. Tout a bien été et je me sens heureuse quand je le fais tranquillement, seule, sous la direction du docteur. J'ai pansé trois pareils blessés. Le cœur saigne pour eux. Je ne t'écrirai pas plus de détails ; c'est si triste. Moi, comme épouse et mère, je compatis particulièrement. J'ai renvoyé de la salle une jeune infirmière. Mlle Annenkov est restée, elle est déjà plus âgée...

Plus loin, dans cette même lettre, elle parle de la célèbre Mme Vyroubov.

Ania regardait tout de sang froid. Elle dit qu'elle est déjà tout à fait trempée. Elle m'étonne par son attitude. En elle il n'y a rien d'aimant, rien de féminin, comme chez nos fillettes. Elle travaille négligemment, et, quand elle en a assez, elle s'en va ; et quand il y a peu à faire, elle grogne. Elle s'agite et assomme tout le monde. Je suis désenchantée d'elle.

Les rapports de l'impératrice avec Mme Vyroubov, comme il ressort de cette correspondance, étaient plutôt étranges, et l'on ne peut s'expliquer l'attachement d'Alexandra Feodorovna pour sa dame d'honneur, que comme une soumission au désir de Raspoutine. Dans ses premières lettres, l'impératrice parle plutôt défavorablement de Mme Vyroubov, dont elle paraît excédée. Le 27 octobre 1914, elle écrit à l'empereur.

Mon cher Niki. Je me suis couchée plus tôt parce que j'étais très fatiguée. La journée a été très chargée et quand les fillettes se sont retirées, à onze heures, j'ai aussi pris congé d'Ania (Mme Vyroubov). Ce matin, elle a été très peu aimable avec moi, on peut même dire grossière ; et ce soir elle est venue bien après l'heure qu'on lui avait fixée. Elle s'est montrée très bizarre avec moi. Elle flirte énormément avec un jeune officier petit-russien, mais toi, tu lui manques, elle s'ennuie après toi, et, parfois, elle est excessivement gaie...

Ce n'est pas bien de maugréer ainsi contre elle, mais tu sais comme elle peut être insupportable. Tu verras quand tu seras de retour. Elle te racontera qu'elle a souffert terriblement sans toi, bien qu'elle aime beaucoup à rester seule avec son ami, lui tourner la tête, et cela sans t'oublier un seul instant. Sois gentil et ferme et, quand tu seras de retour, ne la laisse pas te marcher sur le pied, etc., car après elle devient encore plus insupportable et il faut la doucher...

En outre, il résulterait de cette lettre qu'il y avait eu quelque chose entre l'empereur et Mme Vyroubov.

Le 17 mars 1915, nouvelle lettre toute pleine de Mme Vyroubov.

Mon chéri, il y a une semaine que tu nous a quittés et il me parait que c'est beaucoup plus. Tes télégrammes, tes précieuses lettres sont pour moi une consolation. Je les relis sans cesse. Tu vois, je suis vieille, fatiguée, je me soigne de nouveau, et, aujourd'hui, je ne me suis levée qu'à huit heures... Ania ne veut pas le comprendre. Le docteur, les enfants et moi-même le lui expliquons, et néanmoins chaque jour cinq lettres et la supplication de venir. Elle sait que je suis alitée, et, malgré cela, elle feint l'étonnement. Quel égoïsme ! Elle sait que je ne néglige jamais l'occasion de la voir quand cela m'est possible même si je suis terriblement fatiguée, mais cela ne l'empêche pas de bougonner parce que je visite deux fois par jour un officier que je ne connais pas. Elle ne tient aucun compte de l'observation de Botkine que cet officier a besoin de moi, tandis qu'elle a des visiteurs presque toute la journée. Elle pense, je crois, que mon devoir est de lui faire des visites. C'est pourquoi, souvent, elle a l'air de ne pas du tout les apprécier, tandis que les autres me bénissent pour chaque seconde que je leur donne. C'est très bien qu'elle ne m'ait pas vue pendant quelques jours. Si elle voulait se rappeler qui je suis, peut-être comprendrait-elle que j'ai des devoirs en dehors d'elle. Cent fois je lui ai parlé de toi, lui rappelant qui tu es, que l'empereur ne visite jamais un malade chaque jour, sinon que pourrait-on croire ? que tu dois avant tout penser à ton pays, ensuite que tu te fatigues de travail, que tu as besoin d'air, qu'il est bon pour toi de te promener avec baby, etc. Tout cela comme si l'on parlait à une pierre. Elle ne veut rien comprendre puisqu'elle estime qu'elle doit passer avant tous les autres...

Mais ces récriminations de l'impératrice contre Mme Vyroubov se font peu à peu de plus en plus rares, puis cessent tout à fait. Au contraire, maintenant, dans beaucoup de ses lettres elle supplie Nicolas II d'écrire à Mme Vyroubov, de lui adresser un mot de remerciement pour des journaux ou des livres qu'elle lui a envoyés. On voit qu' « Ania » prend une place importante dans la vie des souverains, et l'on apprend en même temps que c'est chez elle que, presque chaque jour, l'impératrice se rencontre avec Raspoutine dont elle vient prendre le mot d'ordre. L'influence de Mme Vyroubov dès lors est telle que même la désignation des ministres ne se fait que sur son approbation. Recommandant à l'empe-

reur un ministre de son choix, Alexandra Feodorovna ajoute : « Ania a causé avec lui et le trouve très bien. » Cette influence, Mme Vyroubov ne la tient, du reste, que de Raspoutine, dont il est fait mention dans presque chaque lettre, où il est appelé tantôt « Ami », tantôt « Grigori ». Et, qu'il s'agisse d'un acte politique important ou d'une décision militaire, c'est le conseil de Raspoutine qui prévaut. S'il est absent, c'est par télégrammes qu'il impose à l'impératrice sa manière de voir et celle-ci les transmet religieusement à l'empereur, quoique le plus souvent ils soient dénués de sens. Si, par les circonstances, l'empereur est forcé de nommer à un poste quelqu'un qui ne professe pas pour Raspoutine une admiration sans bornes, aussitôt Alexandra Féodorovna lui écrit une longue lettre où elle le supplie de se défaire de « cet ennemi de toute la famille impériale qui ose ne pas aimer l'Ami de l'empereur ». Sa colère est surtout grande contre le Procureur du Saint Synode Samarine, dont la nomination a été imposée à Nicolas II par l'Assemblée de la noblesse de Moscou, et qu'elle juge trop libéral.

Mais la bête noire de l'impératrice, c'est le généralissime Nicolas Nicolaievitch. D'abord elle ne lui pardonne pas sa haine pour Raspoutine et le télégramme envoyé au *Staretz* en réponse à la demande de celui-ci de venir à la *Stavka* : « Viens, je te ferai pendre . » De plus, la popularité dont jouissait au début de la guerre le grand-duc Nicolas Nicolaievitch la jette dans une inquiétude mortelle. Elle craint que sa gloire n'éclipse celle de l'empereur ; elle voit en lui un prétendant sérieux au trône des Romanov ; elle redoute une révolution de Palais, « dont on parle ouvertement dans la société » ainsi qu'elle l'écrit à son mari, et dont le bénéficiaire serait le généralissime. Aussi dans chaque lettre insinue-t-elle à l'empereur qu'il faut se débarrasser du grand-duc Nicolas, que Raspoutine voit en lui un grand danger pour la dynastie et la patrie, et elle ne se calme que quand le but est atteint, quand l'empereur prend lui-même le commandement des armées et envoie le généralissime au Caucase. « Hourrah ! écrit-elle, tu t'es montré un véritable autocrate ! Comme doit se réjouir l'ombre de Nicolas Ier en te regardant du haut du ciel. Tu es mon Dieu ! »

Dans toutes ses lettres elle exhorte Nicolas II à tenir haut le drapeau de l'autocratie. Elle veut que tous tremblent devant lui. Elle écrit le 10 juin 1915 :

« Aux temps que nous vivons maintenant, il est nécessaire que ta voix s'entende partout, qu'elle sonne haut quand les ministres n'exécutent pas tes ordres ou tardent à les exécuter. Ils doivent apprendre à trembler devant toi. Rappelle-toi que MM. Philipp et Grigori ont dit la même chose. »

Si l'on met en regard cette correspondance de l'impératrice et la succession des faits qui ont marqué les dernières années du règne de Nicolas II, on constate que tous les actes de celui-ci lui ont été dictés, suggérés par Alexandra Feodorovna et que Nicolas II, sans volonté, n'a été qu'un instrument entre ses mains. Elle tâche de jouer le rôle de la Grande Catherine, et de même que la petite princesse d'Anhalt-Zerbst était devenue une véritable impératrice russe préoccupée uniquement des intérêts de sa nouvelle patrie, de même la petite princesse de Hesse, devenue impératrice Alexandra Feodorovna, se voue entièrement à la cause de la Russie.

Plus encore : convertie à l'orthodoxie à l'occasion de son mariage, elle embrasse ardemment sa nouvelle religion, qu'elle pratique avec toute la ferveur et la naïveté d'une paysanne russe. Elle croit à l'action miraculeuse des icônes et des reliques et ne manque pas d'envoyer à l'empereur et aux troupes des images saintes. Dans sa lettre du 20 juin 1915, elle recopie très sérieusement le télégramme que lui a envoyé l'évêque Varnava (le compagnon de jeunesse et de débauche de Raspoutine, qui a suivi la fortune de son ami).

Chère Impératrice. Le 17, jour de la saint Tikhon, pendant la procession autour de l'église, dans le village Boubinsky, soudain, dans le ciel une croix est parue. Tous l'on vue pendant quinze minutes. Et puisque la sainte Eglise chante : « La croix est la puissance des empereurs, et le soutien des fidèles », je m'empresse de vous réjouir par cette vision, croyant que Dieu a fait ce miracle pour confirmer les fidèles dans leur amour. Je prie pour vous tous.

Et l'impératrice ajoute : « Dieu veuille que ce soit un bon signe, car les croix n'annoncent pas toujours le bonheur. »

Un autre homme que l'impératrice hait non moins que le grand duc Nicolas Nicolaievitch, c'est Goutchkov, le leader du parti octobriste. Elle se creuse la tête pour trouver un moyen de se débarrasser de lui. On dirait qu'elle pressent le rôle qu'il jouera plus tard dans l'abdication de Nicolas II. Tantôt elle conseille à l'empereur de profiter des lois d'exception en vigueur pendant la

guerre pour, tout simplement faire incarcérer Goutchkov. Tantôt, dans un moment de rage, elle écrit qu'il faut pendre Goutchkov et toute sa bande. Ayant appris qu'il part en voyage pour inspecter des usines, elle va à l'église et prie Dieu qu'un déraillement survienne et que Goutchkov en soit la seule victime.

La question angoissante : l'impératrice Alexandra Feodorovna a-t-elle trahi, a-t-elle favorisé les tractations secrètes avec les Allemands ? doit être résolue, d'après cette correspondance, par la négative. Mais, en général, elle était opposée à cette guerre. Plusieurs fois elle rappelle à l'empereur que Raspoutine a toujours été contre la guerre. Par voie détournée elle correspond avec son frère le grand-duc de Hesse, et elle ne voit rien de répréhensible dans l'acte de Mme Vassiltchikov, venue de la part de l'Autriche proposer à la Russie la paix séparée, et que le gouvernement fit interner dans ses propriétés.

Elle désire sincèrement agir pour le bien de la Russie, mais, inconsciemment, elle suggère à l'empereur les mesures les plus nuisibles. Elle se dresse délibérément contre toute la société russe et force son mari de s'y mettre à ses côtés. La Douma, l'Union des Zemstvos et des Villes, toutes les institutions qui ne demandent qu'à travailler pour la défense de la patrie sont traitées par l'impératrice Alexandra Feodorovna comme les pires ennemis, et, sur son insistance, Nicolas II envoie ses aides de camp, totalement ignorants des choses techniques, surveiller le travail des usines. En revanche, elle lui fait ordonner des processions dans toutes les villes et bourgades. N'oublions pas que tous ses conseils à l'empereur lui sont suggérés par Raspoutine.

Dans cette correspondance, il n'y a pas de secrets d'Etat révélés. M. Paléologue, dans son livre remarquable : *La Russie sous les tzars pendant la guerre*, nous a déjà dévoilé beaucoup des dessous de la diplomatie et de la politique intérieure russe pendant cette période. Toutefois on peut encore glaner dans ces lettres de l'impératrice quelques faits intéressants jusqu'ici inconnus. Ainsi, dans sa lettre du 20 septembre 1914, datée de Tsarskoïé-Sélo, elle cite une lettre que lui a adressée la reine d'Angleterre, le 13 septembre, et qui relate un fait que nous n'avons jamais lu nulle part. La reine écrit :

Nous avons vécu des journées angoissantes pendant la retraite des ar-

mées alliées en France. Tout à fait entre nous (ma chérie, ne raconte cela à personne) les Français, au début, ont laissé supporter à l'armée anglaise tout le choc d'une forte attaque allemande de flanc, et si les troupes anglaises avaient été moins résistantes, non seulement elles, mais les troupes françaises eussent été défaites. Maintenant on a remanié tout cela, les deux généraux français qui étaient fautifs ont été disgraciés par Joffre et remplacés par d'autres. L'un d'eux avait dans sa poche six lettres non décachetées du commandant en chef anglais, French. L'autre, à l'appel de secours, répondait tout le temps que ses chevaux étaient trop fatigués. Maintenant, c'est déjà de l'histoire, mais elle a coûté la vie à beaucoup de bons officiers et soldats. Par bonheur on a réussi à cacher cela et très peu savent ce qui s'est passé.

Ces lettres de l'Impératrice Alexandra Feodorovna, précieux « document humain », doivent paraître prochainement en français.

J.-W. BIENSTOCK.

CHRONIQUE D'ÉGYPTE

L'Egypte, carrefour du Monde moderne. — La Société de Théosophie. — L'Atelier. — L'Université Populaire. — *L'Oasis*. — Le XIe Congrès de Géographie. — L'Institut français d'Archéologie Orientale. — Mémento.

Placée au point d'intersection des grands chemins de l'Univers, l'**Égypte** est en voie de devenir le **carrefour du Monde moderne**, comme elle a été celui du monde ancien. A Kantara, sur le Canal de Suez, la route maritime qui unit les Iles Britanniques à l'Empire des Indes et l'Europe Septentrionale à l'Australasie croise la voie ferrée qui va des confins du Soudan au Taurus et qui, demain, joindra le Cap à Constantinople et Calais, en passant par le Caire. Une telle position géographique prédestinait le vieux pays de Kem à être à la fois un champ de bataille et un marché ; le champ de bataille où s'affronteraient les tendances opposées de l'Orient et de l'Occident ; le marché où s'effectueraient les échanges de l'Asie et de l'Europe. Mais cette Egypte où tant de fois s'est joué le destin du Monde, cette Egypte n'est pas seulement le lieu « géographique » et le foyer de l'ancien continent ; vallée accueillante et facile, qui la première vit le génie de l'homme s'éveiller, berceau de cette civilisation méditerranéenne dont Cadmos propagea la clarté en Hellade, couloir étroit qui pénètre au cœur de l'Afrique comme pour en drainer les richesses, l'Egypte est la conjonction des signes de

l'Asie et de l'Europe, le confluent de leurs courants ; elle est le creuset où se mêlent toutes les races, et l'on peut dire qu'il n'est pas au monde de villes plus cosmopolites qu'Alexandrie et que Le Caire.

Il est toujours tel que le vit l'ermite Antoine, ce vieux port d'Alexandrie « où se coudoient des hommes de toutes nations(1) » ; seulement les Cimmériens n'y sont plus vêtus de peaux d'ours, et les Gymnosophistes du Gange frottés de bouse de vache ; leurs arrière-neveux aujourd'hui, hindous, français et britanniques, je les ai souvent rencontrés, durant la grande guerre, Rue de l'Eglise Copte, en cette étroite chambre de la Loge Hypathie où se réunissaient les adeptes de la **Société Théosophique.** A côté des disciples d'Annie Besant et de Krishnamurti, il y avait là des Arméniens et des Grecs, des musulmans et des juifs en quête d'un idéal nouveau, ou simplement curieux d'être initiés aux arcanes de cette dernière née des sectes ésotériques ; et les discussions qu'on y pouvait entendre perpétuaient étrangement le souvenir de celles qu'eurent sans doute ici, au temps de Philon, les néoplatoniciens, et, sous l'épiscopat d'Athanase, les sectateurs de Manès, de Basilide et d'Arius.

Il me semble qu'en ce pays, mieux que partout ailleurs, pourrait être réalisé cette coordination des élites intellectuelles que réclament aujourd'hui tant de bons esprits en Europe, et que, d'un mot heureux, Charles de Rohan a baptisée le *transnationalisme*. Déjà depuis quelques années des efforts intéressants ont été tentés dans ce sens : à **l'Atelier**, cénacle de jeunes, et plus tard à l'**Université Populaire** du Caire, les Egyptiens ont collaboré étroitement avec les étrangers ; là les conférences du comte Prozor, de Georges Legrain, de MM. Foucart, Van den Bosch, de Sérionne, Gaston Chérau, Louis Clément et Percy White alternaient avec celles du Prince Haïdar Fazil, du Cheikh Mustapha Abdel Razek, alors secrétaire de l'Université d'Al Azhar, de Mohamed Tawhid Selehdar, d'Abdel Hamid Mustapha Pacha et du Dr Mansour Fahmy. Et l'on entendait parler tour à tour d'Ibsen et de Moutanabbi, de Mme Juliette Adam et de Hatopshitou, reine d'Egypte, de Ferdinand de Lesseps et de Méhémet-Aly...

Dénombrer les forces morales de l'Egypte, défendre la cause

(1) G. Flaubert : *La Tentation de saint Antoine.*

de ses libertés menacées, c'est aussi l'objet que poursuivent L. Castro, G. Dumani, et A. Sekaly dans la *Liberté* ou la *Revue Egyptienne*, M. Schemeil dans la *Revue du Monde Egyptien* et José Caneri dans l'*Egypte Nouvelle*, tandis qu'auprès d'eux Henri Thuile médite sur la poésie du Kōran et la splendeur des *Diwans* arabes, et cherche à nous communiquer le trouble que propage en lui « cette longue mélopée des sables qui monte encore comme une plainte et un appel du désert aréneux...» Cependant, au Camp de César, faubourg d'Alexandrie, Maurice-Rocher et Fernand Leprette font paraître ces cahiers de l'*Oasis* dont le premier dessein a été de faire connaître dans les pays du Levant la pensée française contemporaine, et qui, depuis, se sont attachés à préparer la réconciliation des élites de l'Est et de l'Ouest.

A côté de ces groupements libres, des Institutions d'Etat travaillent de façon efficace à ce rapprochement si désirable de la civilisation musulmane et de la culture occidentale. Il faut ici qu'on rende un double hommage à l'Institut d'Égypte, dépositaire des traditions qui lui furent léguées par les savants français du corps expéditionnaire d'Egypte, et à la Société Royale de Géographie dont l'activité est fort appréciée à l'étranger; c'est à l'occasion du cinquantenaire de la fondation de cette Société que seront tenues au Caire, en 1925, les assises du **XIe Congrès International de Géographie et d'Ethnologie**. Toujours soucieux d'encourager l'avancement des études scientifiques dans son pays, le Roi d'Egypte a, par une ordonnance royale, désigné, pour présider le Comité d'organisation de ce congrès, une des plus hautes personnalités politiques du pays, Adly Pacha Yeghen, ancien Président du Conseil. Est-il besoin de faire ressortir tout l'intérêt que présentera la réunion dans la capitale de l'Egypte des délégués de toutes les Sociétés géographiques de l'Univers qui, depuis plus de quinze ans, n'ont pas eu l'occasion de coordonner leurs travaux et leurs recherches? Ce Congrès pourrait encore avoir une heureuse influence s'il mettait en faveur les études d'ethnologie africaine dont l'importance est si grande pour la connaissance des traditions et de l'origine historique des peuples de la vallée du Nil, ainsi que l'a maintes fois mis en lumière M. Georges Foucart, Président de la Société de Géographie du Caire et Directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale. Je suis heureux de me rencontrer avec M. Foucart dans la conception

que j'ai de l'Histoire des Egyptiens. On a voulu, jusqu'à ce jour, étudier isolément les diverses civilisations qui se sont succédées dans la vallée du Nil, sans chercher à souligner ce qui, dans ces périodes, survivait des époques passées, ce qui, en un mot, constituait le caractère permanent de l'Egypte. Il est temps que l'on rétablisse le contact entre ces divers tronçons désunis et qu'on observe le courant puissant qui n'a cessé de les parcourir. Ce qu'il y a d'admirable dans l'Histoire de l'Egypte, c'est précisément qu'elle est « une » sous tant de diversités ; mais cette unité, il faut qu'on la découvre; il faut qu'on reconnaisse sous tant d'éléments disparates, parmi tant d'apports étrangers et tant d'influences contrariantes, le mouvement profond qui vient à nous du fond des âges et qui fait que notre peuple est encore aujourd'hui le juste héritier des anciens peuples de Ménès et de Khéops ; il faut qu'on révèle les traits éternels de cette race invariable en dépit des conquêtes et des invasions et d'un asservissement plusieurs fois millénaire; il faut qu'on saisisse le lien spirituel qui, traversant les siècles, unit un théologien musulman comme le Cheikh Mohamed Abdou, qui fut grand Muphti d'Egypte à la fin du siècle dernier, un poète arabe du temps des Abbassides, comme Ibn-el-Fared, un philosophe alexandrin de l'époque Ptolémaïque, comme Philon le juif, et un Pharaon de la XVIIIe dynastie comme cet Aménophis IV dont les hymnes mystiques ont un accent si brûlant et si suave à la fois qu'on songe en les lisant à saint François d'Assise.

Ici, tout change en apparence et cependant tout demeure immuable. Mais cette pensée éternelle de l'Egypte, ces formes immobiles, combien de vêtements les ont tour à tour revêtues ! Ce double aspect a été mis en lumière de façon significative par les fouilles récentes que vient d'exécuter à Edfou **l'Institut Français d'Archéologie Orientale**. Là, dans un étroit espace de terrain, à côté de l'urœus doré des anciens Egyptiens, des scarabées ailés de lapis-lazzuli, à côté des statuettes de bois et des masques du Dieu Bèss, pareils aux monstres grimaçants de la Chine, voici qu'on a découvert des amphores qu'on croirait étrusques, des lampes d'argile gréco-romaines ornées de têtes de Méduse, des contrats de vente écrits sur peau de gazelle par un scribe copte, des objets de verre composant l'attirail d'un pharmacien des premiers siècles de l'Hégire ; et surtout, un précieux manuscrit (for-

mant un assez gros volume relié en cuir), daté de l'an 222 de l'Hégire et contenant divers traités de théologie (le *Livre du silence*), de médecine, de pharmacie, de chronologie, etc... et portant les noms des auditeurs ayant suivi les cours de l'Ecole d'Edfou (Edbou). Cette étonnante trouvaille ne nous fournit elle pas comme une synthèse de l'histoire égyptienne, et l'Ecole Française du Caire n'a-t-elle pas une fois de plus mérité notre reconnaissance? Déjà, depuis une vingtaine d'années, ce séminaire d'études orientales avait entrepris une œuvre qui constitue un des plus beaux monuments de la science française. Tandis que les égyptologues français Lacau, Daressy, Moret, Foucart, Loret, Chassinat, Gauthier, R. Weil, Bénédite et Montet se montrent les dignes héritiers de Champollion, d'Emmanuel de Rougé, de Mariette et de Maspéro, les études orientales, si brillantes en France au temps de Quatremère et de Sylvestre de Sacy, de Dérenbourg et de Kasimirsky, si négligées depuis, sont remises en honneur par Huart, Wiet, Casanova et par ce Louis Massignon qui longtemps enseigna à l'Université Egyptienne du Caire, et à qui il a été donné d'apprécier certaines qualités exquises de l'Islam, « cette fleur de politesse spontanée que, grâce aux Maures, les Andalous connaissent encore, et qui leur fait saluer dans tout passant un hôte ; et cette patience de la vie, ce recueillement dans la main de Dieu, cette certitude silencieuse, immatérielle et sacrée d'une pure transcendance divine, omniprésente »...

Ainsi la France ne manquera pas à sa mission qui est de rendre universelles les valeurs qu'elle exprime et transmue. C'est pourquoi nous devons savoir gré à ses orientalistes de faire connaître à l'Occident ce qu'il doit à la civilisation des Arabes, à ces médecins, à ces savants, à ces théologiens qui, pendant les temps les plus sombres du moyen âge, transmirent à l'Europe, selon le mot de Nietzsche ,« les lumières de l'Antiquité gréco-latine ». Ce flambeau, c'est à nous de nous en saisir aujourd'hui ; c'est à nous de montrer les fruits que peuvent donner la science parfois vaine du Monde Moderne, et les vertus agissantes de la Chrétienté, sa conscience, sa charité, son héroïsme qu'un doute naissant décourage, lorsque ces vertus et cette science s'allient à notre vive spiritualité, à la foi fervente et résignée de l'Islam, à l'espérance obstinée d'Israël. Que notre confiance et notre espoir tutélaire ne nous abandonnent pas ! Une grande promesse est près de s'ac-

complir. Et nous, dans cette Egypte majeure, d'où tous les grands mouvements mystiques partirent à la conquête de l'Univers, où fut instruit Moïse, où, dans Héliopolis, Platon se fit initier à la sagesse des Prêtres, sur cette terre d'élection où Sérapis, Hermès et Isis devinrent les dieux de la Rome impériale, où firent alliance la Grèce et la Judée, où fut concilié Platon avec Moïse, où de l'Alexandrinisme et de la doctrine des thérapeutes sortit le christianisme de saint Jean, où l'Ecclésiastique écrivit la sagesse de Salomon, où Jésus, fils de Sirac, fit pressentir Jésus de Nazareth, dans cet Alexandrie que Marc évangélisa, où, du milieu des courtisanes, surgirent Marie l'Egyptienne, et Catherine Damienne et Thaïs, où, plus tard, Gazzali, de passage, conçut sa mystique et se sentit plein de mépris pour les biens de ce monde; dans ce bourg de Tantah où l'étrange Sayed el Badawy perpétua les traditions des cultes solaires oubliés, dans ce Caire des Califes où le Fatimite Hakem, adoré de ses sectateurs, fonda la religion mystérieuse des Druses, et nous, dans ce pays qui broie les races et les enfante, réjouissons-nous puisqu'une fois encore s'est affirmée ici la renaissance de l'Orient.

Mémento. —Le Gouvernement Egyptien s'est fait représenter au double Centenaire de la Société Asiatique et du déchiffrement des hiéroglyphes par Aly Bey Bahghat, Conservateur du Musée Arabe, Ahmed Kemal Bey, ancien Conservateur du Musée Egyptien, et Adolphe Cattaui Bey, Secrétaire-Général de la Société Royale de Géographie du Caire ; ce dernier a prononcé à la Sorbonne un discours qui a été chaleureusement applaudi.

Le prix Gaston Maspéro, fondé par le duc de Louhat pour récompenser le meilleur travail sur les peuples de l'Orient classique, vient d'être attribué par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris à M. Henry Gauthier, inspecteur du Musée des Antiquités Egyptiennes au Caire, pour son ouvrage sur l'*Art Privé en Egypte sous la X° Dynastie*.

M. de la Roncière, conservateur à la Bibliothèque Nationale de Paris, a entrepris un travail sur la Cartographie arabe de l'Afrique au moyen âge ; cette étude qui, grâce aux libéralités de S. M. le Roi Fouad Ier, sera publiée par la Société Royale de Géographie du Caire, a déjà fait l'objet d'une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France.

Sous le titre de *Lettres d'Angora la sainte,* la Princesse Kadria, fille du regretté Sultan Hussein, a publié à Rome, aux éditions « Italia »,

les notes qu'elle a recueillies au cours d'un pèlerinage à la cité vers laquelle sont aujourd'hui tournés les regards de tous les musulmans du monde.

On a célébré au Caire le 11 juillet, et à Alexandrie le 19, le dix-septième anniversaire de la mort du Cheikh Mohamed Abdou, qui fut une des figures les plus remarquables de l'Islam contemporain. Né en 1845, le Cheikh Mohamed Abdou se distingua, dans la seconde moitié de son existence, par l'effort constant qu'il mit en œuvre pour réagir contre le traditionalisme étroit. Désireux d'introduire les réformes nécessaires sans toucher toutefois aux principes fondamentaux du Dogme musulman, il sut, par sa mesure et sa juste compréhension des milieux égyptiens, se gagner à la fois la sympathie des orthodoxes et des modernistes. Initiateur de la réorganisation de l'enseignement à l'Université d'Al-Azhar, il préconisa l'étude des sciences modernes complètement négligées, et contribua ainsi à ramener l'Islam vers ces traditions de large humanisme qui firent la gloire des civilisations arabes aux temps médiévaux. — Le Cheikh Mustafa Abdel Razek et M. Bernard Michel préparent une traduction française du *Traité du Monothéisme* du Cheikh Mohamed Abdou.

M. Icard vient de découvrir à deux kilomètres de Carthage les restes d'un temple de Tanit dont les autels et les obélisques décéleraient une très ancienne influence égyptienne. On a également trouvé sur des ossements des colliers du plus pur style égyptien, des tablettes rectangulaires portant en relief ou en creux des symboles égyptiens : le sphynx accroupi, le Dieu Bès, etc... ainsi que des talismans, des amulettes représentant l'œil d'Osiris, et des cylindres de pierre ornés d'hiéroglyphes. Les Egyptiens auraient-ils là encore précédé les Phéniciens ?

HÉLI-GEORGES CATTAUI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Autour d'une route. — *L'Angleterre, l'Isthme de Suez et l'Egypte au XVIIIe siècle,* par François Charles-Roux.

C'est un travail consciencieux et non sans mérite ni même sans intérêt que l'étude de M. François Charles-Roux sur **l'Angleterre, l'Isthme de Suez et l'Egypte au XVIIIe siècle** (1). On ne peut, cependant, se défendre de la trouver touffue et, sinon laborieuse, par endroits fastidieuse. C'est que l'auteur a péché par excès de minutie. Jaloux de ne rien laisser perdre de ses fouilles fructueuses au *British Museum*, au *Public Record Office*, aux archives du quai d'Orsay et à celles de Venise, il a

(1) Un vol. in 8° carré, chez Plon, 15 fr.

déversé ses dossiers dans son ouvrage, aussi tout y apparaît il sur le même plan. Ce souci outré du détail aura joué là un méchant tour à M. François Charles-Roux. Il pourrait bien lui aliéner le commun des lecteurs guère familiarisés avec la question. Ils éprouveront une peine infinie à se retrouver dans l'océan de sa documentation, malgré l'illusoire secours des chapitres et paragraphes-sommaires qui y flottent comme des bouées. Les spécialistes du moins, et les historiens de l'Egypte lui devront une considérable reconnaissance. Car en s'effaçant, en demeurant impersonnel, M. Charles-Roux a fait preuve de beaucoup d'altruisme. Il a entrepris le périple de son sujet, de Constantinople, Londres, Paris, à Alexandrie et au Caire et *vice-versa*, de Suez à Djeddah et de Djeddah aux côtes du Bengale, mais il ne s'est pas risqué au grand large de la diplomatie orientale et occidentale. C'est pourquoi on quitte son livre avec l'impression bien nette d'un excellent recueil raisonné. Pour que ce fût un ouvrage vivant, il ne lui aura rien moins manqué que quelque cent-cinquante pages d'une introduction critique et originale, par quoi M. Charles-Roux eût animé cette riche matière et dégagé le sens avec la substance.

Autour d'une route, celle de l'Isthme de Suez, dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, s'enchevêtrent les intrigues internationales, s'allument les convoitises, s'espionnent les rivalités. Une poignée de mamelouks-centaures terrorisent l'Egypte et y font fi de l'autorité du Grand Seigneur continuellement aux prises avec son voisin moscovite. Aussi les temps paraissent particulièrement propices à une facile conquête de l'Egypte. L'Autriche y songe, la Russie aussi, et en France, sinon le gouvernement, du moins une élite envisage sérieusement une telle entreprise. Seule, l'Angleterre ne forme point sur ce pays d'impérialistes desseins. Elle ne se doute même point de ceux que caressent ses rivaux. Ses intérêts en Egypte sont si infimes qu'en 1756 elle y supprime son Consulat-général, et ne se décide à le rétablir que trente ans plus tard au profit de son *unique* ressortissant, le très importun G. Baldwin, singulier spéculateur en denrées coloniales et projets politiques. A soutirer aux ministres du Sultan leur consentement au transit des dépêches de et pour l'Inde, *via* Suez, se borne toute l'ambition du gouvernement de S. M. B. et c'est à la satisfaire que s'évertue en vain son ambassadeur près la Sublime

Porte. La question d'Egypte n'exista pour l'Angleterre que du jour où Bonaparte débarqua à Alexandrie. M. Charles-Roux termine son copieux volume sur une réflexion qui, pour ne se rattacher que vaguement au sujet traité n'en est pas moins très judicieuse : « l'expédition française (en Egypte) a éveillé et formé l'intérêt de l'Angleterre pour ce pays. » En effet. A quatre-vingt trois ans de distance les canons de sir Beauchamp Seymour, bombardant Alexandrie, tonnèrent en écho aux canons de sir Horatio Nelson. Et ce fut bien la terreur d'une invasion des Indes par l'Egypte qui poussa les Anglais à « restaurer l'ordre » au pays des Khédives. Le creusement de l'Isthme de Suez (1869) avait rendu un tel péril plus imminent encore. Lord Palmerston l'avait tout de suite senti. En marge d'une dépêche de Lord Stratford de Redcliffe à Lord Clarendon (du 22-2 1855), il avait crayonné que la communication des deux mers « deviendrait préjudiciable à l'Angleterre, parce que, dans toute querelle avec la France, celle-ci se trouvant beaucoup plus près du canal aurait de beaucoup l'avance sur l'Angleterre pour dépêcher troupes et vaisseaux dans les mers des Indes (1) ».

L'occupation de l'Egypte en 1882, qui mit un terme aux angoisses de l'Angleterre, fut donc la riposte britannique, longtemps différée, à l'expédition de Bonaparte en 1798 (2).

AURIANT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Jacques Bouis : *Notes d'un agent de liaison*, Berger-Levrault. — Antoine Scheikvitch : *Hellas... Hélas!..*, Paul Catin. — M. Dutreb : *Nos Sénégalais*, Maison d'édit. des Voix lorraines, Metz. — Paul Ginisty et le capitaine Maurice Gagneur : *La Victoire*, Garnier.

Ce sont des faits de la campagne de 1918, — celle qui devait aboutir à la défaite des Allemands et à la fin de la guerre, — que raconte le journal de route de M. Jacques Bouis : **Notes d'un agent de liaison** *au 18e bataillon de chasseurs à pied*. Il donne le récit des combats et de l'avance des nôtres du

(1) F. O. Suez canal 78/1156. Cfr. aussi Dunsany : *England and the Suez canal*, XIX th Century Review, déc. 1882, p. 849. Pour des démonstrations rétrospectives de cet argument, voir Charles-Roux : *l'Angleterre, l'Isthme de Suez et l'Egypte*, pp. 99-203.

(2) Il convient de rappeler ici qu'il s'en est fallu de peu qu'en 1807 le général Alex Fraser n'ait occupé l'Egypte pour le compte de S. M. B.

côté de Condé-en-Brie et la Marne, le bois de Rungis, de la forêt de Ris, etc... L'auteur, qui parle l'anglais, fut affecté, comme agent de liaison, aux rapports avec les troupes américaines, mais eut surtout des relations et renseignements à transmettre aux forces françaises. Seulement, une fois, il se trouva pris par des yankees et eut plutôt du mal à leur faire entendre qu'il n'était nullement l'individu suspect qu'ils imaginaient. Son récit donne longuement ensuite l'avance des alliés pendant que l'ennemi se retire et que le général Mangin d'autre part le bouscule (20 juillet). Les colonnes ont pris l'offensive cependant, traversent prés et bois. On trouve, encore étendus, des cadavres de soldats américains, ainsi que des chevaux morts. Les routes sont défoncées et, avec le mauvais temps qui s'est mis de la partie, on patauge dans des lacs de boue ; les hommes, lors des haltes, dorment où ils peuvent sur le sol marécageux, rarement à couvert, parfois même dans l'eau. On atteint le château de Villardelle et l'on rencontre encore des cadavres de chevaux, — cette fois au dernier degré de la putréfaction. Au cours de ces pérégrinations et de la bataille qui s'engage bientôt, notre agent de liaison est chargé de missions diverses et souvent assez dangereuses. Le récit continue lorsqu'on se dirige du côté de Rouchères, les Boches toujours bataillant, mais reculant quand même peu à peu. Mais dans la guerre moderne on ne voit jamais que le petit détail d'une action, des mouvements isolés; l'ensemble est trop vaste et les acteurs mêmes l'ignorent, car les choses se passent souvent très loin, hors de vue. Le terrain semé de bois offrait toujours des couverts dont les deux partis profitaient: l'artillerie tirait de très loin. Le soldat ne pouvant sincèrement parler que de ce qu'il a vu, c'est souvent peu de chose, — un détail dans un immense ensemble. Cela explique le peu d'intérêt en général des récits qui nous ont été donnés jusqu'ici sur la guerre. On ne suspectera pas la sincérité de M. Jacques Bouis, il a été un des acteurs anonymes du grand drame de la guerre et son volume conduit le lecteur jusqu'en août 1918 d'abord, et reprend du 23 septembre au 3 octobre ; ce second récit se rapporte à la dernière bataille de Champagne: un troisième beaucoup plus court (10-12 nov.) raconte les derniers jours de la grande guerre. C'est en somme le témoignage d'un des derniers combattants et une relation qui mérite d'être conservée.

Sous un titre quelque peu bizarre, **Hellas... Hélas !..**,

M. Antoine Scheikevitch a publié de curieux souvenirs de Salonique pendant l'occupation. Il se trouvait dans un des bureaux, — peut-être une annexe du Consulat de Russie, — lorsque se produisit l'attaque de quelques avions boches qui mit toute la ville en émoi. Il raconte également quelle fut l'attitude de la population, — chrétienne et juive, — lors du débarquement des nôtres. La Grèce ne voulait pas intervenir dans le conflit général et surtout aux côtés des Alliés, craignant de perdre ce qui lui était revenu dans la dernière guerre balkanique. Mais des troupes helléniques se trouvaient justement en train de manœuvrer sous le commandement du prince André sur un terrain proche de la ville. Les avions les prenant pour des Anglais grâce à la similitude de vêtements et de coiffure les aspergèrent de bombes. Il n'y eut ni morts, ni blessés, mais chacun prit ses jambes à son cou, le prince et les officiers en tête, lesquels coururent se réfugier sur un navire qui de suite leva l'ancre et les ramena à Athènes. Mais après le récit de cette équipée on ne doit plus être surpris du résultat de la récente guerre avec les Turcs et de la déconfiture de Smyrne. — Cependant nous avons un joli tableau de la ville que trace l'auteur en se rendant au Consulat de Russie, qu'assiège toute sa clientèle indigène et où l'on voit des gens singuliers. Puis on nous parle de l'atrocité de la nourriture dans les restaurants, à commencer par l'hôtel Beau-Rivage, où l'on servait de bizarres fricots, mais dont un des garçons avertissait la clientèle en disant discrètement : Pourri ! — et ajoutait ensuite : « On ne jette rien tant que le client n'a pas tout mangé! » — Enfin c'est sur Salonique un autre combat d'avions ; une descente chez les consuls ennemis qui sont mis dans l'impossibilité de continuer leurs petites affaires, etc... Le même volume contient encore un récit des événements de Grèce (août 1916), mais toujours vus de Salonique, etc... Les souvenirs de M. Antoine Scheikevitch sont en somme curieux et méritent qu'on en signale l'intérêt.

De M. M. Dutreb on peut signaler encore une intéressante publication sur **les Sénégalais pendant la grande guerre**, que le général Mangin, dont le témoignage ne semblera pas suspect, a pris le soin de nous présenter. Le récit nous conduit successivement sur la Somme, à Verdun, sur le Chemin-des-Dames, à Château-Thierry, Reims, aux Eparges, Haumont-les-Samogneux, etc... Les derniers chapitres ont rapport

au front d'Orient et à la Victoire, — mais prennent soin de réfuter, — toutefois était-ce bien utile, — les calomnies allemandes sur nos troupes noires, que les Boches ont surtout le regret de ne pas posséder. De fait, bien des histoires ont couru sur leur compte et l'ennemi a jeté les hauts cris et s'est voilé la face, a poussé des gémissements et des cris d'horreur, — surtout du fait que l'adjonction des forces nègres nous a mieux permis de leur résister, compensant l'inégalité des forces. Peut-être, aussi, en a-t-on raconté plus que de raison sur l'armée noire, à commencer par l'anecdote de celui qui avait rapporté un casque à titre de souvenir, mais avec la tête de l'ennemi qui se trouvait dedans.

La Victoire, de Paul Ginisty et du capitaine Maurice Gagneur, est le dernier volume d'une *Histoire de la guerre par les combattants*, dont il a été parlé plusieurs fois déjà. On y retrouvera les principaux épisodes de la dernière partie du grand conflit et il suffit de citer, pour la bataille de la Somme. avec la prise d'Etain, l'attaque de Cléry, l'affaire de la tranchée de Damloup, Barleux, l'attaque de Genermont, l'attaque de la tranchée des Portes-de-Fer. C'est ensuite le repli allemand, la prise de Moy, la guerre de tranchées, un coup de main en Argonne, l'offensive d'avril 1917, l'attaque de Soupir, les positions allemandes entre Miette et Aisne. On arrive à la bataille de la Malmaison, à l'attaque et à la prise de Vaudesson, parmi les épisodes divers C'est ensuite la retraite des nôtres avec l'offensive de l'ennemi en 1918, la prise de Plessier-Hurleux, le commencement de la grande offensive alliée, l'intervention américaine, etc. Comme dans les précédents volumes, chaque épisode est raconté par un des acteurs du drame; M. Paul Ginisty en a donné plusieurs, surtout à la fin des hostilités.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Orient.

LES CAUSES DE L'EFFONDREMENT HELLÉNIQUE. — Le soldat grec est un bon soldat ; il s'est bien battu en Macédoine, dans la Russie Méridionale et en Anatolie en juillet 1920. Mais il faut tenir compte de nombreux événements que la presse française n'a peut-être pas assez mis en valeur (campagne extrêmement dure dans une région désertique, beaucoup de soldats mobilisés depuis

10 ans, service de l'intendance déplorable, service médical et service postal défectueux).

La situation morale des troupes n'était guère meilleure. La presse hellénique depuis longtemps parlait de l'évacuation de l'Anatolie comme d'une affaire décidée. Il y avait beaucoup de manifestations vénizélistes dans les corps de troupe, toujours réprimées avec sévérité. Un détail concernant l'aviation fera ressortir la désorganisation de cette arme, cependant supérieure encore à l'aviation kémaliste : en août 1922 a été promulguée une loi qui réintégrait dans l'armée les pilotes mis à la retraite d'office sous le régime vénizéliste. A ces pilotes réintégrés, on rendait leur rang d'ancienneté concurramment avec leurs camarades déjà en service. Mais on comptait le temps de vol des officiers réintégrés *en prenant pour base le total maximum de vol qu'aurait effectué un pilote maintenu en activité depuis 1917*. Il est compréhensible que cette mésure ait désorganisé tout le service, car la plupart des pilotes réintégrés ne comptaient effectivement qu'un temps de vol des plus réduit, l'aviation hellénique ayant été organisée en réalité par les Alliés en 1918.

J'ai déjà parlé, et les journaux se sont longuement étendus sur ce sujet, des dissensions du corps des officiers et de la nullité relative de beaucoup d'officiers constantiniens.

Au sujet de l'Etat-Major, un détail doit être immédiatement signalé : la nullité du service des renseignements grecs. Les Grecs savaient pourtant que l'armée kémaliste s'organisait : la saisie de nombreux bateaux italiens chargés de contrebande de guerre aurait dû suffire à le leur apprendre. Il est vrai que la presse hellénique officielle, le *Kathimerini* et le *Protevoussa*, s'étendaient longuement depuis le mois de juillet 1922 sur ce qu'ils appelaient *la décomposition de l'armée kémaliste*. Il est certain que l'effet de surprise fut absolu. Le général Hadjianestis se disposait à partir le 26 août pour la Grèce ; certains prétendent qu'il se rendait dans sa famille en permission, d'autres affirment qu'il devait être entendu par le conseil des ministres.

De nombreux changements avaient été effectués dans le commandement en chef. Avant l'avènement de Constantin, il était occupé par deux généraux vénizélistes Paraskepoulo et Nider ; puis ce fut le général Papoulas, qui aurait été destitué à cause

des mesures favorables prises par lui en faveur des officiers vénizélistes. Le général Hadjianestis lui succéda et fut remplacé en pleine bataille par le général Tricoupis qui commandait un corps d'armée à Afioum-Kara-Hissar.

Les dispositions prises par l'armée hellénique à la fin du mois d'août étaient des plus défectueuses.

L'armée d'Anatolie n'avait *pas de réserves*, celles-ci ayant servi à constituer l'armée de Thrace, au moins en partie.

Le général Papoulas, fort de sa supériorité numérique et gêné aussi par la difficulté des communications, *avait concentré tout son matériel en première ligne*, d'où l'impossibilité de constituer, en arrière du front, une ligne de défense, lorsque les premières positions eurent été enlevées.

Il faut, en outre, remarquer le *dispositif linéaire* adopté par les Grecs. Ce système en cordon, qui a toujours porté malheur aux armées qui l'utilisèrent, présentait d'autant plus de dangers que, derrière le front, les moyens de communication étaient des plus précaires et mal orientés.

D'où : *a*) l'impossibilité d'une action combinée entre les forces grecques d'Eski-Chéir et d'Afioum-Kara-Hissar ;

b) la nécessité de marches en retraite divergentes sur Brousse et Smyrne ;

c) l'impossibilité pour le commandement grec de songer à réaliser un resserrement de ses forces en arrière et une coordination de ses efforts au cours de sa manœuvre en retraite.

Enfin, ce front, beaucoup trop grand pour l'effectif qui y était affecté, formait, en outre, un *saillant démesuré*.

Situation générale en Grèce a la veille de l'offensive. — L'opinion grecque fut (pendant peu de temps d'ailleurs) très émue par la rupture de Poincaré et de Lloyd Georges à Londres et leur séparation sans que la question du Proche-Orient ait été discutée. La baisse de la drachme s'accentuait. L'état des finances était de plus en plus déplorable : c'est ainsi que l'Intendance militaire n'était plus en mesure d'effectuer le paiement des fournitures quotidiennes. Les fournisseurs recevaient de temps en temps un léger acompte. La vie se faisait plus chère. Des troubles agraires venaient d'éclater en Thessalie.

La persécution du vénizélisme s'accentua. C'est ainsi que dans les semaines qui précèdent l'offensive, le gouvernement fit procé-

der à l'érection de nombreuses colonnes commémoratives partout où étaient enterrées les victimes de la « tyrannie » vénizéliste. Or, il faut savoir que ces victimes étaient presque toujours de simples bandits. Le ministère de la Guerre avait fait effacer dans les casernes des régiments toutes les inscriptions qui rappelaient la participation de ces régiments à la Grande Guerre aux côtés des Alliés. En même temps, le gouvernement avait fait procéder à la frappe de timbres-poste destinés à rappeler l'histoire et les victoires de l'armée grecque : là encore, il est significatif de noter qu'aucune victoire de la guerre 1915-1918 n'y fut mentionnée. Enfin la répression policière n'avait jamais été aussi violente (procès de l'Amia, poursuites contre les Républicains, contre les organisations ouvrières et contre les communistes).

Vénizélos avait, paraît-il, recommandé en mars 1922 l'acceptation des conditions de paix ; il aurait en août 1921 déconseillé la marche sur Angora, conseillé au cours de l'hiver 1921-1922 le repli des troupes sur la ligne du Traité de Sèvres ou au plus sur la ligne Panderma-Smyrne (ligne desservie par une voie ferrée de rocade) ; il aurait même conseillé de laisser les Micrasiates se débrouiller seuls, de leur accorder une véritable autonomie sans l'ingérence du gouvernement d'Athènes. On sait que Constantin soutint toujours une politique opposée, maintenant au pouvoir Gounaris envers et contre tous, même contre l'Assemblée Nationale. Et quand Gounaris démissionna, le Roi intervint personnellement pour le réconcilier avec M. Stratos, le chef des réformistes.

Or, il convient de rappeler que Gounaris lui-même, au lendemain des élections de 1920, était partisan de liquider ce qu'il appelait « l'aventure de Smyrne » ; il faut rappeler en outre que l'ambitieux général Métaxas n'hésita pas à se proclamer partisan d'un rapprochement gréco-kémaliste.

Constantin, tout en prenant la succession, tout au moins apparente, de la politique expansionniste de Vénizélos, ne sut pas conserver à cette politique le caractère libérateur et national que le Crétois avait su lui imprimer. Constantin en fit une véritable politique impérialiste et dynastique. Il ne sut pas se faire le mandataire des Alliés et prétendit donner à cette guerre le caractère d'une véritable croisade byzantine.

Son entourage n'était évidemment pas propre à rassurer l'En-

tente sur ses dispositions véritables. Rappelons-nous que Gounaris était un évadé de la Corse, que Thétokis recommandait en 1916 l'alliance avec la Bulgarie, que son conseiller intime était Streit, un germanophile notoire, que le général Papoulas avait été le dernier à se rallier à l'Entente en 1917 et que le commandant d'un de ses C. A., le général Frangou, avait, en 1917, fait tirer sur les troupes françaises à Volo.

L'opinion grecque était, chose qui peut paraître surprenante chez ce peuple nerveux et expansif, devenue presque complètement indifférente à la politique étrangère. Ainsi un indice remarquable est l'indifférence complète que le peuple grec manifesta à l'occasion de la fête du Roi. Les manifestations mêmes en faveur de Lloyd George, après le discours où il proclamait la nécessité pour les Alliés de laisser l'armée grecque occuper Constantinople, sont une preuve de cette indifférence. Ces manifestations furent *commandées* dans toute la Grèce et à la même heure. Une heure avant l'heure fixée pour la manifestation, les services publics donnaient congé à leurs employés, et la police, passant dans les rues, faisait fermer les cafés et les magasins pour grossir le nombre des manifestants. D'ailleurs, beaucoup de journaux n'hésitèrent pas à ce moment même à imprimer que la menace grecque sur Constantinople avait été une gaffe énorme, puisqu'elle avait montré aux Alliés la trop grande proximité de la frontière tracée par le traité de Sèvres.

Situation des Kémalistes. — Je ne puis pas encore maintenant donner des précisions suffisantes sur la situation de l'armée kémaliste. Cependant, je signalerai quelques points de détail intéressants. Ainsi, les hésitations de Moustapha-Kémal à déclancher l'attaque. Ainsi, les concentrations de divisions kémalistes, qui, commencées plusieurs semaines avant la fin du mois d'août, auraient été connues de l'Etat-major grec (au moins partiellement) ; mais la paresse intellectuelle de cet état major lui aurait fait considérer ces mouvements comme des mouvements de relève. D'ailleurs, les Kémalistes usèrent d'un subterfuge qui mérite d'être rappelé : les aviateurs grecs étaient habitués à voir dans les villages de la zone turque qui avoisinaient le front de nombreux mouvements de personnes, d'animaux et de voitures qui, presque toujours, correspondaient soit à des évacuations de chrétiens, soit au retour de villageois musulmans dans leurs anciens

villages. Les Kémalistes utilisèrent ce va et vient pour dissimuler le ravitaillement des troupes concentrées (souvent par des marches de nuit) près des premières lignes.

L'armée kémaliste, qui était dans une situation très inférieure au point de vue matériel, a pu se compléter abondamment avec le matériel abandonné par les Grecs. Ainsi, le parc d'aviation d'Afioum-Kara-Hissar serait tombé entièrement aux mains des Kémalistes, faute d'aviateurs pour emmener les appareils par la voie des airs. En effet, à la suite de la loi promulguée au mois d'août et que j'ai rappelée plus haut, les aviateurs vénizélistes avaient été renvoyés, alors que leurs remplaçants « réintégrés » n'avaient pas encore rejoint.

Il faut encore rappeler la campagne que mena une partie de la presse grecque prétendant que des officiers français avaient été signalés dans les rangs kémalistes. Les vérifications auxquelles nous avons procédé à la suite de cette campagne nous permettent d'affirmer que les listes données par la presse étaient fausses d'un bout à l'autre et que les documents photographiques étaient falsifiés.

Situation des Alliés devant l'offensive victorieuse de Moustapha-Kemal. — Je ne prétends pas revenir sur des points de vue que la presse a longuement commentés. Cependant, il est intéressant de noter dans une partie de l'opinion grecque un véritable revirement contre l'Angleterre. Ainsi M. Ledopoulos, ministre des Finances, n'hésita pas, le lendemain de la prise de Smyrne, à faire allusion à l'attitude « loyale » de la France.

Il est certain que l'Angleterre était violemment décidée à briser la Turquie, espérant par là éteindre le foyer le plus ardent du panislamisme. Si le Gouvernement anglais refusait au roi Constantin son appui officiel, il était prêt à accorder un appui officieux au peuple grec. D'ailleurs, je ne sais s'il est exact que l'amirauté britannique ait, il y a peu de mois, envisagé pour la conservation de Constantinople et des Détroits la constitution d'une double ligne de défense du côté Sud, la première ligne passant par les îles Ténédos, Imbros, Lemnos et Samothrace, la seconde ligne s'appuyant sur Smyrne et Salonique. En tout cas, cette idée n'a rien d'invraisemblable.

L'attitude de l'Italie paraît moins claire à définir. Je ne sais pas si l'opinion italienne croit réellement à l'avenir de la Turquie

livrée à ses propres forces, et cela expliquerait pourquoi une partie de la presse italienne continue à parler de l'accord tripartite qui réserve à l'Italie une zone d'influence s'étendant de Smyrne à Mersine. Enfin, il y a pour l'Italie la question du Dodécanèse à régler définitivement.

L'attitude de la France a été suffisamment exprimée dans la presse pour qu'il soit inutile d'y revenir.

Malgré l'appui officiel qu'Angora et Moscou se prêtent à l'heure actuelle, je ne suis pas certain que la victoire kémaliste n'ait pas paru trop complète aux yeux des bolchevistes. Il est en tout cas amusant de constater combien la situation contemporaine de la guerre de Crimée est retournée aujourd'hui.

Il est encore intéressant de rapprocher de la victoire kémaliste la manifestation des ambitions asiatiques qui viennent de se révéler tout dernièrement à Genève à la 3e assemblée de la S. D. N. Le premier délégué persan, le prince Arfa-ed-Dowleh, entend qu'au sein du Conseil deux sièges soient réservés à l'Asie, un permanent et un non permanent. On se rappelle que cette proposition a reçu à Genève l'appui des Chinois et des Hindous.

Je terminerai en citant deux mots qui contribuent à éclairer la situation :

Un officier kémaliste répondit à un Français qui manifestait sa joie de voir sauvés les trésors artistiques de Brousse : « Pour nous, nationalistes, la moindre chaumière de paysan est plus intéressante que la plus belle mosquée de Brousse ou d'ailleurs. »

Et cet autre mot d'un Français de Constantinople : « Evidemment, nous avons misé sur le bon cheval, mais notre cheval à nous a pris le mors aux dents. »

X.

§

Russie.

La chute du cabinet Lloyd George et la Russie. — Un leader bolchevik vient de déclarer, — au lendemain même de la chute ministérielle de Lloyd George, — que Lloyd George est actuellement en Russie le plus détesté des hommes politiques d'Europe. Dans la bouche d'un chef des Soviets une déclaration pareille est un exemple d'ingratitude sans bornes. Car la politique de Lloyd George a été favorable au maintien du pouvoir bolcheviste en Russie. Favorable dans deux sens : 1° négativement,

parce que le ministère Lloyd George mettait des obstacles à la lutte contre la tyrannie rouge ; 2° positivement, parce que la politique de Lloyd George favorisait l'action extérieure des Soviets. Il suffira de comparer la politique française avec celle de Lloyd George pour comprendre combien les bolchevistes devraient être reconnaissants à l'ex-premier britannique. La France a su réserver l'avenir et conserver son attitude amicale à l'égard du *peuple* russe, opprimé par les tyrans rouges, tandis que le gouvernement anglais, dirigé par Lloyd George, se rangeait souvent du côté de la tyrannie soviétique et *eo ipso* prenait une position hostile au peuple russe.

On peut même supposer que cette politique bolchevicophile de Lloyd George n'était qu'une manifestation extérieure de sa russophobie. Cette supposition n'est pas privée de fondement si l'on se rapporte à un des discours de Lloyd George sur le problème russe. Dans ce discours il rappellait à ses auditeurs l'opinion de lord Beaconsfield-Disraëli qui considérait une Russie forte et puissante comme une dangereuse avalanche pouvant descendre de l'Himalaya dans les vallées de l'Indoustan pour y ébranler la domination britannique. A ce point de vue, soutenir le régime bolcheviste, régime de ruine et de mort, pouvait paraître une bonne politique pour l'impérialisme anglais. Mais les représentants de cette politique se trompaient dans leurs calculs, parce que le bolchevisme triomphant en Russie et comprenant que son triomphe, limité aux frontières d'un pays de famine, ne pouvait pas durer longtemps, devait s'efforcer de s'extérioriser et, ne pouvant pas pénétrer dans les Etats occidentaux, devait chercher sa revanche en Orient, où il fait tout son possible pour exciter les peuples asiatiques contre les Anglais. D'où l'impossibilité de toute entente solide entre l'Angleterre et les Soviets et le krach de la politique russe de Lloyd George.

Mais ce n'est pas la déception qu'éprouvent les bolcheviks qui est le plus lourd héritage de cette politique incohérente. Ce sont les sentiments d'anglophobie toujours croissante parmi la population russe qui présentent le côté plus déplorable de ces résultats. Tous les Russes non-bolcheviks, c'est-à-dire la majorité des Russes, sont convaincus que le gouvernement de Lloyd George a contribué au prolongement du régime soviétique. Une forte anglophobie en est la conséquence.

On peut dire, sans rien exagérer, que la politique russe de Lloyd George, ses tractations avec les Soviets, ses amabilités pour leurs représentants, son hostilité à l'égard des éléments antibolcheviks, sont la principale cause de l'anglophobie qui se répand actuellement en Russie. Ce grave détriment moral, qui peut avoir plus tard des conséquences politiques encore plus graves, ne se contrebalance pas même par des bénéfices matériels plus ou moins considérables. Le gain britannique provenant de l'accord commercial entre le gouvernement de Lloyd George et celui de Lenine n'est pas grand. Quant à l'impression de dégoût et de haine qu'a produite sur les patriotes russes la cynique déclaration de Lloyd George que les Anglais font du commerce même avec les cannibales, elle est incommensurable.

Il est à souhaiter que les hommes qui héritent du pouvoir en Angleterre après la mort politique de Lloyd George sachent réparer les lourdes erreurs commises dans sa politique russe.

La formule de cette réparation est bien simple : il faut remplacer la bolchevicophilie par une russophilie et s'entendre avec le peuple russe et non avec ses oppresseurs. Les murs de la vaste prison communiste, où les bourreaux rouges détiennent encore le grand peuple, ne sont pas aussi solides qu'ils le paraissent aux voyageurs de passage. Et, au lieu de tendre la main aux gardiens de cette prison, il vaudrait mieux se préoccuper des sentiments et des apirations de ceux qui y sont pour le moment enfermés et qui en sortiront demain. Et cela d'autant plus qu'ils sont 150 millions.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

André Fontainas : ***Histoire de la peinture française au XIXe et au XXe siècles, 1801-1920.*** Nouvelle édition, revue et complétée ; Mercure de France. 12 »

Hagiographie

Gabriel Mourey : *Sainte Douceline, béguine de Provence, 1214-1274.* Illust. de Pierre Girieud ; Monde Nouveau. 10 »

Histoire

Charles Appuhn et Pierre Renouvin : *Introduction aux Tableaux d'histoire de Guillaume II*. Avant-propos de Raymond Poincaré ; Costes. » »

Guillaume II : *Tableaux d'histoire comparée de 1878 à l'explosion de la guerre de 1914*. Traduit par Camille Jordan ; Costes. » »

Olof Hoijer : *Le comte d'Aehrenthal et la politique de violence* ; Plon. 7 »

Littérature

Charles Baudelaire : *Les Fleurs du mal, les Epaves*, notice, notes et éclaircissements de M. Jacques Crépet ; Conard. 15 »

Victor Bucaille : *Denys Cochin* ; Bloud. 1 »

Edouard Dujardin : *Les premiers poètes du vers libre*. (Collection « Les Hommes et les Idées ») ; Mercure de France. 2 »

J.-B. Dulaurens : *Imirce ou la fille de la nature*. Avec 12 bois et 8 eaux-fortes de Silvain Sauvage ; Fort. 33 »

Paul Gaultier : *L'idéal moderne* ; Payot. 7 50

Théophile Gautier : *Choix de poésies*. Avec un portrait ; Fasquelle. 6 75

Edmond de Goncourt : *La Guimard* ; Flammarion et Fasquelle. 7 »

Abbé Eugène Griselle : *Œuvres complètes de Bourdaloue*, édition critique. Tome II : *Sermons pour tous les jours de Carême* ; Bloud. 15 »

Pierre Hamp : *La peine des hommes* : *Un nouvel honneur* ; Nouv. Revue française. 7 95

Abel Hermant : *L'âme étrangère*, essai de psychologie contemporaine ; Carnet critique. 2 50

F. Jean-Desthieux : *Paul Bourget, son œuvre*. Avec portrait et autographe ; Carnet critique. 3 75

F. Jean-Desthieux : *Frédéric Mistral, son œuvre*. Avec portrait et autographe ; Carnet critique. 3 75

Orison Swett Marden : *La joie de vivre ou comment découvrir le secret du bonheur* ; Jeheber, Genève. » »

Georges-Armand Masson : *La Comtesse de Noailles, son œuvre*. Avec portrait et autographe ; Carnet critique. 3 75

Jehanne d'Orliac : *Chanteloup, la duchesse de Choiseul et Chérubin* ; Férenczi. 6 75

Léopold Perrot de Ligodières : *Essai sur le renouvellement des rimes*. Préface de M. C. Poinsot ; Maison franç. art et édition. 2 »

Robert Peyronnet : *Impressions, sensations et portraits* ; Le Pionnier. 1 »

Georges Rency : *Camille Lemonnier*, essai de biographie critique ; La Vie intellectuelle, Bruxelles. » 50

Adolphe Retté : *Une miraculée de Lourdes* : *Louise Ripas* ; Bloud. 7 »

André Suarès : *Voici l'homme* ; Delamain et Boutelleau. 1 »

Benjamin Vallotton : *Patience !* Payot. 6 »

Littérature antique

A. Cartault : *La poésie latine* ; Payot. 4 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Dr Hans Delbrück : *Ludendorff peint par lui-même*, traduit par le commandant Kœltz ; Payot. 5 »

Philosophie

Albert Bayet : *Le suicide et la morale* ; Alcan. 30 »

Georges Davy : *Le droit, l'idéalisme et l'expérience* ; Alcan. 7 »

Charles Lalo : *La beauté et l'instinct sexuel* ; Flammarion. 4 50

Frédéric Nietzsche : *Considérations inactuelles*, 2e série, traduit par Henri Albert ; Mercure de France. 7 »

Poésie

Eléonor Daubrée : *La terre des ancêtres* ; Jouve. 5 »

Robert Edward Hart : *Les voix intimes* ; Jouve. 5 »

Louis de Launay : *Orphée*, poème, avec une préface par Sully-Prudhomme ; Jouve. 5 »

Philippe Thual : *En péniche et quelques petits poèmes* ; Jouve. 6 »

Politique

Les Cahiers de France, n° 5 : *Clarté, séminaire des apprentis dictateurs* ; Bossard. 2 70
L'Emprunt forcé allemand ; Berger-Levrault. 0 75
J. Grave : *Un dernier mot*. J. Erboville : *Les Moscovites. Un peu de mouvement social international* ; Temps Nouveaux. 0 40
Michel d'Herbigny : *L'anglicanisme et l'orthodoxie gréco-slave* ; Bloud. 12 »
Les nouvelles lois fiscales allemandes ; Berger-Levrault. 2 50
Omer Kiazim : *Angora et Berlin* ; Edition nouvelle. 7 50

Questions juridiques

E. Garçon : *Le droit pénal* ; Payot. 4 »

Questions médicales

Dr R. Allendy : *Les Tempéraments*, essai sur une théorie physiologique des tempéraments et de leurs diathèses, avec applications pratiques à l'hygiène et à la thérapeutique, précédé d'une étude historique ; Vigot frères. 15 »
Dr Antoine Giraud : *La Légende de l'Hystérie*, étude expérimentale de la volonté ; Ficker. 5 »

Questions militaires et maritimes

José Germain et Stéphane Faye : *Le Général Laperrière, grand Saharien*. Avec un portrait et 2 grav. ; Plon. 7 »

Questions religieuses

J. Bricout : *L'éducation du Clergé français* ; Bloud. 4 »

Roman

Albert Bailly : *La Femme libre* ; Jouve. 6 »
Jean Balde : *La Vigne et la Maison*; Plon. 7 »
André Beaunier : *Contes à Psyché*; Flammarion. 7 »
Louis Bertrand : *Cardénio, l'homme aux rubans couleur de feu* ; Ollendorff. 7 »
Boisyvon-Dorsenne : *Les Repaires de l'Ile Azurine* ; Crès. 6 »
Paul Brach : *Gérard et son Témoin*; Nouv. Revue franç. 7 »
John Buchan : *Le Prêtre Jean* ; Nelson. 4 50
Marguerite Burnat-Provins : *Contes en vingt lignes* ; les Tablettes, Saint-Raphaël. « »
Delly : *Mitsi* ; Flammarion. 7 »
Divers : *Pages orientales*, n° 3 : Neuf contes orientaux inédits et complets ; Pages orientales. 3 50
Pierre Demoulin : *La Belle au bois chantant* : Jouve. 6 »
Georges Duhamel : *Vie des Martyrs 1914-1916*. (Bibliothèque choisie) ; Mercure de France. 15 »
Odette Dulac : *L'Enfer d'une étreinte*; Soc. mut. d'édition. 4 50
Renée Dunan : *La triple caresse* ; Albin Michel. 6 75
Luc Durtain : *Douze cent mille* ; Nouv. Revue franç. 7 50
Christiane Fournier : *Rolland*; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »
Raoul Gain : *Ilots dans le fleuve* ; Images de Paris. 4 »
Maxime Girieud : *Les voyages merveilleux de la nef Aréthuse* ; Libr. de France. 7 »
F. de Joannis : *Le beau Mensonge* ; Figuière. 5 »
Rudyard Kipling : *Le Livre de la Jungle* (Bibliothèque choisie) ; Mercure de France. 15 »
Le Second livre de la Jungle (Bibliothèque choisie) ; Mercure de France. 15 »
Jacques de Lacretelle : *Silbermann* ; Nouv. Revue franç. 6 75
Yvon Lapaquellerie : *Amoret* ; Calmann-Lévy. 6 75
Valéry Larbaud : *A. O. Barnabooth*; Nouv. Revue franç. 8 50
Legrand-Chabrier : *Christine liée et déliée* ; Rieder. 6 75
Magali-Boisnard : *L'Enfant taciturne*; Malfère, Amiens. 7 50
Henri Mann : *Sujet*. Traduit par Paul Budry, Editions du Rhin. 7 »
Guy Otte : *Christine Gaudin*; Faisy, Loubans. 6 »
Przybyszewski : *De Profundis* ; Delamain et Boutelleau. 1 »
Jean Richepin : *Contes sans morale*; Flammarion. 6 »
Claude Roger-Marx : *La Tragédie légère* ; Albin Michel. 6 75
Marcelle Vioux : *L'éphémère (Babet Cadou)* ; Fasquelle. 6 75
H.-G. Wells : *Jeanne et Pierre* ; Payot, 2 vol. 15 »
Nelly Zananiri : *Vierges d'Orient* ; Jouve. 6 »

Sciences

Marcel Boll : *Euclide, Galilée, Newton, Einstein* ; Editions d'actualités. 1 50

André Juliard : *La Chimie des complexes inorganiques*, adaptation française de l'ouvrage de Robert Schwarz. Préface de Marcel Boll ; Dunod. 8 »

Dr Julien Liautaud : *La double envolée. Le rythme de la matière* : Libr. Verdollin Castellani, Nice. 10 »

J.-G. Millet : *En lisant J. H. Fabre, le Virgile des insectes*. Préface de M. Gaston Bonnier ; Delagrave. « »

Sociologie

C. Bartuel et H. Rullière : *La Mine et les Mineurs* ; Doin. 12 »

Jean Hermitte : *Le régime direct* ; L'Ordre nouveau. 5 »

Maurice Lair : *Le Socialisme et l'Agriculture française* ; Plon. 2 50

Théâtre

Lucien Bonnefoy : *Le Permissionnaire*, pièce en 5 actes ; Fischbacher. 6 »

Maurice Morgeaux : *Le Roi de l'Ile folle*, drame en 7 tableaux ; libr. française. 4 »

Varia

Roger de Félice : *Le Meuble français sous Louis XIV et la régence* ; Hachette. « »

Voyages

Comte de Gobineau : *Trois ans en Asie* ; Grasset, 2 vol. 13 50

Maurice Heim : *Sur les pentes du Pamir* ; Chiberre. 6 75

MERCVRE.

ÉCHOS

L'inauguration du monument Camille Lemonnier à Bruxelles. — La maison de Paul Verlaine à Londres. — Prix littéraires. — Un monument Léon Bloy au cimetière de Bourg-la-Reine. — Le centenaire de la mort de saint François de Sales. — Gobineau et le pangermanisme. — Remy de Gourmont, Fabre et les fourmis. — Le mot « femme » dans les considérations sur les mœurs de Duclos. — Publications du « Mercure de France ».

Inauguration du monument Camille Lemonnier à Bruxelles. — L'inauguration du monument élevé à Camille Lemonnier, sur l'initiative du journal *Le Soir*, au rond-point de l'avenue Louise, face au bois de la Cambre, a eu lieu le dimanche 29 octobre, par un temps froid et le vent qui soufflait en tempête.

Une nombreuse assistance y assistait où l'on remarquait notamment : les deux filles de Camille Lemonnier et M. Daniel Busson, son gendre ; le général Hannoteau, représentant le roi ; M. de Margerie, ambassadeur de France ; les attachés des ambassades d'Angleterre et d'Italie ; M. Béco, gouverneur du Brabant ; M. Leclère, ministre des Sciences et des Arts ; M. Max, bourgmestre de Bruxelles ; MM. Wilmotte et Van Zype, directeur et secrétaire perpétuel de l'Académie ; Georges Eekhoud ; J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt, etc.

Le monument, qui est adossé à un superbe massif de rhododendrons, est en granit des Vosges. Une grande et vigoureuse figure d'éphèbe symbolisant le génie naturiste le domine ; sur le socle, un profil de Camille Lemonnier, la date de sa naissance et de sa mort (1847-1913) et le titre de ses principaux ouvrages. C'est l'œuvre du sculpteur Pierre Braecke et de l'architecte Victor Horta.

Des discours évoquant l'œuvre et la vie de l'écrivain ont été prononcés par MM. Georges Eekhoud, Max, Leclère et Rosny aîné.

M. Georges Eekhoud, en faisant remise du monument à la ville qui fut le berceau de Lemonnier et où il écrivit la majeure partie de ses livres, rappela que l'auteur d'*Un mâle* fut le plus grand animateur des Lettres belges :

> Il fut le soleil cordial qui activa de ses rayons la floraison de la jeune Belgique. Il réchauffait la foi de ses cadets et même de ses pairs ; il nous stimulait autant par son métier magistral et par la flamme de son génie que par la noblesse et la probité de son existence.
>
> Jusqu'à la fin il se sera élevé de plus en plus haut dans les régions de l'art absolu.

M. le bourgmestre Max montra que Lemonnier fut une des plus complètes représentations de l'âme belge.

> De sa petite maison d'Ixelles, si accueillante aux débutants, il rayonnait sur le pays, empruntant à la forêt de Soignes le décor et l'atmosphère de son *Mâle*, ajoutant à ses *Contes* réalistes et tendres les pages exquises du *Petit Homme de Dieu* et du *Vent dans les Moulins*, les impressions mosanes de *Comme va le Ruisseau* ou les fresques de *Happe-Chair*.
>
> C'est ici que s'élabora son œuvre multiforme, tour à tour lyrique et somptueuse, ou simplement tendre et ingénue, mais toujours imprégnée de saine vérité, de splendeur quotidienne et de son amour des êtres et des choses.

M. Leclère, ministre des Sciences et des Arts, participa, en 1883, au banquet Lemonnier. Il dit les souvenirs de cette époque :

> Elève de rhétorique, j'avais, avec quelques amis, fondé un cercle littéraire, et le nom du Maître nous remplissait de ferveur. Il nous apparaissait comme un lutteur puissant et doux, celui qui conduisait alors, en Belgique et à la tête de la Jeune Belgique, le bon combat pour l'enthousiasme et pour l'Art.

M. J.-H. Rosny aîné rendit hommage à la beauté du caractère de Lemonnier et à son indépendance d'esprit :

> Beaucoup d'écrivains, et parmi les plus grands, furent mesquins, ou lâches, ou vils, ou avares, ou perfides, durant leur existence. Lemonnier vécut une vie sans tache, il ne fut pas jaloux, il ne fut pas intrigant, il ne fut pas méchant, il se montra prêt à admirer la beauté des œuvres de ses confrères... C'est pourquoi ceux qui l'ont connu ne se contentèrent pas de l'admirer, ils l'estimèrent et ils l'aimèrent...
>
> Par suite, aucune ombre ne se mêle au souvenir de ce grand homme... Mais, au regret profond que nous causa sa perte s'ajoute le regret qu'il n'ait pas reçu le juste salaire de gloire, que lui devaient ses contemporains. Il ne fut pas

méconnu, non... Il eut des admirateurs très sûrs et très fidèles, mais il lui manqua ce que l'on accorda à quelques autres, dont certains ne le valaient pas.

M. J.-H. Rosny aîné prononça en terminant une phrase qui dégage, semble-t-il, toute la signification de cette journée :

C'est une réparation autant qu'une consécration.

§

La maison de Paul Verlaine à Londres. — C'est le 24 septembre 1872, dans une lettre sur papier vergé blanc écrite à l'encre noire, sur deux feuillets, recto et verso, que Verlaine donne, pour la première fois, à son ami Edmond Lepelletier, son adresse à Londres où il était arrivé dans les premiers jours du mois. (Cf. *Paul Verlaine*, par Edmond Lepelletier, « *Mercure de France* », édit., et *Correspondance de Paul Verlaine*, publiée par Ad. van Bever, Messein, édit.). Cette adresse se trouve dans le post-scriptum :

M'écrire : Howland Street, 34-35 (W), Londres, Angleterre.

L'étude publiée par M. Jean Aubry à la *Revue de Paris* (*Paul Verlaine et l'Angleterre. Revue de Paris*, 13 oct. 1918) nous renseigne sur cette maison qui existe toujours et où l'on vient d'apposer tout récemment une plaque commémorative :

« Elle se trouve à gauche, en venant de Tottenham Court Road, peu après avoir traversé Charlotte Street ; c'est une maison de style Adams qui ne manque pas d'un certain galbe avec sa façade aux fenêtres hautes ornementées d'une façon un peu arabisante. »

C'est sur cet immeuble que le lundi 30 octobre dernier, en présence de M. le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de France, a été inaugurée une plaque commémorative, rappelant le premier séjour de Verlaine à Londres d'octobre 1872 à mai 1873. Cette maison se trouve au 44 (autrefois 35), Howland street, Tottenham Court Road ; c'est là que Verlaine composa la plupart des poèmes qui forment la partie intitulée « Aquarelles » dans le recueil *Romances sans paroles*.

La plaque porte cette inscription : « The French Poet Paul Verlaine lived here and wrote here « Romances sans paroles », 1872-1873.

L'ambassadeur de France qui présidait la cérémonie rappela les mérites du poète dans une improvisation d'une rare tenue littéraire. M. Paul Valéry, auquel le Comité avait fait appel pour représenter la poésie française, remarqua, au cours d'un éloge digne en tous points de l'auteur de *la Jeune Parque* et de *Charmes*, le rôle que l'Angleterre a joué dans la vie ou l'œuvre des trois héritiers spirituels de Baudelaire : Mallarmé, Verlaine et Rimbaud. Le consul général de France à Londres rappela, entre autres faits de la vie de Verlaine, que c'est au Consulat de France à Londres que le poète, né à Metz, avait dû en 1872 faire la dé-

claration d'option qu'imposait le traité de Francfort. Enfin M. G. Jean-Aubry, initiateur de cette commémoration, prit la parole pour remercier les assistants français et anglais qu'une matinée froide et pluvieuse n'avait pas découragés et récita le poème aujourd'hui classique : « Voic des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches », poème qui avait été écrit dans cette maison au seuil de laquelle l'assistance était réunie.

§

Prix littéraires. — Le grand prix Balzac (fondation Basil Zaharoff, d'une valeur de 20.000 francs, plus 10.000 francs versés à titre d'avance par l'éditeur, a été attribué cette année pour la première fois. Il a été donné *ex-æquo* à MM. Emile Baumann (*Job le Prédestiné*) et Jean Giraudoux (*Siegfried et le Limousin*).

§

Un Monument à Léon Bloy au cimetière de Bourg-la-Reine. — Léon Bloy est mort le 3 novembre 1917. A l'occasion du cinquième anniversaire de cet événement, ses amis ont projeté de remplacer l'humble croix de bois placée provisoirement sur sa tombe par une croix plus durable en granit qui constituera un hommage digne du grand écrivain. Le sculpteur Frédéric Brou vient de livrer la maquette du monument à l'entrepreneur chargé de son exécution : une haute croix de style roman, taillée dans un seul bloc. A la base de cette croix imposante, un bas-relief en bronze sera incrusté, représentant « Celle qui pleure ».

Les amis de Léon Bloy qui ont pris l'initiative du projet n'ont pas jugé utile de former un comité : ils agissent simplement en communion de sentiment avec Mme Léon Bloy et ses enfants. Une souscription a néanmoins été ouverte pour subvenir aux frais du monument, et voici la liste des premiers souscripteurs :

MM.			*Report*.......	375	»
Dr André............	10	»	Vincent Cleerdin......	50	»
Jean et André Baron...	100	»	Editions G. Crès et Cie.	50	»
Emile Baumann.......	20	»	Mme J. Crouet........	50	»
Elie Baussart.........	10	»	Frère Dacien.........	20	»
Léon Bellé...........	20	»	Robert Desoille.......	10	»
Paul Besson..........	10	»	Philippe Erlanger.....	20	»
Mme René Bienvenu....	50	»	Robert Imberdis......	10	»
M. et Mme Borrel....	50	»	Mme Robert Imberdis..	2	»
Joseph du Bourg......	50	»	Mme Lacassagne.......	20	»
Théophile Briant......	30	»	M. et E. Lehnédé.....	25	»
Henri Cayssac.	5	»	René Levesque........	20	»
Pierre Champion......	20	»	Abbé Wanter Lutkie...	34	55
A reporter.........	375	»	*A reporter*.........	686	55

Report........	686.55	*Report*........	1.499 05
Auguste Marguillier...	20 »	François Revel........	10 »
J. Maritain...........	100 »	Mlles Rialland.........	2 »
René Martineau.......	200 »	Georges Rouault......	50 »
Mercure de France....	100 »	P. Termier...........	100 »
Paul Morisse..........	10 »	Otto Tichy............	100 »
Mouillier.............	25 »	Pierre Trocquié.......	15 »
Josef Muls............	100 »	Alfred Vallette...... .	20 »
René Philipon........	100 »	Pierre Vander Meer de Walcheren.........	22 50
A. Pouthier..........	20 »	Ricardo Viñes........	50 »
Louis Quarré.........	100 »	Mme X...............	30 »
F. Rangel	15 »	Total	1.898 55
Othon van Rees.......	22 50		
A reporter....	1.499 05		

La publication des listes de souscripteurs sera continuée. Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris-VIe (compte courant postal : *Paris-259.31*).

§

Le Centenaire de la mort de saint François de Sales. — L'Académie Florimontane, qui a son siège à Annecy, se prépare à fêter le centenaire de la mort de son saint fondateur, François de Sales, évêque de Genève. L'Académie Florimontane est justement fière de son origine, et elle fait remarquer que, fondée en 1606 par François de Sales et le président Antoine Favre, père de Vaugelas, elle est de vingt-neuf ans l'aînée de l'Académie Française. A la vérité, il y a eu une assez longue interruption dans l'existence de la Florimontane, et ce n'est naguère qu'en 1851 qu'elle fut définitivement reconstituée. Mais les académiciens d'Annecy considèrent que la tradition n'a jamais été brisée. Ils n'ont rien à envier à leur émule du Pont des Arts, pas même Chantilly, car ils possèdent au moins l'équivalent dans le château de Montrottier, datant du XIIIe siècle, que leur légua Léon Marès en 1916. Ils peuvent vanter autre chose que cette propriété seigneuriale : des travaux d'une consciencieuse érudition, de réels services rendus aux lettres. C'est ainsi qu'en 1893, lors d'un concours poétique, ils attribuaient le premier prix à Albert Samain, alors très peu connu, et seulement une mention honorable à M. Henry Bordeaux. Voilà certes un jugement que leurs collègues parisiens ont encore à leur envier.

Le centenaire de saint François de Sales, qui aura lieu à la fin de l'année, comportera des cérémonies au cours desquelles sera inaugurée la statue, œuvre du sculpteur Descatoire, qui a été exposée au dernier Salon.

Les Visitandines, filles du saint et de sainte Jeanne de Chantal, ont

depuis quelques mois pris les devants, et elles ont tenu, à la maison-mère d'Annecy, une grande réunion au cours de laquelle toutes les supérieures de l'ordre ont apporté quelques modifications à la Règle, événement fort important. La châsse qui se trouve dans la crypte de la chapelle imparfaite du couvent d'Annecy ne renferme pas la dépouille intégrale du saint. Chaque couvent a prélevé une relique. A l'occasion de cette réunion plénière, les supérieures de toutes les maisons ont apporté avec elles la relique qu'elles possédaient pour en faire une exposition solennelle à Annecy : des doigts, la langue même du saint évêque. Seul le cœur manquait. Il se trouve en Italie, et l'évêque de l'endroit, redoutant les irrévérences des douaniers, devenus si indiscrets depuis la guerre, n'a pas permis qu'il fît le voyage.

§

Gobineau et le pangermanisme. — On nous écrit :

Thonon, le 22 octobre 1922.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de relever une erreur de fait qui s'est glissée dans l'intéressante étude que votre collaborateur, M. Dumur, consacre aux défaitistes.

« ... Le germanisme de Bjœrnson, dit-il (p. 440), se confondait et ne faisait qu'un avec le pangermanisme (*sic*) de Gobineau, de Bernhardi, de Chamberlain. »

C'est une erreur de confondre le germanisme rétrospectif de Gobineau — qui est celui des Francs — avec le pangermanisme teutonique ou le militarisme prussien dont Gobineau n'a *jamais* fait l'apologie.

Malgré son aversion instinctive pour la *latinité*, pour le mélange gallo-romain, ce grand écrivain est français par sa race, son cœur et son esprit.

Un violent parti pris, s'il est sincère, ne doit pas être aveugle.

Veuillez agréer, etc.

CAMILLE SPIESS.

M. Louis Dumur, à qui nous avons communiqué cette lettre, nous répond :

Mon cher ami,

Gobineau a fait du Germain la race supérieure et la seule digne d'exercer la suprématie dans le monde Si ce n'est pas là du pangermanisme, qu'est-ce que c'est ? Que le Germain, dans l'esprit de Gobineau, n'ait pas été exclusivement, ni peut-être principalement l'Allemand, c'est possible, c'est même probable. Mais les Allemands ont pris pour eux les théories de Gobineau, se les sont appropriées, ont dit : Les Germains, c'est nous, et à ce titre c'est à nous que revient la suprématie. Du pangermanisme gobinien, ils ont fait leur pangermanisme à eux. *Deutschland über alles !* Il est donc tout naturel que mon héros, qui est un pangermaniste à l'allemande, range Gobineau parmi les maîtres du pangermanisme teuton.

Recevez, etc.

LOUIS DUMUR.

§

Remy de Gourmont, Fabre et les fourmis.

Hongkong, le 11 septembre 1922.

Monsieur le Directeur,

Veuillez permettre à un Colonial, fidèle lecteur du *Mercure de*

France, de relever une inexactitude dans l'article de M. V. Cornetz sur *Remy de Gourmont, J.-H. Fabre et les fourmis*, paru dans votre numéro du 15 août 1922.

M. Cornetz tire de l'hypothèse de M. Henri Poincaré une conclusion que d'aucuns pourront trouver spirituelle, mais qui prouve en tout cas qu'il est tout sauf un mathématicien.

Il n'est pas besoin de recourir à l'analyse mathématique pour prouver que si toutes les dimensions devenaient mille fois plus grandes, les lignes deviendraient mille fois plus longues, les surfaces un million de fois plus grandes, les volumes un milliard. Si la corde retenant les jambons cornetziens était un plan, elle deviendrait seulement un million de fois plus grande, et M. Cornetz aurait raison ; mais c'est un cylindre dont le volume est donné par la formule $V = \pi R^2 H$. Si toutes les dimensions deviennent mille fois plus grandes, R et H, le rayon de la corde (autrement dit la moitié de son « épaisseur ») et sa longueur, deviennent 1.000 R et 1.000 H, et V devient 1.000.000 V. C. Q. F. D. Du moins dans l'hypothèse euclidienne et dans l'espace à trois dimensions, car dans le monde einsteinien, il en serait peut-être autrement.

Veuillez agréer, etc. M. J.-B. MONTARGIS.

§

Le mot « femme » dans les Considérations sur les mœurs de Duclos. — Une revue anecdotique, *Hier, aujourd'hui, demain*, écrivait dernièrement que dans les *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, par Duclos, « il n'est pas question de la femme et que ce mot n'y est même pas écrit une seule fois ».

Si. Le mot « femme » est cité une fois, une seule dans l'ouvrage de Duclos. C'est à la page 135 de l'édition de 1751 (chapitre IV, Sur la réputation de la renommée) :

Une femme est déshonorée parce qu'elle a consacré sa faute par l'éclat de sa douleur et de sa honte ; tandis qu'une autre se met à couvert de tout reproche par l'excès de son impudence.

§

Publications du « Mercure de France »:

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES, IIe série (*Schopenhauer éducateur, Richard Wagner à Bayreuth*), par Frédéric Nietzsche, traduit par Henri Albert. Vol. in-16, 7 fr. (12 ex., sur hollande, à 30 fr.).

HISTOIRE DE LA PEINTURE FRANÇAISE AU XIXe ET AU XXe SIÈCLES, par André Fontainas. Nouvelle édition revue et complétée. Vol. in-8 écu. 12 fr. (25 ex. sur papier pur fil, à 25 fr.).

LES PREMIERS POÈTES DU VERS LIBRE, par Edouard Dujardin (collection *Les Hommes et les Idées*). Vol. in-16, 2 fr.

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL : *Vie des Martyrs 1914-1916* (Biblio

thèque choisie). Vol. in-8 sur beau papier, 15 fr. Il a été tiré 89 ex sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 89, à 40 fr., et 550 ex sur papier pur fil, numérotés de 90 à 639, à 25 fr.

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING : *Le Livre de la Jungle*, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. (Bibliothèque choisie). Vol. in-8 sur beau papier, 15 fr. Il a été tiré 89 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 89, à 40 fr. et 550 ex. sur papier pur fil, numérotés de 90 à 639, à 25 fr.

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING : *Le Second Livre de la Jungle*, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières (Bibliothèque choisie). Vol. in-8 sur beau papier, 15 fr. Il a été tiré 89 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 89, à 40 fr., et 550 ex. sur papier pur fil, numérotés de 90 à 639, à 25 fr.

NOS RELIURES.— Tous les volumes de notre catalogue peuvent être fournis reliés. Nos ouvrages de fonds et toute la Bibliothèque choisie sont en principe livrables immédiatement ; il est toutefois possible que des volumes manquent en magasin, ou qu'une couleur spécifiée par nos clients ne concorde pas avec celles de l'approvisionnement : un délai de 20 jours est alors demandé.

Le tarif des reliures est le suivant :

	in-18	in-8 écu
Basane		
Janséniste (dos sans dorure), 4 nerfs, tête dorée..........	9 »	15 »
Le même avec coins..........	12 »	18 »
Dos long orné, tête dorée..........	9 »	15 »
Le même avec coins..........	12 »	18 »
Chagrin		
Janséniste (dos sans dorure), 4 nerfs, tête dorée..........	13 »	17 »
Le même avec coins..........	18 »	23 »
Dos long orné, tête dorée..........	13 »	17 »
Le même avec coins..........	18 »	23 »
Maroquin (*façon soignée*)		
Janséniste (dos sans dorure), 4 nerfs, tête dorée..........	23 »	26 »
Le même avec coins..........	26 »	29 »
Dos long orné, tête dorée..........	28 »	33 »
Le même avec coins..........	33 »	38 »

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

5 Centimes ; le cent, 2.50 Novembre 1922

Publications mensuelles de *L'Idée Libre*. — Brochure n° 62.

Robert BLATCHFORD

Notre Père qui êtes aux Cieux

La plus haute conception qu'on puisse avoir de Dieu passe pour être celle des Chrétiens : *celle du Père Céleste*. Elle attribue à l'Etre suprême une tendresse, une miséricorde infinies. — « Dieu est tout amour ». — Cette conception est sublime, poétique et douce, mais elle se heurte à une objection fatale : ELLE N'EST PAS VRAIE...

Car le Père Céleste, tout amour par nature, est aussi celui qui, omniscient et tout-puissant, créa le monde.

Tout-puissant et omniscient, il a, il a toujours eu le pouvoir de créer le monde de son choix. Etant Dieu d'amour, il ne pouvait choisir de créer un monde où la haine et la douleur eussent trouvé place.

Or, il y a du mal dans le monde ; il y en a toujours eu. Pourquoi un Dieu bon et affectueux a-t-il permis au mal de pénétrer dans le monde? Sachant tout, pouvant tout, il aurait pu en exclure le mal. Etant bon, il aurait voulu haïr le mal. Etant Dieu d'amour, il eût désiré exclure le mal. *Pourquoi donc a-t-il permis au mal de pénétrer?*

Le monde est plein de peines, de douleurs, de haines, de crimes, de querelles et de guerres. La vie tout entière est une lutte perpétuelle et souvent mortelle pour l'existence. La loi de la nature est une loi de proie.

Si Dieu est un Père Céleste tendre, affectueux, omniscient et tout-puissant, pourquoi a-t-il fait un monde où sévit la cruauté? Pourquoi tolère-t-il la continuation du mal et de la douleur? Pourquoi ne donne-t-il pas au monde la paix, la santé, le bonheur, la vertu?

Dans le Nouveau Testament, le Christ compare Dieu, Père Céleste pour l'homme, à un père terrestre, le premier étant plus bienveillant, plus tendre que le second. « Combien meilleur est votre Père qui est aux Cieux!... »

Nous autorisant du fondateur du Christianisme, nous allons comparer le Père Céleste et le père terrestre, et nous verrons bientôt que le Christ n'était pas fondé à déclarer que Dieu est un père meilleur envers l'homme que l'homme ne l'est vis-à-vis de ses propres enfants. Nous constaterons que la théorie poétique et douce d'un Père Céleste et d'un Dieu d'Amour est un mensonge.

« Qui, parmi vous, si son enfant lui demande du pain, lui donnera une pierre? » — Aucun, parmi nous. Mais dans les grandes famines, comme aux Indes, en Russie, Dieu laisse mourir de faim des millions d'êtres humains. Ces êtres, ses enfants, le prient de leur donner du pain. Il les laisse mourir. N'en est-il pas ainsi?

Dieu fit le rayon de soleil, le sourire de l'enfant, la grâce de la femme ; les collines vertes, les mers bleues ; la musique, le rire, l'amour, la gaité ; le palmier, les fleurs de l'aubépine, la brise parfumée de bruyère, le rossignol et la rose.

Mais Dieu fit le tremblement de terre, le volcan, le cyclone ; le requin, la vipère, le tigre, la poulpe, la baie vénéneuse, et les horribles germes mortels du choléra, de la tuberculose, de la fièvre typhoïde, de la petite vérole et de la peste. Dieu a permis la famine, l'épidémie et la guerre. Il a permis le martyre, le bûcher, l'esclavage, les massacres, la torture et les sacrifices humains. Pendant des millions d'années, il eut, d'en-haut, le spectacle de l'ignorance, de la misère et des crimes de l'homme. Il fut tout à la fois auteur et spectateur de cette tragédie pitoyable, indicible, prolongée qu'est la vie terrestre. N'en est-il pas ainsi?

Pendant des milliers d'années — peut-être des millions — les générations d'hommes ont prié Dieu de leur accorder secours et conseils, mais Dieu resta sourd, muet, aveugle...

Les hommes de science se sont appliqués à résoudre les énigmes de la vie, pour guider et secourir leurs semblables. Les prêtres et les disciples de Dieu ont persécuté et mis à mort ces savants. Dieu n'a pas bougé. N'en est-il pas ainsi?

Aujourd'hui, des savants cherchent à terrasser les horreurs du cancer, de la petite vérole, de la tuberculose ; or, ni du Buisson Ardent, ni du Mont Sacré, ni par la bouche de ses prêtres ou de ses prophètes, notre Père Céleste ne prononce un mot de conseil ou d'encouragement.

Des millions d'animaux innocents ont été soumis aux affreuses tortures de la vivisection, parce que les hommes voulaient, à tout prix, échapper aux menaces des fléaux destructeurs de la race humaine ; et Dieu a permis que de pauvres bêtes souffrissent atrocement, alors qu'il aurait pu leur épargner ces douleurs en révélant à l'homme le secret qu'on cherchait de façon si cruelle. Cela n'est-il pas vrai?

« La Nature n'est que becs et ongles ». Sur terre et sur mer, les animaux créés se pourchassent, se blessent, se tuent, se dévorent. La fine hirondelle, en son vol, dévore le moucheron tout aussi fin qu'elle-même. Le gracieux poisson-volant, comme un bel oiseau blanc, survole la magnificence bleue des mers tropicales. Son vol est une fuite de terreur, car il est poursuivi par le dauphin vorace. La mouche ichneumon dépose ses œufs sous la peau de la chenille ; les œufs éclosent, grâce à la chaleur du sang de la chenille ; ils produisent une couvée de larves qui dévorent la chenille vivante. Un enfant charmant danse sur la pelouse du jardin ; ses pieds écrasent des créatures rampantes : une fourmi affairée ou un scarabée étincelant, le dos brisé, se tordent dans la poussière, insoupçonnés... Un microbe émane d'une eau stagnante, et l'enfant rieur, le trésor de sa mère, meurt affreusement, tué par la diphtérie. Un raz-de-marée roule vers le rivage, et vingt-mille personnes sont noyées, broyées, anéanties. Un volcan fait soudain éruption, et une cité merveilleuse devient un monceau de ruines, ses habitants sont carbonisés ou leurs cadavres sont déchirés. *Et le Père Céleste,* lui, l'Amour, qui a le pouvoir de sauver, *il ne donne aucun signe...* N'en est-il pas ainsi?

La cécité, l'épilepsie, la lèpre, la folie tombent, détestables fléaux, sur une myriade d'enfants de Dieu, et le Père Céleste ne leur donne ni conseil, ni consolation. Seul, l'homme vient en aide à l'homme. Seul, l'homme a pitié, seul l'homme *essaie* de sauver...

Des millions de femmes inoffensives furent brûlées comme sorcières. Dieu, notre Père Céleste, avait le pouvoir de les sauver. Il les laissa souffrir et mourir. Dieu savait que ces femmes étaient torturées et brûlées par suite d'une fausse accusation. Il savait que les infâmes assassins agissaient en son nom. Il savait que tout l'édifice du crime reposait sur le prétendu texte de sa « révélation » aux hommes. Il aurait pu sauver ces femmes, il aurait pu éclairer leurs persécuteurs, il aurait pu, d'un souffle, balayer la terreur, la cruauté, l'ignorance de ses prêtres et adorateurs... Il se tut. Il permit que ces pauvres femmes fussent torturées, assassinées en son nom. N'en fut-il pas ainsi?

Allez-vous, maintenant, comparer le Père Céleste à un père d'ici bas? Existe-t-il un père terrestre qui laisserait, comme Dieu, ses enfants souffrir? Si un homme avait le moyen et le pouvoir d'empêcher ou d'abolir la guerre, l'ignorance, la faim, la maladie ; si un homme avait le moyen et le pouvoir d'abolir les erreurs humaines, les injustices humaines, et qu'il ne le fît pas, nous l'appellerions un monstre inhumain, un ennemi cruel ; cela n'est-il pas vrai?

Or, Dieu a la science et la puissance ; on nous dit de le considérer comme un Père Céleste, un Dieu de sagesse infinie, de miséricorde infinie, d'amour infini...

Les Chrétiens nous disaient, jadis — et la plupart nous disent encore — que ce Père Céleste, tout amour et miséricorde, voulait condamner à l'enfer les créatures qu'il avait faites..., afin de leur faire expier leurs *péchés ;* que, nous ayant créés imparfaits, il voulait nous punir de nos imperfections, par la torture éternelle dans un lac de feu perpétuel. Ils nous disaient que ce *bon* Dieu permettait au Diable de venir sur la terre et de tenter l'homme pour le perdre. Ils disaient que ce Démon gagnerait plus d'âmes que le Christ n'en pourrait gagner : qu'il y aurait « plus de boucs que de brebis »...

Pour se soustraire à ces horribles théories, les Chrétiens (quelques-uns d'entre eux) ont rejeté les doctrines de l'Enfer et du Diable.

Mais sans Démon, comment maintenir la croyance en un Dieu d'amour et de bonté? Avec un Dieu bon et un Dieu mauvais (ou Démon), on pourrait se tirer d'affaire, car, alors, le bien pourrait être attribué à Dieu, et le mal au Démon. Et c'est ce qu'imaginèrent les Perses de l'antiquité dans leur doctrine d'Ormuzd et d'Ahriman. Mais, avec un Démon, la croyance en un Père Céleste miséricordieux et affectueux devient impossible.

Si Dieu bénit, qui exècre? Si Dieu sauve, qui maudit? Si Dieu aide, qui fait le mal?

La croyance en un Père Céleste, comme la croyance en la perfection de la Bible, met ses sectateurs dans de fantastiques et prodigieuses situations. Par exemple : un Chrétien m'a écrit à propos d'un animal, appelé l'aye-aye. Il dit :

« Il existe un petit animal, appelé l'aye-aye. Il a deux mains : chacune d'elles cinq doigts. Ces mains présentent cette particularité que le doigt du milieu est sensiblement allongé, environ deux fois plus que les autres, ceci, pour lui permettre de retirer un insecte de sorte spéciale des fentes spéciales d'arbres spéciaux qu'il fréquente. Comment le doigt commença-t-il à allonger? Un petit allongement ne servirait absolument à rien, car les fentes de ces arbres ont 50 à 75 millimètres de profondeur. La variation de longueur de ce

doigt a dû se produire instantanément. Il n'y a pas d'alternative possible. Que vient faire ici la sélection naturelle? En cela, comme en bien d'autres cas, nous avons une preuve de l'infinie bonté de Dieu »

Comment la création de ce long doigt peut-il bien prouver l' « infinie bonté de Dieu »? L'infinie bonté de Dieu envers qui? Envers l'animal à qui ce doigt spécial permet d'attraper l'insecte? Mais alors, *et l'insecte*? On ne s'occupe donc pas de lui? Le long doigt de l'animal ne prouve-t-il pas l'infinie méchanceté de Dieu envers l'insecte ?

Que penser de l'infinie bonté d'un Dieu qui enseigne au microbe du choléra à se nourrir sur l'homme? Que penser de l'infinie bonté d'un Dieu qui enseigne à la larve de la mouche ichneumon à dévorer vivante la chenille du chou?

Je n'aperçois pas de bonté là-dedans ; je ne vois qu'une infinie stupidité de superstition sentimentale.

Qu'un homme tombe à la mer et qu'il voie venir un requin ; je ne peux me figurer qu'il louera l'infinie bonté de Dieu d'avoir gratifié le requin d'une bouche aussi vaste... La vitesse du lévrier est un bienfait pour le lévrier, mais non pour le lièvre.

Or, cette théorie d'un Père Céleste miséricordieux et affectueux est vitale pour la religion chrétienne

Détruisez l'idée du Père Céleste, qui est Amour, et le Chistianisme est un monceau de ruines. Car, une fois cette conception anéantie, il ne se trouve plus de Dieu bienveillant sur lequel on puisse échafauder ses espérances...

Et je proclame que ce Père Céleste est un mythe ; que devant notre connaissance de la vie et du monde, nous ne pouvons raisonnablement croire en lui.

Il n'existe pas de Père Céleste veillant tendrement sur nous, ses enfants. Ce père-là n'est que l'ombre chimérique d'un ardent rêve humain...

Robert BLATCHFORD

Robert Blatchford. *God and my Neighbour* (London, The Clarion Press, 44, Worship Street).
(Traduit de l'anglais par Raoul ROBERT)

BULLETIN FINANCIER

Le ralentissement d'activité dont nous faisions mention dans notre dernier bulletin a été de courte durée ainsi que nous le faisions pressentir, et après quelques séances de tassement, on se remettait aux affaires avec beaucoup d'ardeur. Les changes se sont encore tendus, et les titres étrangers qui dépendent plus spécialement du Stock-Exchange qui se montre bien impressionné par la défaite des travaillistes aux élections municipales, furent particulièrement recherchés chez nous. D'ailleurs, presque tous les compartiments furent favorisés, notamment ceux des mines cuprifères et des valeurs de phosphates qui sont les favorites du jour.

Débarrassées de la concurrence que leur faisait l'émission des Bons du Trésor, nos Rentes se sont raffermies, le 3 o/o perpétuel à 58.3o, le 6 o/o à 91 francs ; les obligations du Crédit National sont fermes aux environs de leurs cours précédents. Au groupe étranger, les fonds russes et les rentes ottomanes sont plus discutées, la spéculation en ce qui concerne ces dernières se montrant désireuse d'attendre l'issue de la conférence de Lausanne pour s'engager plus avant.

Nos grands établissements de crédit réalisent quelques progrès. Nous relevons les cours de 954 sur le Comptoir d'Escompte, de 714 sur la Société Générale et de 1470 sur le Crédit Lyonnais contre 1445 précédemment. L'Union parisienne, la Banque de Paris, le Crédit foncier de France, s'inscrivent également en plus-values appréciables.

Fermeté des valeurs d'électricité, du Rio à 1764, de Boléo à 600, de l'Utch Copper à 918 ; mentionnons aussi dans le groupe cuprifère le relèvement de Montecatini à 101 fr. sur la forte hausse de la lire au marché des changes. Les métallurgiques restent dépourvues d'entrain, les cours en général se maintenant au même niveau ; Peñarroya cependant est en forte reprise à 1045. Aux valeurs diverses, on note de bons achats sur l'action et la part air liquide, la distillerie Cusenier à 2900, les Etablissements Debray à 1190. L'action Agence Havas réactionne à 1364 et semble intéressante à ce cours.

Les Houillères ont un marché animé et là également la fermeté est générale : Charbonnages du Tonkin 5950, Anzin 1143, Courrières 460, Bruay 2150 ; les Transports maritimes restent délaissés et les transactions auxquelles ils donnent lieu sont des plus clairsemées.

Au marché en Banque, les industrielles russes sont bien tenues, Bakou reprend à 2690, Lianosoff à 423, North Caucasian à 73,75. Les valeurs de caoutchouc sont en grande faveur et leur avance est souvent importante, particulièrement celle prise par Padang à 216. Les mines d'or témoignent de leur côté d'une plus grande activité et plusieurs sont en plus value appréciable. Brakpan 200 ; Geduld 218 ; Modder B 117.50 ; Goldfields 63.50. La De Beers a eu un marché très agité et paraît plus calme aux environs de 840 ; on n'est pas encore exactement fixé sur les motifs de l'augmentation de capital envisagée.

Ainsi que nous le disions au début, les phosphatières ont eu un marché des plus animés ; toutes les primes vendues furent débordées et lorsque les rachats obligatoires cessèrent, le mouvement prit une nouvelle ampleur. Les Phosphates tunisiens franchissent le cours de 600 et ceux de Constantine plus nouvellement poussés passent de 400 à 425. Le mouvement ne semble être qu'à ses débuts.

Changes sur Londres 63,94 ; sur New-York 14,3350 ; sur Berlin 0,30 les 100 marks ; sur l'Italie 61,20.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
UN AN	**60**	fr.	UN AN	**75**	fr.
SIX MOIS	**32**	»	SIX MOIS	**40**	»
TROIS MOIS	**17**	»	TROIS MOIS	**21**	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.